UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01873372 5

ST MICHAEL'S COLLEGE UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmalheursdelap00bonn

LES MALHEURS

DE

LA PHILOSOPHIE

941. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

LES MALHEURS

DE LA

PHILOSOPHIE

ÉTUDES CRITIQUES DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

PAR

LE P. DE BONNIOT, S. J.

DEUXIÈME ÈDITION

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1879

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

PRÉFACE

Nous n'apprendrons à personne que l'école philosophique de M. Cousin, naguère encore si active, si bruyante, si bien accueillie par le public, a disparu de la scène; ensevelie dans les colléges, comme dans une nécropole, elle n'exerce plus d'influence au dehors, elle a cessé de vivre, elle appartient à l'histoire. Hélas! eût-on cru, il y a quarante ans, qu'un jour viendrait où l'on aurait quelque motif de regretter sa mort? Certes, le rationalisme n'était pas beau sous toutes ses faces, son attitude à l'égard de la religion chrétienne ne lui attirait pas les sympathies des gens de bien; mais, enfin, les vérités les plus importantes de l'ordre naturel lui étaient chères, il se plaisait à défendre les droits de l'âme, sa spiritualité, sa liberté, le dogme de l'existence de Dieu, celui de la vie future. S'il ne réussissait pas toujours dans la lutte, c'était plutôt maladresse que défaut de courage. Son grand tort fut d'être le *Rationalisme;* c'est par là qu'il a rendu inutiles ses efforts les plus généreux et les plus habiles; c'est par là qu'il s'est étouffé lui-même en donnant naissance au monstre de philosophie qui l'a supplanté.

Qu'on ne s'étonne pas que la philosophie nouvelle soit qualifiée par nous comme nous venons de faire, en empruntant une expression à la langue des naturalistes.

Lorsque, dans la première moitié du siècle, un écrivain, dont l'imagination trop vaste empiète sur le bon sens, prétendit résumer en cette proposition la philosophie des beaux-arts : « le beau, c'est le laid, » tous ceux en qui le bon sens modère l'imagination ne manquèrent pas de dire : « cette doctrine est monstrueuse, car c'est le renversement de l'art ». Mais cette doctrine ne fut prise au sérieux par personne, pas même par le poète à la vaste imagination. La philosophie nouvelle a aussi son axiome, axiome bien plus hardi et bien plus radical; on l'énonce de la sorte : « l'absolu, c'est le relatif ». Ces deux expressions, obscures pour quiconque n'est pas habitué aux considérations philosophiques, voilent les traits de l'axiome et en dissimulent la monstruosité. Mais qu'on le presse un peu, on en fera sortir sans peine cette autre formule : « ce qui est, c'est ce qui n'est pas ». Sous cette forme, nous le demandons, est-il rien de plus monstrueux ? Eh bien ! oui, il y a quelque chose de plus monstrueux, c'est qu'une philosophie fondée sur un tel principe soit prise au sérieux, qu'elle soit acceptée par une foule de gens qui se disent raisonnables, qu'au moment présent elle soit triomphante.

Elle triomphe, non sous le titre dont elle a cru se parer, mais par ses principes. C'est comme une contagion qui gagne, sans se trahir d'abord, beaucoup de cervelles. La force est toute dans la faiblesse d'esprit de nos contemporains, semblable à ces maladies qui s'alimentent dans une constitution épuisée. Son nom est le *Positivisme*, nom aussi barbare que la doctrine qu'il désigne. Un tout petit nombre, deux cents peut-être, ont envié l'honneur de ce nom. Ce sont les adeptes qui forment une école, ou plutôt une secte où l'on peut remarquer les allures du fanatisme. Mais à côté des

adeptes, il y a les familiers et à côté des familiers, il y a, comment dirai-je? il y a les clients.

Les familiers ne sont pas enrôlés, mais ils fréquentent la maison, en connaissent les usages et les idées. Les usages ne leur déplaisent pas et les idées sont presque les leurs. Cette fréquentation ne les empêche pas de témoigner d'une grande indépendance; ils se donnent pour des penseurs originaux, mais il n'est pas besoin d'une grande application pour distinguer l'attache et l'air de la famille. Nous avouons cependant qu'en général on trouve plus d'intelligence, plus de savoir philosophique et surtout de savoir littéraire dans ces familiers que dans les membres de la maison. Leur nombre n'est pas très-grand; M. Stuart Mill et M. Taine sont les plus illustres représentants de ce petit groupe.

Les clients du positivisme n'occupent pas un rang très-élevé dans la hiérarchie philosophique. Ce n'est pas du reste du côté de la philosophie que se porte leur ambition, ils y adressent plus volontiers leur mépris; ce qu'on appelle la science a toutes leurs faveurs, et ils en attendent la gloire; ils regardent avec une extrême compassion ceux qui ne partagent pas leurs goûts. Comme ils croient naïvement être les maîtres de tout savoir, ils font de temps en temps des excursions sur les domaines de cette philosophie qu'ils voient de si haut; ne sont-ils pas chez eux-mêmes là? Soit mode, soit instinct, soit impuissance d'esprit, ils empruntent alors, sans le dire, peut-être sans en avoir conscience, au positivisme ses principes. Eh quoi! leur prétention de ramener tout savoir à la *science*, est déjà du positivisme! C'est surtout parmi les médecins et les naturalistes, c'est-à-dire parmi les savants qui ont l'habitude de mêler la conjecture à la science, parmi les sa-

vants les moins savants, que se recrutent ces philosophes d'occasion. Leur nombre est très-considérable, et le prestige de la science se reflétant sur leurs erreurs les rend séduisantes par le dehors et fort dangereuses.

L'esprit de Comte plane sur ces trois classes de philosophes, en les inspirant chacune d'une façon différente. Le phénomène, mais le phénomène isolé, sans fond, dehors sans dedans, moins consistant que la bulle de savon, et cependant objet unique de la connaissance humaine, tel est le principe fondamental de la doctrine de Comte et également cher aux adeptes, aux familiers et aux clients. Les adeptes se sont donné la mission de l'établir et de propager la singulière philosophie qui en découle; ce sont les métaphysiciens du positivisme, les positivistes proprement dits qui marchent en deux colonnes, l'une dirigée par M. Littré, l'autre par un certain M. Laffitte. Les familiers ont pris sur eux la tâche de reconstituer l'univers à l'aide des phénomènes. Les phénomènes sont comme les molécules dont la cristallisation bien dirigée doit, suivant leurs espérances, reproduire les êtres inorganiques et les êtres vivants. Mais, si l'on considère que le phénomène est essentiellement apparence, qu'il est apparence par rapport à l'esprit, on comprendra que le problème de la construction de l'univers avec les phénomènes comme matériaux est avant tout un problème de psychologie. Les familiers sont psychologues et ce sont incontestablement les premiers penseurs du parti. Enfin les clients raisonnent sur les phénomènes sans faire attention à la notion philosophique du phénomène; ils ont des phénomènes particuliers sous les yeux, c'est l'objet constant de leurs études; persuadés qu'il n'y a rien au-delà, l'envie leur prend quelquefois de justifier cette conviction, c'est-à-dire d'expliquer l'univers sans es-

prit et sans Dieu. Ils font à temps perdu de la cosmologie, et, en cosmologie, ils sont matérialistes et athées.

Telles sont les trois principales formes de la philosophie régnante. Depuis longtemps nous en suivons avec tristesse les évolutions. Les résultats de nos observations ont été successivement publiés dans les *Études*, sauf un petit nombre de morceaux inédits. Nous réunissons aujourd'hui en un volume les articles parus et les pièces inédites, avec les modifications et les additions que comportent des travaux de cette nature. En somme, ce volume présentera l'exposition et la critique des doctrines, et en même temps l'analyse et la critique de plusieurs ouvrages où la doctrine est contenue. Le positivisme, sous toutes ses formes, est certainement la conception la plus faible de l'esprit humain, il n'est donc pas difficile de le réfuter, mais ses prétentions sont si outrées, si peu conformes à son mérite, qu'il n'est pas facile de l'observer et de garder son sérieux. Qu'on nous pardonne donc de sourire quelquefois dans un sujet d'ailleurs si triste. La philosophie a d'habitude un air austère qui n'est pas un attrait, il est bon d'essayer par-ci par-là de la dérider un peu.

Tout n'est pas exposition et critique dans notre travail. On y trouvera quelques aperçus que nous avons la faiblesse de croire originaux, par exemple, au sujet de l'instinct, du langage, de l'immatérialité de l'âme et de l'existence de Dieu.

Le positivisme aspire volontiers au monopole de l'erreur, mais ses aspirations ne sont pas sur le point d'être pleinement satisfaites. L'erreur compte encore quelques partisans indépendants ; il est encore de soi-disants philosophes qui déraisonnent pour leur propre compte. De ce côté la contagion n'est pas redoutable, il

n'est pas nécessaire de la conjurer; mais l'erreur démasquée, en quelque lieu qu'elle se rencontre, a toujours le grand avantage de porter à un amour plus vif de la vérité. A la fin du volume, nous ferons connaissance avec deux ou trois de ces philosophes du désert.

Hélas ! les uns et les autres, les positivistes et les indépendants ont pris à tâche de détrôner la vraie philosophie. Cette noble reine des sciences naturelles est dépouillée, maltraitée, exilée par des gens qui prétendent la protéger, la défendre, l'honorer. Jamais il ne fut ni plus juste, ni plus opportun de parler de ses *malheurs !*

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LIVRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES DISCIPLES D'A. COMTE.

Le positivisme. — Philosophie générale.

CHAPITRE I

LE FONDATEUR DU POSITIVISME.

Nous puisons les éléments de cette étude dans le monument élevé par M. Littré à la gloire de son maître avec cette inscription : *Auguste Comte et la Philosophie Positive*. Un autre disciple du même philosophe (que les ombres de Platon et d'Aristote nous pardonnent d'abuser ainsi de ce titre sacré), mais disciple aux allures indépendantes, M. Stuart Mill, a publié, presque en même temps, un autre ouvrage avec ce titre : *Auguste Comte et le Positivisme*. On y trouve des détails pleins d'intérêts, dont nous ferons notre profit.

Le positivisme prétend être le dernier effort de la raison humaine. Cette présomption mériterait tout au plus un sourire, si elle n'était accompagnée d'une ardeur

extraordinaire de prosélytisme. De nos jours, les esprits sont généralement livrés sans défense à toutes les séductions, à tous les entraînements de l'erreur. Les doctrines les moins sérieuses deviennent un danger public, dès qu'elles s'affichent avec audace ; cette audace en fait l'attrait. Le positivisme a par là conquis une foule d'adeptes et son influence s'étend au dehors de l'école bien plus loin qu'on ne le supposerait. Il importe donc de montrer au grand jour le néant de ses prétentions. Tel est l'objet de l'étude que nous commençons.

Il nous a semblé que, sans entrer dans les considérations philosophiques, on pourrait très-facilement et très-sûrement apprécier la valeur du positivisme, en appréciant le penseur qui lui a donné naissance. Du moins les positivistes ne peuvent qu'approuver cette méthode. Pour eux, la pensée est un produit de la substance cérébrale, au même titre que la bile est un produit du foie (1). Or de même que la bile sécrétée par un foie malade est de mauvaise qualité, de même la pensée sécrétée par un cerveau en désordre est de mauvais aloi. Il y a corrélation rigoureuse entre le produit organique et l'organe producteur ; de telle sorte que, connaissant l'état de l'organe, on conclut logiquement la qualité du produit. Ayons donc le courage de porter d'abord notre attention sur la personne même du fondateur du Positivisme.

Auguste Comte naquit à Montpellier en 1798. Doué d'une grande facilité pour les mathématiques, il nous apparaît, dès l'âge de quinze ans, professant les éléments

1. « Ce n'est plus avec la sensibilité, la mémoire et la volonté que s'expliquent les sensations, les souvenances et les actes volontaires, mais par la *neurilité* agissant sur l'admirable mécanisme du cerveau. » *Philosophie positive*, janv., fév. 1870, art. du Dr Claver.

de cette science, assis « sur une grande chaise » à côté de son maître. Élève ensuite de l'École polytechnique, où « son aptitude spéciale » fut « remarquée, » une incartade vint briser sa carrière officielle, mais ne lui fit pas quitter la voie tracée par son « aptitude. » Répétiteur, professeur, examinateur à l'École polytechnique, les mathématiques occuperont une moitié de sa vie, jusqu'en 1835. Le mathématicien fera vivre le philosophe. Dans des circonstances semblables, Cléanthe puisait de l'eau ; M. Comte fit plus d'honneur à la philosophie. En 1835, l'École polytechnique lui fut fermée, et le philosophe fit divorce avec le mathématicien. Des secours ménagés par des amis lui permirent de se livrer sans inquiétude à la grande mission qu'il s'était donnée et qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à sa mort, arrivée en 1857.

C'était en effet une bien grande mission que celle d'Auguste Comte. Devenu disciple de Saint-Simon en 1816, il prit auprès de lui les goûts de réformateur, et voulut en revêtir le rôle. En soi la chose n'était pas nouvelle. Que de réformateurs n'avaient pas déjà paru sur la terre! réformateurs de lois et réformateurs de modes, réformateurs de mœurs et réformateurs de religion. L'école saint-simonienne tout entière n'était qu'un vaste essaim de réformateurs, qui avaient pris la société, considérée même dans ses rapports naturels, pour champ de leurs expériences. M. A. Comte eut le mérite de comprendre que ces tentatives ne pouvaient réussir, à moins de changer les conditions mêmes de l'esprit humain, car les rapports sociaux découlent de la nature des membres de la société, comme les conséquences de leur principe. De cette découverte au projet de réformer l'esprit humain, il n'y avait qu'un pas ; M. A. Comte le fit, et désormais

il consacra tout ce qu'il avait d'intelligence à cette œuvre digne des Titans. Quand ces fiers enfants de la terre entreprirent d'escalader le ciel, ils pouvaient au moins soulever les montagnes, ce qui leur permit de s'élever à la hauteur de trois ou quatre lieues. M. A. Comte avait-il ce qu'il faut pour mener à bonne fin son audacieuse résolution ? avait-il même ce qu'il faut pour aborder la moindre question philosophique ?

Il avait étudié les mathématiques, compulsé « les documents historiques » et rêvé avec Saint-Simon. « Il était familier avec toutes les sciences inorganiques, » nous dit-on ; mais nous voyons plus tard qu'il n'eut jamais d'autre manuel de métaphysique que la *Phrénologie* de Gall ! Les travaux des grands philosophes lui furent toujours étrangers. Il était parfaitement neuf en littérature, neuf en droit naturel, neuf en théologie, en un mot, neuf en ce qui touche immédiatement cet esprit humain qu'il voulait reconstruire. Qu'après cela, on nous dise qu'il avait des« aptitudes très-précoces, très-actives et très-vastes, » nous voulons bien le croire. Mais quel médecin que celui qui à un beau talent joindrait la connaissance parfaite des résolutions de Jupiter et de Saturne, et qui ne saurait rien en anatomie, rien en histologie, rien en physiologie, rien surtout en thérapeutique !

Peut-être le savoir était-il *inné* en M. Comte, et les positivistes font-ils une large exception en sa faveur dans leur loi sensualiste. S'il n'en est pas ainsi, il y a tout lieu de redouter que la réforme de l'esprit humain ne soit restée ensevelie dans les vides de ces « vastes aptitudes ».

M. Comte n'a jamais songé à combler ces lacunes primitives. Au moment où il s'affranchit de la tutelle de Saint-Simon, il se soumit irrévocablement à un régime

intellectuel qu'il appela son *hygiène cérébrale*. « Ses lectures avaient été faites dans sa jeunesse; passé cette époque, il ne lut, ni ne relut (1). » C'est précisément en cela que consistait son hygiène cérébrale : c'était une « rigoureuse abstention de toute lecture, à part quelques poètes favoris, et, sur la fin de sa vie, l'*Imitation de Jésus-Christ* (2) ». Nous n'avons pas besoin d'apprécier une telle méthode. L'enfant terrible de la maison s'en est chargé... « A un point de vue hygiénique, dit M. Stuart Mill (3), une pareille pratique n'est point exempte des plus graves dangers pour l'esprit même du philosophe. Quand une fois il s'est persuadé qu'il peut élaborer la vérité finale sur un sujet quelconque, en puisant exclusivement à ses propres sources, il est exposé à perdre toute mesure ou tout *critérium* capables de l'avertir quand il s'écarte du sens commun. Ne vivant qu'avec ses propres pensées, il oublie graduellement l'aspect qu'elles présentent aux esprits dont le moule est différent du sien ; il n'examine ses conclusions qu'en se plaçant au point de vue qui les lui a suggérées, d'où elles paraissent naturellement parfaites ; et toute considération qui, dans d'autres points de vue, pourrait s'offrir à lui, soit comme une objection, soit comme une modification nécessaire, est pour lui comme si elle n'existait pas. Quand son mérite vient à être reconnu et apprécié, cette infirmité intellectuelle se trouve bientôt compliquée d'une infirmité morale. Le résultat de cette position est une gigantesque confiance en lui-même, pour ne pas dire suffisance. Celle de M. Comte est colossale. Nous n'avons rien rencontré qui en approchât, si ce n'est çà et

1. *Littré*, p. 257.
2. *Ibid.*, p. 516.
3. *Stuart Mill*, p. 138.

là chez quelque penseur qui s'était entièrement enseigné lui-même et manquait de modèle élevé avec qui se comparer. Plus ses pensées devenaient extravagantes, plus sa confiance en lui-même devenait excessive. Il faut voir dans ses écrits quel degré elle atteignit en dernier lieu pour le croire. » Du moins le positivisme, produit dans cet isolement, se trouva pur de tout élément hétérogène. M. Comte réalisa la célèbre métaphore de Bacon : il fut, non pas l'abeille qui va cueillir sur des fleurs la matière de son miel, mais l'araignée qui tire tout de sa substance. Voyons-le filer sa toile.

« Voici comment, nous dit M. Littré (1), il composa chacun des six volumes de philosophie positive. Il en méditait le sujet de tête et sans jamais rien écrire ; de l'ensemble il passait aux masses secondaires, et des masses secondaires aux détails (2). Au plan général succédait le plan spécial de chaque partie. Alors, quand cette élaboration, d'abord totale, puis partielle, était accomplie, il disait que son volume était fait. Ce qui était vrai, car, lorsqu'il se mettait à écrire, il retrouvait, sans jamais rien en perdre, toutes les idées qui formaient la trame de son œuvre, et il les retrouvait dans leur enchaînement et dans leur ordre... Cette manière de travailler, si puissante, était aussi fort dangereuse... Une fois qu'il avait pris la plume, il ne pouvait plus la quitter, et ces gros volumes du système de la philosophie positive ont été rédigés d'une seule haleine. » Avec de tels procédés, la toile ne devait pas être très-belle, on en convient, et les échantillons qu'on en donne en sont la preuve irrécusable. Mais, dans les filandres grossières qui s'échappent avec un flux désespérant du cerveau et

1. Page 257.
2. Style positif.

de la plume de M. Comte, M. Littré remarque çà et là quelques morceaux moins grossiers, des nœuds mieux enlacés, quelques filets plus réguliers, et, l'enthousiasme l'enlevant, il retrouve en son maître, Corneille. Car M. Comte crée des mots comme le grand poète. Nous ne voulons pas priver nos lecteurs de l'exemple apporté pour le prouver : « la foule des princes médiocres, » M. Comte l'appelle « le vulgaire des rois ». Si, après cela, M. Littré reste isolé dans son admiration, ce ne sera pas notre faute.

Telles étaient les connaissances acquises, tels étaient les procédés avec lesquels le nouveau réformateur travaillait à la réforme de l'esprit humain. Connaissances et procédés, ce sont des produits de l'*instrument à penser* dont disposait ce grand homme. Il est temps d'examiner les conditions mêmes de l'instrument.

Deux périodes partagent la vie philosophique de M. Comte : la première s'étend de 1822 à 1842 ; la seconde depuis 1842 jusqu'à sa mort. Cette division n'est pas indifférente. L'esprit humain a comme deux parties, comprenant, l'une les facultés de la connaissance, et l'autre les facultés de l'action. La réforme devait atteindre l'esprit tout entier, par conséquent introduire une organisation nouvelle et dans l'intelligence et dans la volonté. L'intelligence obtint vingt ans de la vie de M. Comte et la volonté quinze. Nous croyons que ce n'était pas trop. Les fruits de cette profonde élaboration furent soigneusement déposés dans deux grands ouvrages ; le premier porte le nom de *Cours de philosophie positive ;* il comprend six volumes in-8° et acheva de paraître en 1842 ; l'autre a pour titre : *Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité*; il comprend quatre volumes in-8°. Un cinquième volume intitulé : *Synthèse subjec-*

tive, complète l'œuvre du fondateur du positivisme. Or les deux grandes productions du maître ne se ressemblent guère. L'une est le contre-pied de l'autre. Dans celle-là, M. Comte condamne impitoyablement tout ce qui n'est pas phénomène d'observation, fait sensible et positif ; c'est le principe même du positivisme, comme nous le verrons ailleurs ; dans celle-ci le fondateur du positivisme renonce aux faits positifs, pour construire *a priori* une religion et une société avec les conceptions, ou, ce qui revient au même, les rêveries de son cerveau. De là, s'ensuivra plus tard un schisme regrettable dans son école. D'un côté, ceux qui gardent leur maître tel qu'il est, tout entier, sans le diviser, en dépit de ses contradictions ; de l'autre, ceux qui n'ont que de la compassion pour le philosophe des dernières années et réservent leur foi pour la pure doctrine positiviste ; M. Littré est à leur tête. Ce sont les Sunnites et les Chiytes d'un autre Mahomet. Mais, grâces à Dieu, la division de ces prosélytes ne paraît pas devoir faire répandre beaucoup de sang. Fort âpres contre les païens, Chiytes et Sunnites se traitent réciproquement avec grande douceur. Ajoutons seulement que, pour les Sunnites, le maître fut également grand dans toute sa carrière ; les Chiytes, au contraire, appellent la première période « la grande époque », et ne parlent pas sans quelque modeste rougeur de la seconde. Nous pensons que la modestie devrait s'étendre au delà ; ce qui suit va le prouver.

Deux événements également tristes ont signalé le commencement des deux périodes philosophiques de M. Comte. Nous voudrions n'en rien dire par égard pour le malheur ; mais les positivistes font des efforts inouis pour forcer la barrière qui les enferme ; il est indispensable d'attacher à leurs ballots l'estampille d'origine.

D'ailleurs nous ne pénétrerons pas avec violence dans les secrets du foyer domestique, nous n'avons qu'à regarder par la porte : les familiers l'ont ouverte.

Au mois d'avril 1826, M. Comte se disposait à faire jouir le public des premiers fruits de ses découvertes. Il ouvre un cours chez lui, annonçant l'exposition de la philosophie positive en soixante-douze séances. Il n'alla pas au delà de la troisième ; la tête s'égara : le pauvre philosophe devint fou furieux. Il fut enfermé chez M. Esquirol, où il suivit un traitement inefficace. Ramené chez lui, le dévouement, les soins délicats et intelligents de sa femme lui rendirent peu à peu la raison. La terrible maladie avait duré un peu moins d'un an ; elle lui laissa la liberté nécessaire pour travailler à la première partie de sa grande entreprise.

Dix-neuf ans plus tard, au mois de mai 1845, M. Comte commence « l'élaboration initiale de son second grand ouvrage, » et « une grave maladie nerveuse » signale de nouveau cette « reprise de composition philosophique ». Il courut « un véritable danger cérébral, » dit-il lui-même dans une lettre à Stuart Mill (1). Le courut-il seulement ? Sans doute, il ne retomba pas dans ses accès de fureur. Une « vertueuse passion » l'avait envahi. L'objet de cette chaste flamme ne tarda pas à mourir ; mais son souvenir resta toujours vivant. Madame Clotilde de Vaux devint le démon familier de ce moderne Socrate, qui consacra « un lieu à son culte, » et qui se fit un devoir d'y venir chaque jour « invoquer son souvenir et prier (2). » Il est permis de croire que ce culte, qui a tout l'air d'une douce extravagance, amortit la crise, mais n'en conjura pas tous les effets. Les signes d'aliénation ne manquent

1. Page 581.
2. Page 641.

pas. Qu'on nous permette d'en indiquer quelques-uns.

Dans une séance au Palais-Royal, M. Comte parla devant son auditoire de « son bref » au ministre des travaux publics. « Dès ce moment, dit M. Littré, M. Comte s'était fait *grand prêtre* de l'humanité, *pape*, et il écrivait des *brefs* (1) ». Mais ce qui lui fait franchir les limites d'une haute originalité, c'est que, parmi les auditeurs, personne ne soupçonnait encore l'éminente dignité dont le philosophe s'était revêtu, et ne pouvait, par conséquent, comprendre la signification de son langage. Ses *brefs*, puisque bref il y a, sont datés du 13 Archimède, du 14 Gutemberg, du 25 Aristote, etc. C'étaient les noms qu'il avait donnés aux mois de l'année positiviste.

Mais où la raison semble surtout l'avoir abandonné, c'est dans l'institution de sa religion. « Il s'était fait grand prêtre de l'*humanité* ; il exerçait, dans une limite très-étroite sans doute, les prérogatives attachées à ce titre ; il mariait et donnait les autres sacrements du nouveau culte » (2). Mais il faut entendre le Pontife lui-même préconisant son dieu. « Une inaltérable trinité dirige nos conceptions et nos adorations toujours relatives, d'abord un grand être, puis un grand fétiche, ensuite un grand milieu. Fondée sur la théorie de la nature humaine et sur la loi du classement universel, cette hiérarchie offre un accroissement continu du caractère propre à la synthèse subjective. On y vénère au premier rang l'entière plénitude du type humain, où l'intelligence assiste le sentiment pour diriger l'activité. Nos hommages y glorifient ensuite le siége actif et bienveillant dont le concours, volontaire quoique aveugle, est toujours indispensable à la suprême existence. A ce second culte succède celui

1. Page 631.
2. Page 641.

du théâtre passif autant qu'aveugle, mais toujours bienveillant, où nous apportons tous les attributs matériels dont la souplesse sympathique facilite l'appréciation abstraite à nos cœurs comme à nos esprits » (1). Ailleurs il dit que le grand être est l'humanité, le grand fétiche la terre, et le grand milieu l'espace.

Le grand prêtre de l'humanité ne se contente pas de prêcher sa religion en termes sibyllins, il exerce un pouvoir omnipotent sur toutes les actions de ses fidèles ; il réglemente tout, jusqu'aux plus petits détails. Donnons-en un exemple que nous empruntons à M. Stuart Mill (2). Il s'agit du plan que M. Comte a « finalement institué pour toutes les compositions importantes ». « Relative-« ment à chaque volume vraiment susceptible de former « un traité distinct, il faut normalement instituer sept « chapitres, outre l'introduction et la conclusion, et « composer chacun de trois parties. » Chaque tiers de chapitre doit être divisé en « sept sections, composées « chacune de sept groupes de phrases, séparés par les ali-« néas usités. Normalement formée, la section offre un « groupe central de sept phrases, que précèdent et suivent « trois groupes de cinq : la section initiale de chaque « partie réduit à trois phrases trois de ses groupes symé-« triquement placés ; la section finale donne sept phrases « à chacun des groupes extrêmes. Sous cet aspect, cette « règle de composition rapproche la prose de la régularité « poétique, vu la réduction antérieure du maximum de « toute phrase à deux lignes manuscrites ou cinq im-« primées, c'est-à-dire à deux cent cinquante lettres » (*Synthèse subjective*, passim.). M. Mill continue : « Il en est qui riront peut-être ; mais nous, nous pleurerions

1. Page 576.
2. Page 209.

plutôt devant cette triste décadence d'un grand esprit ». Le mot est prononcé, nous sommes en présence d'une triste décadence, ou, suivant l'expression du docteur Robin, « d'une période morbide due au travail » (1). Cet aveu nous dispense d'insister davantage.

Mais « la grande époque » fut-elle entièrement saine ? Pourquoi donc tant de précautions, de *ménagements* pour prévenir des retours fâcheux ? « Madame Comte, dit M. Littré (2), depuis la redoutable maladie de 1826, ménageait beaucoup son mari, et *devait* le ménager ». Ailleurs il a constaté, nous l'avons vu, que la manière de travailler de M. Comte était fort *dangereuse*. « Aussi est-il arrivé dans le cours de ces élaborations, quand venait la seconde moitié du volume, que madame Comte concevait des *inquiétudes* » (3). Une fois, M. Comte, étant allé visiter un ami dans une maison de santé, « crut qu'il allait devenir fou, mais il parvint à se dominer ». Lui-même l'a raconté au docteur Robin, et, dit celui-ci, « il devint fort ému dans cette partie de sa causerie (4) ». Le docteur ajoute que le maître « racontait souvent ce fait dans ses réunions des mercredis ». Évidemment l'imagination était fortement ébranlée.

Nous croyons qu'on peut ranger parmi les signes d'une raison débilitée la naïveté de l'orgueil. L'orgueil est sans doute au fond de toute nature humaine ; mais tant que la raison reste dans son intégrité, dans un but d'égoïsme ou de vertu, elle en comprime l'éclat. Vient-elle à s'affaiblir, l'orgueil s'étale sans retenue et provoque sottement la compassion. Il suffit d'entrer dans une maison

1. *A Comte et la philos. pos.*, p. 142.
2. Page 500.
3. Page 260.
4. Page 143.

de santé pour s'en convaincre à peu de frais. M. Comte se croyait l'égal des plus grands hommes, et, ce qui est infiniment plus grave, le disait. Il se mettait au-dessus de Bacon et de Leibnitz (1). M. Liouville lui ayant été préféré dans un concours pour une chaire à l'École polytechnique, il déclare dans une lettre à M. Navier (2) qu'il ne saurait admettre son infériorité ; car il ne reconnaît pas dans M. Liouville l'étoffe d'un Euler ou d'un Lagrange naissant, mais seulement celle d'un Cauchy. » Et plus bas : « Je ne consentirai jamais, dit-il, à laisser établir un parallèle entre mes travaux et ceux de mon concurrent, quant à leur importance pour les vrais progrès de l'esprit humain (3) ».

Se disposant à plaider sa propre cause dans un procès qu'il soutenait contre M. Bachelier, son éditeur, il écrit à sa femme : « Le genre de prépondérance que je désire ne saurait désormais me manquer, il ne me reste essentiellement qu'à montrer que l'énergie morale est au niveau chez moi de la puissance intellectuelle, et je me félicite maintenant que ce grand procès vienne m'offrir une heureuse occasion de me montrer aux yeux de tous comme un homme plus complet qu'aucun des personnages qui ont jusqu'ici occupé la scène révolutionnaire » (4). Hélas ! M. Littré écrit : « Son plaidoyer ne

1. Page 181.
2. Membre de l'Académie des sciences, p. 229.
3. Cette lettre est de 1835. — Il est curieux de rapprocher de ce témoignage réflexe le certificat d'aptitude décerné à M. Comte par M. Arago : «... la mauvaise humeur du *Philosophe* date tout juste de l'époque où M. Sturm fut nommé professeur d'analyse à l'École polytechnique. Or, avoir conseillé dans le cercle restreint de mon influence, de préférer un illustre géomètre au concurrent chez lequel je ne voyais de titres mathématiques d'aucune sorte, ni grands, ni petits, c'est un acte de ma vie dont je ne saurais me repentir. » (*A. Comte et la phil. pos.*, p. 323.)
4. Lettre du 3 décembre 1842. — *A. Comte*, p. 325.

fut pas bon » (1). L'orateur malheureux n'en perdit pas un grain de sa propre estime.

Quand « la Pédantocratie » (c'est ainsi que M. Comte désigne le corps enseignant) lui eut fait perdre ses fonctions d'examinateur à l'École polytechnique, quelques Anglais vinrent généreusement à son secours une première fois. Ces subsides ne s'étant pas renouvelés, M. Comte en est surpris comme d'une véritable dette qu'on néglige de payer. Il s'en plaint dans une lettre à M. Mill. Car la société doit « une digne assistance temporelle à ceux qui consacrent leurs travaux aux divers progrès de l'esprit humain, quand leur aptitude réelle a été assez constatée... ». Or, « aux yeux des éminents penseurs de notre temps, mon ouvrage fondamental a posé enfin toutes les bases essentielles d'une véritable philosophie propre à satisfaire aux principales exigences, soit mentales, soit sociales de la situation actuelle des populations occidentales, etc., etc. ». Et pourtant, « malgré la haute magistrature morale inhérente à son caractère philosophique, » on le laisse aux prises avec l'indigence. « Il ne serait pas inutile à l'éducation morale de l'humanité de signaler nettement à la postérité un exemple du préjudice que peut souffrir la société par suite de sa honteuse incurie envers les organes spéciaux de ses plus éminents progrès. » Treize pages in-8° sur ce thème. Nous devons à la vérité de dire que cette lettre est du commencement de la deuxième période (2). Mais n'est-ce pas le ton de la « grande époque ? ». En 1833 il obtint de M. Guizot une audience, où il se fit connaître avec une naïveté parfaite. L'ancien ministre de l'instruction publique en a longtemps après tracé le portrait

1. Page 330.
2. 18 décembre 1845.

suivant : « C'était un homme simple, honnête, profondément convaincu, dévoué à ses idées, modeste en apparence, quoique, au fond, *prodigieusement orgueilleux*, et qui sincèrement se croyait appelé à ouvrir, pour l'esprit humain et les sociétés humaines, une ère nouvelle » (1). Citons pour terminer une parole de la bonne époque. M. Comte écrit à M. Mill : « Les cerveaux les plus avancés vibrent essentiellement à l'unisson du mien » (2). Après cela, que pourrions-nous ajouter ?

Mais ce grand diapason de la pensée humaine n'avait pas le privilége de produire autour de lui une harmonie toujours inaltérable. Malgré la docilité exemplaire des disciples, malgré le prestige que l'αὐτὸς ἔφη exerçait visiblement sur leur intelligence, il est toujours arrivé un instant où la nature violentée s'est redressée, où leur cerveau, revenant à ses vibrations normales, a produit des dissonances assez désagréables pour nécessiter la dispersion des instruments. Et l'affection que les disciples ont toujours gardée pour le maître, montre qu'ils ne se sont pas retirés : ils ont été rejetés. « Il finit par rejeter M. de Blignières, comme il avait antérieurement rejeté M. Littré et toute personne qui, après avoir parcouru avec lui une certaine partie de chemin, refusait de le suivre jusqu'au bout » (3).

Le désaccord pénétra jusqu'au sein du foyer domestique. Là était une providence visible, madame Comte. Nous avons dit quelle fut sa conduite pendant la terrible maladie de 1826. Désormais on nous la montre appliquée avec le zèle le plus délicat à prévenir de nouveaux malheurs. D'ailleurs elle vivait de la vie de son mari :

1. Cité par M. Littré, p. 201.
2. 20 novembre 1841, *A. Comte*, p. 423.
3. St.-Mill, p. 135.

ses intérêts, sa réputation, ses succès, tout lui était également à cœur. C'était le modèle de l'épouse dévouée. C'est ce dévoûment même qui devait être fatal. En 1842, M. Comte prit la résolution d'attaquer vigoureusement dans un écrit public les hommes dont son existence matérielle dépendait. Il espérait, paraît-il, les amener à composition par ce moyen, et s'ouvrir une voie à des fonctions plus lucratives. En réalité, il allait se couper les vivres ; madame Comte, qui le prévoyait bien, essaya de le faire changer de résolution. Mais « le côté impérieux du caractère » ne pouvait souffrir de contradiction d'aucune sorte. Des querelles intérieures s'en suivirent, et enfin une séparation sans retour. Voici en quels termes M. Comte annonce ce grave événement à M. Stuart Mill (1) : « ... Marié depuis plus de dix-sept années, par suite d'une fatale inclination, à une femme douée d'une rare élévation à la fois morale et intellectuelle, mais élevée dans de vicieux principes et suivant une fausse appréciation de la condition nécessaire de son sexe dans l'économie humaine, son défaut total d'inclination pour moi n'a jamais permis que sa tendance indisciplinable et despotique pût être à mon égard suffisamment compensée par ces affectueuses dispositions, seul privilége où les femmes ne peuvent être suppléées et dont l'anarchie actuelle les empêche de sentir convenablement l'heureuse puissance. Aussi tous mes travaux philosophiques se sont-ils préparés et accomplis ainsi, non-seulement, comme vous le savez déjà, sous le poids très-grave des embarras matériels, mais encore au milieu des perturbations douloureuses et plus absorbantes résultées de la quasi-continuité du degré le plus intime de la guerre

1. Page 502.

civile, le duel domestique. L'événement qui vient de s'accomplir me fait espérer que désormais, à défaut d'un bonheur intime pour lequel j'étais fait, mais auquel j'ai dû renoncer depuis longtemps, j'aurai du moins la triste tranquillité de l'isolement, dès lors complet pour moi... » (24 août 1842). Nous avons cru devoir citer cet extrait pour faire voir que l'irritation devait être l'état habituel de M. Comte. On nous dit quelque part qu'il éprouvait le besoin de communiquer toutes ses pensées à sa femme, non pour les contrôler, mais pour les faire approuver; car sa propre infaillibilité était le premier fondement de sa doctrine. Des pensées contraires aux siennes ont dû naturellement lui paraître inspirées par la malveillance; de là, les froissements, les querelles. Cela explique l'aigreur avec laquelle le fondateur du Positivisme parle de ses anciens amis, comme de ses ennemis, mais montre en même temps dans son cerveau un autre côté bien défectueux.

Il est temps de nous résumer. M. Comte a tenté une entreprise au-dessus des forces humaines. Voulant réformer l'esprit humain, il n'a pas même pris la peine de l'étudier. Fondateur d'une philosophie qui devait être le dernier mot de la vérité, il s'est mis tout juste dans la position la plus favorable pour n'arriver jamais au contrôle de la vérité. Ses travaux sont de ceux qui ne peuvent s'accomplir que dans la plénitude d'une raison vigoureuse : il est douloureusement frappé dans ses facultés intellectuelles au commencement de la double période de sa vie philosophique, et dans l'intervalle nous voyons se multiplier les signes d'une intelligence débilitée et chancelante. Les nerfs étaient donc malades en M. Comte, sa *neurilité* avait perdu son état normal. Les *produits de cette fonction organique* ont-ils pu être régu-

liers ? Le positivisme peut-il être autre chose qu'un avorton ? Que des métaphysiciens qui placent dans une substance spirituelle distincte des nerfs et de tous les organes le principe de la pensée, admettent une philosophie saine conçue dans un cerveau malade, cela peut à la rigueur se comprendre ; mais que des positivistes qui ne voient dans l'intelligence que des vibrations cérébrales, une résultante de diverses énergies nerveuses, osent nous présenter comme le chef-d'œuvre de la cervelle humaine le produit de cette pauvre machine détraquée, voilà ce qui nous semble une antinomie aussi forte que les deux périodes de la vie de leur maître. Autant vaudrait dire que pour voyager avec célérité il faut briser les roues de la locomotive, ou se donner la fièvre pour jouir de la santé. Pour nous, nous n'hésitons pas à reconnaître que M. Comte était doué d'une intelligence peu ordinaire, qu'il voit quelquefois très-loin et très-juste, que son œuvre, malgré la nullité radicale de l'idée mère, a des détails forts remarquables, qu'avec de l'étude et de la modestie il eût pu devenir un des penseurs de notre siècle ; mais aussi, nous l'avouons sans peine, nous n'avons pas la moindre foi en la *neurilité,* au sens positiviste.

M. A. Comte a formé des disciples qui montrent une grande satisfaction de l'avoir eu pour maître. Ce sentiment peut être de tout point honorable. Mais on dirait qu'ils ont trouvé dans l'héritage de ce pauvre malade, une bonne partie de son orgueil. Rien n'égale leur dédain, leur mépris pour les *Théologiens* et pour les *Métaphysiciens*, deux noms par lesquels ils désignent quiconque n'est pas positiviste. S'il était permis de retourner le sens d'une parole sacrée, nous les rappellerions à la modestie, en leur disant : « *Attendite ad lapidem unde excisi estis.* »

CHAPITRE II

LES PRINCIPES DU POSITIVISME.

Si la bonne foi, le talent, quelques aperçus heureux, une certaine vigueur de conception large et méthodique, et surtout une sorte d'alliance équivoque avec la vraie science, suffisaient au triomphe d'une doctrine, le positivisme pourrait se promettre des jours longs et prospères. Cependant, considéré comme école de philosophie sérieuse, il ne vit pas, il végète ; il ne se développe pas, il s'agite : il est à peine né, et il fait déjà penser à la tombe. L'infortuné ! il est victime d'une loi de la nature qui a échappé peut-être à la sagacité de M. Comte, et qui condamne à une mort prématurée tout ce qui n'entre pas régulièrement dans la vie : les monstres (c'est le terme scientifique) doivent périr longtemps avant leur entier développement. Le principe de vie de toute doctrine, c'est la vérité, et la vérité a un ennemi, le scepticisme. Or le scepticisme est précisément le virus que M. Comte a, sans le vouloir, inoculé au fruit de son cerveau. Le positivisme est donc destiné à disparaître bientôt, emporté par le mal du scepticisme.

C'est ce vice originel que nous voudrions présentement mettre en lumière.

Le positivisme repose sur deux négations qui sont deux formes de Scepticisme : il faudra un bien grand bonheur pour élever sur de telles bases quelque chose

d'un peu solide. Nos nouveaux philosophes n'ont pas reculé devant la tâche, et en vérité on ne peut pas être plus satisfait du résultat. Donnons-nous d'abord le plaisir d'admirer un si bel ouvrage, en prenant la liberté de faire quelques observations. Nous nous occuperons ensuite des premiers fondements.

§ I

IDÉE GÉNÉRALE DU POSITIVISME.

Il y a trois modes de penser : le mode théologique, le mode métaphysique et le mode positif (1). Nous touchons ici à ce qu'a de plus essentiel la partie *positive* du positivisme. Mais il importe avant tout de bien comprendre ce que l'on veut nous dire ; car la jeune école a, sinon un mode de penser, du moins un mode de dire assez peu commun : le barbarisme même ne l'effarouche pas trop. Des explications sont donc nécessaires aux oreilles profanes.

Dévoré de la soif de savoir, l'esprit humain (2) cherche sans trêve ni repos la raison des choses. Sa pensée est toujours suspendue à un *pourquoi,* ou se repose dans un *parce que.* Il se pose donc à chaque instant des questions. Or, les positivistes ont découvert qu'en présence de la nature, il y a trois manières de se répondre : une manière théologique, une manière métaphysique et une manière positive. Ces trois manières sont les trois modes de penser. Mais en quoi consistent ces trois réponses ?

1. Stuart Mill, *Auguste Comte et le Positivisme,* p. 9.
2. Nous avertissons une fois pour toutes que ce terme, *l'esprit humain,* n'est qu'un signe pour désigner certaines fonctions cérébrales.

L'unique objet de la science est ce qui peut être vu, entendu, goûté, flairé. M. Stuart Mill étend le savoir jusqu'aux phénomènes psychologiques observés par la conscience, c'est-à-dire jusqu'aux pensées et aux sentiments ; mais en cela il s'écarte sciemment de la pure doctrine du Maître (1). M. Littré, plus fidèle, définit le « savoir humain » : « l'étude des forces qui appartiennent à la matière et des conditions ou lois qui régissent ces forces » (2). On le voit donc bien, les limites de la matière sont les limites de la science. La matière inconnue en elle-même se manifeste par des phénomènes dont le tissu constitue l'univers et ses évolutions. La présence de chacun de ces phénomènes suscite dans l'esprit humain quelqu'un de ces *pourquoi* sans trêve auxquels il est condamné. *Pourquoi* le soleil se lève-t-il tous les jours et disparaît-il chaque nuit ? *Pourquoi* l'eau coule-t-elle dans les rivières, et reste-t-elle immobile dans les lacs ? *Pourquoi* l'herbe pousse-t-elle, pour mourir ensuite, tandis que les cailloux ne poussent pas et semblent immortels ? A une seule question triple réponse possible. Le soleil se lève et se couche, *parce qu'une divinité quelconque le met en mouvement et le dirige*, c'est la réponse théologique. Le soleil se lève et se couche, *parce qu'il a la vertu de se lever et celle de se coucher*, c'est la réponse métaphysique. Le soleil se lève et se couche, *parce qu'il se lève et se couche*, c'est la réponse *positive*. L'eau, l'herbe et les cailloux provoqueraient évidemment des réponses analogues. Qu'on nous permette une comparaison pour rendre plus clair encore le sens du triple mode. La nature est comme un habile prestidigitateur qui fait sans cesse des prodiges sur une

1. *Auguste Comte et le Positivisme*, p. 67.
2. *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 42.

scène immense. Les spectateurs émerveillés s'interrogent les uns les autres : comment tout cela se fait-il donc ? Il y a un compère caché, disent les uns, ce sont les théologiens. Allons donc ! disent d'autres, ne comprenez-vous pas que tout cela se meut et agit par certains ressorts secrets ? C'est l'explication des métaphysiciens. Sur ce les positivistes arrivent et disent : Bonnes gens, vous n'y entendez rien. Il n'y a ni compères, ni ressorts. — Qu'y a-t-il donc ? — Il y a ce qu'il y a. Voilà tout. — N'est-ce pas éblouissant de lumière ? Ah ! sans doute les positivistes nous parlent de lois ; mais que sont les lois pour eux ? L'invariabilité de succession des phénomènes, pas autre chose (1). La constatation de ce fait peut révéler l'existence d'un certain ordre matériel résultant de la distribution constante des phénomènes dans l'espace et dans le temps : ce sont les muscades diversement groupées sur la table de l'opérateur et disparaissant ou reparaissant à tour de rôle. Quant à la raison, la cause des phénomènes, ignorance complète. Les choses sont ainsi, parce qu'elles sont ainsi. Voilà bien le dernier mot du positivisme. Il est modeste, mais on le prononce d'un ton qui ne l'est guère. Nous verrons bientôt si c'est avec *raison*.

Les trois modes de penser ne sont pas la propriété commune de tous les esprits, et d'autre part, ils n'ont pas été semés au hasard dans les têtes humaines : une loi préside à l'évolution de la pensée dans l'humanité, comme il en est une qui préside à l'évolution des astres dans le ciel. Si la découverte de celle-ci a suffi à la gloire

1. Nous ne connaissons que les rapports de succession et de similitude des faits les uns avec les autres... Les ressemblances constantes qui lient les phénomènes entre eux, et les successions constantes qui les unissent ensemble à titre d'antécédents et de conséquents, sont ce qu'on appelle leurs lois. Les lois des phénomènes sont tout ce que nous savons d'eux. (St. Mill, *Auguste Comte et le Positivisme*, p. 6.)

de Kepler et de Newton, la découverte de la première place M. Auguste Comte à côté de ces immortels génies, du moins suivant M. Littré. Mais, comme tout ce qui est grand est simple, rien de moins frappant que son énoncé. Dans l'ordre des temps, le mode théologique est le premier, le mode métaphysique est le second, et le mode positif est le troisième. Telle est la grande loi de l'évolution de la pensée humaine : elle débute par la théologie ; la théologie la conduit à la métaphysique, qui en dernier lieu s'élève au positivisme. C'est un progrès croissant des ténèbres en plein jour. Ici quelques détails nous semblent nécessaires. On nous permettra de les entremêler des doutes que suscitent en notre esprit profane les considérants de la loi positiviste.

Les premiers hommes étaient donc fatalement théologiens. Mais la théologie se résout en trois éléments qui sont le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme. Nécessité pour l'humanité de passer successivement par ces trois formes théologiques. La raison qu'on en donne est vraiment supérieure. La voici exprimée par M. Littré : « Il y a dans l'individu un développement analogue à celui que l'espèce subit dans l'histoire (1). » Il faudra donc distinguer dans notre espèce une enfance, une adolescence et une jeunesse proprement dite, et assigner à chacune de ces périodes le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme, parce que, — chacun le sait, — à quatre ans nous adorons des joujoux, à quatorze ans une foule de petites divinités, et un seul Dieu à vingt-cinq. Cependant soyons juste, le positivisme n'est pas aussi crû

1. *A. Comte*, etc., p. 50. — Plus haut il rappelle et adopte les paroles de Saint-Simon : « L'intelligence générale et l'intelligence individuelle se développent d'après la même loi. Ces deux phénomènes ne diffèrent que sous le rapport de la dimension des échelles sur lesquelles ils ont été construits (!). »

dans les termes : il n'étale pas toutes ses richesses.

« Dans l'état d'enfance de la raison et de l'expérience, dit Stuart Mill (1), les objets sont considérés individuellement comme animés ». On le voit bien à la manière dont les petites filles traitent leurs poupées, et les petits garçons leurs chevaux de bois. Tels furent, d'après A. Comte, les grands enfants, nos premiers ancêtres. La nature tout entière était animée à leurs yeux. Cela est réellement incontestable, nous l'avouons, pour une bonne partie des êtres qui la composent, car les animaux sont animés encore de nos jours. Les plantes et les minéraux ne l'ont jamais été. Mais les animaux nous empêchent précisément de comprendre le fétichisme du reste de la nature. L'animation de la matière par les fétichistes, devait, ce nous semble, créer des animaux et non point des divinités plus ou moins grotesques. L'analogie ne pouvait aller au delà. Comment l'idée d'un être vivant différent de l'homme et de l'animal, et supérieur à l'un et à l'autre, est-elle tombée dans la tête de nos bons aïeux ? Serait-ce parce que les phénomènes naturels supposent une force supérieure à celle de l'homme ? Mais d'abord, il en est une foule dont l'homme le plus primitif a toujours disposé en maître, et il serait nécessaire de restreindre d'autant le fétichisme. Ensuite, cette différence de force ne fait pas germer instinctivement l'idée d'une divinité, sans quoi l'éléphant, le rhinocéros et le lion seraient considérés comme des dieux par toute raison naissante, ce que l'expérience ne confirme pas, croyons-nous. Observons encore que le fétichisme actuel, tel que les relations des voyageurs nous le font connaître, n'a rien de commun avec le fétichisme de M. Comte. Le

1. *A. Comte et le Positivisme*, p. 11.

nègre ne cherche jamais à se rendre raison de la nature ; il lui faut une divinité protectrice ; cette divinité, il ne la suppose pas dans tous les objets matériels qu'il rencontre, il en choisit un en particulier, il le *consacre* et en fait ainsi son Dieu (1). Il est bien question pour lui de mode de penser ! Le sens du mot *fétiche*, qui veut dire *chose enchantée*, aurait dû le faire comprendre. Sans doute, un fétichisme différent peut avoir existé à l'origine; mais comment M. Comte en a-t-il constaté la réelle existence? voilà ce que nous avouons ne pas bien saisir.

Le fétiche, telle est donc, pour M. Comte, la première explication de la nature que l'homme primitif se donne à lui-même. L'humanité grandit, elle entre dans l'adolescence. Elle finit par constater que beaucoup de choses se ressemblent et en elles-mêmes et dans leur manière d'agir. Cette action uniforme lui semble produite par une volonté uniforme et *par conséquent unique*. « Mais cette volonté unique ne pouvait être la volonté des objets eux-mêmes, puisqu'ils étaient plusieurs; il fallait que ce fût la volonté d'un être invisible, séparé des objets par une distance inconnue et les gouvernant de loin. Voilà le polythéisme (2). »

M. Stuart Mill se moque agréablement de la maxime des métaphysiciens : « *Natura non facit saltus* ». On voit bien ici qu'elle n'est pas à son usage. De la volonté uniforme à la volonté unique, il y a vraiment un saut ; de la volonté d'un être visible à celle d'un être invisible, il y en a un autre ; et de la volonté unie à l'objet qu'elle anime à une volonté séparée et agissant de fort loin, de a lune peut-être, nous en découvrons un troisième qui

1. A. Maury, *Magie*.
2. St. Mill, *A. Comte et le Positiv.*, p. 20.

n'est peut-être pas le plus petit. Voudrait-il nous dire comment nos pauvres fétichistes ont exécuté ces trois sauts-là, ou du moins comment il s'en tire lui-même ?

Si la nature bondit quelquefois, ce que nous sommes loin d'admettre, la logique ne partage pas ce privilége. L'esprit humain n'a que deux voies pour arriver à la vérité : il part d'un principe qui la renferme, ou de faits qui en contiennent les éléments. Mais là pas l'ombre d'un hiatus ; tout est coulant et continu. Quand on substitue à ces procédés seuls légitimes la conjecture ou l'hypothèse, on peut arriver à faire montre de sagacité ou d'esprit, mais il faut bien du bonheur pour rencontrer la vérité, et, si on la trouve, elle n'en garde pas moins obstinément un parfait incognito, à l'égard de l'inventeur comme à l'égard de tout le monde. Nous avons donc, ce nous semble, grande raison de n'être pas satisfait de l'explication qu'on nous donne sur les origines du polythéisme. La transition du polythéisme au monothéisme sera-t-elle plus acceptable ?

M. Stuart Mill nous avertit que cette transition s'est produite très-lentement (1). Car « la conception d'une unité dans la nature, laquelle permet d'attribuer cette unité à une seule volonté, est loin d'être naturelle à l'homme, et ne trouve accès qu'après une longue période de discipline et de préparation. » Mais enfin, les esprits furent préparés « par le progrès du sentiment pratique de l'invariabilité des lois de la nature. »

Dans la vieille philosophie il est une vieille preuve de l'existence de Dieu que l'on fait remonter au moins jusqu'à Socrate, c'est celle qui s'appuie sur l'*ordre de l'univers*. C'est à cette preuve que le Positivisme attribue, sans

1. *Ibid.*, p. 23 et 26.

la nommer, l'honneur d'avoir introduit la notion d'un Dieu unique parmi les hommes. L'unité des lois de la nature dans l'espace et dans le temps prouve en effet l'existence de Dieu. En prouve-t-elle l'unité? Il serait piquant d'en avoir l'assurance de la bouche d'un positiviste. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle n'a pas produit le monothéisme. Il sert peu de dire qu'elle n'a été comprise que très-tard, à l'époque même où la civilisation romaine renonçait à ses dieux multiples. Le progrès de la science n'est pas nécessaire pour constater l'ordre dans l'univers, et l'homme primitif n'avait pas de grands efforts à faire pour remarquer l'alternative des jours et des nuits, le mouvement des astres, le retour des saisons, la succession régulière des phénomènes de la végétation, l'enchaînement de la vie et de la mort. C'étaient là d'assez beaux éléments de l'harmonie des êtres, visibles à tout œil intelligent. Cependant, cet ordre éclatant ne révélait pas au genre humain l'existence d'un seul Dieu : l'histoire l'atteste. Pourquoi ? c'est parce que si l'ordre prouve l'unité du plan, il ne prouve pas l'unité de l'ordonnateur. J'en appelle à l'existence de l'ordre social dans les gouvernements constitutionnels. Et d'ailleurs le monde présente assez de contrastes dans son harmonie, pour se prêter naturellement à l'hypothèse de principes multiples et opposés. Non, ce n'est pas le progrès de la science qui a rendu une partie notable du genre humain monothéiste, c'est la prédication. Voilà ce que disent l'histoire et l'expérience journalière. La plupart des peuples qui n'ont pas entendu dire, et avec autorité, *il n'y a qu'un Dieu,* sont restés polythéistes. Les Positivistes invoquent sans cesse l'observation : est-ce l'observation ou l'esprit de système qu'ils suivent ici ?

La jeunesse de l'humanité a trois phases diverses, son âge mûr n'en a qu'une. Tout cela est conséquent. L'in-

constance convient à l'une ; l'autre a plus de fixité : elle s'arrête, du moins pour longtemps, dans la métaphysique. « A cette phase, ce n'est plus un Dieu qui produit et dirige chacune des diverses opérations de la nature, c'est une puissance ou une force, ou une qualité occulte, considérées comme des existences réelles, inhérentes, bien qu'elles en soient distinctes, aux corps concrets dans lesquels elles résident et qu'elles animent en quelque sorte (1) ». Telles sont l'âme végétative, la force plastique, l'horreur du vide, le principe vital. Il ne faudrait pas croire cependant que la métaphysique détrône absolument la théologie : les dieux conservent des fonctions assez importantes dans le mouvement de l'universelle machine. Ils ne font plus partie des rouages ; ils sont à l'extérieur ; mais c'est leur main qui donne le branle aux pièces principales. « La doctrine des entités abstraites fut une sorte de conciliation instinctive entre l'uniformité observée dans les faits de la nature et leur dépendance d'une volonté arbitraire ; car il était plus facile de concevoir une seule volonté mettant en mouvement une machine qui continuait ensuite à marcher d'elle-même, que de supposer une constance inflexible dans quelque chose d'aussi capricieux et d'aussi changeant qu'une volonté telle qu'on dut alors se la figurer (2). » En résumé, l'esprit humain, voulant s'expliquer la constance des phénomènes de la nature, imagine de petites entités inhérentes à la matière et agissant sous l'impulsion de causes intelligentes et séparées, telle est la seconde manière de penser.

Les petites entités sont la propriété de certains philosophes du moyen âge. Pourquoi les en dépouiller en

1. St. Mill, *A. Comte et le Positiv.*, p. 11.
2. *Ibid.*, p. 31.

faveur de l'espèce tout entière? D'autant plus, qu'il est fort douteux qu'elle accepte. L'humanité, sans doute, a cru à l'existence de forces dans la nature; elle y croit encore, et peut-être le positivisme même ne parviendra pas à l'en dissuader. Molière a fait rire toute une génération de métaphysiciens de la vertu dormitive ; il n'aurait probablement pas eu les rieurs pour lui s'il avait prétendu que l'opium n'a pas la vertu de faire dormir. Il y a donc une distinction à faire ; il nous semble que la justice autant que l'intérêt du système le demande. Autre doute. Le mode métaphysique naît du besoin de soustraire les phénomènes de la nature aux variations d'une volonté capricieuse. Ce résultat est obtenu, si l'on en croit les positivistes, par la simple translation de la volonté du dedans au dehors de la machine qui reste soumise à son influence. Comment une chose aussi insignifiante produit-elle un changement aussi merveilleux? Est-ce la volonté qui devient sage et réglée, ou le mouvement qui devient régulier malgré les défauts persévérants de la volonté ? C'est un bien grand effet pour une bien petite cause. Mais ce qui nous semble tout à fait difficile à admettre avec la nouvelle école, c'est que des philosophes qui comptent parmi eux Aristote et Bossuet, aient embrassé la seconde manière de penser pour de telles raisons.

A la métaphysique succède le positivisme. Inutile de le montrer, tout le monde le voit bien.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur l'édifice du positivisme, nous croyons pouvoir dire qu'il n'a pas été construit suivant les règles, que le ciment fait défaut et que les murs sont crevassés. Il est temps d'examiner les fondements.

§ II

FONDEMENTS DU POSITIVISME.

Nous avons dit que le positivisme repose sur deux négations. La première est celle du principe de causalité. On entend par cette expression une notion naturelle à l'esprit humain, en vertu de laquelle, en présence d'un phénomène, il conclut à l'existence d'une cause qui le produit. Il est bien facile de constater en nous cette faculté qui nous force, bon gré mal gré, à rattacher tout être qui commence à un être qui précède, comme à sa source. Un son frappe-t-il nos oreilles, une image nos yeux, nous concluons aussitôt, sans crainte de nous tromper, qu'un corps en a choqué un autre, qu'un objet diversement figuré nous renvoie la lumière. Essayez de prononcer que la goutte d'eau qui tombe, que la pierre qui roule, que le brin d'herbe qui végète apparaissent tout d'un coup dans l'existence sans aucun être antécédent qui soit la raison de ce phénomène, vous y parviendrez peut-être par un effort de la volonté, mais en faisant violence à la nature. C'est un fait qu'il serait en vérité trop audacieux de nier ; ce serait un attentat à l'expérience journalière. Mais n'est-ce pas une illusion dont l'esprit serait le jouet ? Les positivistes le prétendent, puisque, suivant eux, nous ne connaissons que les lois, c'est-à-dire, l'ordre de succession des phénomènes (1). Évidemment, parler ainsi, c'est nier la connaissance des causes. C'est aussi donner lieu aux plus étranges conséquences. Il s'ensuivra, par exemple, que des ouvrages de

1. Stuart Mill, *A. Comte et le Positiv.*, p. 6.

M. Mill et de M. Littré, lesquels sont de vrais phénomènes, je ne pourrai conclure, moi qui n'ai jamais eu l'honneur d'appliquer mes sens à leur personne, ni à l'existence de M. Mill, ni à celle de M. Littré. Ces deux estimables auteurs ne pourront même légitimement revendiquer d'aucun côté la gloire qui leur revient; car nul au monde ne saura jamais s'ils sont pour quelque chose dans les écrits qu'ils ont signés. Feraient-ils exception à leur règle générale ?

Laissons l'exception; quant à la règle, si visiblement adoptée par les positivistes, elle est funeste. Vous déniez à un procédé naturel de l'esprit humain sa légitimité, pourquoi? Donnez telle raison que vous voudrez, elle se tourne aussitôt contre tous les moyens que la nature nous a fournis pour arriver à la vérité; car elle a la même force contre les uns et les autres. Que devient alors la connaissance? Elle disparaît dans le scepticisme. Mais je suppose une raison spéciale qui ne vaut que contre le principe de causalité, réussirez-vous mieux à fonder la science ? Messieurs, vous êtes sensualistes; vous l'êtes par les convictions mêmes de votre philosophie matérialiste (1), et vous l'avouez. Par conséquent, quelle est la source unique de toutes nos connaissances sans en excepter une seule ? la sensation, rien que la sensation. M. Mill a même pris la peine d'en essayer la démonstration dans son ouvrage sur la philosophie d'Hamilton, remarquable à d'autres égards. Vous ne connaissez donc immédiatement que vos sensations, qui sont vous-mêmes. Comment, vos sensations étant données, arrivez-vous à connaître les phénomènes extérieurs

1. M. Mill semble rejeter le matérialisme, mais il est parfait sensualiste.

distincts de vos sensations ? Par *inférence,* répond quelque part le philosophe anglais. Mais qu'est-ce que cette inférence ou induction, sinon une application du principe de causalité (1) ? J'éprouve une sensation de lumière, donc un corps lumineux agit sur mes yeux ; j'éprouve une sensation de dureté, donc un corps solide fait impression sur ma main. C'est-à-dire, je remonte de l'effet à la cause, je fais usage du principe de causalité. Si vous le supprimez, ce principe, il faudra bien que le monde même phénoménal disparaisse devant vous ; comment atteindriez-vous son existence ? Les hommes eux-mêmes dont vous recherchez les suffrages et souhaitez la conversion, les hommes doivent s'anéantir avec l'univers, car ni vos yeux, ni vos mains, ni vos oreilles ne peuvent plus les atteindre et vous attester leur réalité. Vous restez seuls, livrés à certains songes brillants et variés que vous décorez du nom d'Univers, et qui ne sont après tout qu'un jeu de votre imagination. Et les sciences, que deviennent-elles ? Le positivisme, excepté chez M. Mill, a horreur de la psychologie. Il a bien tort. Car tout est rentré dans la psychologie en vertu de ses théories, les sciences comme le reste. Les astres, la lumière, la pesanteur, l'électricité, les corps simples et

1. M. Stuart Mill peut dire qu'il appuie son *inférence,* non sur le principe de causalité, mais sur la constance des lois de la nature. L'expérience lui apprend que certains faits, quoique indépendants au fond, se suivent infailliblement, comme s'ils étaient réellement enchaînés les uns aux autres : cela lui suffit. — Soit, mais cela ne doit pas lui suffire. Car un phénomène donné, par exemple, l'apparition d'un fruit se rattache à l'arbre où votre œil l'aperçoit, comme à la cause immédiate de son existence, ou bien il sort spontanément du néant. Il n'y a pas de milieu pour un phénomène entre être l'effet d'une cause ou venir de soi-même à l'existence. Or, de nos jours, rien n'est antipathique à la science, comme la fécondité du néant. La raison ne peut manquer d'approuver ce sentiment, quand il a pour objet l'opinion qui permet sérieusement aux êtres contingents de s'engendrer eux-mêmes.

les corps composés ne sont plus que des modifications du sujet sensible ; l'astronomie, la physique et la chimie, qui croient dérober à la nature ses secrets, ne sont qu'une bizarre étude du moi. Cela ne laisse pas que d'être passablement curieux. Peut-être ne voudrait-on pas aller si loin. Il est avec le bon sens des accommodements. La logique n'a pas de ces délicatesses. Ou renoncez à vos principes, ou renoncez à la science, ou renoncez à la logique. Oserions-nous dire que toutes nos craintes sont pour la logique ! Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer encore comment cette théorie est funeste à la fameuse loi d'évolution de l'humanité. La loi disparaît avec ce qu'elle gouverne. Ainsi le Positivisme a, du premier coup, dépassé Saturne, il se détruit lui-même en naissant. Il a deux manières de se dévorer. On connaît la première ; voici la seconde, qui est la négation de l'absolu.

M. Stuart Mill commence ainsi le résumé de la doctrine positiviste : « Nous ne conaissons rien que des phénomènes, et la connaissance que nous avons des phénomènes *est relative* et non *absolue* (1). » M. Littré dit de son côté : « Trois points la constituent (la philosophie positive) : la hiérarchie des sciences, la séparation de l'abstrait et du concret, et *le caractère relatif de* TOUTES *les notions* qui y entrent (2). » Ailleurs (3) : « Le caractère essentiel de la seule philosophie qui puisse succéder aux anciennes philosophies est de *se tenir dans le relatif* et d'*abandonner l'absolu*, qui depuis deux mille ans défraye inutilement la pensée philosophique ». Le même écrivain s'exprime d'une manière encore plus explicite dans la

1 *A. Comte et le Positivisme*, p. 6.
2. *A. Comte et la Philosophie positive*, p. 43.
3. *Ibid.*, p. 78.

Philosophie positive (1). Il remarque, dit-il, « que des choses nous connaissons, *non la nature*, mais les *impressions* qu'elles font sur nous ; et que le résultat de ce haut scepticisme est de confesser en nous-mêmes qu'elles peuvent être en leur essence toute différente (*sic*) de ce que nous en apercevons. » En résumé nous ne connaissons que des phénomènes et nous ne les connaissons que d'une manière relative, voilà la base avouée du Positivisme. Nous ajoutons, nous, ceci revient précisément à dire: Nous ne connaissons en vérité rien du tout. Expliquons-nous.

D'abord on prétend que nous ne connaissons que des phénomènes. D'après la vieille philosophie, le phénomène est une manière d'être qui affecte successivement les substances contingentes. L'eau coule, gèle, fond, s'échauffe, se vaporise, se condense, tombe en pluie : l'écoulement, la congélation, la fusion, la calorification, la vaporisation, la condensation, la chute, voilà tout autant de phénomènes que l'eau subit. Sont-ils séparables de l'eau, capables d'exister en eux-mêmes sans quelque chose qui coule, qui gèle, qui fond ? Assurément aucun des partisans de la vieille philosophie n'oserait le dire. Le phénomène séparé naturellement de ce qui le supporte est une pure abstraction, une conception de l'esprit qui n'existe que là : lui donner une existence objective dans la nature , c'est tout bonnement une absurdité. Mais si nous ne connaissons que des phénomènes, il faut bien aller jusque-là. M. Stuart Mill, exécutant un de ses confrères en philosophie avec un sang-froid et une impartialité dignes de Brutus, a écrit ces mots : « Le docteur*** est un disciple selon le cœur de

1. N° Novembre-Décembre 1869.

M. Comte, un homme qu'aucune difficulté n'arrête, qu'aucune absurdité n'effraie (1). » Est-ce qu'après avoir anathématisé les *abstractions réalisées* des physiciens du moyen-âge, les Positivistes auraient commis cette légère absurdité mentale de n'admettre que cela? Le cœur de M. Comte ne pouvait obtenir un plus complet triomphe. Les tenants d'Aristote identifiaient leurs abstractions aux substances réelles et concrètes, ou ils les revêtaient des conditions nécessaires de l'existence : une abstraction existant par elle-même leur eût semblé non moins contraire à la raison qu'un cercle carré. Les Positivistes, plus hardis, composent un univers de pures abstractions, de quelque chose de moins réel que les ombres chinoises ou les images de la lanterne magique. Berkeley est dépassé. En vérité, si c'est là le réel, le *positif*, qu'est-ce donc que l'imaginaire, le *négatif*? Peut-être le mot de phénomène a dans la doctrine positiviste un sens différent du sens commun; peut-être le phénomène repose-t-il dans quelque substance aussi déliée qu'on voudra, mais enfin assez forte pour le placer dans la réalité objective. Peut-être! Mais alors on devrait bien le dire. Nous soupçonnons qu'on en aura été empêché; car il n'est pas facile de définir la manière d'être de la substance, quand on rejette la notion de substance. D'ailleurs cette peine eût été parfaitement inutile, cette absurde objectivité du phénomène abstrait n'est soutenue que pour la forme. La *relativité* de la connaissance fait tout rentrer dans le sujet aussi bien et mieux que la négation du principe de causalité. Disons cependant à la décharge du fondateur que,

1. *A. Comte et le Positiv.*, p. 135. Nous supprimons le nom : nous ne sommes pas de la famille. Mais quel cœur avait M. Comte et quel esprit ses disciples?

si sa doctrine conduit à cette conséquence, il ne s'en rendit probablement jamais compte (1).

La *relativité* de la connaissance ! Nous sommes innocent du barbarisme. Comment faire comprendre ce qu'on veut qu'il dise ? Vous goûtez une liqueur et vous la trouvez douce, une autre persone la goûte après vous et la trouve amère ; vous regardez une fleur, elle vous paraît bleue ; à d'autres, elle paraît rouge. Vous avez éprouvé la sensation du doux, du bleu : elle vous est relative ; les mêmes objets ont produit sur d'autres organes la sensation de l'amer et celle du rouge, ceci est encore relatif. Vous direz, vous : cette liqueur est douce, cette fleur est bleue ; une autre personne dira : cette liqueur est amère, cette fleur est rouge. Où sera la vérité ? Des deux côtés ; car il n'y a pas plus de raison d'un côté que de l'autre. Mais il faudra ajouter : elle est telle pour moi ; qu'est-elle en elle-même ? je l'ignore. Maintenant appliquez ce que nous venons de dire de la saveur et de la couleur, à l'étendue, à la forme, à la solidité, au mouvement, au temps, à l'espace, à l'existence, en un mot à tout ce qui est objet de connaissance, et vous aurez une notion suffisante de la *relativité*. Toutes les connaissances sont devenues relatives, l'*absolu* a disparu, les choses ne *sont* plus, elles *paraissent*. Cette *relativité* est en réalité le scepticisme absolu.

Ah ! sans doute le philosophe qui élève l'intelligence au-dessus de la sensibilité, peut admettre jusqu'à un certain point que les notions fournies par les sens sont relatives, sans compromettre la certitude et la science. Mais si tout est relatif, comment atteindre la réalité ? Comment arriver à la certitude avec les seuls éléments

1. St. Mill, *A. Comte*, p. 8.

de l'incertitude? Chacune de vos perceptions phénomales vous laisse, messieurs les positivistes, dans l'ignorance touchant la réalité extérieure; il ne vous sera guère facile de combiner tellement ces perceptions que vous en fassiez sortir autre chose que l'ignorance. *Je ne sais pas* additionné une fois, deux fois, cent fois, mille fois, avec *je ne sais pas*, ne donnera jamais une fois au total *je sais* (1).

Après cela, on croit rêver, quand on entend M. Littré s'écrier : « Quoi qu'il en soit, le savoir et le travail sont devenus les directeurs de la vie humaine. Avec eux, une morale supérieure à la morale théologique arrive sur la scène du monde : c'est la justice sociale, c'est l'humanité, c'est la tolérance, c'est la paix, c'est la subordination des intérêts privés à l'intérêt commun. Les maux deviennent moindres, les biens deviennent plus grands, et la terre s'éclaire et s'apaise (2). » Pour dégonfler cette bouffissure, il suffit de ce petit coup d'épingle : Qu'en savez-vous ?

Cette aberration de l'esprit n'est pas nouvelle dans l'histoire. Le sophiste Protagoras, avec sa maxime : *l'homme est la mesure de tout*, l'a rendue célèbre il y a plus de deux mille ans. Elle est nécessairement au fond de toute doctrine sensualiste. M. Stuart Mill et M. Littré l'ont dégagée du positivisme où M. Comte semble l'avoir enfermée sans s'en douter. Ce qui nous étonne, c'est que cette découverte ne leur ait pas ouvert les yeux, ou du moins n'ait pas diminué leur confiance en des théories aussi

1. Un ami du positivisme, M. Taine, reconnaissant que l'addition ne peut rien pour la génération des connaissances nécessaires, substitue à la première opération de l'arithmétique, la seconde, la soustraction. Tout est commun entre amis : pourquoi les positivistes n'empruntaient-ils pas cette heureuse méthode ? Pour savoir, en effet, il suffit de soustraire : *je ne sais pas*. (V. *les Philosophes Français*, c. VII.)

2. *La Philosophie positive*. (Novembre-Décembre 1869.)

fragiles. Nous voyons du moins avec plaisir que la *relativité* est confinée dans la pure spéculation : on n'en fait usage que le moins possible. C'est vraiment heureux ; car on rencontre plus d'un beau fruit dans les domaines, non pas du positivisme, mais des positivistes ; ils s'en iraient en poussière s'ils étaient touchés de la *relativité*. C'est encore par une inconséquence que les amis de M. Comte font preuve d'un zèle ardent pour la propagation de ses doctrines. Sont-ils sûrs qu'il existe d'autres hommes, que M. Comte lui-même ait jamais existé? Peut-être se confient-ils au hasard ; car après tout il n'est pas impossible que les positivistes ne soient pas seuls au monde, que les livres et les lecteurs existent réellement. Si donc il arrive que tout cela soit réel, peut-être par aventure n'auront-ils pas perdu toute leur peine. Hélas ! oui, ils l'auront perdue dans toute hypothèse. Si tout est relatif, pourquoi voulez-vous que j'embrasse votre doctrine? Elle est vraie pour vous, soit ; mais elle est fausse pour moi. Vous dites oui, je dis non ; vous dites blanc, je dis noir. Qui a tort de nous deux? Ni l'un ni l'autre ; nous avons raison tous les deux. N'est-ce pas perdre le temps que de vouloir m'enlever une opinion que vous jugez aussi bonne pour moi que le serait la vôtre si je venais à l'embrasser ? Allons, croyez-moi, jouissez de votre bonheur relatif, et laissez-moi jouir en paix du mien.

Ainsi donc voilà le fond du positivisme, la négation de la cause et la négation de l'absolu, c'est-à-dire le scepticisme. On voit maintenant pourquoi il refuse toute valeur aux deux premiers modes de penser, les confondant à plaisir avec certaines erreurs accessoires qui ne sont qu'un excès ; pourquoi, sous les fantômes de la théologie et de la métaphysique, il s'acharne comme il peut contre

la croyance aux causes et à la réalité, c'est-à-dire contre la science. Il est nul comme système philosophique. Mais l'erreur peut s'imposer aux intelligences. Le positivisme, tout faux qu'il est, peut-il se flatter de l'espérance d'un tel triomphe? Il a contre lui la nature. Il va s'aheurter pitoyablement contre les tendances de l'esprit humain qui a essentiellement horreur du scepticisme, même en une tête positiviste. Il a contre lui les langues de tout l'univers. Cent fois par jour un milliard d'hommes protestent de leur foi à la cause et à l'absolu ; car les verbes actifs et passifs et le modeste verbe *être* ont cette vertu. Sous ce rapport-là, croyons-nous, depuis le fétichisme le plus primitif, s'il y a quelque progrès, il est en sens inverse du positivisme. Ne serait-il pas digne du génie de M. Littré d'essayer de purger la langue humaine de ces perfides éléments ? S'il ne le fait, nous ne craignons pas de le lui prédire, le positivisme trouvera là son écueil.

Un mot à nos lecteurs, en finissant ce travail sur le fondateur et sur les fondements du Positivisme. Les quelques lignes que nous venons de tracer, ne sont pas nées spontanément sous notre plume. Outre un bon nombre de moindres écrits, il nous a fallu lire un gros volume in-8° de 684 pages. C'est la vie d'Auguste Comte par le plus illustre de ses disciples, M. Littré. Jamais voyage au milieu des brouillards et des broussailles, dans un pays plat, désert et froid, n'a été si fatigant et n'a paru si interminable. La silhouette candide et douce du guide n'est pas suffisante pour reposer l'esprit. Nos lecteurs, nous l'espérons, nous sauront gré d'avoir pris cette peine, pour la leur éviter. Et nous conseillerons à M. Littré de faire voyager les siens d'autre sorte, s'il veut leur rendre l'accès du positivisme agréable.

CHAPITRE III

LA VRAIE PHILOSOPHIE, D'APRÈS LES POSITIVISTES.

Quand on lit les œuvres de beaucoup de savants modernes, on est frappé du sens qu'ils attachent aux termes *réel* et *positif*. Pour eux la réalité ne semble pas s'étendre au delà de ce qui se voit ou se touche. La loi des phénomènes sensibles, qui n'est après tout, suivant leur manière de comprendre, que le retour régulier de ces phénomènes, ne les détache pas de la matière.

L'observation externe et l'induction constituent toute leur méthode. Sans doute l'esprit humain ne peut être enfermé dans ces étroites limites qui l'étouffent; le savant les dépasse à chaque instant sans s'en apercevoir. Il les franchit même quelquefois de parti pris. Mais alors il semble confus d'une si grande audace, il en demande pardon à son lecteur en prononçant cette excuse maintenant banale : *c'est une vue de l'esprit*, comme pour dire, c'est un amusement de l'imagination. Les considérations sur les principes et sur l'origine des choses, sur la fin des créatures, sur la Providence, sur l'âme, sa spiritualité et son immortalité, ce sont autant de vues de l'esprit. Cela ne veut pas dire que toutes ces spéculations soient fausses : n'y a-t-il pas des rêves qui se trouvent justes ? Cela veut dire seulement que l'on n'en sait rien et que l'on n'en peut rien savoir, puisque ces choses-là ne se voient, ni ne se touchent.

Les *vues de l'esprit*, disons-le tout de suite, sont, en effet, impuissantes à nous apprendre la vérité, lorsqu'elles se réduisent à des *hypothèses*, à des *constructions idéales* ; mais en réalité, dans ces opérations, l'esprit ne *voit* pas, il *imagine*. Il voit quand il est en présence des principes de la raison ; il voit quand, s'appuyant sur ces principes, il analyse, compare, raisonne avec rigueur. Il voit alors la *réalité vraie*, cette vérité sans laquelle ce qui se voit par les yeux du corps et se touche avec la main, aurait pour nous tout juste la même valeur qu'une fantasmagorie. Cette distinction est importante, les savants, dont nous parlons, ne la font pas : ils enveloppent toutes les *vues de l'esprit* dans une commune réprobation. Mais, chose étonnante! c'est au milieu de ces amis de la science, de ces ennemis des *vues de l'esprit*, qu'on se permet les plus étranges abus des *vues de l'esprit*. De temps en temps quelques-uns d'entre eux font une excursion sur les domaines de la philosophie. Ce n'est point alors la méthode rigoureuse qu'ils prennent pour guide, ce n'est point à *voir* qu'ils appliquent leur esprit ; ils lâchent les rênes à leur imagination et courent à l'aventure. Ce sont les *vues de l'esprit*, au plus mauvais sens du mot, qui les attirent exclusivement ; ils inventent à plaisir, et, comme pour mettre le comble à leur inconséquence, ils se persuadent volontiers que rien n'est plus solide que l'échafaudage de leurs hypothèses.

Parmi ces penseurs, les positivistes occupent à coup sûr le premier rang. A tout seigneur, tout honneur : accordons-leur encore ici une attention spéciale.

Une maxime résume tout le positivisme. On peut l'énoncer ainsi : les faits matériels sont seuls accessibles à notre intelligence. M. Wyrouboff, l'une des meilleures

plumes et des plus fortes têtes du parti, écrit laconiquement : « La réalité seule peut être vraie (1). » Par *réalité*, il entend « les propriétés visibles de la matière (2). » Ces paroles, on le voit, sont la négation des vérités de l'ordre supérieur, et, à ce titre, font peu d'honneur à l'esprit philosophique de ce philosophe. Mais elles supposent au moins quelque connaissance de ces vérités, car on ne peut nier ce qu'on ne connaît pas. C'est par ce lien bien fragile qu'elles se rattachent à la philosophie générale. M. Wyrouboff exprime la même pensée d'une autre façon. Après avoir dit que la philosophie est « une conception du monde, » il expose comment le monde est conçu dans son école. « La conception *positive* du monde, dit-il, s'arrêtant aux propriétés *cognoscibles* de la matière, a transporté les propriétés de l'absolu d'un objet invisible à un objet visible, d'une fiction à une réalité. » En d'autres termes les objets visibles seuls sont certains et réels, le reste est fiction.

Telle est la formule qui embrasse toute la science des positivistes. Voici comment M. Littré la développe : « La substance corticale des hémisphères cérébraux » est constituée « par un nombre immense de cellules nerveuses, dont la *propriété irréductible*, aussi irréductible que l'est la gravitation pour les particules matérielles, est de transformer les sensations en perceptions. » Il dit encore : « Avant de parvenir en physiologie à l'idée de l'immanence de la vie dans la substance organisée, il fallut qu'une science plus simple eût consacré l'*immanence* dans la matière générale. C'est ce qui se fit par Newton et par la gravitation. Dès lors, par voie d'analogie, on entrevit que la vie était une propriété *irréduc-*

1. *Philos. posit.*, septembre 1867, p. 169.
2. Page 181.

tible de la substance organisée, et la sensibilité et l'intelligence une propriété *irréductible* de la substance nerveuse (1). » Expliquons tout cela, car la langue positiviste n'est intelligible que pour les initiés.

Trois grandes propriétés *immanentes* et *irréductibles* expliquent le monde tout entier. La *gravitation*, qui réside dans « les particules matérielles, » explique le monde inorganique ; la *vie*, qui réside dans la matière organisée, explique le monde vivant ; la *sensibilité* ou *l'intelligence*, ce qui est la même chose pour les positivistes, a pour siége le tissu nerveux et explique le monde animé auquel nous appartenons. Ainsi le monde n'est que matière, et la matière se ramène à trois propriétés générales, ni plus ni moins, à savoir : la gravitation, la vie et la sensibilité.

Ces trois propriétés sont *immanentes* et *irréductibles*. Qu'est-ce à dire ? Je crois entendre toute une exhortation dans ces simples mots : « Cette propriété est immanente. » M. Littré dit à ses fidèles dans cette proposition : « Gardez-vous bien de penser que la proprieté dont je parle soit quelque entité abstraite ou substantielle au sens des métaphysiciens, ou quelque puissance supérieure au sens des théologiens. Ame, principe de vie, force immatérielle, j'écarte tout cela par l'*immanence*. Les propriétés de la matière sont la matière elle-même sans distinction d'aucune sorte, à peu près comme le cercle est la même chose que l'espace fermé par la circonférence. » *Irréductible* a plus de portée encore. On sait que M. Comte, qui se considérait comme le souverain pontife de la science, fulminait des *brefs* scientifiques ; M. Littré, son vicaire, porte des décrets, et il le

1. *Philos. posit.*, septembre 1867, p. 342.
2. Page 281.

fait avec un ton d'infaillibilité vraiment amusant. Quand il a prononcé cette parole sacramentelle : *propriété irréductible*, les fidèles sont tenus pour avertis que la science vient d'être définitivement délimitée dans l'une de ses directions ; l'esprit humain n'a plus rien à savoir au delà ; au delà, il n'y a plus de réalité, plus de vérité. Ainsi « la vie est une propriété de la matière organisée », *ipse dixit*, fidèles, vous n'avez plus qu'à vous prosterner et à croire. — Mais, peut-être que dans la plante les propriétés chimiques, le mouvement mécanique même pourront... — Inutile, vous dit-on, la vie est une propriété irréductible ; vous ne trouverez rien au delà, c'est un point décidé. La *propriété irréductible* est la borne sacrée en deçà de laquelle le Positiviste est autorisé à exercer sa curiosité scientifique ; c'est là que s'arrête l'évolution du « dogme fondamental ; » au delà, commence le néant.

Certains critiques ont vu dans cette doctrine, une tendance très-forte à rivaliser avec la philosophie du *malade imaginaire*. Qu'est-ce après tout que la *propriété* au sens positiviste, sinon un terme différent pour désigner la même chose que le mot de *vertu* ? *Vertu dormitive* et *propriété dormitive* ne diffèrent en vérité que par le son. *La terre gravite vers le soleil, parce qu'elle a la propriété de graviter vers le soleil*, c'est là une proposition qui est tout juste aussi lumineuse que cette autre : *l'opium fait dormir parce qu'il a la vertu de faire dormir*. Eh bien ! après ce que nous venons de voir au sujet de l'immanence et de l'irréductibilité, il nous semble que l'assimilation n'est pas légitime. Les positivistes ne méritent pas cet excès d'honneur.

Quand le malade imaginaire parlait de la vertu dormitive de l'opium, il se gardait bien d'avancer ce qu'il

ne savait pas. Cette vertu était-elle inhérente à la substance même de l'opium ? il en savait tout juste sur ce point autant que M. Littré sur la gravitation et le reste. C'est pour cela qu'il observait là-dessus un silence modeste. Mais ce qui le recommande surtout au respect des gens sensés, c'est qu'il ne défendait à personne de rechercher l'origine et le principe de la vertu dormitive, hors de l'opium, par exemple, dans un composé organique plus général, comme le font aujourd'hui les chimistes.

Mais pénétrons plus avant dans la doctrine positiviste. M. Littré déclare donc que : « Les cellules nerveuses de la périphérie corticale ont la propriété immanente de transformer les sensations en perceptions. » Cela ne veut pas dire que ces cellules nerveuses sont une cause qui, s'exerçant sur les sensations, produit la perception ou la pensée. Il n'en est rien, mais absolument rien. M. Comte, nous l'avons déjà montré, a chassé les *causes* de la sphère de la réalité, il les a reléguées au milieu des fictions de la métaphysique et de la théologie. En cela, il a été conséquent avec son système : la *cause*, une fois admise en principe, renverse le fameux dogme fondamental ; la matière n'est plus « la seule réalité » ; l'âme et Dieu prennent rang parmi les vérités indubitables. M. Comte devait donc refuser à l'idée de *cause* toute valeur, ou renoncer à son système. M. Littré, très-fidèle à son maître sous ce rapport, comme cela est évident par maint passage de ses écrits, est loin d'attribuer aux êtres le pouvoir de produire aucun effet. Il parle de *propriétés*, comme tout le monde ; mais ce mot n'est pour lui qu'un son. Pour lui, les phénomènes succèdent aux phénomènes, sans autre lien qu'un lien de raison. Il n'y a jamais de l'un à l'autre dépendance intrinsèque,

c'est-à-dire, production de l'un par l'autre ; il n'y a qu'un ordre extérieur, un ordre de succession, invariable sans doute, mais on ne sait pourquoi : il est *irréductible !* Cet ordre, c'est la *loi*, autre mot sonore de l'école et parfaitement synonyme de propriété, c'est-à-dire, également creux. Ainsi, par exemple, lorsqu'on lit dans un écrivain positiviste des phrases comme celle-ci : le cerveau pense, on doit se garder traduire par : le cerveau est la cause de la pensée. Loin de là ; suivant l'idée positiviste, le cerveau a sur l'âme l'avantage d'exister, mais il n'a pas plus d'influence sur l'existence de la pensée, c'est-à-dire qu'il n'en a aucune. La pensée et le cerveau sont deux phénomènes, deux faits simultanés, voilà tout, à peu près comme jadis le soleil au méridien et le dîner dans les familles bien rangées. Il y a loi, c'est-à-dire, coïncidence, pas autre chose. On le voit, le *malade imaginaire* n'a jamais mérité de servir de type au Positivisme. Si l'on songe que les animaux voient, eux aussi, les phénomènes sans pouvoir établir dans la série aucun lien de dépendance, peut-être sera-t-on tenté de considérer le Positivisme comme un effort infructueux sans doute, mais réel, d'intelligences humaines pour penser d'une manière interdite à l'humanité. Et ces messieurs traitent avec dédain tous ceux qui ne parlent pas comme eux !

Ce qui nous reste à dire est plus étonnant encore.

Les dogmes fondamentaux, les axiomes de la philosophie ne sont pas prouvés directement. Ils sont vérités premières et par conséquent incapables de se résoudre en d'autres vérités supérieures, suivant les procédés de la démonstration directe : il n'y a pas de premier avant le premier. Du reste, une telle démonstration serait parfaitement inutile, puisqu'elle ne peut ajouter aucune

lumière à une vérité dont l'évidence est précisément toute la lumière des vérités qui sont démontrables par celle-là et lui sont subordonnées. Mais, si l'axiome ne se démontre pas directement, il se démontre indirectement. On peut toujours faire voir que, ne supposant aucune vérité supérieure, il est supposé vrai par toute une série de vérités. Toutes les fois qu'une vérité, impuissante à se soutenir elle-même, s'appuie sur une autre plus générale, elle n'est point un axiome, elle ne peut être un « dogme fondamental » en philosophie. Il peut se faire cependant que, dans cette opération qui a pour objet de dégager une vérité première des vérités subordonnées, la faiblesse, les préoccupations, l'empressement, les passions embarrassent l'esprit, l'arrêtent au milieu de son œuvre et lui fassent prendre pour principe ce qui n'est qu'une conséquence moyenne. Mais, si l'esprit avait conscience de cet arrêt dans sa marche ascendante, s'il savait parfaitement qu'il est encore loin du terme, qu'il n'a pas encore atteint le principe premier, conçoit-on qu'il pût alors se déterminer à regarder une vérité intermédiaire, reconnue telle par lui, comme étant réellement ce premier principe qu'il sait n'avoir pas atteint ? Je ne crois pas que l'histoire de la philosophie, si féconde pourtant en exemples d'égarement de l'esprit, en ait jusqu'ici présenté d'une telle force. Il semble même qu'un tel phénomène répugne à l'intelligence humaine, comme le oui et le non dans le même instant. Le positivisme étonne l'histoire et la nature. Voici ce que dit M. Wyrouboff, pour faire accepter ce qu'il appelle « notre dogme fondamental ».

« La philosophie positive admet que la réalité seule peut être vraie. La réalité est donc sa conception-limite qu'elle refuse *systématiquement* de franchir. Logiquement, au delà de cette conception, on peut encore

beaucoup chercher; la théologie et la métaphysique nous montrent qu'on peut même beaucoup trouver (1); mais la philosophie positive rejette tout cela et ne VEUT pas le connaître. *Nous avouons que cette manière de procéder est* ARBITRAIRE... Ce premier principe doit être accepté sans discussion et sans autres preuves que l'impossibilité où nous nous trouvons manifestement d'aller au delà (2). Il ne s'agit pas de nous dire qu'au dessus des lois matérielles, il y a encore des puissances, et que la science (3) ne peut pas tout expliquer : *car nous* NE VOULONS PAS connaître ces puissances, si même elles existent, et *nous* NE VOULONS PAS expliquer ce que la science (4) ne peut et ne pourra expliquer (5). » En résumé, les phénomènes matériels sont seuls vrais, parce que les positivistes le VEULENT ainsi. Voilà ce que M. Wyrouboff affirme sérieusement en son nom et au nom de ses amis.

Suivant une opinion que je n'ai pas l'intention de contrôler ici, Descartes aurait attribué à la cause infinie, à Dieu, le pouvoir de créer la vérité par une simple détermination de sa volonté. Cette doctrine, on l'a répété mille fois, est tout bonnement absurde. Une seule chose peut excuser le chef de la philosophie moderne, c'est qu'il sommeillait lorsqu'une telle assertion tomba de sa plume. Les Positivistes l'ont recueillie pour se l'appliquer modestement à eux-mêmes. Ce qu'un Dieu d'une science sans bornes et d'une puissance infinie ne peut point, n'est pas au dessus de leur capacité. « Ceci est vrai, cela est faux,

1. Ceci est évidemment une ironie, mais elle ne pèche pas par excès de clarté.
2. Sous-entendez : « A l'aide des sens. »
3. Sous-entendez : « Des êtres matériels. »
4. Sous-entendez : « Des êtres matériels. »
5. *Philos. posit.*, septembre 1867, pp. 169, 170.

parce que tel est notre bon plaisir. » En vérité, depuis que la pensée s'est fait jour sur notre planète, jamais rien n'a été dit qui ressemble aussi peu à la pensée. Disons le mot : c'est une solennelle niaiserie.

Après cela, comment ne pas admirer ces paroles de M. Wyrouboff, où l'expression vaut presque la pensée : « Nous croyons fermement que la civilisation moderne est arrivée à un moment où le point de départ de la science positive est le seul qui permette de suivre une ligne droite et de parcourir sans obstacles une route qui, de réalités en réalités, nous amènera à une hauteur d'où l'on embrasse d'un coup d'œil le vaste domaine de ce que l'homme veut et peut savoir (!) ! »

O naïveté du rêveur ! Si Molière revenait à la vie, combien n'aurait-il pas à flageller de Trissotins !

1. Page 180.

CHAPITRE IV

LES ORIGINES DE LA MORALE POSITIVISTE.

§ I

ÉLÉMENTS DE LA MORALE DE TOUT LE MONDE.

Le positivisme a la prétention d'être une méthode, la méthode dernière de la science, celle qui doit remplacer toutes les autres sans avoir jamais à craindre pour elle une aussi fâcheuse substitution. Cependant il eût été bon de retenir quelques dépouilles de ce passé qu'on rejette: tout n'était pas mauvais. Ainsi, par exemple, les anciennes méthodes prescrivaient de définir avant tout le sujet qu'on se proposait de traiter; il fallait le déterminer, en mesurer l'étendue, en fixer les limites, en un mot, indiquer clairement à l'attention du public ce dont on voulait l'entretenir. C'était, croyons-nous, une garantie contre un défaut, le pire de tous dans un écrivain, celui que la langue vulgaire a flétri du nom de galimatias. M. Littré a publié, dans sa *Revue* (1), deux articles sur la morale positiviste, où il témoigne d'une profonde horreur pour les procédés de la vieille logique, et partant néglige les définitions. Je ne me permettrai jamais de penser que M. Littré ne sait pas quel sens il attache à ce

1. *Des origines organiques de la morale. — Origine de l'idée de justice,* par M. Littré, dans la *Philosophie positive*, nos 4 et 5.

mot *morale*, mais je défie tout lecteur qui n'en aura pas eu la confidence de deviner ce sens à la simple lecture de ces deux écrits. Je ne sais pas pourquoi la sincérité positiviste aime ces ombres, ces faux-fuyants. Vous voulez expliquer une des notions communes de l'esprit, pardon, de la cervelle de l'homme, ayez donc la bonté de la décrire d'abord telle qu'elle est, tout entière, sans rien omettre. Cela fait, nous pourrons juger si votre explication embrasse tout son objet; nous ne croirons pas, nous verrons qu'elle ne tombe pas misérablement à côté, ou qu'elle n'en laisse échapper aucune partie importante. Mais sans cette précaution, en vérité, comment parviendrons-nous à vous comprendre? comment enverrons-nous à leur adresse vos doctes explications?

Ce que M. Littré n'a pas fait, nous sur qui la métaphysique a encore quelque autorité, nous devons le faire, si nous voulons éviter le reproche d'avoir follement essayé de dissiper les ténèbres par les ténèbres. Pour cela nous appellerons à notre secours M. Littré lui-même, mais M. Littré philologue et non M. Littré positiviste. Le premier n'a pas de théorie : il enregistre les pensées d'autrui. Dans son grand dictionnaire de la langue française, dans ce catalogue monumental des expressions inventées par le génie métaphysicien de notre pays, M. Littré philologue nous fait lire sous la rubrique *Morale* : *ensemble des règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme.* Évidemment, ce n'est pas ici une définition arbitraire, mais la traduction fidèle de l'idée qu'on attache en France au terme de *morale*. Il est infiniment probable qu'au delà du Rhin, des Pyrénées et de l'Océan, la morale n'est pas conçue d'une façon différente. Partout elle se présente comme une règle, une règle qui oblige une volonté libre. La loi, le devoir, la liberté, tels sont les trois éléments essentiels que tous les hommes attribuent plus ou moins

explicitement à la morale. En tout pays, on se croit obligé de faire certains actes et d'en éviter certains autres, et, dans cette conviction, il n'est pas difficile de discerner la loi, le devoir, la liberté. Préjugé ou non, voilà la morale telle qu'on la comprend partout. A ce titre, c'est un fait, un fait certain, dont on ne déterminera les origines organiques, qu'en montrant dans les organes, les origines de la loi, du devoir et de la liberté. Un échec sur un seul de ces points, est un échec total ; car la morale disparaît dès qu'un seul de ces trois éléments est supprimé. Voyons de quel genre de succès M. Littré a droit de se glorifier.

§ II

ÉLÉMENTS DE LA MORALE DE M. LITTRÉ.

« Il y a deux principes de morale, l'égoïsme et l'altruisme. Le premier, représentant les besoins, est un principe de conservation individuelle ; le second, représentant la sexualité, est un principe d'expansion hors de l'individu. Tous deux ont pour point de départ l'action de la substance vivante sur le cerveau par l'intermédiaire des nerfs. Ainsi considérés, égoïsme et altruisme ne sont que des germes ; l'expérience, le raisonnement et le temps les développent. C'est ainsi que se forment les morales toujours relatives des différentes époques et des différentes nations, mais aussi toujours progressives à mesure que la notion d'humanité, se dégageant, resserre l'égoïsme et dilate l'altruisme (1) ». C'est en ces termes que M. Littré a résumé lui-même sa propre doctrine sur la morale organique. Si nous ne nous trompons, c'est la

1. N° 4, p. 21.

théorie même de M. Comte illustrée de quelques observations physiologiques d'une date plus récente. Elle ne laisse pas sous cette forme que de s'envelopper de quelque obscurité. Tâchons d'y répandre d'abord un peu de lumière.

L'égoïsme est un nom sous lequel le positivisme désigne l'ensemble des inclinations naturelles qui ont pour objet le bien propre de l'individu en qui elles résident. C'est en vertu de ces inclinations que nous recherchons les aliments, que nous sommes portés à nous approprier certains objets utiles, et que nous protégeons spontanément notre corps contre toute espèce de dangers. L'altruisme, expression de l'invention de M. Comte, désigne les inclinations naturelles qui ont pour terme le bien des autres. Dans le langage ordinaire, on les appelle simplement les affections sociales ; telles sont : l'amour de la famille, l'amour de ses semblables, l'amour de la patrie, la sympathie, etc.

Avant d'aller plus loin, que M. Littré nous permette une ou deux remarques. Lui et ses amis fondent « l'altruisme », c'est-à-dire les sentiments désintéressés et bienveillants sur la « sexualité », c'est-à-dire sur l'amour brutal. Or l'observation la plus vulgaire démontre que cette passion développe avant tout l'égoïsme le plus féroce. L'amour brutal engendre la bienveillance comme les loups engendreraient des agneaux, s'ils en avaient le choix, pour s'en servir en loups. L'observation la plus vulgaire n'est-elle pas à la portée de ces philosophes qui en appellent toujours à l'observation? Ce n'est pas tout ; l'observation révèle quelque chose de fort curieux. Les animaux et les hommes sont soumis aux mêmes lois sous le rapport de « l'égoïsme » et de « l'altruisme ». Eh bien ! ce sont les animaux les plus disgraciés au point de vue de la « sexualité » qui donnent les plus beaux exemples

d' « altruisme ». Personne en effet n'ignore les prodiges de dévouement dont les ruches et les fourmilières sont le théâtre modeste. Or, dans ces petites républiques, il ne s'accomplit pas un acte de cette nature qui n'ait pour auteur un citoyen flétri du nom de neutre, c'est-à-dire dépourvu de « sexualité » ; les autres, mâles et femelles, ne savent que jouir. La loi de « l'égoïsme » et de « l'altruisme » est non-seulement en défaut, mais renversée. On répondra peut-être que ces animaux sont associés pour assurer la reproduction et la conservation de leur espèce, ce qui est très-vrai. Mais il faudra toujours expliquer comment la « sexualité », qui n'existe pas dans les neutres, est un principe d'association là où elle n'existe pas : avant d'être principe, il faut être. Il y a dans tout cela une difficulté sérieuse. Sous cette réserve, voyons comment le moraliste positiviste va faire naître la morale.

M. Littré distingue soigneusement la production et l'élaboration de la morale. L'élaboration de la morale est le fait du cerveau, mais la production de cette grande chose est l'œuvre de toute la substance vivante, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. M. Littré le déclare avec insistance : le cerveau n'est pas « créateur », il n'est qu' « élaborateur ». Il lui faut un « apport », et cet « apport », c'est « la substance vivante (1) » qui le lui fournit. Éclairons cette doctrine par un exemple. Il est un phénomène important et vulgaire auquel nous coopérons tous chaque jour avec un zèle qui ne se dément jamais. Je veux parler de la digestion. Cette fonction est exercée par un organe spécial. Sans estomac, pas de digestion ; mais l'estomac ne suffit pas, c'est un fait d'ex-

1. Les tissus de l'organisme.

périence quotidienne. Le positivisme, avec cette profondeur qui le distingue, en a trouvé la raison : l'estomac n'est pas « créateur, » il n'est qu' « élaborateur. » Il faut un « apport » à cet organe, et cet « apport, » c'est nous qui le lui fournissons par la manducation. Or, le cerveau est une espèce d'estomac qui produit, par une digestion particulière, des *idées et des sentiments.* Il faut à cette digestion des aliments sur lesquels elle puisse s'exercer, et ces aliments c'est « la substance vivante » qui les produit et les fournit. Voici comment: « Cette substance vivante a des besoins ; s'ils ne sont pas satisfaits, elle périt, soit comme individu, soit comme espèce. » Heureusement ces besoins sont *apportés* au cerveau par les nerfs. Des besoins qui circulent ! Une négation en voyage ! C'est la nuit, le silence, le vide expédié par le chemin de fer. Enfin les besoins arrivent comme ils peuvent dans l'encéphale et lui servent de matière à triturer, à digérer. Là, comment deviennent-ils sentiments ? Par un procédé infiniment simple, écoutez : « une action du dedans, suivie d'une réaction du cerveau, est une passion, un sentiment (1). » Et la morale est achevée ! Une action, une réaction, rien de plus. Sans doute M. Littré croit savoir ce qu'il dit : c'est l'une de ses douces illusions, ne le troublons pas. Remarquons cependant que son estomac cérébral a une singulière manière de digérer. Depuis qu'il y a des hommes, l'estomac *ordinaire* travaille d'une façon identique, quoiqu'il y ait eu passablement de variété dans l'apport ; comment se fait-il donc que l'autre, celui des idées et des sentiments, présente tant de diversité dans ses produits, quoique les besoins qui constituent l'apport soient

1. N° 4, p. 10.

toujours restés les mêmes ? Comment se fait-il que, malgré la permanence des conditions, M. Littré, ou, si l'on veut, M. Comte ait été le premier à donner l'exemple d'une digestion positiviste ? M. Littré daignera-t-il nous répondre ?

En attendant, assistons à la genèse organique de la morale. La « substance grise (1) » élaborant « les actions venues du dedans, » en compose une véritable hiérarchie de sentiments ou de passions. « Les besoins de la substance vivante » qui se rapportent à sa conservation, étant « suivis d'une réaction du cerveau, » deviennent d'abord le désir de satisfaire les « besoins indispensables sans lesquels la vie ne continuerait pas ; » ensuite, mais « au-dessus... l'emploi judicieux de toutes ces satisfactions, pour que l'être humain remplisse le plus complétement qu'il est possible son office, c'est-à-dire, jouisse de la meilleure santé, soit capable de la plus grande somme de travail et atteigne le plus long terme de l'existence ; » enfin « au dessus encore... le soin de la personne morale, c'est-à-dire le soin de tous les intérêts que suscite la position de chacun de nous dans l'ordre de la société. » Voilà la part de l'égoïsme. L'altruisme procède d'une manière analogue. « Les besoins de la substance vivante » qui se rapportent à la conservation de l'espèce, éprouvant à leur tour la réaction de la substance grise, deviennent « au premier échelon... la formation de la famille et les attachements familiaux ; à un second degré.., la sociabilité... ; au-dessus... l'amour de la patrie ; et au-dessus encore... l'amour de l'humanité... Ces combinaisons sentimentales... ainsi formées... prennent consistance et deviennent des centres

1. Partie du cerveau.

de règle et d'action (1). » « A ce point la physiologie psychique retrouve le sens moral (2), » et la morale est fondée.

On aurait bien tort d'accuser le positivisme de stérilité. Avec deux besoins de la substance vivante et une réaction de la substance grise, en tout deux opérations physiologiques, qui sont l'apport des deux besoins au cerveau, et deux opérations psychiques, qui sont la réaction du cerveau sur les deux besoins, le positivisme *épanouit comme par enchantement l'efflorescence la plus variée* de sentiments égoïstes et de sentiments altruistes, des satisfactions de besoins indispensables, les emplois judicieux, la formation de la famille et les attachements familiaux. Et en même temps quel bel ordre ! « Au-dessus, » dit M. Littré ; « au-dessus encore, » « au premier échelon, » « au second degré ! » Cette merveille mérite bien un peu notre admiration ; mais dussions-nous déplaire, la sincérité nous fait un devoir de déclarer que nous en restons à la surprise, lorsque nous lisons : « A ce point la physiologie psychique retrouve le sens moral. » Nous avons beau ouvrir les yeux, nous ne pouvons constater rien de semblable.

M. Littré, voulant mettre au jour les origines organiques de la morale, vient d'opérer, non pas sur la morale, mais sur les passions. C'est un quiproquo regrettable, qu'il ne sera pas difficile de faire ressortir. Mais ce qui n'est pas moins fâcheux, c'est que les origines organiques des passions sont encore, malgré les élucubrations de M. Littré, à l'état de problème.

1. N° 4, p. 14.
2. *Ibid.*, p. 9.

§ III

LA LOI, LA LIBERTÉ ET LE DEVOIR SACRIFIÉS PAR M. LITTRÉ, QUI RÉDUIT SA MORALE A L'INSTINCT.

Nous avons rappelé que la morale est constituée par trois éléments essentiels, la loi, le devoir, la liberté ; nous avons dit que déterminer les origines organiques de la morale, c'est trouver dans les organes les principes de la loi, du devoir, de la liberté. Est-ce bien là ce qu'a fait M. Littré ? Sans doute le mot de *règle* est prononcé, nous l'avons vu ; on consacre quelques lignes à la *liberté:* hélas ! le silence serait préférable ; quant au devoir, on ne lui fait pas même l'honneur d'en prononcer le nom.

« Les combinaisons sentimentales », dit M. Littré, formées par le cerveau, « prennent consistance et deviennent des centres de règle ». La *consistance des combinaisons sentimentales,* voilà la règle. Cette consistance nous embarrasse bien un peu, mais là n'est pas le point important. Il échappe à notre moraliste de donner à sa règle le nom d'*instinct.* Cette fois nous sommes parfaitement d'accord avec lui. Ce sont là des instincts, et rien de plus. Mais faire des instincts la règle de la morale, c'est renouveler la théorie des Cyniques. Antisthène et Diogène n'ont pas enseigné autre chose, quand ils proposaient à l'homme pour modèle l'animal ; car dans l'animal la nature, à l'abri des corruptions de la raison, a gardé toute sa pureté native. Aussi la modération de M. Littré nous semble-t-elle excessive, quand il dit : « Bien loin de disputer à l'animal une certaine moralité, je lui en reconnais plusieurs germes et plusieurs

actes (1). » Si les instincts sont la règle, n'est-ce pas dans l'animal qu'ils atteignent toute leur perfection, et n'est-ce pas dans l'homme qu'il faudra reconnaître quelques germes seulement de moralité ? Mais quelle anomalie ne présente pas ce singulier bimane ! La règle de la morale n'est autre que l'impulsion de la nature, c'est un fait acquis à la science positiviste. En vertu de la logique, il semblerait que la moralité consiste à suivre cette règle. Or voilà ce dont vous ne persuaderez jamais une cervelle humaine. Il est un grand nombre d'instincts tout à fait naturels auxquels nous nous croyons obligés de résister sous peine d'être taxés et de nous taxer nous-mêmes d'immoralité. Quant aux autres, pour mériter quelque estime à nos yeux et aux yeux de nos semblables, nous devons veiller avec soin à les suivre *par raison*. Tant que la raison ne vient pas dégager notre volonté de l'impulsion aveugle de la nature, nous croyons rester au niveau de la brute et nous en sommes humiliés. La bienfaisance, l'amitié, le dévouement sont flétris, dès qu'ils ne sont plus que la satisfaction d'un besoin, d'une démangeaison de la substance vivante. Je veux bien que les hommes aient tort de penser de la sorte. Mais, il n'y a pas lieu de le nier, telle est leur manière de comprendre la morale. Celle de M. Littré, malgré tout ce qu'elle a de supérieur, n'est pas celle de l'humanité. Ainsi « les combinaisons sentimentales », quand elles ont pris « consistance », devraient être, soit, mais *ne sont pas une règle*. Il n'en sera pas autrement, jusqu'à la rénovation du genre humain par le positivisme. Voilà ce que devient la loi sous la plume de M. Littré. La liberté est bien plus maltraitée encore.

Écoutez ceci : « L'analyse expérimentale de la volonté

1. N° 4, p. 10.

a montré qu'il n'y avait d'autre action sur elle que l'action des motifs, et qu'au moment de la décision c'était le plus fort qui l'emportait (1). » En bon français, cela veut dire : la volonté est une machine délicate autant que vous voudrez, mais enfin une pure machine qui n'a pas d'action par elle-même et cède à une impulsion proportionnée. Après cela, si l'on ajoute qu'une telle machine est libre, on en a bien le droit, mais on entend par liberté tout autre chose que le commun des mortels. « La liberté, dit encore M. Littré enveloppant sa pensée, consiste à augmenter le nombre des motifs dans l'esprit (?) de l'individu afin que leur conflit l'éclaire et le soustraie à la toute-puissance d'un motif unique (2). » Dans ces paroles embrouillées, on semble insinuer que la multiplicité des motifs donne plus de jeu à la spontanéité de la volonté, et, en réalité, on ne dit rien du tout. Car ces motifs, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont jamais qu'une double tendance : la production ou l'omission d'un acte. Dans ces deux directions, il y a deux sommes d'impulsions opposées. Égales, la volonté reste immobile ; inégales, elle est emportée par le poids le plus fort ; car « la liberté de l'homme ne consiste pas en ce qu'un motif plus faible l'emporte sur un plus fort ; *cela est impossible.* » Voilà la pure doctrine positiviste : l'indépendance de la volonté sous l'influence des motifs, c'est-à-dire, la *liberté* proprement dite, est une hérésie.

Après cela ne nous sera-t-il pas permis de trouver réjouissants ces motifs dont *le conflit éclaire et soustrait l'esprit de l'individu à la toute-puissance d'un motif unique?* L'esprit de l'individu en est à la vérité bien avancé ! Il est à peu près dans l'heureuse position de

1. N° 5, p. 171.
2. N° 5, p. 171.

l'âne que trois voleurs se disputent dans les fables de La Fontaine. On ajoute encore : « Plus un être vivant est bas dans l'échelle zoologique, plus un être humain est bas dans l'échelle psychique, moins il a de motifs à sa disposition, et plus il est exposé à être la proie d'un seul, qui, s'il est mauvais, l'entraînera à tout mal (1). » Comprenez-vous l'affreux malheur du bœuf en proie à l'unique motif qui le pousse à manger de l'herbe ? Quant à l'homme, s'il jouit de l'usage de la raison, il n'a pas à craindre d'être la proie d'un seul motif, c'est absolument impossible, nous sommes en mesure de rassurer M. Littré sous ce rapport ; car en vertu de sa raison l'homme est toujours en présence du oui et du non, de telle sorte que l'un l'arrache suffisamment à l'autre pour qu'il n'en soit pas la proie involontaire. Mais ce motif *mauvais* qui entraîne à *tout mal* ne laisse pas que de nous surprendre dans une bouche positiviste. Y a-t-il des motifs *mauvais?* Pourquoi sont-ils *mauvais?* Ils entraînent à *tout mal!* certes, c'est beaucoup, mais qu'est-ce ? Le positivisme effleure à chaque instant, sans avoir l'air de s'en douter, les problèmes les plus graves. Mais il devrait bien soupçonner que, passant avec béatitude les yeux fermés, sans regarder ces problèmes, sans examiner même de loin s'ils ne seraient pas essentiels aux questions qu'il tranche avec tant de légèreté et de suffisance, il donne à ses thèses les plus solides tout juste la consistance d'un château de cartes.

Si le devoir suppose la règle d'une part et de l'autre la liberté, la liberté et la règle se conçoivent sans le devoir, d'où il suit que le devoir est le fond même de la morale, ce qu'elle a de principal, de plus essentiel. Le devoir est

1. *Ibid.*

donc le point où devra surtout se concentrer l'attention du moraliste. La méthode positiviste, procédant en sens inverse, garde sur le devoir le silence le plus obstiné. M. Littré a-t-il pressenti que pour tirer le devoir des tissus organiques, il faut sortir des limites du sérieux ? Qui ne serait en effet saisi d'indignation à la vue d'un malheureux, d'un assassin qui, pour verser le sang humain, a osé mépriser les injonctions de la substance vivante, des nerfs et de la substance grise ? Quelle audace ! quelle fureur !

Il est vrai que les excuses ne lui manqueraient pas. Si certaines impressions organiques lui défendaient de verser le sang, d'autres impressions également organiques, également fournies par la substance vivante, apportées par les nerfs et élaborées par le cerveau, lui ont mis le poignard à la main. Pourquoi les unes sont-elles plus obligatoires que les autres ? Pourquoi y aurait-il de l'immoralité à éprouver celles-ci, et de l'honnêteté à éprouver celles-là ? Vibrations pour vibrations, les unes valent bien les autres, à moins qu'on n'établisse cette différence que les unes tendent à détruire et les autres à conserver. Mais, si c'est là la source du devoir, nous en voyons jaillir toute sorte de conséquences fâcheuses. Les origines organiques du devoir sont donc un vrai dédale faudra-t-il féliciter M. Littré d'avoir eu le bon sens de ne pas s'y engager ?

Il est une circonstance où le devoir fait entendre sa voix d'une façon particulièrement retentissante. C'est lorsqu'il a été violé, lorsqu'il devient le remords. On sent alors un aiguillon cuisant dont la pointe nous pénètre avec cette pensée importune : tu as fait ce que tu ne devais pas, tu n'as pas fait ce que tu devais, tu as violé ton devoir. Dans ces circonstances douloureuses, il n'est pas

un homme qui ne rende hommage à l'existence du devoir; les positivistes suivent la loi commune. M. Littré enregistre « les remords cuisants quand nous avons malheureusement failli à notre propre règle, » et tout aussitôt il essaye d'en déterminer les origines organiques. « ... Dans la douleur morale, dit-il, notre chair est intacte, nos nerfs n'ont souffert aucun dommage, mais l'impression va se faire directement sur le cerveau. La joie morale et la douleur morale sont purement psychiques, c'est-à-dire, qu'elles mettent les cellules cérébrales en un état analogue à celui où les mettent les lésions matérielles des nerfs et des organes. Cette différence que dans un des cas il y a lésion et que dans l'autre il n'y en a pas, produit la différence dans la nature de la jouissance ou de la souffrance (1). » Cette impression qui s'en va toute seule au cerveau, on ne sait d'où, ni en quel équipage ; ces cellules cérébrales mises dans un état analogue par la joie et la douleur morales, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau aux entités du moyen âge, toutes ces jolies choses expliquent sans doute d'une manière satisfaisante pour un Positiviste la douleur dans le remords ; mais le devoir ? Il n'est pas encore là, cherchons ailleurs.

M. Littré nous avertit au commencement de son second article que, dans le premier, il avait « laissé complètement en dehors la source d'une partie considérable de la morale, je veux dire la notion du juste et de l'injuste. » Ne serait-ce point le devoir ? Notre moraliste va nous le dire : « La justice, dit le latin (2), est la vertu par laquelle nous attribuons à chacun ce qui lui revient. Cette définition est suffisante et je m'en sers

1. N° 4, p. 16.
2. M. Littré a bien le droit de faire parler toutes les langues en français.

comme de point de départ à la discussion. » Évidemment il ne s'agit que de cette partie de la morale qui a pour objet le respect des droits d'autrui et qui est comprise toute entière dans ce précepte laconique : *cuique suum*. Après avoir étudié la notion de la justice d'une façon passablement sommaire et non moins insuffisante dans l'histoire de l'humanité, M. Littré trouve qu'elle se réduit en dernière analyse au principe d'identité. Il appelle ce principe « l'élément psychique qui fait que nous reconnaissons intuitivement la ressemblance ou la différence qui existe entre deux objets. A égale A, ou A diffère de B est le dernier terme auquel tous nos raisonnements aboutissent, et qui en forment le point de départ. Cette intuition est irréductible. » En passant, tenons compte de cet aveu, *irréductible* signifie *incompréhensible*, suivant la doctrine positiviste. Ce qui veut dire que la science n'est pas encore assez avancée pour ramener un phénomène à un autre. Par conséquent la notion de la justice ne peut encore se ramener aux modifications des tissus organiques.

Il n'était pas nécessaire de faire, comme M. Littré, parler Homère, Hérodote, la Bible, Grégoire de Tours, pour constater que la notion de justice implique une certaine application du principe d'identité (1). Le premier épicier venu en sait aussi long là-dessus que les plus fortes têtes de l'antiquité ; quoiqu'il puisse être tenté de violer l'égalité (hélas ! il n'est pas plus qu'un autre à l'abri des séductions du bien d'autrui), cependant vous ne lui persuaderez pas que la justice ne demande pas *équivalence* entre le prix et la valeur de son sucre et de son café. Mais tout n'est pas là. M. Littré prétend

1. M. Littré nous rappelle ici ce prédicateur qui invoquait l'autorité d'Aristote pour prouver que l'eau mouille et que le feu brûle.

ramener la notion de la justice au principe d'identité. Nous prenons la liberté grande de l'avertir que pour justifier l'équation A = A, il faut à tout prix que dans le premier A, il n'y ait ni plus ni moins que dans le second, et dans le second, ni plus ni moins que dans le premier.

Mais si la justice et le principe d'identité sont une même chose, il s'ensuit ou bien que les théorèmes de la géométrie, les équations de l'algèbre, en un mot tout ce qui rentre dans la formule A = A est la source d'une foule de devoirs, ce qui ne laisse pas que d'être curieux ; ou bien que les droits d'autrui ne nous obligent pas plus que le carré de l'hypoténuse ou le binôme de Newton, ce qui ne laisse pas que d'être fort commode. La première conséquence enfle outre mesure la sphère de la morale, la seconde la réduit au point mathématique ; les prémisses sont donc fausses. Si M. Littré avait ajouté à la notion d'identité, celle de devoir ou d'obligation, s'il avait dit : la justice, c'est l'identité plus l'obligation, il ne se serait pas enferré d'une manière si pitoyable, il aurait touché la vérité. A = A n'est pas encore la formule du droit, le devoir n'apparaît nulle part dans l'œuvre du célèbre positiviste.

M. Littré, on le voit, ne fait aucun cas de la règle, du devoir et de la liberté : il a donc complétement échoué dans sa tentative de fonder la morale sur l'organisme, et ce qui n'a rien de flatteur, il a échoué pour ne s'être pas rendu compte de la nature de la morale. Mais M. Littré semble s'apercevoir que sa doctrine pourrait avoir des conséquences funestes pour la société. En homme prudent, il lui conserve le droit de punir. Qu'on ne dise pas qu'il n'y a ni innocents ni coupables, s'il n'y a ni devoir ni liberté ? Ce n'est pas la faute qui est la raison du châtiment, c'est le « dédommagement ou la

justice, la vengeance ou le talion (1) » : telle est la justice pénale de l'école positiviste. Les bêtes féroces non plus ne connaissent pas le devoir et ne jouissent pas de la liberté ; en est-on moins autorisé à les détruire, lorsqu'elles sont nuisibles ? Ne faut-il pas rétablir l'égalité A = A par le dédommagement et le talion ? Telle est également la raison qui arme la société contre le malfaiteur, dans la théorie positiviste. Le garde des sceaux, ministre de la justice, n'est plus qu'un grand louvetier. Pauvre humanité, comme elle est traitée par ses adorateurs !

§ IV

M. LITTRÉ N'A PAS MÊME COMPRIS L'INSTINCT.

Les articles moraux de M. Littré n'ont pas indiqué les origines organiques de la morale, ils ne l'ont pas même saluée de loin. Nous ne pouvons finir sans examiner si notre philosophe a été plus heureux au sujet des instincts ou des passions qui sont en réalité, et sans qu'il s'en doute, la matière de son premier article.

La nature animée présente le singulier spectacle de la vie aux prises avec le besoin, et trouvant dans le besoin la cause qui l'affaiblit et la détruit, en même temps que le principe de sa perfection et de son existence. Le besoin est de deux sortes : ou bien il se rapporte à l'espèce, ou bien il ne regarde que l'individu. Mais il ne procure le bien soit de l'espèce, soit de l'individu, que par un moyen toujours le même dans tout être doué de sensibilité ; nous voulons parler de l'instinct ou de la passion.

1. N° 5, p. 170.

La passion n'est pas pour le philosophe ce mouvement violent et désordonné qui pousse l'être raisonnable à des actes déraisonnables. Voici en quoi elle consiste. Une cause, un accident, le cours ordinaire des choses met-il l'organisme dans des conditions qui puissent l'altérer, aussitôt un malaise, une douleur se fait sentir, puis une inquiétude confuse et indéterminée, qui devient un attrait ou une impulsion plus ou moins forte, lorsque les sens, la mémoire, la pensée présentent un objet capable de calmer la douleur et de satisfaire le besoin. A l'impulsion succèdent, dans l'organisme, les mouvements les mieux combinés pour entrer en possession de l'objet convoité. Ce n'est pas tout. Quand l'être vivant met en usage ce que la nature a préparé pour prévenir sa ruine ou aider à son développement, la douleur s'apaise, un sentiment croissant de bien-être avertit que l'organisme rentre dans ses conditions normales ; ce sentiment agréable produit, comme la douleur qui cesse, un attrait pour la cause du plaisir ; les mouvements des organes suivent, et le plaisir se renouvelle. Cette série de sensations et de mouvements recommencera, jusqu'à ce qu'une impression d'abord sourde, puis douloureuse, avertisse que la satisfaction de la nature est arrivée à un degré au delà duquel, changeant de caractère, elle devien drait lésion.

Voilà une description de l'instinct ou de la passion, incomplète peut-être, mais fidèle dans les traits reproduits : chacun p ut la vérifier en soi.

Mais il est deux points de vue sous lesquels la passion mérite d'être considérée : elle est aveugle dans l'individu et intelligente dans la nature. Ici nous ne séparerons pas notre cause de celle du reste des animaux : le positivisme d'ailleurs nous confond dans la même masse.

Sous l'influence de la passion, l'être sensible ne sait pas ce qu'il fait ; il ignore complétement le rôle du mouvement qui l'emporte. Le mâle qui fait une guerre à mort à ses rivaux, soupçonne-t-il que son ardeur jalouse et belliqueuse aura pour résultat ou de perfectionner son espèce, ou de la multiplier sur d'autres points? Tout être vivant, qui agit par instinct, se propose uniquement d'éloigner un sentiment pénible ou de provoquer un sentiment agréable. Le besoin et la satisfaction (1) le laissent indifférent ; il arrive même souvent qu'ils ne peuvent l'atteindre : comment l'individu pourrait-il se trouver en relation avec des besoins et des satisfactions qui, ne regardant que l'espèce, sont en dehors de lui ? L'instinct est ainsi placé entre le besoin et la satisfaction. C'est un instrument dont celui qui l'emploie ignore l'usage; mais avec quel art, quelle sagesse n'est-il pas construit ! Nous en demandons pardon aux positivistes. En parlant de la sorte, nous n'avons pas la prétention déplacée de faire allusion à un ouvrier intelligent : nous ne faisons attention qu'à l'ouvrage, ou mieux, à la chose.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est la proportion qui existe entre l'énergie de l'attrait et l'importance du besoin. Ce n'est pas la vivacité de la sensation qui mesure cette importance. L'instinct de nutrition et celui de reproduction en offrent une preuve convaincante. S'il s'agit même d'une de ces altérations pour lesquelles la nature n'a pas préparé de remède, la douleur peut être très vive, l'attrait restera nul : la force secrète qui préside à la vie ne s'égare jamais en des mouvements inutiles; l'instinct n'existe pas, quand il ne mènerait à rien. Une jambe coupée provoque des souffrances terribles ;

1 Le *besoin* n'est que l'absence, et la *satisfaction* le retour d'un bien réclamé par la nature.

mais si elle se fait regretter elle-même, elle n'inspire pas le désir instinctif d'une autre jambe. L'invention de la jambe de bois n'est pas un fruit de l'instinct.

Mais la variété des besoins est infinie dans la nature. Les espèces, les races, les circonstances, les milieux, l'âge les diversifient sans cesse. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le monde des oiseaux, des poissons, des insectes et des quadrupèdes pour s'en convaincre. Or, toujours l'instinct intervient et dirige avec une sûreté parfaite l'animal vers l'objet qui est apte à satisfaire le besoin présent. Une nourriture spéciale est nécessaire à l'entretien de la vie ; la qualité, la quantité, la manière même et le temps, tout doit être déterminé, mesuré suivant les espèces et suivant l'âge. C'est un problème qui accablerait toute science humaine. L'instinct n'hésite pas : s'il n'est pas intelligent, il est supérieur à l'intelligence. Il est plus admirable encore quand il a pour fin, non plus le bien de l'être en qui il réside, mais celui de l'espèce. On sait, par exemple, que les petits oiseaux n'ont pas tous besoin dans le premier âge de la même température ; qui est-ce qui apprend à leurs parents à construire des nids qui auront précisément la chaleur convenable ? Comment le papillon, qui vit à l'aide d'une trompe, va-t-il déposer ses œufs sur le seul arbre dont la feuille puisse être rongée par sa chenille au printemps suivant ? Pourquoi l'ichneumon se dispose-t-il à pondre juste au moment où d'autres petits êtres sont assez développés pour assurer à sa larve dans leur propre corps les conditions de la vie ? Des volumes ne suffiraient pas si nous voulions tout dire. La nature est inépuisable dans les merveilles qu'elle offre en ce genre à l'admiration du savant. M. Littré, savant de profession, le sait mieux que nous. Ainsi donc l'instinct, considéré dans l'ensemble

du règne animal, nous apparaît comme un instrument construit avec des aptitudes sans nombre et avec une précision incomparable.

Voilà la merveille aux aspects infinis que M. Littré doit faire apparaître à nos yeux, dans les replis des tissus organiques. Qu'il n'oublie pas qu'il doit tirer de « la substance vivante », non-seulement le besoin, la sensation, l'attrait, l'action qui suit et se termine à la possession, à la jouissance et à la satisfaction, mais surtout la proportion parfaite, intelligente, savante qui dispose cette série de phénomènes d'une manière exactement conforme à la nature d'un nombre incalculable de besoins différents. Qu'il n'oublie pas qu'il ne s'agit pas de métaphysique, mais de trouver dans les organes la raison d'un fait immense sur lequel reposent l'ordre, la beauté et la persévérance de la vie. Tel est le problème ; quelle est la solution ?

Hélas ! nous l'avons déjà vue. « La substance vivante a des besoins... Ces besoins arrivés au cerveau, deviennent des passions. » Car « une action du dedans, suivie d'une réaction du cerveau, est une passion, un sentiment. » Ajoutez à cela la distinction profonde des besoins égoïstes et des besoins altruistes, fondés ceux-ci sur la sexualité, ceux-là, on ne dit pas sur quoi, et vous aurez la doctrine complète de M. Littré sur les origines organiques des instincts. Quelle déception ! Énumérant, dans sa préface à la biographie de M. Comte, tout ce qu'il doit à la philosophie positive, M. Littré laisse tomber de sa plume ce témoignage d'ardente reconnaissance : « Cette philosophie... suffit à tout, ne me trompe jamais et m'éclaire toujours (1). » Évidemment le positivisme n'est pas une pure spéculation, c'est une philosophie à l'antique, une philosophie pratique, dont le premier précepte doit être

1. *A. Comte*, p. 2.

cette maxime des sages, qu'il faut se contenter de peu. Ce peu est encore beaucoup trop pour les positivistes. Car personne n'a le droit de parler de ce qu'il ne sait pas, à plus forte raison de ce qu'il sait ne pas savoir. Or les positivistes ne savent pas même qu'il y a des instincts, et ils ont conscience de leur ignorance. Prenons, pour plus de clarté, un des éléments de l'instinct, par exemple, la sensation ; les positivistes ignorent l'existence de la sensation et savent qu'ils l'ignorent. Voici comment. M. Littré, dans un langage assez embrouillé, fait jaillir la sensation du conflit du besoin et de la réaction du cerveau. Il n'est pas facile de comprendre ce que cela veut dire ; nous croyons entrevoir que la sensation, grâce à certaines manières d'être de la substance vivante, des nerfs et du cerveau , résulte des tissus organiques , comme la chaleur, le son, l'électricité, la lumière, des vibrations diverses des molécules matérielles. Mais, de la part du positiviste, ce ne peut être là qu'une affirmation sans objet ; car, pour lui, il n'y a de sûr que ce que l'on connaît par les sens. Vous avez analysé, avec une habileté rare, les divers éléments qui composent l'organisme, je veux le croire; il n'est pas une fibre, une cellule qui ait échappé à votre regard : avez-vous jamais vu nulle part une sensation ? Si vous l'avez vue, veuillez nous la décrire; si vous ne l'avez pas vue, pourquoi l'affirmez-vous? Comment ! étrange philosophe, vous renvoyez la doctrine d'une substance spirituelle aux rêveries de la métaphysique, parce que, d'après vous, on n'est sûr que de ce que l'on voit, et vous parlez avec assurance de sensations que vous n'avez jamais vues ! Ce n'est pas la même chose, direz-vous. La sensation, je la constate en moi par la conscience, quoique M. Comte n'ait pas reconnu ce mode d'information. Je vois en outre qu'elle

est accompagnée de certains mouvements, de certaines modifications externes et internes de l'organisme. Ces modifications internes et externes, je les observe dans tous les êtres animés ;il y a plus,en opérant sur le système nerveux, je produis ou j'intercepte à mon gré toute sorte de mouvements. Ne puis-je pas conclure avec raison que les nerfs sont le principe des sensations, aussi bien que des mouvements ? — Jadis on aurait dit que cette conséquence n'est pas contenue dans les principes. D'ailleurs elle dépasse la portée de la méthode positiviste. Vous voyez des nerfs, dites que vous voyez des nerfs ; vous voyez des mouvements, dites que vous voyez des mouvements ; ces mouvements vous paraissent analogues à ceux que vous produisez, lorsque vous éprouvez une sensation, dites que ces mouvements vous paraissent analogues à ceux que vous produisez, lorsque vous éprouvez une sensation. Mais, de grâce, arrêtez-vous là, si vous ne voulez pas vous aventurer dans les ténèbres de la métaphysique : rien ne vous donne le droit d'unir ces deux termes, nerfs et sensations. Le sonneur aurait beaucoup plus de raison d'affirmer que le son de la cloche est dans la corde qu'il tient à la main; car du moins il constate sûrement par les sens qu'il y a dépendance entre le son, le mouvement et la corde. Peut-être, par hasard, vous tomberez juste. Mais, positiviste, vous n'en savez rien, vous n'en pouvez rien savoir. Au delà de ce qui se voit et se touche, vos principes ne vous conduisent qu'au scepticisme. Ou renoncez à ces principes, ou convenez que vous ne pouvez parler de la sensation que comme d'une fiction de l'esprit, que pour vous elle n'existe pas et qu'elle se dérobe entièrement à votre connaissance. Et, comme ce que nous disons de la sensation, se vérifie dans tous les éléments de l'instinct, lequel ne tombe pas autrement sous les sens,

il s'ensuit qu'en parlant de l'instinct vous avez parlé d'une chose que vos principes vous défendent de savoir. Vous n'avez donc pas même droit à ce peu dont vous vous contentez, et mieux eût valu pour vous de laisser dormir les questions de philosophie morale.

Il est temps de finir. M. Littré, dans la pleine lumière de cette philosophie qui éclaire toujours, n'a pas bien su distinguer, ou du moins faire comprendre, ce que c'est que la morale. Il entreprend d'en montrer l'origine dans les tissus organiques, et ses essais de démonstration s'appliquent à toute autre chose. La règle, le devoir et la liberté, qui sont l'essence même de la morale, sont pour lui non avenus. C'est de la passion qu'il s'occupe en leur lieu et place, et avec quel succès ! Ce magnifique problème, mutilé jusqu'à ne plus contenir qu'une donnée, la plus mesquine, lui échappe des mains comme l'eau. M. Littré écrit à la fin de son second article ces fières paroles : « Depuis que j'ai été à l'école de la philosophie positive, j'ai toujours lu, *non sans une sorte de dédain logique,* les éloquentes déclamations d'un *Pascal ou d'un Bossuet*, sur les responsabilités de la nature humaine. » Après tout ce qu'il a débité sur la morale, ce dédain est encore ce qu'il y a de plus amusant.

§ IV

MORALE PERSONNELLE.

Recueillons ici un mot de M. Wyrouboff ; c'est un admirable résumé de la doctrine de son école, qui est celle de M. Littré, au sujet de la morale. Le mot a un préambule ; voici le préambule :

« Il y a deux choses, dit avec profondeur M. Wyrouboff, qu'il importe beaucoup de ne pas confondre : la *morale*

et la *moralité.* » En effet, il distingue ces deux choses, comme un vieux métaphysicien, par deux définitions. La morale est, à son avis, « l'ensemble des règles de conduite obligatoires pour tous. » Ceci est presque bien, et l'on ne trouve rien de mieux dans M. Littré lui-même, nous l'avons constaté. Mais que dire de ce qui suit : la moralité est « la faculté qui permet à l'homme de trouver les principes servant de base à ces règles ? » Disons que c'est la manière de voir de M. Wyrouboff, et que cette manière de voir lui est toute personnelle; car, pour le reste des hommes, la moralité est à la morale ce que la santé est aux règles d'hygiène; la moralité est la manière dont un homme pratique la morale, ni plus ni moins. Nous convenons cependant que rien n'oblige M. Wyrouboff à comprendre le terme de moralité comme tout le monde. Bref, pour M. Wyrouboff, la morale n'est pas la moralité, et certes l'on va voir que les progrès de l'une ne sont pas étroitement liés aux progrès de l'autre.

En effet, l'homme moderne a plus de moralité, car « il ne brûle plus les sorciers, il ne fait plus un crime à quelqu'un de penser autrement que lui, il n'a plus peur des sortiléges, il ne poursuit plus les gens possédés du démon, il n'emploie plus la torture, » preuve évidente qu'il possède plus pleinement la faculté qui permet de trouver les principes servant de base. Quant à la morale, hélas ! les conditions sont bien différentes ! « A l'heure qu'il est, il n'y a pas de morale commune, il y a autant de morales que d'individus, autant de conceptions du bien qu'il y a d'intelligences jugeant les actions d'autrui... Nous en sommes réduits à nous faire à chacun une morale à notre usage personnel. »

Dans ce remarquable galimatias, un mot étincelle, c'est celui que nous avons annoncé : « morale à notre usage

personnel. » Morale personnelle, telle est en effet la morale du positivisme. Ce n'est point là une nécessité des circonstances actuelles seulement, c'est un fruit très logique de la philosophie de Comte. Ses disciples ne nous répètent-ils pas sur tous les tons que, pour l'homme, tout, absolument tout, est relatif? Donc la morale est essentiellement relative, c'est-à-dire, ce qui est exactement la même chose, personnelle. Le juge désormais n'aura plus besoin de connaître la loi, elle n'existe pas! Il devra s'enquérir de la morale personnelle du prévenu, lui demander s'il a cru faire bien ou mal, et prononcer suivant sa réponse. Une même action, un homicide, par exemple, pourra mériter un châtiment ou une récompense, suivant le point de vue de celui qui l'aura perpétré. Il n'est pas impossible qu'à l'heure qu'il est, les plus honnêtes gens de la terre peuplent Cayenne et Nouméa, que les bourreaux de la commune aient été de grands saints, et leurs victimes, des scélérats.

Dans l'endroit où M. Wyrouboff disserte si pertinemment sur la morale, il parle avec compassion des chrétiens « qui croient beaucoup et raisonnent peu. » L'important est moins de raisonner beaucoup que de raisonner bien. Pour nous, nous donnerions cent mauvais raisonnements pour un seul bon ; nous y ajouterions même tous ceux que M. Wyrouboff a bâtis sur la morale et la moralité (1).

(1) V. *Philosophie pos.*, octobre 1872.

CHAPITRE V

LA PROPAGANDE POSITIVISTE.

Le catéchisme de M. Pichard (1). — *Les Mémoires d'un imbécile de M. Noël* (2).

Le positivisme n'est pas une spéculation platonique. La contemplation de ses hypothèses ne lui suffit pas : il lui faut l'action, la lutte. Il prétend chasser de l'esprit humain toutes les convictions qui l'ont occupé jusqu'à ce jour ; il veut y détruire la religion et même la philosophie et y régner seul et pour jamais. Il faut que l'humanité tout entière « pense » comme M. Comte ou plutôt M. Littré. Car, on le sait, M. Littré est un disciple très dévoué, mais légèrement infidèle ; il a osé épurer la doctrine de son maître qui de fait avait couronné son œuvre philosophique d'une façon passablement grotesque.

La doctrine de M. Comte, épurée par M. Littré, a jusqu'ici fait bien peu de conquêtes. Quelques hommes d'étude seulement, c'est-à-dire des gens qui ont l'habitude de plier leur esprit à toute sorte de conceptions, forment toute la phalange positiviste. Le tour des « masses » semble enfin arrivé : il est temps de leur aplanir la voie.

La doctrine est mise à la portée du peuple par le catéchisme et par le roman : voici un catéchisme et un ro-

1. Paris, Hurtau, 1873.
2. Dans la *Philosophie positive*, janvier, mars et mai 1875.

man positivistes. Le premier est dû à la plume de M. Prosper Pichard. Tout froid qu'il est, il a été conçu et enfanté sous le soleil de l'Algérie. Il a pour titre : *Doctrine du réel. — Catéchisme à l'usage des gens qui ne se paient pas de mots*, et pour dédicace : *A la mémoire de mon aïeule maternelle qui, par sa tendresse et ses bons exemples, s'appliqua à développer en moi, enfant, l'aptitude aux sentiments bienveillants qu'elle m'avait transmis par voie d'hérédité.* Ces sentiments font honneur au petit-fils ; mais qu'importe à la grand'mère qui, pour son petit-fils, n'est plus que de l'azote, de l'oxygène, de l'hydrogène, de la chaux, etc., le tout dispersé où M. Pichard ne saurait dire ? Nous verrons bientôt si cette digne aïeule, qui est maintenant tout autre chose, a vraiment transmis à son honorable petit-fils, « par voie d hérédité, » le talent de faire un catéchisme.

Le roman porte à son frontispice : *Mémoires d'un imbécile qui tint plus qu'il ne promettait, écrits par lui-même, recueillis et complétés par Eugène Noël.* C'est, je crois, la première œuvre de ce genre produite par la jeune école. M. Noël aura-t-il droit, aussi bien que M. Pichard, de se féliciter de la succession que lui a transmise son aïeule ? La suite va pareillement nous le montrer.

§ I

LE CATÉCHISME POSITIVISTE.

Le *Catéchisme* paraît sous le haut patronage de M. Littré, le calife au temporel de M. Comte parmi les vivants. « J'approuve complétement, dit le chef actuel du positivisme, un travail entrepris pour mettre sous une forme brève et dans un enchaînement facile à suivre, les

points essentiels de la philosophie positive. » L'ouvrage est donc bien authentique, il contient la pure doctrine, la moelle des leçons du maître (1) ; et c'est un catéchisme, un petit livre élémentaire, procédant par demandes et par réponses, mises à la portée des plus faibles intelligences. M. A. Comte a dû tressaillir d'aise dans sa tombe. Il consuma sa vie entière à consigner les fruits de sa pensée dans d'énormes volumes que M. Littré et M. Stuart Mill ont très probablement lus. Une vingtaine de gros in-8°, écrits comme M. Comte prenait la peine d'écrire, ne sont pas un instrument bien commode de diffusion. M. Prosper Pichard aura la gloire d'avoir considérablement allégé l'œuvre du maître, de lui avoir donné une forme qui la rend accessible aux yeux, sinon à l'intelligence des humbles et des petits.

Voici la description de la réduction opérée par M. Pichard. Je ne parle pas de la couverture, dont la couleur est un symbole de cette espérance qui convient tant à la jeunesse. L'ouvrage est un grand in-octavo de 83 pages, sans compter une préface de M. Littré, l'avertissement de l'auteur et la dédicace à la vénérable aïeule. On voit que l'abondance de M. Comte enfle encore un peu le petit catéchisme. Il est douteux que les mères positivistes fassent jamais entrer tout cela dans la tête de leurs jeunes enfants. Nous nous permettons de signaler ce danger à la sagacité de M. Pichard. L'œuvre du maître n'est pas encore assez allégée. Qu'on en juge par l'énoncé des chapitres. Il y en a neuf :

Chapitre I. — *De la Méthode.*

Chapitre II. — *Objet de la Connaissance.*

1. Point n'est question ici de la religion de Comte, dont M. Littré ne veut plus et dont M. Prosper Pichard n'a probablement jamais voulu.

Chapitre III. — *Des Mathématiques.*

Chapitre IV. — *De l'Astronomie.*

Chapitre V. — *De la Physique.*

Chapitre VI. — *De la Chimie.*

Chapitre VII. — *De la Biologie*, avec ce sous-titre dix pages plus loin : *Anthropologie, Facultés mentales, Doctrine de la nature humaine.*

Chapitre VIII. — *De la Sociologie*, comprenant cinquante-trois articles, compendieusement énumérés dans un sommaire.

Chapitre IX. — *De la Conception positive de l'univers ou Philosophie positive,* comprenant trente articles également annoncés dans un sommaire.

Que nos lecteurs se rassurent, nous ne voulons pas passer toute cette encyclopédie en revue. Nous cueillerons seulement çà et là quelques pensées plus remarquables, pour nous donner le plaisir de les analyser.

Le catéchisme positiviste débute par cette question solennelle :

« D. Qu'est-ce que le vrai ? »

Les disciples de M. Comte professent pour la métaphysique une horreur profonde. M. Pichard ferait-il exception ? Du premier coup, il s'élance dans ce que la métaphysique a de plus raffiné, de plus sublime. Sans doute il sait ce qu'il demande. Mais nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'est pas une page, une proposition dans tous les ouvrages des positivistes qui nous autorise à le présumer.

La réponse est digne de la question.

« R. Ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. » On croirait entendre l'ange de l'Apocalypse disant : ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος. Mais M. Pichard est bien loin de penser à l'Éternel dans sa réponse : il serait trop dans la vérité.

Pour bien comprendre le sens de ses paroles, il faut rapporter deux demandes et deux réponses qui se lisent à la page suivante :

« D. Quels sont les procédés que l'homme emploie pour découvrir le vrai ?

« R. L'observation et l'expérience.

« D. Quels sont les instruments essentiels qu'exige la mise en œuvre de ces procédés ?

« R. Les sens et le jugement. »

Ces derniers mots sont un résumé de la profonde psychologie des positivistes. Les cinq sens extérieurs, les yeux, le nez, etc., sont les canaux uniques par lesquels nous arrive la vérité. Le jugement n'ajoute rien : il ne s'exerce que sur les relations des sens Pour savoir, il faut entendre, voir, goûter, flairer, palper. Ce qui ne tombe pas sous ces opérations est pour nous comme n'étant pas. Maintenant, que l'on rapproche cette merveilleuse théorie de cette proposition : « Le vrai, c'est ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, » aussitôt les immenses proportions sous lesquelles M. Pichard semblait présenter le vrai vont disparaître : il ne restera plus à la place que fort peu de chose.

En effet, qu'est-ce « qui a été » pour M. Pichard ? M. Pichard est très savant, nous voulons le croire, très-savant, par comparaison avec le reste de ses semblables ; mais *absolument* que sait-il dans le passé ? Il sait ce qu'il a vu, ou entendu, ou touché, ou flairé, ou goûté. Et tout cela réuni ensemble, nous ne craignons pas de le dire, c'est peu de chose, fort peu de chose ; ce sont quelques êtres matériels qui se sont trouvés autour de lui, pendant une vie qui probablement n'est pas encore bien longue. Et voilà à quoi se réduit le premier membre du vrai, voilà « ce qui a été » pour M. Pichard.

Ce peu est cependant quelque petite chose. Mais le dernier membre, « ce qui sera ? » Le dernier membre se réduit à rien. Car aucun des cinq sens ne peut atteindre ce qui sera. Il est absolument impossible de voir, d'entendre, de flairer, de goûter et de toucher ce qui n'est pas encore. L'avenir n'est ni sonore, ni lumineux, ni savoureux : il n'a aucune de ces qualités qui sont l'objet indispensable des sens. Donc, pour les sens l'avenir n'est rien ; donc, « ce qui sera » est pour M. Pichard actuellement synonyme de zéro. Je sais bien ce qu'il répondra. Il dira que nous atteignons l'avenir par la connaissance des lois de la nature qui sont immuables. En effet, nous atteignons l'avenir par la connaissance des lois de la nature, nous qui ne sommes pas positivistes et qui avons à notre usage d'autres facultés que les cinq sens. Quant aux positivistes, s'ils croient connaître une loi, ils sont le jouet d'une illusion grossière : la loi, non plus que l'avenir, ne tombe sous aucun sens ; il est donc bien vrai que M. Pichard devra retrancher de sa formule le troisième membre.

Le deuxième membre devra subir à son tour une amputation considérable. Qu'y a-t-il dans ce présent fugitif, dans cet instant qui paraît et disparaît aussitôt dans le passé, plus rapide que le vent, plus rapide que l'éclair, car la durée d'un éclair est divisible par instants qui passent tour à tour ? « Ce qui est » sera pour M. Pichard un coup d'œil, un choc, une vibration, bref, infiniment peu de chose, quelque chose si près du rien qu'il vaut presque autant n'en pas parler.

Cette réponse retentissante : « Ce qui a été, ce qui est, ce qui sera », est donc un véritable trompe-l'œil. Quand on l'examine de près, tout s'évanouit. On dirait un de ces brouillards qui, vus de loin, semblent avoir je ne sais

quelle consistance, imiter des montagnes, l'océan ; on s'approche, on entre : les montagnes, les mers ont disparu, il reste seulement un peu de vapeur qui se confond pour ainsi dire avec le vide. M. Pichard dédie son catéchisme aux gens qui ne se paient pas de mots. Sa définition du vrai est-elle autre chose qu'un assemblage de mots pompeux !

Il nous serait difficile de ne pas signaler ce qui suit :

« D. Comment appelle-t on ce que l'homme atteint avec ses sens et le jugement ?

« R. Le réel.

« D. Tout ce qui est réel est-il vrai ?

« R. Non, car dans la perception du réel il peut y avoir erreur des sens ou du jugement ; mais tout ce qui est vrai doit être réel. »

M. Pichard, constant avec les doctrines de son école, n'accorde de réalité qu'aux objets matériels, qu'à ce qui tombe sous les sens extérieurs. D'où il suit que sa pensée, ses qualités morales, sa probité, par exemple, ses droits et ses devoirs ne sont rien. Ce penseur étrange a vraiment la fureur des restrictions. Ce n'est pas assez qu'il ait renfermé la réalité dans la matière, il veut encore lui rogner quelque chose dans cette misérable condition. Car d'après lui : « tout ce qui est réel n'est pas vrai ». A-t-il voulu rire ? on le croirait, si la plaisanterie était permise à un catéchiste. M. Pichard parle le plus sérieusement du monde, et il donne de son affirmation une raison qui ne vaut pas moins. Tout ce qui est réel n'est pas vrai, parce que, « dans la perception du réel, il peut y avoir erreur des sens et du jugement. » Traduisons. M. Pichard voit de loin un animal, un chien, par exemple, il le prend pour un chat. Il s'est trompé, il y a eu erreur de ses sens ou de son jugement. Le chien qu'il a vu n'est

vraiment pas un chat, mais c'est *réellement* un chat ; car lorsqu'on se trompe dans la perception, le *réel* et le *vrai* sont opposés. Notre interprétation est loin d'être exagérée. Ecoutez ce qui suit: nous marchons de surprise en surprise.

« D. Quel caractère doit avoir le réel pour être vrai ?

« R. Il doit pouvoir être exprimé sous forme de loi scientifique. »

Ce n'est plus l'erreur seulement, c'est l'absence de loi scientifique qui dépouille le *réel* de la *vérité*. Que d'actions dont M. Pichard se rend auteur à chaque instant et qu'il lui est impossible d'exprimer sous forme de *loi* scientifique ! Ces actions sont réelles, mais ne sont pas vraies. On peut le mettre au défi d'exprimer la loi scientifique de son catéchisme. Son catéchisme, tout réel qu'il est, n'est donc pas vrai.

Mais ce qui est *vraiment* réel, ce qui peut être exprimé sous forme de loi scientifique, est-il bien réellement réel? Nous sautons cinquante pages et nous lisons :

« D. Quelle idée doit-on se faire de la matière, dans la conception positive des choses?

« R. Les sciences ne nous permettent pas d'atteindre la matière elle-même, d'en pénétrer l'essence ; elles n'en constatent que les transformations et arrangements, les états ou manières d'être. »

Le réel n'est donc pas même la matière. Qu'est la matière en elle-même ? existe-t-elle ? Nous n'en savons rien, nous ne pouvons rien en savoir. Les sens et la science qui procède exclusivement des sens, ne vont pas jusque-là. La matière est un vieux nom qui exprime une vieille conception, une conception qui a disparu devant la philosophie nouvelle. Ce que nous connaissons avec nos « instruments essentiels », qui sont les seuls mis à notre

disposition, ce sont « les transformations et arrangements », non pas de la matière, puisque la matière n'est pas, mais sans doute d'autres transformations et d'autres arrangements. Le monde est pour le positiviste un assemblage de phénomènes, c'est-à-dire d'apparences. Ainsi le *vrai réel*, déjà si réduit, se fond encore sous la plume de M. Pichard et n'est plus qu'un fantôme, une forme, une ombre.

La matière fait penser à l'univers, et l'univers nous vaut de M. Pichard une définition qui ne surprendra plus après ce que nous avons vu.

« D. Que faut-il entendre par le monde ou univers?

« R. C'est toute la portion de l'ensemble des choses qui est accessible aux investigations. »

L'univers, une portion! l'ensemble des choses, qui dépasse l'univers! La portion accessible à nos investigations doit-elle être considérée par rapport aux individus, ou par rapport au genre humain? Dans le premier cas, il y aura sûrement autant d'univers que d'individus, ce qui ne laisse pas que d'être assez plaisant, soit à cause du nombre, soit à cause de la variété. Dans le second cas, l'univers retrouve son unité, mais c'est un univers dont les limites ondoyantes tantôt se resserrent et tantôt s'élargissent et qui, en somme, se trouve enfermé dans une sphère d'un bien petit rayon.

Jusqu'ici M. Pichard nous apparaît par son côté plaisant. Il en a d'autres qui ne prêtent pas seulement à rire. Sa théorie sur l'homme, par exemple, laquelle du reste est celle de son école, nous apprend que « les phénomènes du sentiment, du goût, de la pensée » sont élaborés dans le cerveau par les cellules cérébrales, « en vertu de leur mode spécial d'*irritabilité* ; » que « les cellules cérébrales transforment les impressions sen-

sorielles en sentiments et en idées. » M. Pichard avoue qu' « on ignore absolument » comment cela peut arriver, et il a cent fois raison, mais il n'en maintient pas moins que cette transformation par les cellules est un fait irréductible, au delà duquel on ne peut se permettre que des hypothèses. Il ajoute que les cellules cérébrales possèdent une autre propriété qu'il appelle la *rétention*, et d'où il déduit la mémoire, etc., etc. Sa définition de la volition mérite une mention spéciale.

« D. Qu'est-ce que la volition ?

« R. C'est une réaction particulière des cellules cérébrales provoquée par une impression sensorielle présente ou passée, ou par un jugement antérieurement formé. Si cette réaction s'arrête aux confins de la couche corticale du cerveau, elle produit le phénomène de l'attention ou celui de la détermination. Si elle s'étend et se distribue dans les autres parties de l'encéphale et arrive aux nerfs moteurs, elle produit le phénomène du mouvement volontaire (1). »

Ce qui suit n'est maintenant qu'un corollaire.

« D. Quand la volonté est sollicitée par des motifs divers, auquel cède-t-elle ?

« R. La volonté cède toujours au motif le plus fort. Cette assertion peut paraître contestable, parce qu'il semble qu'on soit libre d'opter pour tel ou tel motif ; c'est là une illusion...

« D. Qu'est-ce que le libre arbitre ?

1. Que le phénomène spirituel de la volition soit accompagné de certaines modifications du cerveau, il serait difficile de le contester, de même qu'il est impossible d'identifier la volition avec ces modifications matérielles. Mais que le phénomène purement organique suive la marche tracée par M. Pichard, voilà ce que M. Pichard peut souhaiter, mais que bien sûrement il n'a jamais constaté ni par lui-même ni par aucun de ses amis. Un positiviste devrait se défier davantage des charmes de l'hypothèse.

« R. C'est le pouvoir d'obéir au motif le plus fort. »

Le libre arbitre, pouvoir d'obéir au motif le plus fort! de telle sorte que celui qui aurait le pouvoir de ne pas obéir au motif le plus fort, ne serait pas libre! ! Il faut nous arrêter sur cette définition; c'est assurément le chef-d'œuvre.

Inutile de faire remarquer combien toute cette théorie est dangereuse. Mais nous ne pouvons nous dispenser de montrer par quel enchaînement de sophismes la nouvelle philosophie arrive aux dernières limites de l'impiété. Reprenons la question d'un peu plus haut.

Le catéchiste demande : « En quoi consiste la philosophie positive? » — et il suggère à son catéchumène cette réponse: « Dans la conception du monde, telle qu'elle résulte de l'ensemble des sciences fondamentales groupées hiérarchiquement, par coordination de leurs faits généraux. » Ceci est dit, comme on le voit, dans le gracieux idiome positiviste et signifie que, pour être positiviste, il faut bien se mettre deux choses dans la tête: la première, c'est que les six sciences énoncées par M. Pichard en tête de ses chapitres renferment tout ce que l'esprit humain doit connaître, et la seconde c'est qu'en dehors de ces sciences il n'y a plus rien à savoir. Le positivisme a la prétention de marquer d'un doigt infaillible les limites de ce qu'il appelle « le cognoscible et l'incognoscible. » Cet « incognoscible » quel est-il? le catéchiste va nous l'apprendre.

« D. Y a-t-il des choses que l'homme ne connaîtra jamais?

« R. Il y a des choses qui échapperont toujours à ses procédés de recherche et de vérification; par exemple, les questions d'origine et de fin, ce qu'on appelle les causes premières et les causes finales. » Ce qui doit se

traduire en français : Il nous est absolument impossible de connaître l'existence de Dieu, l'existence de l'âme et la vérité de la vie future. On voit par là que le positivisme est infiniment moins innocent que la plupart de ses adeptes. Mais avançons.

« D. Que présentent les six sciences fondamentales ?

« R. Des lois fixes régissant les phénomènes de leurs domaines respectifs, et ne laissant place à aucune intervention divine ni à aucune entité métaphysique.

« D. Que trouve-t-on au sommet de chaque science ?

« R. Un fait général dominant tous les autres du même domaine, les expliquant, étant lui-même inexpliqué ou irréductible. »

Le fait général *irréductible*, voilà la merveille, l'arcane, l'essence même du positivisme. Il a pour fonction d'expliquer les faits *réductibles*, et pour caractère d'être inexplicable en lui-même, de ne pouvoir se rapporter à rien qui lui soit supérieur. Il est la dernière raison de tout. Au-dessous de lui « s'évolue » ce qui est, le réel, le *positif* en un mot; au-dessus, il n'y a place que pour la fiction, pour le rêve. Or il y a autant de faits irréductibles qu'il y a de sciences générales. M. Pichard va nous le dire avec sa compétence ordinaire.

« D. Quelles sont les raisons dernières des phénomènes qui nous sont accessibles ?

« R. Les propriétés immanentes des choses, ou les faits irréductibles que présentent les diverses sciences : le nombre, l'étendue, l'inertie, la gravitation, les propriétés lumineuses, caloriques, électriques, magnétiques et acoustiques, l'affinité, l'irritabilité, l'évolution »

Ni Dieu, ni l'âme, ni la vie future ne relèvent de l'arithmétique, de la géométrie, de la mécanique, de l'astronomie, de l'optique, de l'acoustique ni d'aucune autre

science naturelle. Par conséquent, et la vie future, et l'âme, et Dieu ne sont rien, ou sont pour nous comme n'étant rien, ce qui revient exactement au même. Ainsi s'écroulent, sous les théories du positivisme, toute religion et toute moralité.

Nous n'avons pas entrepris la réfutation d'une doctrine aussi peu sérieuse. Faisons remarquer seulement qu'il faut avoir les yeux fermés par l'esprit de système, pour nous donner, comme des faits irréductibles, les titres sous lesquels nos physiciens et nos chimistes ont distribué les chapitres de leurs traités élémentaires. Est-ce que la science n'est pas actuellement occupée à détruire ces classifications qui ont fait leur temps? Les positivistes, qui sacrifient tout à la science, sont-ils les seuls à ignorer que la science laisse le pauvre M. A. Comte avec ses propriétés irréductibles loin derrière elle?

M. Littré, lui, a probablement reconnu qu'il était temps de *réduire* le nombre des propriétés *irréductibles* inventées par son maître. Car, dans l'un des nombreux articles qui sortent de sa plume, il ramène tout à la *gravitation*, à la *vie* et à la *pensée* : la gravitation étant la propriété immanente et irréductible de toute matière, la vie, celle de la matière organisée, et la pensée, celle de la matière organisée en système nerveux. Ces trois faits ou propriétés (pour les positivistes, *faits* et *propriétés* sont la même chose), ces trois faits seraient actuellement la vraie limite de la science. En voici la raison, que nous avons déjà indiquée. Les positivistes ont cinq moyens d'investigation: leurs yeux, leur nez, leurs oreilles, leur bouche et leur peau. Ils n'en ont pas d'autres. Or, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils touchent, tout ce qu'ils flairent, etc., dans la matière considérée en tant qu'inorganique, se réduit à des phénomènes de gravitation. Dans

la matière organisée, ils croient voir, toucher des phénomènes de la vie, et pas autre chose. Dans la matière nerveuse, ils croient voir, toucher des phénomènes de pensée, et pas autre chose. La gravitation, la vie, la pensée sont *immanentes*, c'est-à-dire n'ont pas d'autre sujet que la matière : il est contraire à la science, du moins à la science positiviste, de chercher à la gravitation, à la vie et à la pensée un *substratum* ou une cause en dehors de la matière. Car la matière seule est dans la sphère d'action de nos cinq sens.

M. Littré a bien voulu nous l'affirmer à nous-mêmes. Je déclare ces propriétés immanentes, disait-il, parce que « expérimentalement on n'a jamais trouvé la gravitation, la chaleur, l'affinité chimique, la vie, isolées de la matière. Je croirai qu'elles ne sont pas immanentes, quand, expérimentalement, on me les montrera séparées.» L'expérience dont parle le chef actuel du positivisme, n'est pas autre chose que l'exercice des cinq sens. Son raisonnement revient donc à celui-ci : je n'ai jamais vu de mes yeux, ni touché de mes mains la *gravitation*, l'*affinité*, etc., en dehors de la matière ; donc la *gravitation*, l'*affinité*, etc., sont des propriétés immanentes de la matière. Il n'est guère facile de raisonner d'une façon plus enfantine. Et pourtant ce beau raisonnement supporte toute la philosophie d'Auguste Comte. Ces messieurs n'en croient qu'à leurs yeux, à leurs oreilles et à leurs autres sens. Mais ont-ils vraiment vu ou entendu, ou flairé ou goûté la gravitation, la vie et la pensée dans la matière? S'ils ont eu ce bonheur, assurément c'est par un privilége qui leur est tout personnel.

Au sujet de la gravitation, M. Littré croit pouvoir appuyer sa manière de voir sur l'autorité de Newton. Nous prîmes un jour la liberté de lui faire remarquer qu'il

se méprenait, et, pour l'en convaincre, nous lui mîmes sous les yeux les paroles suivantes du grand géomètre : « La supposition d'une gravitation innée, inhérente et essentielle à la matière, tellement qu'un corps puisse agir sur un autre à distance et au travers du vide, sans aucun intermédiaire qui propage de l'un à l'autre leur force et leur action réciproque, cette supposition, dis-je, est pour moi une si grande absurdité que je ne crois pas qu'un homme qui jouit d'une faculté ordinaire de méditer sur les objets physiques puisse jamais l'admettre. La gravité doit être causée par un agent qui opère constamment selon certaines lois, mais j'ai laissé à la décision de mes lecteurs la question de savoir si cet agent est matériel ou immatériel (1). » M. Littré répondit en somme que Newton n'avait pas aperçu tout ce que contenait sa découverte. Nous pensons que Newton y voyait plus clair que M. Littré lui-même. Il n'a jamais vu dans la gravitation qu'une hypothèse commode pour l'explication mathématique des mouvements des corps célestes. La gravitation va bientôt prendre place à côté de l'horreur du vide et de l'humide radical. Cette condition est fort humiliante pour une propriété immanente et irréductible ; il en est autrement pour une simple hypothèse.

Les positivistes ne se laissent pas abattre pour si peu. Leurs mesures sont prises contre de si fâcheuses éventualités. M. Pichard fait dire à son catéchumène : « Les propriétés principales de la matière que nous connaissons pourront peut être un jour s'expliquer par une cause unique qui serait la raison dernière, la loi rationnelle de tous les phénomènes. Mais, quels que soient les progrès de la science, le sens qu'implique la dénomination de

1. *Biblioth. britannique*, partie scientif., 3e lettre au Dr Bentley. T. IV, p. 191.

propriété de la matière n'en sera pas modifié, il restera ce qu'il est. » L'oracle est prononcé : nous ne sortirons jamais de la propriété irréductible ; on pourra substituer celle-ci à celle-là, mais, quoi qu'on fasse, il y en aura toujours une dans laquelle nous serons emprisonnés. M. Pichard ne s'abaisse pas jusqu'à nous communiquer le motif sur lequel il appuie sa prophétie. L'un de ses amis, moins discret, a mis le public dans sa confidence ; M. G. Wyrouboff déclare modestement que *les choses seront ainsi, parce que tel est le bon plaisir de la famille positiviste* (1). Une telle raison est assurément la plus satisfaisante que l'on puisse attendre d'un adversaire.

La chose est bien entendue maintenant. Dieu et l'âme humaine sont des fictions, parce qu'il plaît à M. Littré et à ses amis qu'il en soit ainsi. Nous regrettons que cette raison magistrale ne soit pas donnée en toutes lettres dans le catéchisme de M. Pichard. Celui-ci s'est-il défié de la vérité ? a-t-il craint de se préparer un échec en la déclarant carrément, sans détour ? Voici ce qu'il met à la place.

« D. Que faut-il penser des manifestations de la divinité?

« R. Depuis que les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie sont constituées, aucun phénomène surnaturel se rattachant aux ordres respectifs que ces sciences embrassent, n'a été constaté ; ainsi *le soleil ne s'est jamais arrêté dans sa course*, personne n'est monté publiquement au ciel, l'eau n'a jamais été changée en vin, aucun mort n'est ressuscité, etc. Il n'y a aucune raison pour admettre que, dans le passé historique, les lois naturelles actuellement reconnues aient jamais été en défaut. Les faits cités comme miraculeux

1. Voir ci-dessus : *La vraie Philosophie d'après les positivistes.*

ne l'ont été que par l'ignorance et la crédulité des témoins oculaires et n'ont pu être acceptés par la postérité qu'à la faveur des mêmes conditions d'ignorance et de crédulité. Bon nombre de ces faits (ceux qui ont été bien observés et bien décrits) s'expliquent naturellement aujourd'hui par les lois cosmologiques et biologiques. Les autres, enfantés par des cerveaux surexcités, par conséquent, mal observés, ou altérés par la tradition, n'ont aucun caractère d'authenticité, partant pas de valeur. L'existence de la divinité reposant sur ces faits n'a donc pas de réalité. »

Le raisonnement qui ouvre ce paragraphe ne laisse pas que d'avoir son prix. Il n'y a pas de miracles de nos jours, donc il n'y en a jamais eu Laissons la première partie de l'argument ; le tout constitue un principe de critique historique destiné à simplifier notablement le travail des historiens. Il n'y a que les événements qui ont leurs analogues dans les temps modernes, qui se soient véritablement accomplis dans le passé.C'est pourquoi les pyramides d'Égypte n'existent pas, attendu que la nature ni l'art ne font rien de semblable de nos jours.

Mais ce qui suit me donne lieu de soupçonner en M. Pichard quelque finesse. Il aura sans doute voulu insinuer que les miracles se sont évanouis, comme la nuit devant le jour, depuis que son maître a constitué sa fameuse hiérarchie des six sciences fondamentales ; ce dont la preuve est administrée plus bas. Dieu nous garde de penser que notre catéchiste ne soit pas sincère ! S'il est sincère, il nous semble du moins bien crédule. Assurément M. Pichard ne s'est pas donné la peine de *réduire* les faits miraculeux de l'Ancien et du Nouveau Testament à des faits naturels, ou de les faire passer régulièrement dans le domaine de la légende ; il n'a pas même

lu les ouvrages que la critique a produits au sujet de ces événements surnaturels. On lui aura dit que l'opération qu'il n'a pas essayée est achevée, et achevée d'une manière victorieuse pour son opinion, et il le croit. Il n'a pas l'air de savoir que cette belle entreprise repose tout entière sur l'axiome de son école : « Il n'y a rien au delà des propriétés irréductibles, parce que tel est notre bon plaisir. » Ce qui se formule de cette autre façon parmi les rationalistes : « Il n'y a pas de surnaturel. » Ici on n'énonce pas, on sous-entend seulement la seconde partie de l'axiome, « parce que tel est notre bon plaisir. » Nous n'avons pas le temps de montrer à M. Pichard combien son illusion est complète, combien on a grossièrement abusé de sa crédulité. Qu'il nous permette seulement de lui rappeler deux choses. D'abord il faut se défier beaucoup des axiomes du bon plaisir, car insensiblement on désire ce qui fait plaisir, et on est très porté à croire ce que l'on désire. Ceci lui expliquera peut-être pourquoi il s'est laissé tromper d'une manière si fâcheuse. Ensuite il est bon qu'il sache que, lorsqu'on est si crédule, on n'a pas qualité pour faire un catéchisme, ni surtout pour le dédier « aux gens qui ne se paient pas de mots.»

S'être fait du monde une idée, coordonner toutes ses idées par rapport à cette idée, vivre moralement d'une manière conforme à cette idée, c'est un beau dessein, c'est celui des positivistes. Un tel dessein ne peut rester inachevé, il faut qu'il soit couronné ; car la vie de l'homme a une tendance qu'il serait insensé de méconnaître, la tendance au bonheur. Et puis, tous les catéchismes parlent du bonheur comme terme des leçons qu'ils enseignent; M. Pichard ne fait pas autrement : une promesse de bonheur récompense la docilité de son catéchumène. En voici la séduisante peinture.

Le bonheur, « comme on l'a cru généralement dans tous les temps, consiste dans la satisfaction des désirs. » Or, le positiviste, connaissant mieux que tout autre le vide de l'univers, s'habitue à restreindre ses désirs : il les réduit presque à rien. Dans ces conditions, il lui est évidemment bien facile de les satisfaire, et si, après quelque temps d'exercice, il n'est pas très heureux, il est du moins aussi heureux qu'il le peut. « En outre, comme il sait, par l'histoire, que le bien-être grandit avec le développement des sociétés, » il développe en lui-même sa petite somme de bonheur par un procédé tout ingénieux : « il se réjouit de sa condition en la comparant à la dure condition de ses devanciers, de ses ancêtres, » qui s'habillaient on ne sait comme, se nourrissaient presque aussi mal et n'allaient jamais en chemin de fer. C'est une légère satisfaction d'amour-propre qui n'est pas sans charme. Une satisfaction plus haute vient s'y joindre, c'est celle du juste d'Horace. Savant comme il est, le positiviste « n'est plus en proie aux terreurs qui envahissent les ignorants en présence des phénomènes naturels, tels que la foudre, les tempêtes, les éclipses, les comètes, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les maladies, les épidémies, etc. » Que dis-je ? « Les lois naturelles, fatales, inexorables, qui accablaient jadis l'humanité, il les utilise maintenant pour augmenter son bien-être (1). » En quatrième lieu, « s'il ne fait plus entrer dans ses rêves de bonheur les radieuses espérances

1. Je ne doute pas du courage de M. Pichard en présence d'une comète ou d'une éclipse; je le crois même capable d'affronter une tempête furieuse, la peste peut-être ou les déjections incandescentes d'un volcan, quoique ma conviction fût plus complète, si j'avais le spectacle d'une si belle fermeté ; mais je voudrais bien apprendre d'un homme aussi savant, comment les positivistes utilisent les tremblements de terre, la grêle, les inondations et le choléra.

d'une félicité imaginaire placée par delà le tombeau, il trouve des jouissances moins égoïstes, plus nobles, plus pures et non moins vives dans le dévouement à cette humanité réelle, à laquelle tant de liens l'unissent. » Tout le monde, en effet, est témoin de tout ce que les positivistes ont entrepris pour le bien de « l'humanité réelle. » Le catéchisme que nous étudions en ce moment, en est peut-être le plus éclatant témoignage. « Enfin, sachant combien les jugements des hommes sont susceptibles d'erreurs et de méprises, » etc., etc., le positiviste « s'habitue... à ne chercher qu'en lui même l'approbation de sa conduite ; il goûte alors pleinement, dans le sanctuaire inviolable de sa conscience, ces joies austères et profondes, vraiment viriles, qui précèdent, accompagnent et suivent l'accomplissement de bonnes actions. » C'est tout. Récapitulons. Satisfaction qui consiste à se contenter de peu, satisfaction qui résulte de la comparaison des temps modernes avec les temps préhistoriques, satisfaction qui naît de l'assurance avec laquelle on contemple les grands phénomènes de la nature, satisfaction que l'on éprouve à se dévouer pour « l'humanité réelle, » satisfaction enfin, satisfaction solitaire de la bonne conscience. Voilà le vrai bonheur complet du positiviste. Il est modeste, quoiqu'il ne suppose pas beaucoup de modestie dans celui qui l'éprouve. Nous pensons qu'il ne fera pas oublier le ciel des chrétiens.

Le bonheur est la grande préoccupation des hommes. Les positivistes ne font pas exception à cette loi. Si des néophytes viennent s'adjoindre à eux, c'est parce qu'ils espèrent trouver plus facilement auprès d'eux l'objet de leurs constantes recherches. M. Pichard a peut-être compromis le succès de son catéchisme, avec ses maigres satisfactions : il est douteux que de la foule, à laquelle il

s'adresse, beaucoup se détachent pour venir apprendre à se contenter de peu ou à braver la peste. Comme correction de procédé, cette conclusion du catéchisme positiviste est une faute. Nous présumons que M. Eugène Noël aura voulu la réparer, car ses *Mémoires d'un Imbécile* sont précisément une exposition du bonheur réservé à tout positiviste intelligent. Voyons si ce nouvel appât tendu « aux masses » est convenablement préparé.

§ II

LE ROMAN POSITIVISTE.

Quelqu'un se vantait d'être
En éloquence un si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud.

Ce n'est pas notre faute si l'ouvrage de M. Noël nous rappelle ces vers de La Fontaine. Il y a analogie, nous ne disons pas similitude, entre la fable et le roman. Le héros du roman est qualifié par l'auteur d'imbécile. Grâce à son art, le premier se vante de faire d'un âne renforcé un professeur, un maître. Par la vertu du positivisme, M. Noël élève son imbécile non pas au sommet du savoir, mais au bonheur le plus parfait auquel l'homme, je dis mal, le positiviste puisse atteindre. Mais il y a cette grande différence entre M. Noël et le personnage de la fable, que celui-ci ne se propose pas autre chose qu'un tour d'esprit, tandis que celui-là essaie la démonstration d'une thèse à laquelle il semble croire le plus sérieusement du monde.

Le titre du récit pourrait faire penser que nous sommes mis en présence de l'un de ces malheureux à qui la nature a refusé les dons les plus ordinaires de

l'intelligence Il n'en est rien. Nous verrons pour quel motif M. Noël inflige à son héros la qualification d'*imbécile*. Si ce motif ne justifie pas un procédé aussi peu digne de la bonne compagnie, il est une autre cause que l'auteur n'a pas dû remarquer et qui donne à cet adjectif incivil quelque à-propos : nous voulons parler de la rédaction même des *Memoires*.

Avant d'aller plus loin, nous devons exprimer ici le regret que l'auteur ne désigne jamais autrement son *imbécile* que par le terme d'*imbécile*. Il a oublié de lui donner un nom, enveloppant du reste la très nombreuse famille de son père dans le même oubli, quoique l'un de ses frères ait rendu célèbre le nom de ses parents. L'usage du hideux qualificatif nous répugne, la périphrase est un embarras. Comment sortir de là ? Nous demandons à nos lecteurs la permission d'appeler ce personnage M. Adolphe. Ceci convenu, nous essayerons de faire voir que M. Adolphe, en écrivant ses *Mémoires*, a suffisamment mérité d'être traité comme il l'est par M. Noël.

Les positivistes abusent du genre ennuyeux. Quiconque les a fréquentés comprend à merveille ce que je veux dire. La langue française ne produit rien de plus lourd, de plus indigeste. Quand on lit leurs ouvrages, on éprouve dès le début, non pas le besoin de dormir, mais, ce qui est bien pis, l'envie presque irrésistible de jeter le livre au feu ou du moins par la fenêtre. Pour vaincre la tentation, il faut y être obligé par devoir, ou s'y condamner en vue d'expier ses péchés. On peut prédire à la littérature enfantée par l'école de M. Comte une bien belle mort. Elle n'a point les ailes sur lesquelles les œuvres de l'esprit vont à la postérité ; c'est le goût qui les donne, et les propriétés *irréductibles* étouffent le goût.

M. Adolphe est bien de son école. Il écrit des *Mémoires*,

nous le voulons bien, mais au même titre que le fermier avisé qui note au jour le jour ses pertes et ses profits. Mémoires de ferme, où bœufs, moutons, poules, cochons, grains, paille, sainfoin, luzerne, charrues, garçons, chevaux; contrats de vente, d'achats; restaurations, constructions nouvelles; naissances, morts, mariages, tout vient prendre place dans un ordre qui n'est guère plus beau que le désordre, tout est catalogué sous une date spéciale. C'est fort commode pour la « mémoire », mais bien peu réjouissant pour l'intelligence et l'imagination. Si le fermier s'avisait de faire lecture de son intéressant registre à ses garçons pendant une soirée d'hiver, en supposant même qu'il fût assez habile pour suppléer les transitions généralement absentes de ce genre d'ouvrage, supprimer les dates secondaires et donner un peu de corps aux articles d'ordinaire assez maigres, n'est-il pas vrai qu'au bout de cinq minutes il aurait mis tout son monde en fuite, pourvu qu'il ne l'eût pas tout d'abord endormi? Le registre ainsi modifié nous représente assez fidèlement les *Mémoires d'un Imbécile*. Rien n'empêche de donner de l'intérêt aux petits événements qui s'accomplissent dans une ferme, nous le savons bien. Un manœuvre, un casseur de pierres, peut m'intéresser, mais non point à cause de la terre que le premier remue, ou des monceaux de cailloux que le second aligne au bord de la route. Il faut qu'on sache me faire compatir à leurs peines, prendre quelque part au petit rayon de joie qui de temps en temps illumine leur obscure existence; je veux lire dans leur âme, interroger leurs pensées, leurs sentiments, je veux m'assurer qu'un cœur d'homme bat sous ces haillons. Un nabab imbécile au contraire qui, au fond de son palais, n'a qu'à jouir de richesses qui lui tombent, pour ainsi dire, spontanément

dans les mains, un tel personnage m'inspire du dégoût.

M. Adolphe est un peu le nabab de la ferme : tout lui réussit. Écoutez cette explosion de joie ; est-il rien de plus trivial, de plus repoussant que cette satisfaction niaise ? M. Adolphe n'a point comparu aux concours agricoles et il en triomphe : « Les plus médaillés des lauréats, dit-il, ne passaient qu'après nous dans les foires. Qu'avions-nous avec ça besoin des distributions écolières de messieurs des comices ? Nous rapportions de la halle de sonnantes médailles dans notre sacoche, et ces médailles sont la vraie récompense du travailleur... Donc les petites affaires allaient bien : la ferme s'était de beaucoup améliorée, elle s'était même, à la mort de Lagorgote, agrandie d'un joli lopin de terre que nous achetâmes avec ce qui nous revenait de la succession. Gorgotine et Toinette s'étaient fait pour la volaille, les fruits, le beurre, les lapins et le reste, une réputation dont elles savaient très-bien tirer parti...

« Ah ! les belles médailles en argent et en or que chaque année elles nous rapportaient du marché ! et quelle bonne humeur !

« Nous étions arrivés à l'idéal du cultivateur, c'est-à-dire à voir chez nous trois récoltes à la fois sous trois aspects différents : une récolte dans la bourse, une récolte au grenier, une récolte sur le sol.

« Ah ! que je voudrais dire en quelle sûreté d'âme, en quel contentement nous mettait la vue de nos récoltes, de nos bestiaux et de nos enfants assemblés (*sic*) ! »

Quelle odeur de basse-cour !

Mais nous devons faire connaissance avec les principaux personnages des *Mémoires*.

L'imbécile est le plus important, cela va sans dire, c'est lui qui tient la plume. Celui qui vient ensuite est

Désir, son associé. Leur amitié prit naissance dans la bienheureuse ferme qui devait être le théâtre de leurs exploits, et où Désir était déjà vacher. Voici le portrait du vacher à l'âge de quatorze ans :

« C'était un gars qui peut-être n'eut jamais son pareil à grimper dans les arbres, dénicher les nids, monter à cheval, tendre des trébuchets, faire des ricochets, pêcher, barbotter, nager, construire des radeaux, barrer des ruisseaux, tracer des canaux, et comme il jouait du galoubet ! » Ce galoubet, de son côté, joue un rôle assez important dans les *Mémoires*. M. Adolphe épouse Gorgotine, et Désir, Toinette ; Gorgotine était fille de Lagorgote, le premier fermier de la ferme, et Toinette, du bonhomme Lapaille qui ne paraît que pour faire constater sa paternité. Après les deux couples, la place la plus en vue est donnée à un neveu de M. Adolphe, qui s'appelle M. Amédée. Les rôles tout à fait secondaires sont laissés à Gorgotin frère de Gorgotine et à Graindorge, Froment, Sainfoin, Luzerne, Abeille et Colzette, enfants de M. Adolphe ou de Désir.

Veut-on quelques signes évidents de niaiserie? M. Adolphe nous apprend qu'il vint au monde « dans la charrette du père Lagorgote, entre un mouton et un veau » ; que le bonhomme s'étant alors écrié : « Quel ouvrage ! » le nom de *quel ouvrage* lui fut donné, à lui M. Adolphe, et qu'il porta ce nom jusqu'à l'âge de neuf ans. Depuis cette époque il reste sans nom, à l'exemple de son père, de sa mère et d'une dizaine de frères ou de sœurs. Il nous apprend encore qu'il a été battu dans sa première enfance par « des neveux plus âgés que lui », parce qu'il ne voulait pas être appelé « mon oncle, qualification dont j'avais été effrayé », dit-il ; qu'il passait ses vacances dans une des fermes appartenant à sa mère

et tenue par le père Lagorgote ; que, se trouvant en ce lieu de plaisirs, il mit un jour, de concert avec Gorgotin, la poupée de Gorgotine dans le plus triste état, traitement que Désir fit subir un autre jour à une veste et à un pantalon neufs ; et qu'il y fut une année visité par le jeune Arthur, qui jouait de la clarinette. Il nous apprend aussi que Lagorgote, étant venu avec sa carriole chez ses parents, il donna toute sorte de témoignages d'amitié, non pas au bonhomme, son futur beau-père, mais à Coco, le cheval de la carriole. « J'embrassai Coco, écrit-il avec attendrissement, le petit cheval bai sur lequel j'avais pris, avec Désir, mes premières leçons d'équitation, et tout bas, je lui recommandai, au cher animal, de saluer pour moi, bien amicalement, la *Noire* et la *Barrée,* mes vaches favorites. » Ces graves détails ne font absolument rien au récit, il ne faut pas l'oublier. L'auteur prétendra sans doute que ce sont des traits de caractère : à cela nous n'avons rien à dire.

La marche du récit est d'une simplicité antique.

M. Adolphe devait d'abord naître et passer sa première enfance, cela va sans dire. Il est moins évident qu'il fût obligé d'en faire part au public, surtout de la manière que nous avons vu, à moins qu'il n'ait voulu justifier du premier coup le titre modeste dont il s'est décoré. Comme ses frères, il est mis au collége; mais, à la différence de ses frères, il « s'y ennuie beaucoup et n'apprend pas grand'chose. » Cependant il finit par obtenir le second prix de physique. Devenu bachelier en dépit du grec et du latin, mais grâce à la physique, il étudie six ans la médecine à Paris et prend un goût prononcé pour la physiologie. M. Noël aurait-il voulu flatter délicatement M. Littré, médecin et physiologiste, en façonnant son héros sur cette docte ressemblance? Je ne sache pas ce-

pendant que le chef actuel du positivisme soit agronome. Sous ce rapport M. Adolphe différera de lui. Docteur en médecine, M. Adolphe succède au père Lagorgote, dont il épouse la fille Gorgotine, le jour même où le vacher Désir, devenu son associé, épouse Toinette, la fille du bonhomme Lapaille. Cela fait, le père et la mère de M. Adolphe, ses frères et ses sœurs, les parents de Gorgotine, en un mot presque tous ceux qui ont eu le malheur d'être cités par l'auteur des *Mémoires* sont impitoyablement par lui condamnés à mort : ils disparaissent successivement, sans que l'on sache trop pourquoi. Les associés de M. Adolphe restent seuls debout, respectés par la sombre divinité. Sans doute, l'auréole du positivisme les protége. C'est la leçon que M. Noël veut nous donner. Mais la vie n'est pas tout : la ferme prospère d'une manière étonnante. La prospérité est à son comble, lorsque « un nouveau personnage est entré en scène, » lorsque M. Amédée donne une direction nouvelle à l'exploitation que préside son oncle, M. Adolphe. Par les soins du neveu, on annexe à la ferme une sucrerie, puis « un moulin à blé en fonte. » Une sucrerie, un moulin à blé en fonte ! qu'est-ce que cela ? diront des ignorants. Eh bien ! avec cela, le lait et le miel coulent à pleins bords dans l'ancienne ferme du bonhomme Lagorgote, laquelle devient « la plus considérable du département. »

Il y fait bon vivre dans la ferme du père Lagorgote. Les fêtes mêmes n'y manquent pas, et quelles fêtes ! « Le fils aîné de Désir, appelé Graindorge, avait été, dès l'enfance, si bien instruit par son père à jouer du galoubet, que, prenant goût à la musique, il s'éleva du pauvre instrument paternel à la clarinette, puis au violon. » Graindorge va se former à Paris, il en revient artiste distingué ; Graindorge sera le virtuose de la ferme du père

Lagorgote. Froment, fils de M. Adolphe, se révèle peintre comme Graindorge s'est révélé musicien. Paris achève aussi de mûrir et de perfectionner son talent : Froment tiendra la palette à côté de Graindorge et de son violon. Ce n'est pas tout. Un jeune acteur de la Comédie Française, nommé Droz, qui n'avait pas reçu son nom à la ferme du père Lagorgote, y vient cependant avec Froment et Graindorge. Droz épouse Colzette, troisième fille de M. Adolphe, venue au monde pendant la saison des colzas, et fait de sa femme une comédienne de premier mérite. Avec de tels éléments, orchestre, acteurs, Froment, Graindorge, Droz et Colzette, on pouvait jouer la comédie dans la ferme du père Lagorgote. C'est ce qui eut lieu. On joua la comédie. La raffinerie fournit la salle, qui se remplit de spectateurs : tout le village, plus de quatre cents personnes vinrent applaudir la troupe comique grossie de M. Adolphe et de Désir, alors plus que sexagénaires. Il paraît que les acteurs étaient doués d'une fameuse mémoire, et parlaient avec une volubilité dont on n'a pas d'idée. Il n'y eut qu'une fête, et cependant « Colzette, par son récit et son jeu, donnait à nos vieux classiques et même à quelques-uns de nos contemporains un tel trait et un tel charme, que l'art dramatique devint, aux « yeux » de M. Adolphe, « le premier, le plus grand, le plus puissant des arts. » M. Adolphe ne fut pas le seul charmé. « Cette fête, dit-il, charma tout le village, qui véritablement en est resté depuis comme transfiguré et qui a pris en plus grande estime et plus grande affection que jamais toute notre famille. »

Heureux M. Adolphe ! tout ce qu'il touche devient or. La comédie, grâce à lui, contracte la vertu de transfigurer tout un village. Les villes n'ont jamais éprouvé de si merveilleux effets.

Plus tard, Froment eut une idée plus heureuse, si c'est possible. Il organisa un théâtre de marionnettes : « Le décor représentait la cour de la ferme : au fond de la maison, et sur les côtés, granges, écuries, étables. La porte de la maison s'ouvre, et l'on en voit sortir en blaude, en sabots, en bonnet de laine, une bêche à la main, Lagorgote lui-même suivi de Désir. Les deux bonshommes étaient si ressemblants, et Froment, sous le théâtre en les faisant manœuvrer, imitait si bien leur voix, leur démarche, leurs gestes, que l'illusion fut complète et qu'il se mêla même aux rires un peu d'émotion et d'attendrissement... « Mon tour arriva et celui de Gorgotine avec Toinette suivies de leurs dix enfants. Nous étions tous si drôles avec nos têtes de bois, bras et jambes articulés, les yeux fixes et le cou raide, que nous nous faisions peur en nous faisant rire... La scène finale mit le comble à tout. On y voyait Désir avec son galoubet, faisant danser à toute la colonie une gigue où nous sautions à la hauteur des toits. »

Quinze jours après, M. Adolphe, encore tout ému, écrivait : « Quelle fête, quelle joie, quels triomphes, quels enchantements ! qui saurait les décrire ? » Après cela, cet heureux mortel n'avait plus qu'à mourir. En effet, M. Adolphe mourut au bout de quelque temps, « comme sa mère était morte, pendant son sommeil, après une soirée calme et gaie. »

Rien ne troubla sa fin, ce beau soir d'un beau jour. Ainsi mourront Luzerne et Sainfoin, qui aujourd'hui sont à la tête de la ferme. Ainsi mourront tous les vrais positivistes, si le roman de M. E. Noël signifie quelque chose.

Mais est-ce bien la récompense réservée au fidèle positiviste, dont l'auteur a voulu faire le séduisant tableau ? M. Noël promettrait-il les trois récoltes, la comédie et les marionnettes à tous les disciples d'A. Comte ? La préface

des *Mémoires*, laquelle occupe l'un des derniers chapitres, indique l'intention qui a dirigé le rédacteur. « A l'heure où je rédige le présent chapitre, personne ne connaît un mot du livre..., on ignore même le titre..., je le garde pourtant, ce titre, parce qu'il contribuera, je le crois, à faire comprendre que notre colonie commença par les sentiments instinctifs, pour arriver progressivement à cet autre guide, la raison. » Les instincts commencent, la raison doit couronner. La perfection est dans l'accord des deux éléments. M. Adolphe représente le premier, de là son titre d'imbécile ; M. Amédée, qui est venu achever son ouvrage, représente la raison. M. Noël met à la fin ces paroles dans la bouche d'un vieillard « du pays » : « Les maîtres de cette ferme ont grandi et fleuri comme des arbres, parce qu'il était dans leur nature de grandir et de fleurir, parce qu'ils ont suivi docilement et doucement la loi de leur nature. » Et l'auteur ajoute : « La loi de leur nature était, en effet, de toujours acquérir en savoir, en expérience, en richesse, en libre expansion, en puissance, en bonheur... ; ils ont suivi cette loi. »

Suivre ses instincts, puis les couronner par la raison, n'est peut-être pas une règle spéciale au code positiviste ; c'est la règle générale de ceux qui n'en ont pas. Pour les autres, la raison ne vient pas à la fin, elle vient au commencement ; elle ne suit pas, elle précède ; elle ne couronne pas, elle corrige, elle redresse, elle condamne ou approuve. Sa décision précède la résolution sollicitée par l'instinct. Sans cela, et malgré les plus beaux romans du monde, les instincts ne créent pas des fermes modèles, ils produisent des fous ou des criminels. Si la règle formulée par M. Noël n'est pas exclusivement positiviste, du moins son héros et les gens qu'il lui associe, l'appliquent en vrais positivistes. Dans ce pêle-mêle d'hommes et de

bestiaux, tous ont la tête obstinément tournée vers la terre : jamais un mot, une pensée, un sentiment, un soupir qui élèvent : tout est bas, tout est rampant ; l'âme et Dieu ont totalement disparu, pas l'ombre d'allusion qui les rappelle de loin ; il n'est pas même jusqu'à ce gros bonheur où se délecte l'imbécile, qui ne soit une protestation tacite contre la vie future, c'est-à-dire contre l'âme et Dieu. C'est la mise en pratique du grand principe des propriétés irréductibles, lequel se traduit ainsi : « Nous ne connaissons que la matière, » et s'applique de la sorte : « Occupons-nous exclusivement de ce que nous connaissons, et moquons-nous du reste. » M. Noël formule cette même pensée d'une autre manière. Il cite les derniers mots écrits par son imbécile : « Instinct, raison, qui me préoccupez, vous avez été successivement et parfois tous les deux ensemble, le fond de ma vie... Mais, je le sens, l'heure ne peut être éloignée où tout cela doit prendre fin, si le mot *fin* peut s'appliquer à quelque chose dans cet univers infini. » Après quoi l'auteur ajoute par forme d'épilogue : « L'instinct, ici, laisse un peu d'espérances, la science se tait ; elle ne nie ni n'affirme, c'est pour elle l'*inaccessible*. Restons-en là. » Ce *restons-en là* est magnifique ; c'est le sous-entendu perpétuel des *Mémoires d'un Imbécile ;* c'est par là que l'imbécile a été un vrai positiviste en pratique. Il l'était aussi en théorie.

Nous trouvons dans ses *Mémoires* une correspondance avec un M. Édouard, et une sorte de méditation qu'il se permit une fois. Qu'on nous permette d'en citer quelque chose. Le positivisme de l'imbécile s'y montre à nu, et d'autre part nous verrons mieux encore combien l'auteur a horreur du beau littéraire.

Lettre d'Édouard. — « Oui, vraiment, ma brochure sur la contractilité est prête ; mais je la garde en porte-

feuille... car j'ai besoin d'avoir ton avis sur plusieurs points essentiels. Je ne fais à peu près bien que ce que je fais avec toi... Il est vrai qu'en ceci je confonds avec toi la ferme tout entière avec ses habitants, mâles et femelles, et même avec ses bestiaux, ses champs, ses fumiers, ses moissons.

« ... Je te remercie et te félicite beaucoup de tes notes *sur quelques phénomènes inobservés de la digestion chez les ruminants*... S'il vous mourait quelque jour une truie pleine, envoie-moi les petits ; c'est en les étudiant à l'état fœtal qu'on a quelque chance de découvrir les tenants et les aboutissants de cet animal qui semble isolé de tous les autres... Tout à toi et aux tiens. »

A Édouard. — « Au diable la contractilité ! je te voudrais occupé d'autre chose, et d'autre chose plus digne de toi ! la contractilité, je le sais, a son importance, puisqu'il n'y a guère entre la vie végétale et la vie animale que ce point distinctif et que même, selon toi, il n'y en a pas d'autre, ce que je veux bien accorder... Je voudrais qu'ayant interrogé la mathématique..., puis la science astronomique..., puis la physique..., la chimie..., je voudrais qu'ayant passé en revue ces sciences inférieures, tu prisses à partie la science supérieure qui les continue, les contient, les complète, c'est-à-dire la science de la vie en ses diverses branches, et qu'enfin tu osasses nous dire s'il y a lieu de fonder sur ces inébranlables assises : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, une science sociale... Ton vieil ami en bêtise et en science. »

C'est ici le positivisme en sa fleur. La contractilité nous est présentée comme la propriété irréductible des êtres vivants, ce phénomène merveilleux qui donne le dernier coup aux fantaisies spiritualistes. La fameuse hiérarchie

des six sciences fondamentales est exposée ensuite avec un grand *desideratum*. Je ne sais si M. Noël trouvera grâce auprès des siens pour n'avoir pas osé affronter l'horrible barbarisme que se permet M. Comte en inventant le terme de *sociologie*. A-t-il bien le droit d'être si dédaigneux ?

Autre lettre. — « ... La parole en ce moment n'est pas donnée aux sages. » Voilà pourquoi M. Adolphe rompt le silence. « Reste à ta chère agriculture, reste à tes études sur les ruminants, et je m'en tiendrai, moi, à la contractilité. »

A Édouard. — « Oui je resterai à mon agriculture, je resterai à mes ruminants ; mais je n'en continuerai pas moins de penser que les grandes voix doivent se faire entendre dans les grandes crises ! les grandes voix seront désormais celles qui résumeront les vérités scientifiques... La révélation, c'est la science aujourd'hui qui nous la fait entendre. » Ce fut le tort de M. Comte de se donner la mission dont M. Adolphe veut revêtir M. Édouard. Il n'appartient qu'au génie de formuler les grandes lois qui dominent les sciences. Mais il n'y a rien de si contraire au génie que de se destiner un tel rôle. Car se poser en génie est le signe ridicule de la présomption et de l'impuissance. M. Adolphe ne sent pas cela ; il est, lui, parfaitement dans son rôle.

M. Adolphe eut la chance de méditer une fois et voici quelque chose de ce qui alors lui passa par la tête : « La science depuis quatre-vingts ans a si vite transformé les choses, que la cervelle humaine n'a pu suivre ; l'hébêtement héréditaire a tout entravé. Nos malheureux pères ont été tenus dans un tel état d'étroitesse, d'inaction cérébrale, d'éducation baroque, que, subissant les lois de l'atavisme, nous n'avons pu être complétement les

hommes du nouveau monde. » Le positivisme, cette grande révélation qui aura son plein épanouissement dans le XXe siècle, si du moins les espérances de M. Adolphe ne sont pas illusoires, le positivisme trouve de la peine à s'implanter dans la génération présente. Quelques têtes d'élite, quelques cerveaux, qui heureusement se sont trouvés vides au moment de son apparition, lui ont seuls fourni le champ biologique où il se développe en ce moment vaille que vaille. Hélas ! pouvait-il en être autrement ? Nous souffrons des malheurs de nos pères : ils nous ont transmis par voie d'hérédité des cerveaux remplis des instincts les plus fâcheux, les moins sympathiques à la révélation nouvelle. Ah ! si nos aïeules avaient toutes été comme celle de M. Pichard, et sans doute aussi comme celle de M. Noël ! Mais consolons-nous : grâce à la sélection cérébrale, dans moins d'un demi-siècle, le désordre disparaîtra, les cerveaux naîtront conformés à la plus grande satisfaction des ombres de M. Comte, de M. Littré et de M. Adolphe, sans le moindre instinct *théologique* ou *métaphysique*, exactement comme ceux des singes. Cette perspective fait tressaillir d'aise le bon M. Adolphe, qui s'écrie : « Ah ! vous pleurez, bonnes gens, de ce que la science tend, dites-vous, à montrer que le monde n'est pas sorti d'un miracle ; mais, au lieu de pleurer, riez donc en voyant que le monde est lui-même un miracle. »

M. Adolphe a raison. Ce que nous raconte M. Noël, aussi bien que ce que M. Pichard nous enseigne, mérite un éclat de rire. Le catéchisme et le roman n'ont de sérieux que le ton. L'intention même des auteurs est comique. L'un veut nous apprendre à penser, l'autre veut nous apprendre à agir ; le premier prétend régler nos convictions, le second régler notre conduite. Comment, M. Pi-

chard, pouvez-vous songer à diriger nos pensées, vous qui êtes dans l'impuissance de savoir s'il y a quelque pensée dans nos têtes ou même dans la vôtre; car vous ne connaissez, c'est vous-même qui nous l'avez dit clairement, vous ne connaissez que ce que vous pouvez voir ou toucher? Et vous, M. Noël, comment avez-vous formé le dessein de réformer notre vie et de nous couler tous dans le moule de votre imbécile, vous qui croyez la *contractilité* la dernière raison des phénomènes de l'animal, c'est-à-dire de l'homme ? Notre volonté, nos déterminations, nos actions sont affaire de *contractilité* ; et la contractilité ne dépend pas de nous : elle nous domine, nous fait ce que nous sommes, de telle sorte que les conseils de M. Noël sont de ceux qu'emporte le vent. Il nous semble que lorsqu'on a le malheur de se perdre dans de semblables impasses et de ne pas s'en apercevoir, il serait convenable de parler moins haut. On sait que le haut parler peut s'accorder très bien avec un langage bas.

L'ouvrage de M. Pichard et celui de M. Noël, on le voit maintenant, n'ont pas de petits défauts : ils sont du nombre de ceux qu'on ne classe ni en philosophie, ni en littérature. S'ensuit-il qu'ils soient inoffensifs? Les *propriétés irréductibles* et la *hiérarchie scientifique* n'exercent pas un attrait bien séduisant; je doute même que les cinq satisfactions que M. Pichard promet à son catéchumène et les trois récoltes de M. Noël, rehaussées d'un théâtre de marionnettes, puissent déterminer « un mouvement quelconque dans les masses. » Le positivisme est faible par son côté *positif* ; mais, hélas ! par son côté négatif il est très fort. Ses affirmations laissent froid, il n'en est pas ainsi de ses négations. Il est dangereux, souverainement dangereux, parce qu'il trouve dans le cœur humain un complice : ce complice est la concupiscence,

dont le dogme de l'existence de Dieu et de l'âme est le frein le plus puissant. Une doctrine qui prétend, au nom de la science, que rien n'est réel en dehors de la matière, aura facilement gain de cause parmi des gens qui ne souhaitent pas autre chose pour se mettre en paix avec leur conscience. A ce titre, nous ne craignons pas de le dire, la propagande positiviste est un danger public. Si un athée peut être honnête à la rigueur, il n'est pas de crime que l'on n'ait à redouter d'un peuple qui ne croit plus ni à l'âme, ni à Dieu.

CHAPITRE VI

LA RELIGION POSITIVISTE.

Dans un procès occasionné par la succession d'Auguste Comte, M. Allou, avocat des exécuteurs testamentaires, a fait une révélation au public : « J'ai voulu visiter le temple de *l'Humanité*, dit-il, j'ai voulu voir la maison où est mort Comte. C'est, je crois, au n° 10 de la rue Monsieur-le-Prince. L'appartement est au premier étage ; on traverse une antichambre, une salle à manger ; il y a une table, un buffet sur lequel sont encore une balance et des poids qui servaient à Auguste Comte pour mesurer ses aliments. Puis on passe dans un salon où se trouvent le portrait d'Auguste Comte et celui de Clotilde de Vaux, le portrait de Congrève, le portrait de M. R. Constant Rebecque, je crois. Tout le mobilier est d'une simplicité extrême. Le canapé, le fauteuil qui servaient à Auguste Comte sont là. Le cabinet vient ensuite avec ses grandes bibliothèques ; d'un côté les poëtes, de l'autre, les philosophes et les historiens. Plus loin, la chambre à coucher, le lit ; les draps y sont encore et jusqu'au coussin sur lequel la tête de Comte était appuyée quand il a rendu le dernier soupir. Puis au fond de l'alcôve, un tableau dû à un pinceau qui n'était pas bien habile, mais qui est sincère et émouvant, le pinceau d'un élève sans doute ; il représente Auguste Comte étendu

dans son lit, ayant auprès de lui sa servante, sa fille adoptive. »

C'est la destination et non la forme de l'édifice qui constitue le temple ; il importe de le dire, car la description que nous venons de reproduire déroute l'imagination. M. Allou a eu raison de qualifier comme il l'a fait l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince. M. Comte en effet a vraiment institué une religion, et c'est en ce lieu que ses fidèles se réunissent pour en accomplir les divers rites (1).

Nous devons prendre les choses d'un peu haut, afin de comprendre l'œuvre la plus originale de ce maître original. Le dieu, le culte, le but, les promesses de cette religion viendront naturellement à leur place.

Il est une chose que M. Comte a passablement bien comprise, c'est que l'homme est naturellement indigent à divers points de vue, mais surtout au point de vue de la morale. Cette indigence résulte de l'antagonisme des instincts égoïstes et des instincts bienveillants, les premiers l'emportant d'ordinaire sur les derniers. Un coup d'œil sur le catalogue des péchés et sur les causes qui les provoquent suffit pour en convaincre du premier coup. Les disciples de M. A. Comte attribuent à leur maître l'honneur d'avoir découvert dans l'homme ces deux ordres de sentiments. Son successeur officiel dans l'ordre religieux, M. Pierre Lafitte, va même jusqu'à dire, suivant M. André Poëy (2), que cette découverte « est la plus

1. Il est juste d'ajouter que l'appartement où est mort A. Comte n'est, suivant toute probabilité, qu'une chapelle provisoire. Le temple de l'*Humanité* sera construit plus tard sur de grandes proportions, lorsque la nouvelle église se sera suffisamment multipliée.

2. *Le Positivisme*, par A. Poëy, p. 85. — M. A. Poëy est un positiviste américain, entré définitivement dans l'orthodoxie, après avoir longtemps suivi le schisme de M. Littré. Nous aurons occasion de le citer plusieurs fois dans cette étude.

grande qui ait été faite dans les temps modernes. » Il est cependant de notoriété publique, depuis bien des années, que l'homme s'aime naturellement et qu'il a pour ses semblables un amour, sinon aussi vif, du moins aussi naturel. Ce que M. A. Comte a réellement découvert, c'est l'affreux barbarisme sous lequel il défigure un des plus nobles sentiments : nous l'avons déjà dit, il l'appelle l'*altruisme*.

Quoi qu'il en soit de la découverte, le chef du positivisme constate avec une sagesse peu rare « que nos instincts personnels sont les plus énergiques, qu'ils président à un office purement (disons : en bonne partie, pour rester dans la vérité) organique dans nos viscères végétatifs, et que, par suite, leur activité est toujours en action et continue. » Manger, boire, dormir, digérer, etc., etc., sont des besoins toujours en éveil, du moins à tour de rôle, et toujours excités par l'exercice incessant « des viscères végétatifs. » — « Les instincts altruistes, » au contraire, « malgré la spontanéité de nos meilleurs mobiles, malgré le charme même que l'on éprouve dans leur exercice, » ne s'épanchent pas en un flot régulier et constant, ils sont intermittents, et, par cela seul, beaucoup moins énergiques que leurs rivaux. De là, prédominance de « l'égoïsme » sur « l'altruisme ; » de là, nécessité rigoureuse de l'effort, que dis-je ? d'un secours extérieur pour arriver à renverser les rôles, à faire prédominer « l'altruisme » sur l'égoïsme. — « C'est ainsi que l'on explique cette nécessité constante que l'homme éprouve à rechercher par la *prière*, hors de lui, une assistance propre à le maintenir dans la bonne voie. (1)» M. A. Poëy parle ici presque comme un chrétien. C'est

1. *Ibid.*, p. 125.

que son maître, en ce point de sa doctrine, s'est surtout souvenu du son livre favori, *l'Imitation de Jésus-Christ.* On reconnaît sans peine, sous cette lourde phraséologie, la lutte de la chair contre l'esprit, de la sensualité contre la charité, de l'homme animal contre l'homme spirituel, et la victoire assurée au premier adversaire sur le second, à moins d'un secours venu d'en haut. Nous ne pouvons donc qu'approuver ce que proclame ici M. André Poëy au nom de M. A. Comte : « L'homme ne peut rester dans la bonne voie, à moins d'un secours obtenu par la *prière.* » Mais l'accord ne s'étend pas plus loin.

D'où peut venir cette assistance dont on affirme la nécessité ? Assurément, d'un être plus puissant que nous, capable de nous secourir, de suppléer à notre indigence. La prière qui s'adresserait à un être aussi faible ou aussi indigent ne serait pas seulement inefficace, elle serait ridicule. Le commun des hommes s'adresse à Dieu, et nous croyons qu'il fait bien; car Dieu seul a le pouvoir d'aider la faiblesse de l'intelligence et de la volonté. Mais les positivistes ne peuvent pas faire comme le commun des hommes. En vertu des dogmes de leur philosophie, ils sont obligés de rester indifférents entre l'athéisme et le théisme ; ils font profession d'ignorer s'il y a un Dieu. Aussi leur embarras n'a pas été léger,lorsqu'ils ont essayé de donner une direction à leur indispensable prière. Voici comment ils ont cru sortir de l'impasse.

M. A. Comte s'est façonné une sorte de divinité *positive*, en invitant ses disciples à suivre son exemple. Le positivisme, dit M. A. Poëy (1), substitue « l'humanité à Dieu, sans oublier jamais ses services provisoires : *diis extinctis Deoque successit Humanitas.* » Qu'est-ce que l'Humanité ? Le maître répond : « l'ensemble continu des êtres con-

1. Page 101.

vergents.» Parole solennelle que M. Poëy interprète ainsi qu'il suit (1) :

« La religion de l'Humanité, c'est le règlement et le ralliement de l'existence individuelle et collective qui instituent l'*unité humaine.* » Et plus loin : « Le culte systématique de l'Humanité embrasse la phrase concrète : la célébration du passé ; — la phrase abstraite : la célébration de l'avenir. La commémoration du passé est destinée à développer l'esprit historique et le sentiment de continuité. La consécration de l'avenir développe les mœurs positives en caractérisant l'existence finale par la solennelle idéalisation du Grand-Être, dont il apprécie les liens fondamentaux, les états préparatoires et les fonctions normales. »

On dira peut-être du texte et de l'interprétation que c'est la nuit éclairée par les ténèbres. Le positivisme nous menace d'une invasion de haut allemand. Néanmoins nous croyons qu'il y a sous ce langage sans nom, un sens, sinon quelque sens. Essayons de l'extraire.

L'humanité se distribue comme le temps en trois époques : le passé, le présent et l'avenir. L'humanité du présent est celle qui adore, celle qui est adorée c'est celle du passé et c'est surtout celle de l'avenir. Mais ces deux membres du dieu positiviste sont dans des conditions bien différentes, l'un n'étant plus et l'autre n'étant pas encore. L'humanité du passé a *convergé* vers l'humanité du présent, ou, en d'autres termes, nous a préparé les biens dont nous jouissons. Ainsi, pour commencer par le principal, nous devons la vie à nos parents qui la devaient à leurs parents. Dans un ordre qui a aussi son importance, nous devons le pain à quelque Cérès inconnue, le vin à Noé, l'art de la chasse à Nemrod, nos procédés culinaires à des

1. Page 87.

générations entières de cuisiniers, l'écriture aux Phéniciens, la parole au premier singe qui s'avisa d'articuler ses cris, etc., etc. En un mot, nos jouissances à nous, humanité du présent, sont la résultante de l'activité déployée, pendant des siècles de siècles, par l'humanité du passé. L'humanité de l'avenir n'a rien fait de semblable, cela se conçoit. Mais nous, qui sommes l'humanité du présent et qui bientôt entrerons dans l'humanité du passé, nous devons faire pour l'humanité de l'avenir comme l'humanité du passé a fait pour nous. Pour cet effet comprenons le passé et dévouons-nous à l'avenir. C'est en cela précisément que consiste la religion positiviste. Mais l'humanité n'est pas susceptible d'un culte aussi noble, à moins de subir certaines retouches sur ses deux faces.

D'abord l'humanité du passé pourrait difficilement revivre tout entière dans l'esprit du fidèle. Les millions et les millions d'individus qui l'ont composée, se sont engloutis dans le néant. Quelques centaines de noms surnagent seuls au-dessus du naufrage universel. Et cependant la mémoire la plus heureuse ne peut qu'à grand' peine leur offrir un asile! Ce n'est pas tout, un bon nombre, sur ce petit nombre, sont indignes de tout culte, soit parce qu'ils ont été inutiles, soit surtout parce qu'ils ont été nuisibles à l'humanité de l'avenir. M. A. Comte n'a pas manqué, comme il le devait, de faire subir des mutilations aux pitoyables restes de l'humanité du passé ; un calendrier liturgique a soigneusement été dressé dans ce but. Nous devons le faire connaître.

L'année liturgique de M. Comte comprend treize mois de vingt-huit jours, avec un jour complémentaire à la fin du treizième mois : les années bissextiles ont deux jours complémentaires. Les treize mois prennent les noms de *Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César,*

Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Guttenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric et *Bichat.* Moïse est consacré à la *Théocratie initiale,* Homère à la *Poésie ancienne,* Aristote à la *Philosophie ancienne,* Archimède à la *Science ancienne,* César à la *Civilisation militaire,* Saint-Paul au *Catholicisme,* Charlemagne à la *Civilisation féodale,* Dante à l'*Épopée moderne,* Gutemberg à l'*Industrie moderne,* Shakespeare au *Drame moderne,* Descartes à la *Philosophie moderne,* Frédéric à la *Politique moderne* et Bichat à la *Science moderne.* Les mois sont divisés en quatre semaines. Les jours de la semaine gardent leurs noms, excepté dans la quatrième, où ils deviennent : *Maridi, Patridi, Filidi, Fratridi, Domidi, Matridi, Humanidi.* Nous supposons que *Maridi* veut dire : *jour du mari,* et *Domidi* : *jour du maître* ou *de la maison.* M. Comte déroute l'étymologie en composant ses barbarismes.

Ce calendrier offre des particularités curieuses. Ainsi, dans le mois de *Saint-Paul,* M. Comte veut que ses disciples vénèrent la mémoire de saint François-Xavier et d'Ignace de Loyola, et dans le mois de *Frédéric,* il leur fait transporter les mêmes hommages à d'Aranda et à Pombal ; de même encore, dans le mois de *Descartes,* Campanella est honoré le samedi et saint Thomas d'Aquin le dimanche. L'humanité de Comte n'est pas épurée à la manière d'un cristal ; elle comprend encore des éléments fort étonnés sans doute de se trouver ensemble. Pour plus de clarté, donnons un mois tout entier comme exemple.

Huitième mois.

DANTE. — L'ÉPOPÉE MODERNE.

Lundi.	1 Les troubadours	8 Léonard de Vinci	15 Froissart	22 Maridi.	Pétrarque
Mardi.	2 Bocace	9 Michel-Ange	16 Camoëns	23 Patridi.	Thomas A-Kempis
Mercredi.	3 Rabelais	10 Holbein	17 Les Romancistes espagnols	24 Filidi.	Mme de Lafayette
Jeudi.	4 Cervantès	11 Poussin	18 Châteaubriand	25 Fratridi.	Fénelon
Vendredi.	5 La Fontaine	12 Murillo	19 Walter-Scott	26 Domidi.	Klopstock
Samedi.	6 Foé	13 Teniers	20 Manzoni	27 Matridi.	Byron
Dimanche.	7 ARIOSTE	14 RAPHAEL	21 TASSE	28 HUMANIDI.	MILTON

Le docteur Bourdet, à qui nous empruntons ce tableau (1), ne manque pas d'exalter ce calendrier au-dessus de celui de l'Église catholique. « Confondant, dit-il, tous les mérites en un seul, et faisant une vertu absolue avec toutes les différentes qualités de ses saints, il (le catholicisme) éloigna beaucoup de mémoires glorieuses et ne permit la reconnaissance qu'après une période assez longue pour dérouter l'esprit, refroidir le cœur et amener une déplorable anarchie dans le panthéon de ses héros. »

Il est amusant de voir une secte composée à peine de deux douzaines de rêveurs parler sur ce ton d'une société religieuse qui compte des millions de membres et qui jouit d'une vitalité incomparable depuis dix-huit siècles. Le catholicisme « éloigna », « permit » : il n'est plus. Il ne permit la reconnaissance qu'après une période assez longue ; ce que ne fait pas le naissant positivisme, puisque son calendrier liturgique s'ouvre par les noms de Prométhée, d'Hercule, d'Orphée et d'Ulysse. De même la religion de Comte est bien loin « d'amener une déplorable confusion dans le panthéon de ses héros » ; car on y voit pêle-mêle Moïse et Mahomet, Bouddha et saint

1. *Vocabulaire des principaux termes de Philosophie positive*, Paris, 1877.

Paul, Rabelais et saint Augustin, Cromwell et saint Louis, Voltaire et Jeanne d'Arc. Ajoutons que les animaux mêmes, quoiqu'ils n'aient pas de place dans le calendrier. font partie de l'Humanité de M. Comte. Car l'Humanité est « l'ensemble des êtres convergents », animaux, plantes et minéraux. Le travail d'épuration ne s'arrêtait pas aux hommes. M. A. Comte a chaleureusement recommandé aux siens de détruire toutes les plantes et tous les animaux dont l'utilité n'est pas reconnue. Il enveloppait dans sa réprobation jusqu'aux étoiles fixes. Hâtons-nous d'ajouter que, s'il veut qu'on néglige ces astres inutiles, il n'en impose pas la destruction.

Telle est l'humanité du passé, rangée et épurée pour servir au culte positiviste. C'est ce qui, dans la langue de ces néophytes, s'appelle l'*Humanité concrète*. Quant à l'humanité de l'avenir, la difficulté ne consiste pas à l'épurer, mais à la saisir par quelque bout. Comment se figurer ce qui n'est pas encore et ne peut se prévoir ? M. A. Comte se tire d'affaire au moyen d'un tour ingénieux. Il choisit une personne réelle, existante, concrète, une femme remarquable par ses qualités extérieures et par ses qualités morales. Pas n'est besoin que l'objet du choix y consente, ni même qu'il en soit informé. Le rôle qu'il est destiné à jouer n'exige pas sa présence. Il sert de type à une idole imaginaire, voilà tout. Le positiviste est obligé de lui dresser un autel dans son imagination, de s'exercer à se représenter son image avec la plus grande vivacité possible, sans toutefois tomber dans l'hallucination. Devant cette image, l'adorateur oublie quelle en est la réelle origine, il se figure voir l'humanité, l'humanité revêtue d'une forme assez sensible pour recevoir les hommages d'un positiviste : la divinité du

nouveau culte se trouve de la sorte convenablement façonnée. Madame Clotilde de Vaux est restée célèbre dans les annales du positivisme. C'est à cette dame, du reste bonne chrétienne, que M. A. Comte adressa longtemps son culte imaginaire dans son temple imaginaire. M. A. Poëy fait allusion à ce procédé liturgique, lorsqu'il écrit : le positivisme substitue « les anges gardiens et humains aux anges divins, — ayant toujours présente dans notre esprit, par un effort mental, l'image élevée et pure de l'Etre le plus respecté et le plus chéri ; agissant constamment comme si nous avions à craindre son blâme ou à mériter son approbation. »

Nous parlons d'une seule femme « concrète » servant de type à une image idéale de l'Humanité, parce que M. Comte s'adonna presqu'exclusivement au culte de Madame Clotilde de Vaux. Cependant ses préceptes s'étendaient plus loin. « Les objets de l'adoration privée, dit Stuart Mill, sont la mère, la femme et la fille, représentant chacune séparément, le passé, le présent et l'avenir, et provoquant l'exercice actif des trois sentiments sociaux, vénération, attachement et bonté. »(1) Séparé légalement de sa femme et n'ayant pas de fille, M. Comte adjoignit à sa mère Madame de Vaux pour lui tenir lieu d'épouse, et Sophie sa servante, qu'il adopta comme fille spirituelle. La mère et la fille adoptive semblent n'être citées que pour mémoire. De fait, l'épouse spirituelle reçut tout l'encens du grand prêtre du positivisme. Il paraît même que M. Comte aurait eu l'intention d'imposer cette divinité à tous ses fidèles. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le plaidoyer de M. Griolet pour Madame Comte qui demandait l'annulation du testament de

1. Page 99.

son mari : « Le but principal de M. Comte est d'assurer, avec la transmission de tout ce qu'il possède à la religion de l'humanité, la conservation des reliques de Clotilde de Vaux, qui devront être transportées au premier temple de l'humanité, et spécialement du fauteuil rouge où Clotilde de Vaux avait coutume de s'asseoir et que M. Comte avait érigé en autel domestique. »

L'Humanité de l'avenir représentée par une ou trois femmes complète, avec l'humanité du passé, le dieu du positivisme. C'est, dans le langage des positivistes, l'humanité abstraite. A ce dieu, M. Comte ajoute « le Grand-Fétiche », qui est la terre, et « le Grand Milieu », qui est l'espace. Mais nous ne voyons pas quel rôle ces deux grandes choses jouent dans sa religion.

Maintenant le dieu est prêt à recevoir les hommages de ses adorateurs. A l'humanité du passé ou concrète s'adresse le culte public. Il « se compose, dit encore Stuart Mill(1), d'une série de célébrations ou de fêtes, au nombre de quatre-vingt-quatre par an, lesquelles sont disposées de manière à ce qu'il s'en rencontre au moins une chaque semaine. Elles sont consacrées à la glorification successive de l'humanité elle-même, des divers liens politiques et domestiques qui existent parmi les hommes, des phases successives de l'évolution passée de notre espèce, et des différentes classes en lesquelles le gouvernement de M. Comte divise le genre humain. De plus, la religion de M. Comte a neuf sacrements, qui consistent dans la consécration solennelle faite par les prêtres de l'humanité de toutes les grandes transitions de la vie : l'entrée dans la vie même, ainsi que dans chacune des phases successives : éducation, mariage, choix d'une profession, et

1. *A. Comte et le Positivisme*, p. 160.

ainsi de suite. Parmi ces phases se trouve la mort, qui reçoit le nom de transformation, et est considérée comme le passage de l'existence objective à la subjective. » C'est à cela que se bornent les espérances du fidèle positiviste et les promesses de sa religion. La vie présente, qui est la vie objective, si elle s'écoule dans la sainteté que comportent les croyances de cette religion, se termine dans une vie subjective, c'est-à-dire va prendre place dans la mémoire des fidèles survivants. Tel est le paradis que M. Comte assure à ses disciples. M. Stuart Mill continue: « On doit enseigner aux hommes à attendre ceci comme la récompense suffisante de toute une vie dévouée au service de l'humanité. Sept ans après la mort arrive le dernier sacrement : un jugement public, rendu par le sacerdoce, sur la mémoire du défunt... Trouvé méritant, il est solennellement incorporé au Grand-Être et ses restes sont transportés du lieu destiné à la sépulture civile dans celui consacré à la sépulture religieuse, « dans le bois sacré qui doit entourer chaque temple de l'humanité. »

Le culte privé s'adresse à l'humanité de l'avenir, à l'Humanité abstraite. Il prend plus spécialement la forme de la prière, quoique le culte public soit au fond une prière de même sorte.

La prière, on le sait, est tantôt vocale et tantôt mentale. La prière vocale du positiviste est comprise dans la formule suivante : — « L'amour pour principe, — l'ordre pour base, — le progrès pour but. » — C'est l'épigraphe même du livre de M. A. Poëy, qui a voulu sacrer son ouvrage par ce symbole cabalistique. Le positiviste doit le répéter fréquemment, comme le disciple de Mahomet répète : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. » Il ne paraît pas qu'il soit obligé de rouler en

même temps un gros chapelet entre ses doigts. Mais, s'il est bien fidèle aux recommandations du maître, il prononce les trois membres de la formule sacrée, en se touchant successivement trois membres principaux du corps, nous ne saurions dire lesquels.

La prière mentale s'adresse à « l'image élevée et pure de l'Être le plus respecté et le plus chéri. » Elle ne demande pas moins de deux heures chaque jour. Le fidèle doit s'y livrer avec ardeur trois fois : au moment du lever, pendant les heures de travail et le soir dans son lit. Le premier exercice se fait à genoux, le dernier évidemment dans une position horizontale ; nous devons conjecturer que le deuxième se fait debout. La prière est mentale, non pas en elle-même, mais seulement dans ce qui la prépare, dans l'évocation de la divinité, par exemple, et dans le choix des pensées. Mais la formule de la prière, que chacun doit composer pour son propre compte, est prononcée de vive voix. « Il est permis d'y faire des additions, ou d'y apporter des modifications, non pas d'une façon arbitraire, mais seulement lorsqu'on y est amené par un motif suffisant. On peut l'entremêler de passages tirés des meilleurs poëtes, quand ils se présentent spontanément à l'esprit, en raison de la manière heureuse dont ils expriment le sentiment de l'adorateur. » Par exemple, nous pouvons le supposer, un adorateur aux sentiments mélancoliques entremêlera sa prière de la *Chute des feuilles*, et un adorateur d'une humeur un peu folichonne répétera quelques strophes de la *Ballade à la lune*.

Mais la difficulté consiste moins à composer la prière, qu'à trouver une oreille qui l'entende. Ni l'Humanité du

1. Page 160.

passé, ni l'Humanité de l'avenir, telles que le maître les a façonnées, ne sont convenablement constituées pour cela. L'époque n'est plus où le barbier du roi Midas pouvait se mettre en relation de pensées avec un trou creusé dans la terre. Le dieu des positivistes est un fantôme de l'imagination, moins qu'un trou. La prière la plus fervente et la plus heureusement formulée devant lui s'évanouit dans le vide, comme le rugissement du lion dans le désert. Autant en emporte le vent. Le fidèle positiviste a-t-il donc perdu sa peine ? Ah ! qu'il est loin de le croire !

D'abord sa prière n'est pas une demande, elle ne s'adresse à personne, quoique M. A. Poëy semble écrire le contraire. « La prière positiviste, dit-il, s'adresse à un être réel, l'Humanité » (1). La direction est aussi réelle que le terme. Lorsque, dans son *Dictionnaire*, M. Littré définit la prière : « une demande faite avec une sorte de soumission et à titre de grâce, » M. Littré parle suivant le sens commun, et non au sens de ses frères orthodoxes. « La prière, dit le docteur positiviste Audiffrent, cité par M. A. Poëy (2), n'est plus une demande intéressée, c'est une noble aspiration de l'âme vers tout ce qui est digne d'être aimé. » Ainsi considérée, la prière n'est plus l'acte religieux fort bien défini par M. Littré ; ce n'est plus qu'une sorte d'ascétisme moral, ayant pour objet de perfectionner par l'exercice les sentiments de l'ascète positiviste. C'est en ce sens que tout le culte positiviste, les sacrements et les fêtes célébrées en l'honneur de l'Humanité concrète, sont une prière. Il ne nous appartient pas d'examiner comment cela s'accorde avec ce

1. Page 125.
2. Page 126.

qui est dit à la page précédente, comment cela satisfait à la nécessité constante que l'homme éprouve à rechercher par la prière, *hors de lui*, une assistance propre à le maintenir dans la bonne voie. Hercule lui-même ne délivrerait pas le positivisme de toutes les contradictions qui le rongent. En définitive, à l'aide de certaines pratiques, le positiviste s'inspire de l'exemple du passé pour travailler au bonheur de l'avenir : « l'image de l'Être le plus respecté » lui sert à exalter son dévouement. C'est ce qu'il entend par *sa prière*. Sous sa forme olympienne, le passage de M. A. Poëy, que nous avons cité plus haut pour interpréter la définition de l'Humanité inventée par le maître, ce passage ne signifie pas autre chose. Nous osons même penser que tous les efforts d'imagination des positivistes devant l'image de « l'Être le plus respecté » ne valent pas, pour le bonheur de l'Humanité, le morceau de pain que va quêter la Petite Sœur des Pauvres. Cependant, à la vue de tout ce que renferme *sa prière*, M. A. Poëy, transporté d'enthousiasme, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Voilà le *fin mot* de la vraie découverte d'Auguste Comte. On comprend maintenant pourquoi la philosophie positive est réellement le *nec plus ultra* des philosophies (1). »

Ce n'est pas nous qui nierons que le dévouement au prochain, même confondu avec la prière, même défiguré sous l'horrible nom d'*altruisme*, ne soit une fort belle chose, une partie essentielle de la morale. Nous comprenons, jusqu à un certain degré, que M. A. Poëy en ait l'âme ravie et demande s'il est « possible d'invoquer une morale plus pure. » Malheureusement il écrit plus loin (2) : « Nous rendons pleine justice aux hommes et

1. Page 127.
2. Page 135.

aux choses ; nous faisons plus, nous justifions tous les crimes qui ont souillé la surface de la terre. » Une morale qui *justifie* tous les crimes qui ont *souillé* la surface de la terre est une morale d'une pureté singulière, elle ressemble à la morale comme la nuit au jour. Notre positiviste a peu de raison d'en être fier, mais il est conséquent. Car, d'après la doctrine de son école, « les événements humains et ceux du monde sont soumis à un ordre immutable (1). » Ce qui est « soumis à un ordre immutable » n'a ni bonté ni malice morale. Dans ce système, le crime vaut la vertu et la vertu le crime. Voilà donc à quoi se réduit « la pure morale du positiviste, » à la négation de la morale.

M. Comte s'était constitué le grand-prêtre de sa religion. Ce grand-prêtre prit son personnage tellement au sérieux, qu'il fit jusqu'à des prophéties. Nous les trouvons résumées dans le plaidoyer de M. Griolet. « Quant à sa politique, il (M. Comte) a marqué avec précision le temps très-prochain où elle régira le monde. Une transition est nécessaire, mais elle n'aura que trois phases. Dans la première, le sacerdoce établira le culte du grand-être, pendant qu'un dictateur empirique — c'est l'Empereur Napoléon III, — maintient l'ordre matériel. Dans la deuxième, le dictateur, sans devenir positiviste et en restant sceptique, consentira à préparer l'avènement de la religion et de la politique positives. Dans la troisième phase, le dictateur abdique entre les mains de trois prolétaires désignés par M. Comte (les noms sont écrits dans le testament).

«Ces trois phases doivent durer trente-trois ans ; la première, sept ans ; la deuxième, cinq ans ; et la troisième,

1. Page 101.

vingt-et-un ans. A la fin du siècle, l'Europe occidentale tout entière aura accepté la foi positiviste et le régime politique qui en résulte. Alors commencera la conversion du reste du monde. Mais elle sera plus courte. En sept ans, l'Asie monothéiste sera gagnée à l'idée nouvelle ; treize ans après, l'Asie polythéiste, et, au bout d'une autre période de treize années, l'Afrique et l'Amérique fétichistes »

Il nous a été donné de voir comment s'est accomplie une partie de cette prophétie ; c'est une garantie de l'accomplissement du reste. Les orthodoxes, ceux que nous avons appelés les Sunnites du positivisme, ne se laissent pas ébranler pour si peu. M. Comte, en mourant, n'a trouvé parmi ses disciples personne qui fût de taille à prendre sa succession de grand-prêtre ; il a seulement nommé un directeur. C'est un monsieur Lafitte, qui ne laisse pas de faire par ci par là quelque prosélyte. M. A. Poëy est l'une de ses conquêtes. C'est ce vicaire qui préside aux réunions du temple de l'Humanité. Là ne paraît jamais le petit groupe dirigé par M. Littré : ces Chiytes sont les esprits forts de la nouvelle église. M. Littré ne fut pas toujours aussi radical. Il paraît même qu'il aurait été quelque temps l'Éliacin du grand-prêtre de la rue Monsieur-le-Prince ; il a du moins servi de parrain à un jeune positiviste qui recevait le sacrement de la *Présentation*. Mais depuis... ! conseil de madame Comte, il a fait soutenir par l'avocat de cette dame que son maître avait perdu la tête quand il commença à jeter les bases de sa religion. Le digne homme n'a pas semblé soupçonner qu'en agissant de la sorte il ébranlait les *origines organiques* de sa propre philosophie. Du reste, les pratiques inventées par M. Comte sont grotesques

et surtout inutiles, je le veux bien. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que la pensée qui l'a inspiré avait un bon côté. La conviction de notre imperfection originelle, le désir d'une réforme morale, l'intention de faire triompher les sentiments désintéressés sur les instincts égoïstes, sont à coup sûr des choses recommandables. C'est un écho affaibli de la conscience qui proclame dans tout homme la grande loi du devoir. Il vaut encore mieux recueillir cette voix, si faible soit-elle, que d'embrasser sans réserve et les yeux fermés une doctrine philosophique qui a le malheur de ne jamais rencontrer la vérité. La folie avec des lueurs de bon sens est préférable à une raison égarée par système dans les questions fondamentales. Couper M. Comte en deux et en prendre une moitié est un procédé très fâcheux ; en garder les deux parts était moins regrettable ; la perfection consistait à le rejeter tout entier.

Le positivisme a quelques adhérents hors de France ; il en a en Portugal, en Espagne, au Chili, au Brésil, aux États-Unis. C'est surtout en Angleterre qu'il a été accueilli avec faveur, non que les positivistes s'y comptent par centaines, mais on s'y fait un devoir de respecter pleinement le maître ; le petit troupeau anglais n'est guère composé que de Sunnites, et l'on y pratique avec sérieux la religion de l'Humanité. Une lettre insérée dans la *Revue Philosophique* (1), donne des détails sur une fête religieuse des Sunnites anglais. En voici quelques extraits :

« La fête de l'Humanité qui depuis six ou sept ans se célèbre le 1er janvier de chaque année, avait attiré cette année environ soixante fidèles qui suffisaient presque à

1. Tome III, p. 400, ann. 1877.

remplir la chapelle. Après la lecture d'un passage tiré de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui ne laissait pas que de paraître un peu long, toute l'assistance s'est levée (sans toutefois se tourner vers l'Orient), et l'officiant M. Richard Congrève a lu, avec une onction que les ministres des vieilles religions auraient peine à égaler, la prière suivante qui paraît être la même depuis plusieurs années : « En ce jour de la Fête de l'Humanité, nous désirons être en sympathie consciente avec tous les centres de notre foi, et plus particulièrement avec notre centre commun, Paris ; avec tous ses disciples dispersés ; avec les membres de toutes les autres organisations ou croyances religieuses, Monothéiste, Polythéiste, ou Fétichiste, — avec la race humaine tout entière.., et avec *les races d'animaux*, qui, durant le long effort de l'homme pour s'élever, ont été ou sont encore ses compagnons et ses aides... Nous commémorons aussi avec gratitude les services de notre mère commune, la Terre, la planète qui est notre demeure, et avec elle les globes qui forment le système solaire. Nous ne devons pas séparer de cette dernière commémoration celle du milieu dans lequel le système se meut, l'Espace dont l'utilité pour l'homme a toujours été si grande. » Puis vient une invocation à Auguste Comte : « O le plus *sage* et le plus noble des maîtres ! Puissions-nous tous qui nous proclamons tes disciples, animés par ton exemple, supportés par ta doctrine, guidés par ta construction (?), affronter tous les obstacles que l'indifférence ou l'hostilité jettent sur notre route.... »

La prière fut suivie d'un sermon qui dura une heure vingt minutes et fut débité d'un ton « excessivement bas et uniforme. » Dans ce sermon, l'auteur de la lettre remarqua le point suivant : « Le disciple de l'humanité ne rompt pas avec le passé. Il n'adore d'autre Dieu que l'hu-

manité ; cependant sa religion est le successeur naturel du catholicisme du moyen-âge. Ce grand système fut le premier et par suite un imparfait essai d'organisation d'une religion de l'humanité. Quant au protestantisme, c'est un système essentiellement désorganisateur et par conséquent rétrograde. Saint Paul, l'apôtre des Gentils, était le précurseur d'Auguste Comte. » Le discours traitait aussi de quelques affaires intérieures. Il y était question de l'acquisition pour la chapelle d'une gravure de la *Madonna di San Sisto,* ainsi que d'une tablette de marbre portant une inscription en lettres d'or, à la mémoire du premier disciple Hindou. Le texte de l'inscription est en langue italienne, parce que, paraît-il, l'Italien est destiné à être la langue courante de l'humanité.

Nous avons dit, en commençant, que la philosophie des positivistes est rongée par le septicisme qu'elle engendre ; leur religion sera étouffée au berceau par deux monstres non moins redoutables, le ridicule et l'ennui.

LIVRE DEUXIÈME

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ALLIÉS DES POSITIVISTES.

Psychologie.

Nous avons vu que le fondateur du positivisme avait peu de goût pour la psychologie ; les disciples semblent avoir hérité de la disposition du maître. En étudiant leurs travaux, on reconnaît « le faire » d'une main lourde ; est-ce défaut de délicatesse dans le tact, de pénétration dans le regard, impuissance de traiter les matières subtiles de la psychologie ? De fait, ils n'ont rien produit, dans cette partie de la philosophie, qui mérite même l'honneur d'être noté.

Leurs alliés, tout au contraire, témoignent d'une vraie prédilection pour les études psychologiques. Tels, en Angleterre, Herbert Spencer, Alexandre Bain, Georges Lewes. On doit convenir que ces philosophes ont la vue très fine quand il s'agit d'analyser un acte de la sensibilité. Le rôle de l'organe, les circonstances de l'apparition ou du retour du phénomène, leurs caractères distinctifs, tout cela est sagement, savamment catalogué, comparé, classifié. Mais leur pénétration ne va pas plus loin. L'intérieur, le principe intime de la sensation, et surtout les facultés supérieures, l'intelligence et la volonté libre, sont pour eux des livres scellés.

La France a fourni à cette école un disciple qui peut marcher de pair avec les plus remarquables. Ce philosophe est M. Taine, dont l'habileté à saisir et à décrire l'extérieur d'un phénomène psychologique ne serait pas facilement surpassée. Malheureusement, lui non plus ne sait pas pénétrer au-delà de cette écorce. Son œuvre de maître, supérieure à tout ce qu'ont enfanté les écrivains positivistes, est intitulée *De l'Intelligence*. Jamais titre ne fut plus mal choisi. Ce n'est pas de l'intelligence que s'occupe l'auteur, c'est de la sensibilité. Aux noms près, il y est question du singe ou du chien et point du tout de l'homme. Deux ou trois mots substitués à deux ou trois autres suffiraient pour donner à cette œuvre la vérité qu'elle touche sans l'atteindre.

Tel qu'il est, le livre de l'*Intelligence* représente assez bien le vice original et l'ensemble des défauts qui distinguent son école. A ce titre, il mérite une attention spéciale. Nous l'avons examiné quand il parut. Nous reproduisons ici, légèrement modifié, le travail que nous publiâmes à cette époque dans les *Études*.

Un physiologiste qui n'est pas sans célébrité parmi nous, et que patronne M. Littré, M. Luys, vient de reprendre une partie de la thèse de M. Taine, celle qui touche à la génération des faits psychologiques. Il prétend l'appuyer de considérations purement anatomiques ou physiologiques ; c'est par là qu'il est original. L'ouvrage qu'il a publié sur le sujet est franchement matérialiste. Il a eu quelque retentissement, mais ne méritait pas tant d'honneur. On trouvera la facile démonstration de ce dernier point à la fin de ce livre.

CHAPITRE

LE MONDE EXPLIQUÉ PAR LA SENSATION.—EXAMEN DE L'OUVRAGE DE M. TAINE INTITULÉ *DE L'INTELLIGENCE* [1]

Le temps modifie, tempère, mûrit, perfectionne ; il modère ce qui est excessif, supplée à ce qui manque, harmonise ce qui est heurté ; il détrompe, il éclaire, il instruit par des progrès sans limites. C'est là une règle générale. Mais il n'est pas de règle sans exception. C'est dans l'exception qu'il faut ranger M. Taine, car sur ce diamant la dent du temps ne mord pas. Tel cet écrivain s'est montré dans ses premières productions, tel il apparaît dans l'œuvre magistrale qu'il livre aujourd'hui au public. Par un privilége bien rare, se serait-il trouvé parfait dès le commencement ? Ceux qui ont lu les *Philosophes français au* XIXe *siècle* (2) avec quelque attention, ne le penseront pas. Eh bien ! supprimez, dans cet essai de jeunesse, les plaisanteries, les personnalités, les détails historiques sur les personnages ; conservez les paradoxes philosophiques, le genre descriptif, les excursions dans les domaines de la physiologie, de la pathologie, de la physique et des mathématiques, donnez à ce qui reste les proportions d'un double in-8°, et vous aurez l'ouvrage que

1. *De l'Intelligence*, par H. Taine. Hachette, 1870.
2. Cet ouvrage est devenu : *les Philosophes classiques du* XIXe *siècle en France.* M. Taine a reconnu sans doute que l'ancien titre n'était pas un compliment à l'adresse de plusieurs de ses amis.

M. Taine vient de produire, non sans « difficulté du travail et longueur de l'effort, » à l'époque de la virilité de sa pensée. S'il fallait nous expliquer ce rare phénomène d'immobilité, nous supposerions (les explications sont ordinairement des hypothèses) une de ces âmes calmes et vigoureuses en qui la volonté régente souverainement les autres facultés. Avec cette sorte de tempérament, si l'on embrasse une opinion, n'importe pour quel motif, c'est pour longtemps; la vérité n'est plus ce qui est, mais ce qu'on veut. L'intelligence n'a plus la liberté de se redresser; elle est forcée de travailler à justifier l'adhésion de la volonté, c'est-à-dire, à montrer la vérité là où elle n'est pas. On comprend quelle peine doit résulter de cette tâche de Danaïde. On comprend aussi que, pour ne pas échouer complétement, il faudra quelquefois renouveler les procédés de Procuste, ne pas craindre d'amputer, d'allonger, d'étendre, de réformer les principes, les observations et les faits. L'impartialité de la spéculation aura disparu; le philosophe a fait place à l'artiste, la contemplation à la création, et quelle création ! Et pourtant, nous le reconnaissons volontiers, tout cela est parfaitement compatible avec la bonne foi : on trompe moins qu'on ne se trompe. Mais cette rigidité du parti pris, qui tend toutes les facultés vers un but immuable, ne laissera pas que de gêner la liberté d'allures de l'écrivain ; le style même s'en ressentira : il fera penser aux tendons qui ressortent sous la peau d'un membre fortement contracté; les descriptions les plus pittoresques ne suffiront pas à l'assouplir ; elles ne garantiront pas même des atteintes de la monotonie.

Quelle que soit la valeur de notre explication, toujours est-il que le livre de l'*Intelligence* nous offre de nouveau les jeunes théories de l'auteur. Disciple de Condillac, imprégné de positivisme, M. Taine s'efforce de démontrer

et d'analyser l'intelligence humaine et d'en ramener tout le mécanisme à la sensation, c'est-à-dire, d'après lui, à un cas particulier des phénomènes physiques. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur faire connaître les détails principaux de cette doctrine originale, en y mêlant nos propres observations. Nous croyons devoir les ramener aux chefs suivants : 1° l'esprit et la matière ; 2° les éléments de la connaissance ; 3° la perception ; 4° la mémoire, et 5° l'unité de la science. Ces termes austères ne doivent pas effrayer : la philosophie de M. Taine est assez originale pour piquer les esprits les moins curieux, pour égayer les plus tristes.

§ I

L'ESPRIT ET LA MATIÈRE.

L'esprit sans la matière, la matière sans l'esprit, l'esprit et la matière, il semble que les philosophes doivent nécessairement choisir entre l'une ou l'autre de ces formules, et, si les principes de quelques-uns renferment des conclusions plus radicales, cependant l'idéalisme et le matérialisme nous apparaissent dans l'histoire comme les deux extrêmes opposés de l'audace philosophique. On ne croyait pas que le sens commun (1) permît d'aller au-delà. Il était réservé au XIXe siècle, c'est-à-dire à M. Taine, de franchir cette frontière, en niant à la fois et la matière et l'esprit. Voyons de quelles preuves on essaie d'étayer cette double négation : on a rarement l'occasion d'un semblable spectacle.

1. Est-il nécessaire de faire observer que *sens commun* n'est pas toujours synonyme de *bon sens* ? Ceci soit dit pour décliner toute intention injurieuse.

Rappelons d'abord la théorie de l'abstraction.

Voici devant nous un objet quelconque, une bille d'ivoire, par exemple : elle est sphérique, blanche, résistante, pesante, mobile. La sphéricité, la blancheur, la résistance, la pesanteur, la mobilité ne sont rien en dehors de la bille ; c'est la bille elle-même diversement modifiée ; mais cela n'empêche pas que vous ne puissiez considérer dans votre esprit l'une de ces manières d'être indépendamment de toutes les autres. C'est ce que vous ferez si vous comparez, par exemple, la blancheur de votre bille à celle de l'argent, du lait ou de la neige. Dans cette opération la sphéricité, la pesanteur et la résistance n'ont évidemment rien à voir, ce ne serait qu'un embarras. Or voilà ce qu'on appelle abstraction : c'est la considération isolée d'une manière d'être qui ne peut exister de la sorte. Il n'y a d'abstraction que dans l'esprit, il n'y en a jamais dans la réalité. Il n'est pas de philosophe, d'homme de bon sens qui ne souscrive à ces notions. D'autre part, la forme, la couleur, la résistance, la pesanteur et la mobilité même de notre bille peuvent varier. Elle peut devenir rouge, cubique, plus ou moins dure, etc. Mais pendant qu'elle change, si elle est autrement, elle n'est pas autre ; diverse dans ses manières d'être, elle reste la même dans son fond ; sans cela il lui serait impossible de changer ; elle pourrait être anéantie, une autre pourrait prendre sa place, mais elle ne serait pas changée dans la seconde : le changement est absolument impossible, sinon dans quelque chose qui ne change pas en soi-même. Or, ce quelque chose qui ne change pas pendant que tout le reste change, et qui par sa persistance permet à tout le reste de changer, c'est le *substratum* de ce qui change, des modifications : c'est la *substance*. Jusqu'ici, rien qu'on ne doive admettre. La substance peut-elle, elle aussi, servir

de matière à l'abstraction ? Dépouillée de toute modification, de toute manière d'être (1), réduite à elle-même dans sa nudité propre, la substance ne saurait exister. Concevez votre bille existant réellement sans aucune forme, ni sphérique, ni cubique, ni prismatique, ni pyramidale, etc., vous n'y parviendrez jamais. Mais vous pouvez cependant l'étudier mentalement, l'analyser, en déterminer les propriétés, indépendamment de toutes ses manières d'être. La substance est donc aussi un objet d'abstraction. De tout ce que nous venons de dire, il résulte que la réalité embrasse nécessairement les substances et leurs modifications, avec cette différence toutefois que les subtances persévèrent identiques à elles-mêmes, et que leurs modifications naissent et périssent tour à tour.

Cette doctrine est celle de l'ancienne philosophie. Nous croyons qu'elle est assez conforme à la manière dont tous les hommes envisagent les choses. M. Taine a-t-il une autre manière de comprendre? Il a un grand mépris pour les abstractions réalisées. Il les appelle « entités verbales,» «fantômes,» etc. Ce dédain est fort raisonnable. Mais, ce qui le serait moins, ce serait de n'admettre en fait dans l'existence que des abstractions réalisées. Cette légère antinomie n'est-elle pas le fond même de la doctrine de M. Taine ? Écoutez comment le philosophe se résume lui-même (2) : « La notion de fait ou événement correspond seule à des choses réelles. » Il nous semble qu'en français cela signifie : dans la nature il y a de la chaleur, du mouvement, de la lumière ; mais des corps chauds, mus, ou lumineux, ce sont autant de fictions de l'esprit. On semblerait donc n'admettre que des abstrac-

1. Il n'est ici question que des substances finies.
2. T. I, p. 387.

tions réalisées, la blancheur sans bille blanche, la sphéricité sans bille ronde, etc. Il y a ici incontestablement un vrai mérite d'invention. Faut-il en faire honneur à M. Taine ? Voyons comme il conçoit l'esprit d'abord, la matière ensuite.

I. — *L'esprit.*

Notre philosophe commence par rappeler l'opinion qu'il veut renverser (1). Un sujet qui persévère identique sous la variété des phénomènes et qui les produit par ses diverses facultés, c'est, en quatre mots, la doctrine des spiritualistes telle qu'elle est rapportée par M. Taine. Je ne sais pourquoi il omet ce que les spiritualistes regardent comme le fondement de leur théorie, le témoignage de la conscience. Ne serait-ce pas quelque coup involontaire de la hache de Procuste ? Ce témoignage, en effet, ne laisse pas que de créer une certaine difficulté, comme nous le verrons. Mais avançons : « On arrive ainsi, continue M. Taine, à considérer le moi comme un sujet ou substance ayant pour qualités distinctives certaines facultés, et, au-dessous de nos événements, on pose deux sortes d'êtres explicatifs, d'abord les puissances ou les facultés qui les éprouvent ou les produisent, ensuite le sujet, substance ou âme, qui possède les facultés (2). » Qu'on veuille bien faire attention à cette distinction des facultés qui sont possédées et de l'âme qui les possède et en est constituée. C'est le levier qui va servir à renverser cet édifice ruineux « d'êtres métaphysiques, de purs fantômes engendrés par les mots (3). »

1. *Ibid.*, p. 372.
2. T. I, p. 372.
3. *Ibid.*

On commence par prendre à partie les facultés. Que faut-il pour les faire disparaître comme la cire devant le feu? La simple interprétation du mot *faculté*, ou de son synonyme, *pouvoir*. Écoutez : « Qu'est-ce qu'un pouvoir? — Un souverain despotique a un pouvoir absolu ; cela signifie que sitôt qu'il ordonnera une chose, quelle qu'elle soit, la confiscation d'une propriété, le meurtre d'un homme, elle sera faite. — Un roi constitutionnel n'a qu'un pouvoir limité, cela signifie que s'il ordonne certaines choses, le renvoi d'un fonctionnaire, la promulgation d'une loi, elles seront faites; mais que, s'il ordonne d'autres choses, par exemple celles qu'on citait tout à l'heure, elles ne seront pas faites ; cela ne signifie rien de plus (1). » La machine humaine, un cheval, une chute d'eau, sont encore apportés comme exemples, puis on conclut : « En général, étant donnés deux faits, l'un antécédent, l'autre conséquent, joints par une liaison constante, on nomme force dans l'antécédent la particularité qu'il a d'être toujours suivi par le conséquent, et l'on mesure cette force par la grandeur du conséquent (2). »

Qu'on nous permette ici une observation. Il y a deux manières d'interpréter les mots. L'une consiste à attribuer à un mot déterminé un sens que l'on puise dans sa tête. Les logiciens l'appellent définition arbitraire : elle est légitime, très-commode et parfaitement stérile. L'autre consiste à établir sûrement quel sens est attaché à ce mot par l'ensemble de ceux qui en font usage. Plus difficile que la première, elle a du moins l'avantage de nous apprendre comment tout un groupe d'hommes exprime une certaine pensée, et quelquefois aussi comment ce même groupe envisage la chose désignée par le mot. A la

1. T. I, p. 373.
2. *Ibid.* p. 375.

rigueur, elle a une certaine force probante ; mais c'est une preuve d'autorité. Revenons à M. Taine. Il dit : « ON nomme force, etc. » Nous prendrons la liberté de lui demander qui est cet ON ? Cette définition arbitraire est indispensable. *On* désignerait-il le peuple français dont, vous, lui, moi, faisons partie ? Je n'ai pas mission de parler pour les autres ; mais quant à ce qui me concerne, je puis assurer que *je* ne « nomme » pas « force, etc. » Je vais plus loin, et j'ose affirmer que l'immense majorité de mes compatriotes ne « nomme » pas « force, etc. » J'en appelle à M. Taine lui-même, qui écrit un peu plus bas : « Par malheur, de cette particularité qui est un rapport, nous faisons, par une fiction de l'esprit, une substance, nous l'appelons d'un nom substantif, force ou pouvoir.... *Trompés par le langage* et l'habitude, nous admettons qu'il y a là une chose réelle. » Le langage trompe, qu'est-ce à dire, sinon qu'ON attache vulgairement au mot faculté ou pouvoir une signification autre que celle que M. Taine estime la seule exacte, sinon que le peuple français, égaré comme moi, ne « nomme » pas force, etc. ? » Il résulte de là avec évidence que le sens donné par M. Taine au mot pouvoir, force ou faculté, tout respectable qu'il est, lui est tout à fait personnel. Malheureusement, ce qui le rend respectable lui enlève à peu près toute force probante. Cet antécédent : M. Taine « nomme force,etc.,» n'est pas joint par une liaison concomitante à ce conséquent, donc « la force est cette propriété de l'antécédent, etc. » Cela peut être vrai, mais devrons-nous l'admettre sur parole ?

L'opinion de M. Taine n'a pas d'autre fondement que cette subtile analyse du mot. Il n'y a donc pas de témérité à trouver prématurée la conclusion suivante : la faculté « n'est rien en soi qu'un caractère, une propriété,

une particularité d'un fait, la particularité qu'il a d'être constamment suivi par un autre (1). » Si nous ne comprenons pas, ce ne sera pas faute de synonymes ou d'équivalents. Mais, que penser maintenant du raisonnement qui suit? Les spiritualistes identifient les facultés avec l'âme. Or les facultés sont une fiction. Donc l'âme est une fiction. — C'est le résumé exact, croyons-nous, des paroles de l'auteur (2). Si M. Taine s'imagine avoir établi que les facultés isolées de l'âme sont une fiction, nous l'avertissons charitablement qu'il se flatte. Mais supposons que de fait, par la vertu logique du philosophe, les facultés séparées ont été reléguées au rang des fantômes métaphysiques, le syllogisme précédent a-t-il la force de faire prendre à l'âme le même chemin? Un esprit bizarre s'amuse à me prouver, par exemple, qu'une jambe, dans des conditions imprévues par la nature, séparée du tronc, ne peut pas marcher. La chose ne lui sera pas difficile sans doute. Sera-t-il bien venu à conclure : donc, réunie à sa voisine, elle ne pourra pas marcher non plus? — C'est ainsi que raisonne M. Taine. Mais, pour rendre la parité plus complète, il faudrait que notre raisonneur supposé eût une manière à lui d'interpréter le mot jambe, et qu'il entendît par là, par exemple, la distance entre les parties saillantes qui soutiennent certains corps, tels, qu'une table, un quadrupède, un guéridon. Avec une pareille méthode, si l'on tombe juste, on n'a pas lieu d'en concevoir de la vanité.

En effet, il est parfaitement vrai que les facultés séparées de l'âme sont une abstraction bien plus forte que la jambe séparée du tronc ; que leur attribuer, dans ces

1. T. I, p. 377.
2. T. I, p. 378. « En tant que composé de forces et de pouvoirs, le moi n'est lui-même qu'une entité verbale, un fantôme métaphysique. »

conditions, une existence réelle, c'est se payer de mots. Mais il serait peut-être difficile de citer un philosophe spiritualiste qui ait commis cette lourde méprise. « Les facultés, dit Bossuet (1), ne sont au fond que la même âme qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations. » Nous attendons que M. Taine prouve que les facultés ainsi considérées sont une fiction. Pour l'aider dans ce travail, rappelons-lui deux faits dont il devra tenir compte.

Pourquoi M. Taine affirme-t-il qu'il pense, qu'il sent et qu'il veut? Évidemment parce qu'il le sait, et il le sait en vertu d'un phénomène intime auquel il fait plus d'une fois allusion dans son ouvrage, nous voulons parler du témoignage de la conscience. Dans certaines conditions nous voyons ce qui se passe en nous avec une clarté parfaite, tout le monde en fait l'expérience. Or, ce phénomème analysé a un triple aspect : il regarde à la fois ma pensée, le principe de ma pensée et la nature de ce principe. Par la conscience, je vois clairement ma pensée; je vois avec non moins de clarté que cette pensée est mienne, en d'autres termes, que c'est moi qui pense; enfin je vois encore avec cette même clarté que je puis, sans changer moi-même, changer cependant ma pensée. De ces trois aspects, M. Taine n'envisage jamais que le premier. Pourquoi ? La science a-t-elle quelque chose à gagner à cette mutilation des faits ? Serait-ce que les deux derniers n'ont rien de sérieux? D'abord on peut porter le défi à tout être pensant de réfléchir sur sa pensée sans être intimement convaincu que c'est lui qui pense, que c'est lui qui est la cause de sa pensée. J'incline à croire qu'au fond M. Taine n'est pas

1. *Connaissance de Dieu et de soi-même*, c. I, § xx.

d'un autre avis : l'auteur d'une foule d'ouvrages estimés du public ne renonce pas si facilement à sa paternité littéraire. Nous ne croyons pas plus fortement à l'existence de notre pensée que nous ne croyons qu'elle naît de nous, ou plutôt nous nous apercevons pensants, c'est-à-dire à la fois cause et sujet de notre pensée. L'abstraction peut séparer ces deux choses, mais la conscience ne les sépare pas. En même temps la conscience m'avertit que je diversifie ma pensée à mon gré; je pense, quand il me plaît, à mes livres, à mes amis, à M. Taine en ce moment. Ceci veut dire que je change de manière d'être ; je suis d'une façon et puis d'une autre. Or, j'ai beau changer de la sorte, la conscience m'atteste toujours que je suis moi. Il n'est pas de sophisme, d'argument qui puisse l'amener à m'attester que je change avec mes manières d'être, que je suis un autre quand je pense à Pierre, et un autre quand je pense à Paul. La conscience se trompe peut-être. Nous l'admettrons sur preuves valables, quand elles seront administrées. Mais, pour le triple témoignage de la conscience, c'est un fait qu'il faut absolument accepter. M. Taine aurait bien fait de ne pas l'oublier. La prétermission est à coup sûr le plus faible de tous les arguments. Le témoignage de la conscience, traduit en langue philosophique, signifie que je suis cause et sujet de phénomènes divers. On sait que, pour abréger le discours, un sujet identique de phénomènes divers est appelé *substance* ; si ces phénomènes sont la pensée, la substance est alors nommée *âme*. On use du droit de toute science, qui met ses conclusions sous l'étiquette la plus simple possible. Il serait bien malavisé, celui qui s'en prendrait à l'étiquette. Nous espérons donc que M. Taine, laissant les mots de

côté, voudra bien réduire à néant le témoignage de la conscience.

Ce n'est pas ce qu'il a fait dans l'ouvrage qui nous occupe. Admettons pourtant qu'il soit aussi bien prouvé que possible que l'âme et ses facultés sont de purs fantômes, que va-t-il rester de notre moi? Va-t-il, lui aussi, rentrer dans le royaume des chimères? C'est ce que ne pourra s'empêcher de conclure tout esprit encore fidèle à la logique. Mais M. Taine a d'autres procédés. D'après lui, le moi, fantôme dans ses facultés, fantôme dans sa substance, est solidement constitué dans la réalité. Voici comment : — La réalité, ce sont les événements et les faits. Or « nos événements successifs sont les composants successifs de notre moi (1). » — Tout est faux dans ce syllogisme. Mais la mineure est particulièrement curieuse. Qu'on se rappelle les paroles qui gèlent en Sibérie pour dégeler au printemps suivant, les gestes dont certains orateurs vont s'approvisionner dans des magasins spéciaux, le dormir que le financier de la Fontaine souhaitait d'acheter au marché : ce sont tout autant d'événements assez semblables aux nôtres en nature, puisque nous parlons, nous gesticulons, nous dormons. Si nous ne sommes que des événements, nous avons une singulière existence, et je ne vois pas pourquoi l'on révoquera en doute, par exemple, l'histoire des paroles gelées. L'âme composée de pareils événements, c'est déjà passablement original : son système de composition ne l'est pas moins. Notre moi, nous dit-on, est composé d'événements successifs. Des événements successifs sont aussi composants successifs. Singulière manière de constituer un tout. On peut la recommander aux petits États pour

1. T. I, p. 379.

la formation de nombreuses armées. Un composé successif n'est jamais composé, si ce n'est dans la pensée ; car, pour faire un composé réel, il faut au moins deux éléments présents. Si vous supprimez l'un, nécessairement l'autre reste seul, et adieu la composition. Le composé successif est, en réalité, une succession d'éléments simples, dont l'un exclut l'autre dans l'existence. Dire après cela que le moi « est tour à tour l'un, puis l'autre, » c'est sortir de la succession et constituer un élément qui persiste. Car évidemment une même bille ne peut être tour à tour rouge, jaune, verte et bleue, si le rouge, le jaune, le vert et le bleu sont successivement tout son être. A la rigueur on pourrait avoir quatre billes, un peu légères sans doute, mais enfin quatre billes qui se succèdent, et non point une bille passant par diverses couleurs. Un moi persévérant et cependant constitué intégralement par des éléments successifs, c'est donc une merveille. Mais M. Taine ne craint pas de fatiguer notre admiration. Voici maintenant que le moi est un total de telle nature que, quoique successif, il n'en existe pas moins avant ses éléments successifs. Car « l'existence du tout précède sa division (1). » Dans un composé simultané sans doute, mais dans un composé successif ! Ah ! Monsieur, vous voulez rire. A qui ferez-vous croire que vous aviez quarante ans le jour de votre naissance ? Que votre ouvrage sur l'intelligence a été couronné au grand concours de 1848 ? Napoléon III serait-il contemporain de Pharamond, et M. Vogt de son ancêtre simien ? Votre planche, que vous rappelez avec tant d'à-propos, ne prouve qu'une chose, c'est que vous prenez l'espace pour le temps, et que vous appli-

1. T. I, p. 379.

quez à celui-ci des raisonnements qui ne conviennent qu'à celui-là. C'est l'erreur du savant qui étudie les mathématiques avec un télescope. On pourrait être plus heureux (1).

Nous venons de passer en revue *tous* les moyens par lesquels M. Taine a la douce persuasion d'avoir fait rentrer le « fantôme métaphysique » de l'âme dans « la région des mots. » Nous croyons qu'il n'a exécuté qu'une effigie. Il emprunte à un écrivain anglais cette jolie pensée : « A un crochet peint sur le mur, on ne peut suspendre qu'une chaîne peinte sur le mur. » C'est incontestable, mais ce qui l'est peut-être autant, c'est que le peintre est M. Taine.

II. — *La matière.*

Après avoir peint l'âme en traits singulièrement fantastiques, notre artiste passe à sa seconde toile. « Le sommet de la nature » a été le sujet de la première, la

1 Nous citerons ici la comparaison de la planche comme un exemple de la manière légère et distinguée dont notre philosophe traite les questions les plus délicates de la connaissance humaine.

« . . C'est seulement pour la commodité de l'étude que nous séparons nos événements les uns des autres ; ils forment effectivement une trame continue où notre regard délimite des tranches arbitraires. Notre opération est semblable à celle d'un homme qui, pour mieux connaître une longue planche, la divise en triangles, en losanges, en carrés, tous marqués à la craie. La planche reste une et continue ; on ne peut pas dire qu'elle soit la série de ses morceaux ajoutés bout à bout, puisqu'elle n'est divisée que pour l'œil, et cependant elle équivaut à la série de ses morceaux ; eux ôtés, elle ne serait plus rien ; ils la constituent. De la même façon le moi demeure un et continu ; on ne peut pas dire qu'il soit la série de ses événements ; eux ôtés, il ne serait plus rien ; ils le constituent... De même que la planche n'est que la série continue de ses divisions successives, de même le moi n'est que la trame continue de ses événements successifs (t. I, p. 380). » Inutile de faire remarquer que cette fraîche comparaison cloche dans plusieurs sens. Cela saute aux yeux.

seconde va reproduire par des procédés identiques, « la base de la nature... la matière. » Rien de plus simple. Un coup de pinceau par-ci, un coup de pinceau par-là y suffisent. Voyez plutôt : « L'analyse qui montre dans la substance et dans la force des entités verbales, s'applique à la matière aussi bien qu'à l'esprit (1). » Cette analyse est celle où M. Taine a fait preuve d'un coup d'œil si exercé et si sûr en discernant le sens du mot pouvoir, force, faculté. Nous nous garderons donc bien de contester qu'elle s'applique à la matière *aussi bien* qu'à l'esprit. Voilà le premier coup de pinceau, voici le second. Nous lisons quelques lignes plus loin (2) : « Ainsi dans le monde physique comme dans le monde moral, il ne reste rien de ce qu'on entend communément par substance et force.... Corps chimique, atome matériel, moi, ce qu'on appelle un être, c'est toujours une série distincte d'événements. » L'esquisse est complète, ce qui suit n'a pas pour objet d'en adoucir, mais d'en faire ressortir la forme anguleuse et heurtée (3).

La matière n'est pas une substance, par la raison péremptoire qu'il n'y a pas de substance. Est-elle une collection d'événements ? Il ne faut pas se hâter de le conclure, on s'exposerait à ne pas saisir la pensée de

1. T. I, p. 386.
2. Page 387.
3. On sait que, pour expliquer la constitution intime des corps, plusieurs savants supposent que la matière est composée d'éléments simples et inétendus. M. Taine s'imagine que ces éléments simples sont « de purs centres géométriques, » et part de là pour rattacher bon gré mal gré à ses singulières théories Boscowich, Ampère, Poisson et Cauchy. Ces messieurs seraient bien surpris s'ils revenaient au monde. Nous soupçonnons qu'il y a ici confusion entre éléments inétendus et « purs centres géométriques. » Ces expressions ne sont point du tout synonymes. Un « pur centre géométrique » est une pure abstraction ; un élément inétendu est un centre de forces tout aussi concret, suivant le système, que les briques et les moellons qui composent les murs d'une maison.

M. Taine. La constitution de la matière est intimement liée à nos sensations (1). Un événement matériel et une sensation correspondante forment un couple indissoluble dont le premier est l'antécédent et le second le conséquent, et comme l'antécédent ne va pas sans le conséquent, qu'ils sont « joints par une liaison constante, » il s'ensuit qu'il n'y a plus de corps lorsqu'il n'y a plus de sensation. Comment ! direz-vous, voici un livre que je lis et que je laisse tour à tour, est-ce qu'il s'anéantit et revient à l'être de la sorte ? Je n'aurai qu'à fermer les yeux pour faire entrer dans le néant la lune, le soleil et les étoiles ! Le sourcil de Jupiter n'a jamais eu d'effet aussi terrible. Mais pendant ce cataclysme épouvantable que je produis par le seul abaissement de ma paupière, d'autres, en relevant la leur, restituent au ciel ses sphères. Tout ce qu'on appelle corps dans l'univers est soumis à ces étranges vicissitudes, les uns en hachent l'existence de la façon la plus pitoyable, les autres en soudent les tronçons à l'aventure. Il en doit résulter de curieux composés. Attendez, M. Taine va se dégager de ces broussailles. Il suffit pour cela d'exposer complétement sa théorie. Remarquez-en la suite.

« Un corps, dit-il, est un faisceau de ces pouvoirs qu'on vient de décrire (2). » Ces pouvoirs qu'on vient de décrire sont la propriété d'exciter des sensations. « Qu'est-ce qu'un de ces pouvoirs ? — Cette rose peut provoquer telle sensation d'odeur; cela signifie que, si on est à portée, cette sensation d'odeur s'éveillera.... Un pouvoir n'est donc rien d'intrinsèque et de personnel (!) à l'objet auquel on l'attribue. Nous entendons simple-

1. « Toutes les propriétés sensibles des corps..., *ne* sont *que* le pouvoir de provoquer des sensations. » (T. II, p. 30).
2. T. II, p. 30.

ment par ces mots que tels effets sont possibles, futurs, prochains, nécessaires à telles conditions.... Par conséquent, un faisceau de pouvoirs n'est rien ; par conséquent un corps, c'est-à-dire un faisceau de pouvoirs, n'est rien davantage (1). » Donc les corps ne sont rien !

N'allez pas encore une fois par trop de précipitation tirer une conclusion que notre philosophe n'avouerait pas. Ne dites pas que, s'il a été peu généreux envers l'esprit, il est d'une avarice sans nom pour la matière ; qu'être un total actuel d'événements successifs, c'est, malgré la bizarrerie de la chose, un peu plus que n'être rien du tout. C'est le contraire qui est la vérité. Les corps, qui ne sont rien, M. Taine les constitue par des possibilités et des nécessités de sensations (2). Qu'y a-t-il de plus solide, de moins périssable, de plus permanent que des possibilités et des nécessités (3) ? C'est ainsi qu'on enlève, comme avec la main, nos craintes et nos difficultés. Qu'est-ce que la matière vulgaire comparée à

1. *Ibid.*
2. T. II, p. 82.
3. M. Taine fait ressortir avec complaisance l'excellence de sa matière. Ecoutons-le: «... Considérons l'un après l'autre, les principaux caractères de ces possibilités et de ces nécessités, et nous verrons qu'elles ont tous ceux de la substance. — Elles sont permanentes; en effet, la proposition par laquelle j'affirme la possibilité et la nécessité de telle sensation à telles conditions, est générale, et vaut pour tous les moments du temps. Quel que soit l'instant de la durée que je considère, cette possibilité et cette nécessité s'y rencontrent ; elles durent donc et sont stables. — D'autre part, elles sont indépendantes de moi et de tous les individus sensibles qui ont vécu, vivent et vivront Car la proposition par laquelle j'affirme la possibilité et la nécessité de telles sensations à telles conditions est abstraite et vaut, non-seulement pour moi et tous les individus réels, mais pour tous les individus possibles. Quand même il n'y aurait en fait dans le monde aucun individu sensible, elles existeraient ; elles existent donc à part et par elles-mêmes. » (T. II, p. 32, 33) Quels éclairs de lumière, quelle vigueur de logique! Une proposition abstraite est celle dont l'objet est abstrait. La possibilité et la nécessité affirmées par la proposition de M. Taine, sont donc abstraites ou des abstractions ; or « elles existent à part et par elles-mêmes, » indépendamment de toute intelligence ! Ce sont en vérité *des abstractions réalisées.*

celle-là ? On la brise, on la coupe, on la réduit en poudre, on l'anéantit presque. Essayez d'en faire autant à des possibilités et à des nécessités. Le temps, qui dévore tout, *edax rerum*, n'y peut absolument rien. Le ciel d'Aristote, que dis-je ? les axiomes de géométrie ne sont pas plus incorruptibles. Je crains bien qu'il n'y ait ici excès de générosité.

La matière n'est rien en elle-même, parce qu'elle est constituée par des faisceaux de pouvoirs, et en même temps elle est en elle-même quelque chose de fort sérieux, parce qu'elle est un ensemble de possibilités et de nécessités, à quoi se réduisent les pouvoirs (1). Voilà deux points maintenant acquis à la théorie de notre auteur. Il ne nous appartient pas de les concilier. Peut-être même ne saisissons-nous pas exactement la pensée que nous essayons de comprendre. Perpétuellement flottante, elle va, vient, quitte, reprend, effleure, repasse, court après les métaphores et s'égare à travers le labyrinthe du raisonnement. Ne serions-nous pas en présence d'un système qui, porté dans une forte cervelle pendant plus de quinze ans, serait pourtant resté à l'état de matière première, sans subir la moindre coction ? Ne serait-il pas permis de voir ici la cause d'une incertitude qui, bien certainement, est au moins dans l'exposé du système ?

Que sont les possibilités et les nécessités qui constituent les corps ? Nous avons la simplicité de penser que ce sont là des abstractions quintessenciées auxquelles l'existence réelle ne convient pas le moins du monde. La possibilité du mouvement de ma main, à mon humble avis, n'est pas autre chose que ma main elle-même en tant qu'elle peut occuper successivement divers points de l'espace ;

1. Cf. p. 32.

et la nécessité de ce même mouvement, c'est encore ma propre main forcée d'occuper ces divers points. La possibilité et la nécessité sont dans la main, comme la sphéricité et la blancheur sont dans la bille d'ivoire. Où sont donc les possibilités et les nécessités qui constituent le corps? Dans les événements externes, ou dans les sensations? Les sensations sont périssables, les événements externes ne sont jamais pour nous que « des sensations ou des extraits plus ou moins élaborés de sensations (1). » L'essence de la matière ne laisse pas que de devenir un peu embarrassante. M. Stuart Mill, dont M. Taine vénère la science et l'autorité, n'hésite pas à tout ramener aux sensations et à leurs lois. M. Taine ne fait pas si volontiers le sacrifice du monde sensible. Quoiqu'il ait dit en toutes lettres que les corps ne sont rien, quoiqu'il en ait fait ensuite un composé de possibilités et de nécessités qui ne sont rien, il tente de prouver en dernier lieu que, tels qu'ils sont, ils existent réellement. Donnons-nous le plaisir de voir comment il construit après avoir renversé.

La seule manière dont il pose la question est digne d'intérêt : « Entre ces extraits de sensation, dit-il, par lesquels, en dernière analyse, nous concevons et définissons toujours les corps, y en a-t-il un que nous puissions à bon droit leur attribuer (2) ? Ou bien les corps ne sont-ils qu'un simple faisceau de pouvoirs ou possibilités permanentes, desquels nous ne pouvons rien affirmer, sinon les effets qu'ils provoquent en nous? » De cette alternative exprimée en termes réjouissants, M. Taine embrasse la première partie, et il nous indique deux pages plus loin comment il va le prouver. Il se servira de l'induction et de l'analogie. Suivons l'opération. D'abord Berkeley

1. T. II, p. 57.
2. T. II, p. 57. Attribuer aux corps des extraits de sensations !

et tous ses amis accordent qu'on peut légitimement poser l'existence hors de nous, « quand, au lieu d'une pierre, il s'agit d'un sujet sentant, homme ou animal, autre que nous mêmes (1). » Il était une preuve encore plus simple et plus concluante. Tous les philosophes, sauf quelques exceptions de peu d'importance, admettent l'existence des pierres. Donc... Mais je ne pense pas comme tous les philosophes, dira notre auteur. — Très-bien. Pensez-vous comme Berkeley? C'est un étrange procédé que d'emprunter des arguments à une école dont on rejette les principes. Autant vaudrait faire de la géométrie après avoir nié l'espace. Le concours de Berkeley n'a donc ici aucune valeur. Que M. Taine assume sur lui la tâche tout entière. Voici en raccourci l'argument qui lui revient de droit. Si des sensations par lesquelles nous constatons le mouvement dans un corps, un espace et un temps donnés, nous retranchons tout ce qui le rend particulier, nous obtenons « le mouvement pur ». « Or nous avons toutes les raisons du monde (2) pour l'attribuer à ces inconnus que nous nommons des corps, pour être certains que de l'un » il « passe à l'autre, et pour poser les règles de cette communication. En effet, si tous les êtres sentants étaient supprimés, notre pierre subsisterait encore (!!!) » (3). Plus simplement : les pierres existent; en effet, les pierres existent. Aucune autre preuve n'est administrée. Un peu plus loin, après avoir répété que nous ne connaissons des corps que nos sensations, on ajoute : « Nous pouvons, sur preuves valables (4), reporter hors de nous quelques-uns de ces ma-

1. T. II, p. 59.
2. Dans ce cas, il vous sera facile de nous en faire connaître une ou deux.
3. T. II, p. 60.
4. *Ibid.*, p. 62. Encore une fois quelles sont-elles?

térieux plus ou moins transformés et réduits, et leur attribuer hors de nous une existence distincte analogue à celle qu'ils ont chez nous. Nous sommes enclins naturellement à cette opération par imagination et par sympathie. A l'aspect d'une fusée qui s'élance, comme à l'aspect d'un oiseau qui prend son vol, nous nous mettons volontairement à la place de l'objet, nous répétons mentalement son essor, nous l'imitons par notre attitude et nos gestes (1). Les peuples enfants, en qui cette aptitude est intacte, la suivent bien plus loin que nous. L'homme primitif, l'Aryen, le Grec imprégnait de son âme (2) les sources, les fleuves, les montagnes, l'air, tous les aspects du ciel et du jour, il voyait dans les êtres inanimés des vivants semblables à lui-même (3). Peu à peu, à force d'expériences et de vérifications, nous avons restreint ce transport complet de nous-mêmes hors de nous-mêmes. Aujourd'hui nous l'avons ramené à son minimum... » « L'aptitude est également réduite à son minimum. » Le maximum était une source par trop abondante d'erreurs. Comment ! les nuages, tous les aspects du ciel, etc., etc., étaient des hommes ! Mais, n'en déplaise à M. Taine, il reste encore à savoir pourquoi le minimum donne la certitude. Rien n'est prouvé. Cependant, il n'y a pas lieu de s'en affliger. Si notre philosophe ne sait pas restituer à l'univers son existence, sa conscience ne doit pas s'en alarmer ; il ne la lui avait pas enlevée.

En résumé : des affirmations répétées, l'interprétation

1. Il me semble que M. Taine renverse ici l'opération : il se fait oiseau, et sa théorie demande qu'il fasse de l'oiseau une image de lui-même.

2. C'est-à-dire, du total actuel de ses événements successifs.

3. C'est une confidence faite à M. Taine par A. Comte, qui n'a jamais dit qui la lui avait faite à lui-même.

arbitraire d'un mot, un argument de travers, un cercle vicieux, une application de principes qu'il rejette, tels sont les moyens efficaces à l'aide desquels M. Taine a fait disparaître, « au sommet et à la base de la nature, » la matière et l'esprit, en leur conservant toutefois une sorte d'existence ténue dans les faits ou les événements. Je crois que nous pouvons continuer à jouir en paix de nos vieilles convictions.

§ II

LES ÉLÉMENTS DE LA CONNAISSANCE.

Le coup d'œil de l'intelligence n'est pas la même chose que le coup d'œil de l'intention. Celui-ci est très ferme en M. Taine. Le philosophe s'est proposé la justification du sensualisme. Il devait donc tout ramener à la sensation, c'est ce qu'il a très bien vu. Il a très bien vu aussi que les idées générales ont toujours été l'écueil des doctrines de son école. C'est à tourner cet obstacle qu'il met d'abord tous ses efforts. Il dit avec raison que ramener les idées générales à des sensations « serait atteindre une vérité capitale, infinie en conséquence. » Nous allons voir s'il peut se glorifier d'un aussi beau succès. Les éléments de la connaissance sont, d'après lui, les sensations, les images et les mots. Les images étant une espèce de sensation, et les mots une espèce d'image, tout se réduit en définitive aux sensations (1). Nous laisserons en

1. « Nous avons vu que nos idées les plus abstraites étant des signes, se réduisent à des images, que nos images elles-mêmes sont des sensations renaissantes, que partout notre pensée tout entière se réduit à des sensations. » (T. I, p. 351.)

paix les sensations et les images : il n'y a là rien de bien nouveau, ou du moins ce que nous en dirions ici trouvera mieux sa place dans le paragraphe de la perception externe. Nous ne parlerons ici que des mots ; car la question des mots est précisément, pour M. Taine, la question des idées générales. C'est donc la clef de voûte du système. Il importe d'en constater la solidité.

Qu'on nous permette d'abord quelques observations préliminaires sur le langage.

Un mot parlé est un petit système de sons articulés. Un mot écrit est un petit système de traits diversement figurés. Un mot imaginé, c'est le mot entendu ou lu, reproduit par l'imagination. Mais ce n'est là que le corps, la matière inanimée ; le son et le rayon lumineux ne disent rien par eux mêmes. Il faut qu'un autre élément soit surajouté, la signification. La signification c'est la propriété qu'a le mot de nous *faire penser* à une chose déterminée autre que lui. Quand vous entendez le mot *âme*, est-ce aux trois lettres *a m e*, ou à leur groupement que votre pensée s'arrête ? Non, assurément. Ce mot est plein, il est vivant, parce qu'étant prononcé il a la propriété de vous faire penser à une chose déterminée, c'est à-dire, au principe de la vie intellectuelle. Supprimez cette signification, le mot redevient vide, inanimé ; c'est un vain bruit ; il a tout juste pour l'intelligence la valeur du vent qui siffle à travers les fils du télégraphe. Il pourra être ouï, il ne sera pas entendu. Ceci revient à dire que sans signification, sans rapport actuel avec une chose signifiée, le mot n'est plus mot. C'est élémentaire, et pourtant on verra qu'il était opportun de le rappeler.

Mais si le mot *fait penser*, qu'est-ce donc que penser ? M. Taine répondrait, c'est avoir ou plutôt c'est être une sensation. Vous vous promenez dans la campagne les

yeux ouverts ; très certainement les objets viennent se peindre sur votre rétine et par le nerf optique déterminent dans votre cerveau des modifications correspondantes. Vous avez en vous l'image des arbres, des prairies, de la verdure, du ciel, etc. Je suppose qu'au même moment vous soyez préoccupé de quelque affaire importante, à quoi pensez-vous ? est-ce au spectacle qui est sous vos yeux ? Mais ce spectacle auquel vous ne pensez pas, cesse-t-il pour cela de se peindre en vous par l'organe de la vue ? De retour chez vous, fatigué par la marche et vos préoccupations, vous vous retirez seul dans votre chambre, et, pour vous reposer, vous donnez libre carrière à votre imagination ; aussitôt, en vertu d'une loi très connue, une suite d'images se déroule dans votre esprit suivant un ordre plus ou moins régulier. Ces images sont-elles des pensées ? Non encore. Elles ne sont que la répétition affaiblie de sensations précédentes, des images qui se sont formées en vous à la présence des objets. Qu'est-ce donc que penser ? Dans ce tourbillon de fantômes qui roulent dans votre imagination, prenez-en un, arrêtez-le sous votre regard intérieur, considérez ce qui le constitue et le distingue de vous comme de tout le reste, reportez-le à la place qui lui convient dans le temps et dans l'espace ; si c'est un arbre, par exemple, que ce soit celui que vous avez vu hier dans tel jardin ; en un mot, si vous discernez quelqu'un de ces rapports infinis en nombre qui assignent aux êtres un ordre dans l'infinité de l'être, vous pensez. Le grand instrument de la pensée, c'est l'attention, c'est-à-dire, le pouvoir qu'a l'intelligence de se fixer, de se concentrer sur un objet et d'en examiner à son gré les divers aspects. Tant que l'attention n'intervient pas, les sensations et les images peuvent se succéder : elles restent inefficaces pour la pensée, elles

produisent tout juste l'effet de la toile d'un grand maître qui va se peindre dans l'œil terne d'un animal.

Ceci dit, revenons à la parole. Il est un phénomène qu'on n'a peut-être pas assez remarqué. On dit généralement que le signe fait penser à lui et à ce qu'il signifie. Cela est en partie inexact. Le signe est une image sensible qui a la propriété de se faire sentir elle-même et de faire penser à un objet distinct d'elle. L'attention, avons-nous dit, est le grand instrument de la pensée ; mais cet instrument ne sert pas à une double opération en même temps. Il s'ensuit que si l'on fait attention au signe, on ne pense plus à la chose signifiée, et que si l'on pense à la chose signifiée, on ne fait plus attention au signe. Une expérience bien simple le prouve. Vous lisez un livre dans une langue qui vous est connue. Certainement vous voyez les caractères qui composent les mots, vous les prononcez peut-être à voix basse, ou du moins vous croyez les entendre mentalement. Mais est-ce aux mots que votre pensée s'adresse ? Qu'il s'agisse d'un fait historique, de la mort de César, par exemple ; les mots ont disparu pour votre esprit : vous êtes dans le sénat romain, vous voyez le dictateur au pied de la statue de Pompée, les conjurés qui lèvent leurs poignards , etc. Maintenant faites l'expérience contraire, veuillez penser aux mots, à leur forme, à la beauté des caractères, à leur disposition, pour peu que votre attention s'y arrête, c'en est fait, le sénat, César, les conjurés, tout ce que vous considériez tout à l'heure s'est aussitôt évanoui. Les mots sont comme une glace à travers laquelle on voit la campagne. Si vous arrêtez votre regard sur la vitre, la campagne s'éclipse : si vous le plongez au delà, c'est alors le milieu transparent qui devient invisible. Il arrive quelquefois que la glace est opaque : les mots ne sont pas compris.

Vous êtes bien forcé alors d'y appliquer votre attention ; elle polira successivement les diverses parties de la glace jusqu'à ce qu'elle lui ait rendu toute sa pureté. C'est ce travail de l'attention, cette oscillation du signe à la chose signifiée, qui ôte tout leur charme aux langues à moitié comprises ; on dirait un paysage qu'on est obligé de reconstruire à force d'observations à travers le trou d'une aiguille. On ne sait une langue que lorsqu'on peut l'oublier en la parlant, l'entendant ou la lisant. Le même phénomène a lieu lorsque nous nous livrons à la réflexion. Les paroles que nous répétons mentalement ne sont pas l'objet de nos pensées, mais bien ce qu'elles signifient. Le va-et-vient de l'attention fait également disparaître les mots ou les choses, suivant qu'elle se porte sur les choses ou sur les mots. Il n'est donc pas vrai que les mots soient l'objet même de notre pensée, le plus souvent ils n'en sont que les auxiliaires : ils sont sentis et non pensés.

Nous pouvons maintenant aborder la théorie de M. Taine : nous verrons jusqu'à quel point elle se conforme à l'expérience dont nous venons de relever les données principales. La voici en raccourci.

Les noms sont propres ou communs ; les uns et les autres sont *substituts*, ceux-là *d'expériences possibles*, ceux-ci *d'expériences impossibles*. Vous entendez prononcer les mots de « César, Cromwell, Tuileries, » cela revient pour vous à la connaissance que vous auriez pu prendre par les sens de ces deux grands personnages et de ce palais, c'est-à-dire, à une certaine expérience possible. Les noms propres sont donc *substituts d'experiences possibles*. Mais qu'on dise devant vous, « arbre, polygone, » sans doute le mot tient encore lieu de la chose; mais quel moyen de percevoir l'*arbre* ou le *polygone*, puisque, si tel arbre en particulier, tel polygone en particulier

existent, ni l'*arbre* ni le *polygone* ne peuvent être réalisés en aucune hypothèse? Les noms communs sont donc *substituts d'expériences impossibles.*

Reprenons tout cela. Il est bien vrai que le mot, en tant que son, caractère, peut être l'objet d'une expérience, c'est-à-dire d'une sensation de l'oreille ou de l'œil, sensation que l'imagination peut ensuite faire revivre. S'il y a ici possibilité de substitution, ce ne peut être que du son entendu au son imaginé : l'un équivaut à peu près à l'autre et remplit à peu près les mêmes fonctions dans le travail de la pensée. Quant à substituer le mot à la chose signifiée, on n'y est pas également autorisé. Les noms « sont le premier terme d'un couple et tirent derrière eux un second terme (1). » C'est M. Taine qui dit cela, avec plus de vérité que d'élégance. Comment, dans un couple, le terme sera-t-il substitut du second, sans réduire le couple à un élément? Le substitut a une action propre, il tient la place d'un autre terme, dont il remplit par lui-même le rôle. Le signe au contraire ne peut en aucune façon se séparer de ce qu'il signifie sans cesser d'être signe. Qu'est-ce qu'un phare sans écueil? une lanterne; un billet de banque sans valeur en caisse? un morceau de papier. Les mots sont substituts de ce qu'ils signifient, comme le télescope est substitut des globes célestes. Si l'expérience que nous citions tout à l'heure est exacte, les mots, au lieu de se substituer, ont la propriété de rappeler dans un ensemble lumineux et rapide les connaissances précédemment acquises sur l'objet par eux désigné (2).

1. T. I, p. 25.
2. Suivant l'auteur, au contraire, le mot se réduit à une *notation sèche* (p. 17). Cette sécheresse, c'est l'absence totale de l'attention. Faites attention, tout reverdira.

A la rigueur, on comprend qu'on donne un substitut à une expérience possible, mais à une expérience impossible! « Ce nom (le nom commun), dit M. Taine, est substitut d'une expérience impossible (1). » Si M. Taine avait dit : le nom commun est substitut de ce qui n'est pas, il aurait dit, pardon de l'expression, une énormité. Car être substitut de ce qui n'est pas, ou n'être pas substitut, c'est tout à fait identique: on n'est pas substitut sans être substitué à quelque chose. Or ce qui est impossible est encore au-dessous de ce qui n'est pas ; c'est l'opposition absolue à l'existence. Qu'est-ce donc que le substitut d'un néant concentré !

Substituts de sensations et d'images, les mots doivent en avoir les propriétés. M. Taine les leur attribue. Les images se groupent entre elles et pour cela sont soumises à la double loi de l'attraction et de la répulsion. Si l'image d'une fleur se présente à votre esprit, les feuilles qui l'encadrent, la tige qui la supporte, les racines qui la nourrissent, en un mot, tout ce qui a quelque rapport prochain avec elle viendra se peindre spontanément sur le même tableau; essayez d'en rapprocher l'image d'un caillou, d'un métal en fusion, vous constaterez aussitôt que les deux pôles de même nom de deux aiguilles aimantées ne se repoussent pas plus vivement. Or ce que fait l'image, le nom le fait aussi. « Lisez cette phrase : Londres, la capitale de l'Angleterre, renferme plusieurs beaux jardins, Hyde-Park, Regent's-Park et les Tuileries. Vous éprouverez une sorte de heurt et d'étonnement... Prolongez et variez l'épreuve : vous trouverez dans le mot un système de tendances... qui opèrent tantôt pour le rapprocher, tantôt pour l'écarter des autres mots ou

1. Page 23.

groupes de mots, images ou groupes d'images, expériences ou groupes d'expériences (1). »

Les mots ont des *tendances*. Qu'est-ce à dire ? Sont-ils comme des centres vivants qui se choisissent, s'embrassent ou se séparent en vertu de propriétés intimes ? Suffira-t-il désormais d'en disséminer un certain nombre sur une surface convenablement polie, pour les voir se coordonner d'eux-mêmes comme les molécules d'un cristal en formation ? La tâche des auteurs deviendrait singulièrement facile, mais en même temps bien peu méritoire. Les mots s'attirent ! Que d'orateurs souhaiteraient qu'il en fût ainsi ! ils ne seraient plus condamnés à les tirer eux-mêmes et à les voir arriver malgré ce secours, Dieu sait dans quel ordre. Quand on a mis de longues années (2) à grouper péniblement les mots de deux in-8°, on ne devrait pas se permettre de telles affirmations. Non, les mots ne s'attirent, ni ne se repoussent ; c'est aux propriétés des êtres qu'il faut attribuer ces prérogatives. Le cercle repousse le carré, tout corps appelle la pesanteur. Mais quant aux mots, j'ai beau dire *corps*, je ne sens pas la moindre attraction à dire *pesanteur ;* et quand je dis *cercle*, je ne sens pas la moindre répulsion à dire aussitôt *carré*. La théorie repose ici sur une confusion entre le signe et la chose signifiée. Si les idées, ou, pour parler comme M. Taine, les images semblent se rechercher ou se fuir, ce n'est pas en vertu de quelque ressort intime et spontané, mais uniquement parce qu'elles sont construites sur le modèle des choses, avantage que n'ont pas les mots.

Les mots sont des systèmes de *tendances*. Rien de plus naturel. C'est une application du principe de l'ancienne

1. T. I, p. 18.
2. Voir la Préface de l'auteur.

philosophie : *Omne generans generat simile sibi*. Les mots sont en effet produits par des *tendances*. Faisons attention à ce mode de génération, car elle a la vertu de communiquer au nom la propriété d'être *substitut de l'expérience impossible*, lieutenant des idées générales ; nous sommes au cœur même de la philosophie sensualiste.

M. Taine promène son lecteur dans une galerie de tableaux, lui remplit les yeux et l'imagination de formes et de couleurs, puis l'invite à résumer ses impressions. L'autre porte la main au front, réfléchit, cherche « un centre à tant de rayons dispersés... Enfin une *tendance* définitive ou presque définitive se dégage. » Un nom est prononcé. Qu'est-ce que ce nom ? « Quand nous avons vu une série d'objets pourvus d'une qualité commune, nous éprouvons une certaine *tendance*, une *tendance* qui correspond à la qualité commune et ne correspond qu'à elle. C'est cette *tendance* qui évoque en nous le nom ; quand elle naît, c'est ce nom seul qu'on imagine ou qu'on prononce. Nous n'apercevons pas les qualités ou caractères généraux des choses ; nous éprouvons seulement en leur présence telle ou telle *tendance* distincte qui dans le langage spontané aboutit à telle mimique, et dans le langage artificiel à tel nom. Nous n'avons pas d'idées générales à proprement parler ; nous avons des *tendances* à nommer et des noms (1). » Qu'on veuille bien remarquer cette profonde observation ; elle est toute la raison en vertu de laquelle les idées générales doivent être expulsées de la cervelle humaine. A la présence des caractères généraux que nous n'apercevons pas, nous éprouvons des *tendances* et rien que des *tendances* qui nous sollicitent de prononcer un mot : c'est là tout le

1. T. 1, p. 34.

mécanisme de l'intelligence. Voilà pourquoi les mots sont substituts d'expériences impossibles, voilà pourquoi il n'y a pas l'ombre d'idées générales au monde (1). Il a fallu la pénétration de M. Taine pour discerner cette importante vérité. Mais les petits esprits ne pourront s'empêcher d'éprouver une *tendance* dont le terme sera la conclusion de Sganarelle.

En voici les motifs. Il n'y a pas de tendance sans quelque chose qui tende. Qu'est-ce donc qui tend ? est-ce le mot? il n'existe pas encore ; est-ce l'idée ? l'idée est une illusion ; est-ce l'image? il n'y a pas d'image de qualité générale ; est-ce l'esprit ? l'esprit n'est qu'une collection d'images. Première difficulté. Cette « tendance correspond uniquement à la qualité commune. » Je dois avouer ici que, si ces mots s'attirent, c'est ailleurs qu'en mon esprit, où leur rapprochement ne produit pas la moindre lumière. C'est humiliant à dire, mais enfin je ne comprends pas. Ce qui suit n'est guère plus clair pour moi ; je veux parler de « la présence des qualités générales, » que « nous n'apercevons pas » et qui cependant produisent la fameuse tendance. Comment une qualité générale peut-elle nous être présente, si nous ne l'apercevons pas? Quelle sorte d'existence M. Taine a-t-il la bonté de lui concéder ? ce n'est pas l'existence réelle, ce qui est général n'est jamais réalisé ; ce n'est pas l'existence mentale, cette sorte d'existence ne convient qu'à ce que nous « apercevons » par la pensée. Y a-t-il une autre sorte d'existence qui permette à la qualité générale de

1. M. Taine qui refuse des idées aux hommes en accorde aux grenouilles. « Les grenouilles (auxquelles on a enlevé les lobes cérébraux) n'ont plus l'*idée* de manger la mouche qu'on met à l'entrée de leur bouche. » (T. I, p. 317.) L'*idée de manger* est très-générale. M. Taine l'accorde évidemment à la grenouille dont la cervelle est intacte.

se présenter à nous? La tendance, pour prendre son essor, m'a bien l'air de s'appuyer sur le vide. Il est douteux qu'elle trouve assez d'élasticité pour s'élancer de là jusqu'au mot. D'ailleurs s'il n'y a pas en nous d'idées générales, M. Taine ne les connaît pas. Il en parle pourtant. Parlerait-il de ce qu'il ignore? Rendons-lui cette justice qu'en substituant les mots aux idées, il fait du verbiage la première qualité de l'écrivain.

Après la théorie, l'application: peut-être parviendrons-nous à comprendre celle-là par celle-ci. Soit le nom commun trente-six, qui offre l'avantage d'être un substitut d'une série de substituts. 36 est en effet le substitut de 35 + 1 ; 35 + 1 de 34 + 1 et ainsi de suite jusqu'à 2 qui est substitut de 1 + 1. Le mot trente-six a donc la puissance de trente-cinq substitutions et peut-être même de trente-six. Si l'épreuve est concluante, elle le sera plus d'une fois. Comment donc arrivons-nous à dire trente-six? « Voici un jeton blanc sur un coin de la table et un jeton rouge sur un autre coin. Je puis négliger toutes leurs qualités respectives, être frappé seulement de ce qu'une partie de mon impression s'est répétée, sentir que l'expérience que je viens de faire sur le jeton rouge est semblable par un certain point à celle que j'achève sur le jeton blanc, éprouver après ces deux expériences successives, une tendance consécutive distincte et correspondante à leur nombre, c'est-à-dire à la propriété qu'elles ont d'être deux. Comme toutes les tendances, celle-ci aboutit à un signe, admettons pour ce signe le mot ordinaire, deux. Voilà un nom général ; nous serons tentés de le prononcer, comme dans le cas des jetons, après toute expérience répétée... Il en est de même pour les mots trois, quatre ; cela est plus difficile pour les mots cinq, six ; la difficulté va croissant pour

les nombres supérieurs (1)... » Le philosophe veut dire qu'il est de plus en plus difficile de se représenter clairement par l'imagination le nombre des objets groupés, à mesure que ce nombre s'élève. Comment faire alors ? Rien de plus simple. Vous oubliez la chose, vous vous figurez le mot ; à ce mot l'imagination ajoute un objet ; du mot et de l'objet résulte un groupe de deux bien facile à saisir ; vous lui donnez un nouveau nom, et le premier pas est fait. Pour faire le second, du nom que vous venez de nommer et d'un autre objet vous formez un nouveau groupe de deux, que vous nommerez encore et ainsi de suite. Si vous ne vous représentez pas facilement *cinq* objets, vous êtes plus à l'aise en présence de ces lettres *quatre plus une unité*. Aussitôt la tendance vous pousse à dire *cinq* et voilà *cinq* constitué. Pour *six* vous faites de même au moyen de *cinq* et de *un*, et ainsi de suite tant qu'il vous plaira. C'est ce que M. Taine appelle « franchir, par un escalier, un fossé trop large pour nos jambes (2) ».

Je ne me permettrai jamais de révoquer en doute que M. Taine ait franchi par l'escalier que nous venons de décrire, le fossé qui le séparait du nombre trente-six. Il le dit, on doit le croire. Pour moi, je n'ai pas gardé le moindre souvenir d'un trajet de cette sorte. Pourtant je connais le nombre trente-six. Y a-t-il quelque oblitération dans ma mémoire ? Si c'est un accident, probablement il m'est commun avec tout le genre humain, M. Taine excepté. Mais il n'est pas impossible que l'illusion soit du côté de M. Taine. Le moyen par lequel il est

1. T. I, p. 53.
2. T. I, p. 55. A coup sûr voilà un usage des escaliers dont M. Taine peut se flatter d'avoir fait la découverte. C'est la première fois qu'on franchit un fossé à l'aide d'un escalier.

arrivé au nombre trente-six est sans doute de rigueur toutes les fois qu'il s'agit d'un nombre un peu compliqué. C'est ainsi qu'il est parvenu à la connaissance et à la formation du nom commun *quatre milliards*, par exemple, c'est-à-dire d'un nom qu'il connaît sûrement et qui suppose quatre milliards de substitutions. Les substitutions sont les degrés de l'escalier. Rien ne se faisant en ce monde que dans le temps, il a fallu du temps pour franchir chacun de ces degrés ; une intelligence lente comme la mienne mettrait au moins une seconde. Or sait-on bien que dans ces conditions, pour arriver à formuler quatre milliards, je devrais consacrer plus de 100 ans (1) à *substituer,* sans réserver aucune parcelle de mon temps ni pour manger ni pour dormir. Eh bien ! quarante ans ont suffi à M. Taine pour franchir cet immense fossé. Quelle activité vertigineuse ! Et M. Taine connaît, j'en suis sûr, des nombres encore plus considérables ! Cependant, ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas la rapidité incalculable de la course ; c'est, le croirait-on ? le premier pas.

M. Taine voit deux jetons sur une table, et à cette vue, il s'écrie : un et un font deux. Remarquez bien : un et un font deux, et non : un jeton et un jeton font deux jetons. Il a parfaitement vu que un et un font deux, soit qu'il s'agisse de jetons, soit qu'il s'agisse de billes, de pièces d'or ou d'argent, de chevaux, d'hommes, etc., etc. Cela est vrai pour toute sorte de choses, cela est vrai partout et toujours. M. Taine le sait à n'en pas douter. Or voici la grande difficulté : c'est qu'un nombre exprimé par une série de chiffres microscopiques, laquelle irait du centre de la terre au centre du soleil, ne

1. 100 ans ne contiennent que 3,153,600,000 secondes.

peut pas même se comparer à *toujours* et à *partout*. Entre toujours et un nombre déterminé quel qu'il soit, il n'y a pas de proportion possible, parce qu'il n'y en a pas entre le fini et l'infini. Si le fossé creusé entre un et trente-six est trop large pour nos jambes, que faudra-t-il dire de celui qui est creusé entre un et toujours ? De combien de marches faudra-t-il composer l'escalier destiné à *franchir* ? Combien d'années seront nécessaires pour descendre d'un côté et remonter de l'autre ? Avions-nous raison de dire que de tous les pas compassés de M. Taine, le premier est encore le plus inexplicable ?

Maintenant, qu'on veuille bien le remarquer, le nom commun *deux* n'est pas une exception. Tout nom commun est dans le même rapport avec *partout* et *toujours;* tout nom commun est au bord opposé d'un fossé non moins infranchissable. Il serait insensé de vouloir en limiter la vérité dans un nombre de fois déterminé. Assignez, si vous le pouvez, un point de l'espace ou de la durée, où le triangle cesse d'être vrai ; dites combien de variations peuvent subir ces angles tout en restant tellement enchaînés que leur somme équivaut toujours à 180° ; épuisez les dimensions dont ses côtés et son aire sont susceptibles, ses diverses positions possibles dans l'espace. Eh ! quoi ! est-ce que plusieurs fossés se creuseraient sous chaque nom commun ? Que peuvent ici les procédés du philosophe sensualiste ? Tous ces fossés pourtant sont franchis, chacun en fait l'expérience, avec la plus grande facilité. M. Taine nous en donne lui-même, sans le vouloir, un exemple ou deux qui auraient pu être gracieux. C'est l'éveil d'une intelligence d'enfant. Or elle débute précisément par les noms communs, à un âge où le fossé et l'escalier doivent lui être peu connus. Nous croyons que M. Taine n'a pas

eu la chance de découvrir la véritable origine des noms communs. Il n'a pas pu les convertir en substituts ; il n'a pas réussi à les faire naître, ni à les douer de je ne sais quelles tendances. Il s'ensuit que ces mots conservant leurs anciennes fonctions, continueront à être les signes des idées générales, et que le sensualisme n'a pas encore trouvé son fondement.

§ III

LA PERCEPTION.

On se souvient peut-être qu'au début de sa carrière philosophique, M. Taine, réformant les théories de Royer-Collard sur la perception, inventa l'*hallucination vraie*. Beaucoup de lecteurs crurent sans doute, comme nous, à une plaisanterie : c'était de leur part une vraie hallucination ; il n'y avait pas l'ombre de badinage ; l'*hallucination* est le fond même de la philosophie de M. Taine, elle a dans son ouvrage la principale part.

« Notre pensée tout entière se réduit à des sensations,» a dit notre auteur. Mais, sans le dire, il suppose avec raison que la science enfantée par la sensation serait bien peu de chose, si celle ci se renfermait tout entière dans le moi : une douleur de tête, un chatouillement, un sentiment de bien-être ne contiennent pas en germe la *Mécanique céleste*, ni même la *Philosophie de l'art*. C'est par son rapport avec le monde extérieur, c'est seulement par la perception, que la sensation est féconde. La perception extérieure est un mystère qui a exercé les plus hautes intelligences, sans se laisser jamais pénétrer entièrement. Il est pourtant un fait qui nous semble incontestable, c'est que la perception est autre chose que

la sensation. Ce que nous avons dit plus haut en parlant des mots et de leur sens, se vérifie à la lettre dans la sensation et la perception. Les objets qui impressionnent nos organes, provoquent à coup sûr des sensations correspondantes ; cependant si votre attention éveillée de la sorte se fixe sur l'objet, vous le percevez, mais la sensation est pour votre intelligence comme si elle n'était pas, elle est inconsciente, elle n'est pas remarquée ; c'est là sa condition ordinaire, le plus grand nombre des hommes s'inquiétant assez peu du mécanisme de la pensée. Si c'est au contraire la sensation que vous observez, le monde externe disparaît, vous avez la conscience claire d'un état intérieur que vous pouvez analyser, vous ne percevez plus rien au dehors. Nos sensations sont donc une sorte de livre à travers lequel notre intelligence lit le sens de la nature. Il nous semble résulter de là qu'il faut absolument distinguer la perception de la sensation ; car on n'est pas admis à confondre deux choses entre elles, lorsque la considération de l'une fait disparaître l'autre. Si A est parfaitement identique à B, en réalité nous n'avons que A, et il me sera aussi difficile de ne voir pas B en regardant A, que de ne pas voir A en voyant A. Ceci soit dit, non pour expliquer, mais pour définir un aspect de la perception.

M. Taine ne définit pas, il a des visées plus hautes, il explique. Les images, dit-il avec raison, sont des sensations renaissantes. Or, ajoute-t-il avec moins de vérité peut-être, l'image comporte toujours une hallucination plus ou moins longue, c'est-à-dire, fait d'abord croire à la présence d'un objet correspondant ; l'image est toujours hallucinatoire. Quant à la sensation, dont l'image n'est que la répétition spontanée, elle n'est en définitive qu'une image essentiellement hallucinatoire, mais avec

cette particularité capitale que l'hallucination est ici conforme à la vérité (1). Telle est en résumé la théorie lumineuse de l'*hallucination vraie*. Entrons dans quelques développements.

« Un homme, les yeux ouverts ou fermés, voit à trois pas de lui, une tête de mort parfaitement distincte, quoiqu'il n'y ait aucune tête de mort (2); » il est victime d'une hallucination. Ce qui la produit, c'est une « action des centres sensitifs » identique à celle que provoquerait, par les organes et les nerfs, la présence d'une vraie tête de mort. Or toutes les images en sont là. « Il y a deux moments dans la présence de l'image : l'un affirmatif, l'autre négatif, le second restreignant en partie ce qui a été posé dans le premier. Si l'image est très-précise et très-intense, ces deux moments sont très-distincts : au premier moment, elle semble extérieure, située à telle distance de nous, quand il s'agit d'un son ou d'un objet visible, située dans notre palais, notre nez, nos membres, quand il s'agit d'une sensation d'odeur, de saveur, de douleur ou de plaisir local (3). » Dans quelques circonstances le moment négatif n'arrive pas. L'hallucination est alors complète : c'est l'extase, le délire ou la folie. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que deux instants analogues se remarquent même dans la sensation. Seulement le premier est affirmatif, le second confirmatif, celui-là ayant toutes les allures d'un imposteur,

1. M. Taine consacre de nombreuses pages à montrer comment les sensations ramènent dans de justes bornes les prétentions de l'imagination. C'est une longue application du fameux précepte : *Similia similibus curantur*. Il corrige l'hallucination par l'hallucination. En logique ce procédé thérapeutique s'appelle cercle vicieux.

2. T. I, p. 405.

3. T. I, p. 92. *Un moment affirmatif, un moment négatif, un moment qui restreint, qui pose*, il n'est guère possible d'abuser davantage de l'abstraction par horreur de l'abstraction. L'ouvrage de M. Taine fourmille d'exemples semblables.

celui-ci montrant qu'il ne faut pas juger l'autre sur son air. « Lorsque nous nous promenons dans la rue, en regardant et en écoutant ce qui se passe autour de nous, nous avons en nous les divers fantômes qu'aurait un halluciné enfermé dans sa chambre et chez qui les sensations visuelles, auditives et tactiles qui en ce moment se produisent en nous par l'entremise des nerfs, se produiraient toutes dans le même ordre, mais sans l'entremise des nerfs. Ces divers fantômes sont pour lui, comme pour nous, des maisons, des pavés, des voitures, des trottoirs et des passants. Ainsi notre perception extérieure est un rêve du dedans qui se trouve en harmonie avec les choses du dehors, et au lieu de dire que l'hallucination est une perception extérieure fausse, il faut dire que la perception extérieure est une HALLUCINATION VRAIE (1). » L'hallucination vraie rappelle assez bien la conversation que deux interlocuteurs silencieux eurent un jour qu'il faisait nuit. Mais il ne s'agit pas des mots : les philosophes ont le droit d'en abuser. M. Taine veut dire que toute sensation initiale ou renaissante a la propriété de se faire accepter au lieu et place de la réalité. Mais pourquoi la première seule conduit-elle à la réalité ? C'est la question que notre philosophe se posait dès 1857 (2). « Par quelle mécanique admirable, disait-il alors, la nature tire-t-elle la vérité de l'erreur? Comment naissent ces trompeurs dont le mensonge est véridique ? Qui nous assure de leur véracité? Quelle raison avons-nous pour nous fier à des témoignages d'imposteurs et pour affir-

1. T. I, p. 411. M. Taine tâche d'appuyer sa théorie (t. II au commencement) sur les phénomènes si connus sous le nom d'illusions des sens. Ces phénomènes ne prouvent qu'une chose, à savoir que la perception n'est pas la sensation. La sensation n'est pas même l'hallucination.

2. V. les *Philosophes français*, p. 45.

mer un dehors inaccessible ? Il faudrait un traité dogmatique pour répondre. » Le traité dogmatique a été enfanté, c'est celui-là même dont nous avons l'honneur de rendre compte présentement. Écoutons la réponse si longtemps attendue, si longtemps préparée. « Lorsque la tête de mort est réelle et présente, lorsqu'un faisceau de rayons gris et jaunes en rejaillit pour aller frapper la rétine, lorsque cette impression de la rétine est propagée le long des nerfs optiques, lorsque l'action des centres sensitifs y correspond, la sensation visuelle ainsi provoquée donne naissance au même fantôme interne, et le simulacre de tête de mort qui se produit en nous pendant l'hallucination proprement dite, se produira aussi en nous pendant la perception extérieure, avec *cette seule différence que, dans le premier cas, la main, tout autre sens, tout autre observateur appelé à vérifier notre jugement affirmatif, le démentira, tandis que dans le second, la main, tout autre sens, tout autre observateur appelé à vérifier notre jugement affirmatif, le confirmera* (1). » En d'autres termes, c'est par le témoignage des autres sens ou celui de nos semblables que l'hallucination devient vraie. C'est là la mécanique admirable par laquelle la nature tire la vérité de l'erreur.

Nous voudrions bien nous contenter de cette merveilleuse explication ; malheureusement elle ne dissipe pas tous nos doutes ; M. Taine lui-même les confirme par ce qu'il a l'imprudence, j'ose le dire, d'ajouter immédiatement après. « Il est aisé de voir, dit-il, que cette analyse s'applique, non-seulement aux sensations visuelles, mais à toutes les autres, puisque toutes les autres comportent aussi des hallucinations. » En effet, nous avions très

1. T. I, p. 410.

bien vu par nous-mêmes cette facile application et voilà précisément ce qui nous jette dans le trouble. Car M. Taine n'a pas jugé à propos de nous donner les moyens de nous assurer que nos sens ne sont pas tous hallucinés à la fois d'une « hallucination proprement dite. » Pourquoi, lorsque l'œil croit voir une tête de mort qui n'est pas, la main ne croira-t-elle pas la toucher, le nez la flairer ? Ce n'est pas l'ordinaire, répondra-t-on. Qu'en savez-vous ? On nous renvoie au témoignage de nos sens qui sont tous également condamnés à l'hallucination ! N'est-ce pas contrôler la folie par la folie ? Quand les sens sont en opposition, le discernement de la vérité est-il plus facile ? Si l'œil voit une tête de mort où la main touche une table, ne reste-t-il pas à établir qui a raison? M. Taine appelle ses semblables à son secours. Est-ce que la question ne doit pas se résoudre également à l'égard de chacun de nos semblables ? Sont-ils en communion essentielle avec la vérité ? leurs sens sont-ils d'une autre nature que les nôtres ? Et quand cela serait, il ne faudrait pas oublier que leur témoignage, sûr pour eux, serait encore nul pour nous ; car il ne nous arriverait pas autrement que par nos sens ; nous devrions nécessairement voir et entendre. Mais, si nos sens sont hallucinés, que devient pour nous le témoignage unanime de l'univers entier ? Comment va-t-il passer de l'état de simulacre à celui de réalité ? En vérité, il nous semble que la réponse n'est pas même dans le traité dogmatique, et que l'hallucination vraie pourrait bien n'être qu'une vraie hallucination.

Admettons cependant que le cercle ne soit pas tout à fait vicieux, qu'il s'ouvre au moins en un point pour donner passage à la certitude d'une sensation, la théorie de l'hallucination n'aura pas encore droit à une entière

confiance. Les sensations et les images sont des simulacres, des fantômes, on nous l'a dit. Ces simulacres ont des moments affirmatifs, négatifs, confirmatifs, restrictifs : nous aurions souhaité qu'on nous montrât l'*union qui joint* les moments aux simulacres ; nous sommes réduits à user de nos propres ressources pour essayer de comprendre. Un moment affirmatif est, suivant l'opinion commune, un moment où quelqu'un affirme, et un moment négatif, un moment où quelqu'un nie. Or à qui faut-il faire honneur de cette affirmation dans le premier moment, et de cette négation dans le second ? M. Taine ne nous laisse pas libres de choisir. Il a dit, dans le style qui lui est propre, que le moi est « un polypier d'images. » Les images sont tout l'homme ; nous ne sommes qu'un système de fantômes et de simulacres. C'est donc le simulacre, ou l'ensemble des simulacres qui affirme et qui nie tour à tour. Commençons par l'affirmation qui produit l'hallucination. Évidemment elle n'est pas le fait du *polypier*. L'image de la colonne de la place Vendôme, qui fait partie de mon *polypier* à moi, n'a rien à démêler avec l'image du papier que j'ai maintenant sous les yeux. D'ailleurs, M. Taine n'a recours aux images antérieures du *polypier* que dans l'instant négatif ou confirmatif et point du tout dans l'instant *affirmatif*. Il reste donc que le simulacre affirme lui-même. Ainsi le simulacre de la tête de mort, pour revenir à cet heureux exemple, à peine greffé ou éclos sur mon *polypier*, va s'écrier de cette voix bien connue de la conscience : *Je*... Mais quel verbe joindre à ce sujet? Il ne dira pas : je suis une tête de mort. L'hallucination ne va pas jusque-là. Il ne dira pas non plus: Je suis le simulacre d'une tête de mort.Ce serait la contradiction même et l'anéantissement de l'hallucination. La forme

vraie de son affirmation sera sans doute telle que l'expérience intime la révèle, même à ceux qui ne croient pas au polypier. Le simulacre dira donc : Je vois une tête de mort. Analysons, que trouvons-nous ? Un simulacre qui croit voir, qui par conséquent sait ce que c'est que voir, ce que c'est qu'une tête, ce que c'est qu'un mort, et qui sans doute sait tout cela par des expériences renouvelées, car il est sensualiste ; un simulacre qui vient de naître et qui cependant a déjà vu plusieurs fois, se souvient, raisonne sur ses événements, c'est-à-dire, fait des opérations qui demandent une longue habitude. M. Taine ne nous ayant pas dit comment il concilie tout cela, je suis forcé d'avouer que je n'ai pas assez de pénétration pour y voir autre chose qu'un *polypier* de contradictions. D'ailleurs une vraie tête de mort n'a pas, que je sache, la propriété d'affirmer. Pourquoi son image l'aurait-elle ? aurait-elle acquis la plus haute perfection de l'être en s'amoindrissant dans l'existence ? On me reprochera peut-être d'oublier qu'en passant par les sens, le simulacre acquiert une manière d'être infiniment supérieure, un état psychologique. Dans ce passage s'unit-il à quelque élément spécial, inconnu au reste de la nature? Cela semblerait assez nécessaire ; mais gardez-vous de l'affirmer, vous tomberiez dans le spiritualisme. Ma difficulté n'est donc pas résolue.

Je crois que nous pouvons nous dispenser de prêter l'oreille au dialogue qui, dans le moment négatif ou confirmatif, va s'établir entre deux ou plusieurs simulacres. Il n'est guère possible de continuer une conversation qui n'a pas été commencée.

§ IV

LA MÉMOIRE.

Les psychologues vulgaires reconnaissent dans l'intelligence plusieurs facultés, ou, pour mieux dire, plusieurs opérations, telles que la perception, la conception, l'abstraction, la comparaison, le jugement, le raisonnement, le souvenir. M. Taine les admet évidemment toutes, car il les cite en maints endroits de ses ouvrages. Elles se ramènent toutes à la sensation avec la plus grande facilité, nous voulons bien le croire, mais il nous eût été agréable de voir comment notre philosophe procède à cette réduction facile. Il faut bien se contenter de ce qu'on nous donne; quant au reste, ne pourrons-nous pas en juger par induction? Sans doute il n'y a pas ici omission volontaire, mais un hommage rendu à la pénétration du lecteur. M. Taine a soumis à ses procédés de transformation sensualiste la perception extérieure ; nous avons vu avec quel bonheur ; la mémoire va lui ménager un succès au moins égal.

Suivant M. Taine, la mémoire est au temps ce que la perception est à l'espace ; l'une et l'autre sont une « hallucination vraie (1), » mais celle-ci a la chance de correspondre à la réalité présente, et celle-là à la réalité passée. « De même que dans la perception extérieure, nous avons vu de simples fantômes internes être pris pour des objets externes, mais, par une adaptation admirable, correspondre à la présence de véritables objets externes ; de même, dans la mémoire, nous

1. T. I, p. 457.

voyons de simples images actuelles être prises pour des sensations passées, mais, par un mécanisme aussi beau, correspondre à la présence antérieure de sensations véritables (1). » Voici en quoi consiste ce beau mécanisme. Nos sensations sont dans la durée ; par conséquent chacune d'elles a deux bouts, l'un par où elle commence et l'autre par où elle finit. Venues à la suite les unes des autres, elles forment une série, une chaîne dans laquelle les bouts postérieurs de celles qui précèdent, se soudent aux bouts antérieurs de celles qui suivent. Maintenant que l'une quelconque de ces sensations ressuscite sous forme d'image, que va-t-il arriver ? Une sensation actuelle, par sa *vertu restrictive*, la chassera d'abord du présent ; car elles ne peuvent subsister toutes les deux à la fois dans cet important élément de la durée. Quelle direction prendra l'image ainsi détachée de l'existence actuelle ? Son chemin est tout tracé. N'y a-t-il pas dans la série des vieilles sensations une place qui lui appartient en propre ? Grâce à quelques « coups de bascule, » dont le premier est la sensation, et les autres « des phrases prononcées mentalement (2), » elle se met à glisser avec rapidité, mais non sans incertitude, tantôt s'avançant trop loin, tantôt restant en deçà. Dans cette course relativement limitée, elle doit finir par passer sur la case qui lui est propre ; aussitôt les bouts postérieurs et antérieurs des sensations voisines saisissent ses bouts antérieurs et postérieurs, elle est emboîtée et prend le reflet précis du passé qui lui convient. Ces métaphores ne sont pas de nous ; ce sont celles de M. Taine en raccourci. Continuons. Ne nous y trompons pas, il ne s'agit pas ici d'un véritable passé ; nous opérons

1. *Ibid.*
2. T. I, p. 457.

sur des apparences. « Dans ce jeu perpétuel qui a cessé de nous étonner parce que nous en vivons, l'image glissante est effectivement contemporaine de la sensation ou de l'image qui la fait glisser, et cependant il semble qu'elle soit située en avant ou en arrière. En fait l'une *chevauche l'autre* (1) ; en apparence elles sont posées bout à bout, et cette merveilleuse illusion qui, de deux éléments réellement simultanés, fait deux événements en apparence postérieurs ou antérieurs l'un à l'autre, est le mécanisme par lequel notre vue s'étend au-delà du présent, pour atteindre le passé (2). » Telle est la mémoire.

Je crois qu'on peut résumer ainsi cette admirable théorie : La mémoire est une image présente que l'on croit passée, avec cette particularité que le passé qu'on lui attribue faussement, correspond de fait avec un passé réel. Excepté les coups de bascule, les bouts antérieurs et postérieurs et les glissements, tout est là. Ramenée de la sorte sous un seul coup d'œil, supporte-t-elle l'examen ?

Que nous dit l'expérience interne ? Est-il exact que lorsque nous nous souvenons, nous croyons passée une image présente ? Je me rappelle en ce moment le jardin des Tuileries, par exemple. A la vérité, j'en ai présentement l'image dans l'esprit ; mais, loin de la croire dans le passé, je suis aussi convaincu qu'elle est actuelle, que je le suis que deux et deux font quatre. D'autre part, elle est si peu le jardin que je me rappelle, que je n'hésite pas à la déclarer défectueuse sous une foule de rapports : le vrai jardin est tout autre que mon jardin ima-

1. Souligné par l'auteur, sans doute pour en faire ressortir l'atticisme.
2. T. I, p. 467.

ginaire. En vertu de quel principe sensualiste suis-je si sûr de cette dissemblance ? Ai-je en moi deux images, l'une exacte, l'autre défectueuse ? En troisième lieu, il semble aussi difficile de réputer passée une image présente, c'est-à-dire actuellement perçue par la conscience comme présente. Le passé n'étant plus, ce qui est passé est au moins absent. Une image présente considérée comme passée, serait donc une image connue présente et considérée comme absente. Comment concilier cela ? Je puis bien me figurer qu'un homme vivant est mort, supposé que je croie par erreur qu'il n'est plus vivant, mais il sera moins facile de le croire mort si je sais qu'il est vivant, de le croire à la fois vivant et mort. N'est-ce pas le cas de l'image présente et passée ?

Le procédé suivant lequel le présent est réputé passé, n'est guère plus intelligible. Toute image, nous dit-on, a la propriété de se faire accepter à son premier instant pour un objet réel et actuel. Survient une sensation qui du coup la relance dans la région des fantômes. Mais les sensations et les fantômes en réalité coexistent, cohabitent même : ils peuvent donc être présents au même instant. M. Taine dit très bien qu'il ne peut pas se représenter lui-même à lui-même comme tranquille, couché et entendant de petits bruits vagues, et en même temps comme surpris, sursautant, assourdi par un violent tapage (1). Sans doute cette représentation serait trop contradictoire. Mais en vérité, pourquoi, au moment où il s'abandonne aux agréables sensations de Tytire sous son hêtre, ne pourrait-il pas avoir dans l'esprit l'image de M. Taine surpris, sursautant et assourdi par un violent tapage ? Le fameux *polypier* groupe

1. T. I, p. 461.

ce qu'il y a de moins compatible dans la réalité. Les images qui *chevauchent* ne signifient-elles pas la même chose? Si donc la sensation chasse l'image de la réalité, elle n'a pas pour cela la vertu de la chasser du présent. Par conséquent, le premier coup de bascule devra glisser sur la surface de l'image qu'il est destiné à faire glisser, et laisser celle-ci attachée à son immobilité.

Mais l'image, fût-elle devenue aussi libre que la feuille sur l'eau, nous n'en serions guère plus avancés. Il s'agit de la situer dans le temps. La connaissance du temps est nécessairement supposée dans tout acte de mémoire, par la simple raison que les personnages et les autres détails d'un tableau présupposent la toile où l'artiste veut les fixer. Ceci est capital dans la question présente : M. Taine ne l'ignore pas. Seulement il est sur ce point d'une réserve surprenante (1). Que le *polypier* se déroule, et qu'ajoutant ses images bout à bout il devienne aussi poli qu'une glace pour permettre à l'*image glissante* d'obéir avec agilité aux *coups de bascule,* nous le voulons bien pour le moment, mais à la condition que ce développement ait lieu dans le temps et non dans l'espace. C'est en effet par la comparaison de l'*image glissante* avec les diverses images situées, que notre auteur veut en déterminer la place légitime dans la succession des événements. Si donc les images agglutinées sont dans l'espace seulement, interrogées sur leurs rapports de situation avec la voyageuse, elles pourront répondre sur la distance en toises ou en mètres, mais non sur la distance en jours et en années. La géographie est profondément distincte

1. Ce point comme bien d'autres nous fait involontairement penser à Procuste. Le problème de l'origine des idées peut être fort simple par lui-même, mais il n'est pas permis à la probité philosophique de le simplifier.

de l'histoire. Or M. Taine enseigne, et avec raison, que les images sont tellement coexistantes qu'elles *chevauchent les unes les autres*. Elles ne peuvent donc se développer que dans l'espace. Il demeure donc inexpliqué que la promenade de l'image glissante sur ses voisines la fasse réputer passée.

On pourrait se demander aussi peut-être pourquoi l'image a laissé sa place vide. Toutes les images auraient-elles cette humeur aventureuse ? Il paraîtrait, puisqu'elles *chevauchent*. Mais alors comment, le cas échéant, arriveront-elles à se situer ? sur quelle surface d'images *toutes* les images devront-elles glisser ? et quelle autre image donnera les *coups de bascule* nécessaires ? Arrêtons-nous : nous entrons dans un tourbillon de cercles vicieux.

Cependant un point reste encore, et c'est le plus important, un point sans la solution duquel la solution la plus heureuse de tous les autres serait inutile. *Croire l'image présente passée*, c'est une hallucination ; mais cette hallucination a la chance de correspondre à la réalité, au vrai passé. C'est cette chance qu'il faut à tout prix dégager de l'incertitude. On comprend que si rien ne la garantit, en dépit des glissements les plus heureux, la mémoire n'est plus qu'un rêve. M. Taine devrait bien nous dire comment il a constaté sûrement cette merveilleuse coïncidence. Quand il s'est agi de l'hallucination sensorielle, il l'a contrôlée au moyen d'autres hallucinations. L'hallucination mnémonique n'a pas même obtenu cela de lui. Sans doute c'est parce que le silence vaut mieux qu'une mauvaise explication. Maxime excellente ; mais alors comment se fait-il que certains in-8° ne soient pas des in-18 ?

§ V

L'UNITÉ DE LA SCIENCE.

Les phénomènes psychologiques ont pour conditions certaines dispositions du corps humain. On ne voit pas, si le globe de l'œil ou le nerf optique sont enlevés, si certaines parties du système nerveux sont paralysées ; on ne pense pas, si le cerveau est embarrassé ; en un mot, il n'est pas d'opération de l'esprit qui ne dépende de quelque opération du corps : c'est un fait qu'il ne serait pas raisonnable de contester. M. Taine s'étend avec une rare complaisance sur les conditions organiques de la pensée. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, par la raison que le peintre n'apprend pas à peindre en se rendant compte de la nature et de la disposition des soies de son pinceau ou de la forme de sa palette, ni le sculpteur à sculpter en considérant la forme, le poids et la dureté de son maillet et de son ciseau. Nous ne nions pas l'utilité de ces diverses études : Bossuet, notre maître à tous, ne nous en laisse pas le droit (1). Il y a de l'intérêt à savoir comment les nerfs et les centres nerveux se comportent dans l'exercice des divers sens. Sous ce rapport nous ne craignons pas de dire que M. Taine résume d'une manière heureuse, quoique souvent obscure, les découvertes modernes de la physiologie. Mais après tout, la psychologie peut exister sans la physiologie. Ces deux sciences ne sont pas même sœurs : les faits qui les constituent

1. Voir l'admirable petit livre intitulé : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. On peut le proposer comme exemple à ceux qui en philosophie confondent dire beaucoup de choses avec parler beaucoup.

sont parallèles, mais ils découlent de sources d'ordre tellement différent qu'il est absolument impossible de leur appliquer la même sorte d'observation. C'est un point que l'illustre Jouffroy, croyons-nous, a mis hors de contestation. Les démonstrations contraires de l'auteur des *Philosophes français au XIX*e *siècle* n'ont pas semblé peut-être assez concluantes ; car M. Taine, revenant à la charge avec des armes nouvelles, entreprend de prouver que le fait physiologique et le fait psychologique sont parfaitement identiques ; qu'entendre, voir, toucher, penser, réfléchir, etc., ce n'est autre chose qu'avoir les nerfs et les centres nerveux ébranlés suivant un mode spécial. C'est hardi.

Il avoue d'abord toute la difficulté de l'entreprise. Les phénomènes psychologiques, qu'il appelle « les événements moraux, » n'étant d'après lui « que des sensations plus ou moins déformées ou transformées (1), » il compare « une sensation à un mouvement moléculaire des centres nerveux. » Puis il conclut de la sorte : « Nous ne pouvons convertir aucune des deux conceptions en l'autre, et partant les deux événements semblent être de qualité abolument différente ; en sorte que l'analyse, au lieu de combler l'intervalle qui les sépare, semble l'élargir à l'infini (2). » Ceci est une ruse innocente. On présente au candide spectateur un nœud gordien, pour l'éblouir ensuite par la prestesse de la solution.

Suivons cette opération délicate. Soit donnée une sensation, celle « du jaune d'or, » par exemple, et le mouvement moléculaire correspondant des centres nerveux. Cette sensation et ce mouvement moléculaire sont une

1. T. I, p. 352.
2. T. I, p. 354.

seule et même chose ayant un double aspect, comme une seule et même médaille a son endroit et son envers : l'endroit sera la sensation et l'envers le mouvement moléculaire. C'est ce qu'il faut démontrer. Pour cela procédons avec ordre. Toute démonstration part d'un principe : voici le nôtre : « Règle générale, il suffit qu'un même fait nous soit connu par deux voies différentes, pour que nous concevions à sa place deux faits différents (1). » Preuve : « Un aveugle-né qu'on vient d'opérer demeure assez longtemps avant de pouvoir mettre d'accord les perceptions de son toucher et les perceptions de sa vue (2). » « Or, lorsque nous examinons de près l'idée (3) d'une sensation et l'idée d'un mouvement moléculaire des centres nerveux, nous trouvons qu'elles entrent en nous par des voies non-seulement différentes, mais contraires. La première vient du dedans sans intermédiaire ; la seconde vient du dehors par plusieurs intermédiaires (4). » « Il se peut donc que la sensation et le mouvement intestin des centres nerveux ne soient au fond qu'un même et unique événement, condamné par les deux façons dont il est connu à paraître toujours et irrémédiablement double (5). »

Cette argumentation est presque en forme. Répondons de même. La rétorsion d'abord. J'ai l'honneur de connaître M. Taine ; je me connais aussi. Or « l'idée » de M. Taine et « l'idée » de ma personne sont entrées en moi « par des voies non-seulement différentes, mais contraires. » La seconde « vient du dedans sans intermédiaire, » la première « vient du dehors par plusieurs intermé-

1. T. I, p. 356.
2. *Ibid.*
3. Il n'y a pas d'idées.
4. T. I, p. 358.
5. T. I, p. 360.

diaires. » Je me connais par la conscience, je connais M. Taine par ses ouvrages. Tout cela est parfaitement incontestable. « Il se peut donc que » M. Taine et moi ne soyons « au fond qu'un seul et unique individu. »

Quoi ! il peut se faire que sans s'en douter M. Taine soit jésuite ! Et que j'aie eu jusqu'à ce jour l'honneur envié, mais non soupçonné, d'être professeur à l'école des beaux-arts ! Quel charme trompeur a pu m'empêcher de reconnaître mon propre ouvrage dans le livre de l'*Intelligence* et me porter à faire la critique de mes propres pensées? Mais il y a plus ; ce n'est pas M. Taine seulement qui aura le malheur de se confondre avec moi ; mais tous ceux que je connais, et le nombre en est assez grand, partageront son triste sort. J'ai bien peur que l'humanité et la nature entière ne puissent s'y soustraire, à moins qu'une connaissance aussi imparfaite qu'elle est chez moi, permette quelque « intervalle. » Mais l'identification aura certainement lieu dans les têtes puissantes comme celle de notre philosophe, il n'y a pas moyen d'en douter. C'est une forme toute nouvelle donnée au panthéisme. Je crois bien que de Parménide à M. Vacherot, personne ne l'avait encore soupçonnée.

Mais rétorquer n'est pas répondre. Répondons maintenant. D'abord nous nions le principe, et ce qui nous donne le droit de le faire , c'est la preuve même qu'on apporte pour l'établir. « L'aveugle-né qu'on vient d'opérer rapporte à des objets divers les perceptions de son toucher et les perceptions de sa vue. » Soit. Mais, au bout d'un certain temps, l'unité se produit : pourquoi ? est-ce que sa main devient son œil, ou son œil, sa main ? Il a fait des expériences nouvelles, nous dit-on. Est-ce avec un sens unique ? Est-il arrivé un moment où il a touché la couleur en même temps que la forme, ou vu

la résistance en même temps que la couleur ? S'il y a division dans la perception, en dépit de toutes les expériences, il doit y avoir division dans l'objet de la connaissance, ou bien votre principe est faux. La multiplicité des sens de tous ceux qui n'ont pas été aveugles-nés les empêche-t-elle d'attribuer à un même objet les phénomènes perçus séparément ? M. Taine invoque à ce propos l'autorité de M. de Sénarmont cité par Saigey dans la *Physique moderne*. On sait que les physiciens contemporains travaillent à ramener à un principe unique les divers phénomènes naturels que l'on attribuait naguère à des « agents hétérogènes. » L'erreur de la physique qui tombe en ruine, on l'explique par ce fait « que la perception des divers ordres de phénomènes s'opère en général par des organes différents, et qu'en s'adressant plus particulièrement à chacun de nos sens, ils excitent nécessairement des sensations spéciales (1). » On peut souscrire des deux mains à l'opinion de M. de Sénarmont ; mais qu'est-ce que cela fait à l'opinion de M. Taine ? Les phénomènes de chaleur, de sonorité, de lumière, d'électricité, reviennent en définitive à des mouvements moléculaires ; il ne nous siérait guère de le contester. Mais le mouvement moléculaire qui est chaleur, est-il le même que celui qui est son ? M. Taine sait très bien qu'il y a mouvement et mouvement : il en fait lui-même une juste distinction, quand il compare les vibrations moléculaires des organes des divers sens. L'identification du principe n'est donc pas l'identification des phénomènes, et les sens ont raison de distinguer en vertu de leur nature des phénomènes que les savants distinguent en vertu de leurs calculs. La règle générale de M. Taine, malgré l'appui de

1. T. I, p. 357.

M. de Sénarmont, n'est donc encore qu'un postulatum.

Mais que dire de l'application de ce principe boiteux? « L'idée d'une sensation et l'idée d'un mouvement moléculaire. . . entrent en nous par des voies. . . contraires, » celle-là venant immédiatement du dedans et celle-ci du dehors à travers des milieux compliqués. Qu'y a-t-il sous ces métaphores ? La plus grande difficulté n'est pas ici de réfuter, mais de comprendre. Les idées, et nous l'avons vu, cette *idée* est fondamentale dans la philosophie de l'auteur, les idées sont des mots. Qu'est-ce que le mot d'une sensation, le mot d'un mouvement ? Qu'est-ce que l'entrée de ces deux mots ? Nous soupçonnons qu'idée est ici pour connaissance ; car plus haut on écrivait : « Il suffit qu'un fait soit connu par deux voies différentes , etc. » Substituons donc *connaissance* à *idée* : tout n'est pas éclairé par cela. Imaginez maintenant la connaissance d'une sensation qui *entre en nous* et qui vient *immédiatement du dedans*. Elle vient *du dedans* pour *entrer en nous* : est-ce que nous sommes hors du dedans ? Mais M. Taine a écrit en toutes lettres : « Je suis un dedans (1). » La connaissance de la sensation vient donc du *dedans* pour *entrer* dans le même *dedans*, c'est-à-dire, elle n'entre pas du tout: elle est parfaitement immobile en *dedans*. Ce n'est pas tout. Le *dedans* c'est la sensation ; car le *dedans*, c'est nous, on vient de le voir ; et nous, que sommes-nous, sinon un système de sensations successives. L'entrée et la sortie sont ainsi de la plus complète impossibilité. Qu'a donc voulu dire M. Taine? Le *dehors* n'est pas plus facile à comprendre que le *dedans*. Le *dehors* serait sans doute constitué par l'objet même de la sensation distinct et séparé d'elle. Or, cette dis-

1. T. II, p. 190.

tinction et cette séparation ne sont réelles que pour les naïfs psychologues qui croient encore au sens commun. Tout est dans la sensation, comme le dehors, le dedans. Quand on s'imagine percevoir les objets, c'est une illusion résultant de la sensation qu'on a le tort de dédoubler(1). Poser d'une part un sujet qui perçoit et de l'autre un objet qui est perçu, est un procédé fâcheux qui « vide » les sensations et par conséquent crée un dedans et un dehors illusoires. Eh ! quoi ? n'y a-t-il pas un monde distinct de nous, un vrai dehors ? Qui le sait ? nous ne connaissons rien que par les sensations, et dans les sensations tout est *dedans*. Comment donc la connaissance d'un mouvement moléculaire des centres nerveux va-t-elle partir d'un *dehors* qui n'est pas, pour entrer dans un *dedans* où elle est déjà ? Dans ce style à rendre jaloux Lycophron en personne, M. Taine a simplement voulu dire que les mouvements moléculaires des centres nerveux sont connus par la perception extérieure, et les sensations par la conscience (2). Ce sont en effet deux sources de connaissances bien différentes. Tout le monde en convient. Mais faire de la différence le principe de l'identification, ceci est propre à M. Taine, à moins que ce ne soit une importation d'outre-Rhin. « Un même et unique événement connu par ces deux voies, paraîtra double, et quel que soit le lien que l'expérience établisse entre ces deux apparences, on ne pourra jamais les convertir l'une dans l'autre. Selon que sa représentation viendra du dehors ou du dedans, il apparaîtra toujours comme *un dehors* ou *un dedans*, sans que jamais nous puissions faire rentrer le dehors dans le dedans, ni le dedans

1. T. I, p. 476.
2. Ce qui est parfaitement exact suivant la philosophie vulgaire, mais parfaitement inintelligible dans la théorie sensualiste.

dans le dehors (1). » C'est ce qui s'appelle parler ferme, sinon parler juste. M. Taine voudrait-il remarquer que supposé l'identification entre les deux événements, la double voie de connaissance s'identifie du même coup. La connaissance, en effet, part de l'unique événement pour se terminer à cet unique événement. Nous demandons le tracé de la voie intérieure et de la voie extérieure que suivront chacune des représentations. C'est l'événement qui se présente lui-même à lui-même ; et pour cela il part tour à tour de son dedans qui est son dehors ou de son dehors qui est son dedans, pour aller se rejoindre lui-même ! Il est bon d'obscurcir les faits, mais il n'est pas moins bon quelquefois d'observer la logique.

En résumé, la mineure vraie pour nous, n'a pas seulement le défaut d'être à peu près inintelligible dans la théorie de M. Taine, elle est en contradiction directe avec la conclusion. Cette conclusion est proférée avec une modestie touchante. « Il se peut donc... » On n'affirme pas catégoriquement, on insinue avec réserve. Mais si la faiblesse du principe n'autorise pas même cette déduction hésitante, nous ne comprenons pas comment une modération si légitime fait presque aussitôt place à des airs de triomphe. On lit quelques lignes plus bas : « Nous sommes arrivés ici au point de jonction du monde physique et du monde moral. C'est d'ici que partent les deux lignes opposées et indéfinies où chemine l'expérience humaine ; les deux convois ainsi formés avancent et s'écartent toujours davantage, en se chargeant de plus en plus à chaque station. On voit par là l'importance de l'événement cen-

1. T. I, p. 360. Grâce à M. Taine, notre langue, qui possédait déjà l'expression *sortir dedans*, s'enrichit au moins de la réciproque, *entrer dehors*, puisque *le dedans peut rentrer dans le dehors*.

trai ; quel qu'il soit, il communique son caractère au reste. » L'hymne recommence quelques pages plus loin. Il n'est pas possible d'être plus satisfait. M. Taine oublie que si l'intention est quelquefois réputée pour le fait, ce n'est jamais dans une démonstration philosophique.

Il est temps de clore cette longue étude. Nous n'avons abordé que les parties saillantes. M. Taine s'est donné l'importante mission de dissiper les *illusions* qui encombrent la science du moi. On sait maintenant s'il a réussi. Il sera toujours regrettable qu'en réformant les idées, il n'ait pas commencé par réformer le langage. Son livre est écrit dans la langue de l'ancienne philosophie, qui est celle de presque tout le monde. Il y a à cela un très grave inconvénient, c'est qu'il en résulte beaucoup d'obscurité. Jusqu'ici on a cru que les mots correspondent à certaines idées précises ; si vous changez les idées, comment serez-vous compris ? Le lecteur attentif sera condamné à déchiffrer des hiéroglyphes. Je cite en exemple quelques lignes, prises au hasard : « Je suis couché bien tranquille à l'ombre d'une haie, écoutant de petits cris d'oiseaux et le long bruissement d'insectes ailés qui, l'été, tourbillonnent dans l'air (1). » En lisant ces mots, qui ne croira qu'il s'agit ici de douces rêveries sous les ombrages frais. C'est en effet ce qu'ils signifient dans le langage vulgaire : ils signifient tout autre chose sous la plume du philosophe sensualiste. Interprétons. Il n'y a au monde que des événements diversement groupés, des *polypiers* d'images et de faits réunis par certaines lois d'association. Ce *je* qui commence la phrase, représente un polypier d'images à double face, une face en dedans et une face en dehors, ni plus ni moins. C'est une trame, « une série qui, selon

1. T. I, p. 460.

le point de vue où » le considère M. Taine, « est tantôt pour » ses « sens une série de mouvements moléculaires, tantôt pour » sa « conscience une série de sensations plus ou moins transformées. » Or, elle est lui-même, parce qu'elle est « la plus compliquée et la plus commandante dans un groupe d'autres séries analogues (1). » Tel est ce *je*. Voilà pour le sujet. Comment est-il *couché*, *tranquille*? C'est un changement dans le groupement du *polypier*, dans l'ordre de la trame et de la série. Il faudrait des volumes pour expliquer cette sorte de changement. Le *polypier*, la *trame*, la *série* écoutent. Vous vous imaginez un certain effort d'une âme naïve qui veut savourer les charmes de la vie champêtre? O simplicité! Savez-vous ce que c'est qu'une opération de nous? Écoutez : « Qu'il s'agisse d'un corps, de nous-mêmes, d'un autre être animé, que l'opération s'appelle perception extérieure, acte de conscience, souvenir, induction, conception pure, toujours notre opération est un bloc dont les molécules sont des sensations et des images jointes à des images, agglutinées en groupes partiels qui s'évoquent mutuellement (2). » Ainsi cette action d'écouter est un bloc de sensations et d'images agglutinées en groupes partiels; l'audition en est un second, ou plutôt plusieurs autres, car les cris des petits oiseaux et les longs bruissements des insectes ailés sont des sensations variées et très multiples. Il y en a bien d'autres. Que de *blocs* dans un seul fait! Notre explication, nous ne le sentons que trop, est à peine une ébauche. Il y a des trésors cachés dans ces quelques lignes. Mais cet essai quelconque suffira pour justifier nos regrets.

1. T, I, p. 395.
2. T. II, p. 217.

La nécessité de réformer la langue nous a frappé, surtout en lisant le long paragraphe consacré à l'analyse des axiomes. Il y a là bien des choses qui, entendues dans la langue de tout le monde, sont vraiment dignes d'éloge. L'avouerai-je ? je me suis surpris plus d'une fois m'imaginant lire le spiritualiste le plus convaincu. Condillac paraît complétement oublié. J'ai admiré, toutefois avec quelque réserve. Mais, après tout ce que j'ai vu ailleurs, j'ai tout lieu de craindre que mon admiration ne se soit adressée qu'à des apparences. Les *trames*, les *séries* et les *polypiers* gâtent tout, et comment les écarter dans la philosophie de la sensation?

En terminant, nous prendrons la liberté d'exprimer la pensée qui nous a poursuivi sans cesse pendant la durée de ce travail. M. Taine a des qualités de style vraiment remarquables ; pourquoi abandonne-t-il les prés fleuris de la littérature descriptive pour les rudes sentiers de la philosophie ? Ce n'est pas précisément d'une grande vigueur d'intelligence qu'il fait preuve dans l'étude des idées. C'est en vain qu'il veut être architecte, il n'est que décorateur.

CHAPITRE II

LA SENSATION, LA PENSÉE EXPLIQUÉES PAR LE SYSTÈME NERVEUX. — MATÉRIALISME ET PHYSIOLOGIE CÉRÉBRALE.

Le cerveau et ses fonctions du docteur Luys va servir de matière au présent travail. Nous craignons bien que ce dessein n'effraye nos lecteurs. Le matérialisme et la physiologie cérébrale n'ont rien qui flatte l'imagination ; le nom seul de cerveau trouble les facultés riantes de l'âme. Ce n'est pas M. Luys qui les rassurera par les charmes de son style. Sa manière de penser est sans analogue, et sa manière de dire encore plus étrange. C'est comme une riche culture de broussailles et de ronces sur une terre désolée. Son ouvrage pourtant vient d'atteindre assez vite une troisième édition. Nous croyons voir là un signe des temps L'indifférence religieuse est moins profonde qu'on ne voudrait le dire ; l'existence de l'âme et surtout son immortalité importunent bien des consciences, qui au dehors paraissent tranquilles ; quel gain immense, si ces vérités fâcheuses étaient enfin renversées ! Cet espoir malsain et toujours trompé se réveille avec une âpreté nouvelle, toutes les fois que le matérialisme se présente avec un appareil d'arguments nouveaux. Voilà ce qui explique la fortune de tant de productions déplorables, ce qui explique, nous sommes obligé de le dire, le succès de M. Luys.

Voilà aussi ce qui nous impose, à nous, le devoir

d'aborder ce sujet, malgré les aspérités de la tâche, et à nos lecteurs celui de faire quelque effort pour nous suivre.

M. Luys ne professe pas ouvertement le matérialisme. Il a eu le talent de ne pas prononcer une seule fois le nom de l'âme dans un ouvrage consacré à l'étude des opérations de l'âme, cela est vrai ; mais il ne prononce pas une fois non plus le mot de matérialisme. Son école, proche voisine du positivisme, considère l'existence d'un principe immatériel en nous comme une hypothèse gratuite, inutile, dont le savant de bon ton ne doit pas même parler. Cette disposition d'esprit, hâtons-nous de le dire, n'empêche pas M. Luys d'être un anatomiste distingué. C'est sur le système nerveux qu'il a particulièrement porté ses analyses. Personne n'a étudié avec plus de zèle et d'assiduité les secrets du tissu cérébral. Il n'a pas tout scruté, tout révélé, hélas ! la science humaine doit se contenter le plus souvent de la surface des choses, surtout aux confins de la matière et de l'esprit ; mais il a mieux vu que ses devanciers et n'a pas laissé d'ajouter une part assez remarquable aux connaissances communes. Que n'est-il resté dans les limites de son talent ! Que ne s'est-il défié de cette ivresse du succès qui porte à parler de tout avec assurance !

L'anatomiste a voulu être philosophe. Le scalpel à la main, il a osé tracer le chemin de la pensée dans les dédales du cerveau ; il a cru de bonne foi surprendre la naissance et l'évolution de ce grand phénomène, et, plein de confiance en son ouvrage, il s'écrie :

« Cet ordre d'études, si nouvelles et si attractives, doit appartenir en propre au médecin physiologiste, et au médecin physiologiste seul. C'est à lui qu'il est donné désormais de revendiquer comme son patrimoine propre

ce domaine spécial de la science de l'homme où, pendant tant de siècles, la philosophie spéculative a si longuement et si stérilement péroré. »

Malgré tout le respect que la science nous inspire, nous sommes forcé d'avouer que, anatomie à part, M. Luys n'a sérieusement prouvé qu'un point dans son livre, à savoir que l'on peut à la fois être anatomiste remarquable et parler des choses de l'âme comme un aveugle des couleurs.

§ I

LA THÉORIE DE M. LUYS REPOSE SUR LE VIDE. — INCOMPATIBILITÉ ESSENTIELLE DU MOUVEMENT ET DE LA PENSÉE.

Le savant médecin de la Salpétrière a été victime d'une illusion qu'il importe présentement de faire connaître.

L'organe et sa fonction sont deux termes que la connaissance ne doit pas séparer, le premier ne pouvant être bien connu sans le second, ni le second sans le premier. C'est, par exemple, en voyant le poumon *fonctionner*, débarrasser le sang d'acide carbonique et l'imprégner d'oxygène, que l'on se rend bien compte de sa structure; mais le mécanisme de cet acte important serait difficilement compris, si l'on n'avait soin d'analyser en détail l'organe qui l'exerce. L'anatomie appelle la physiologie, qui l'appelle à son tour. Or le cerveau est un organe au même titre que le poumon ; qui en expliquera le jeu, sinon celui qui en explique la constitution ?

On ne saurait disconvenir que cette manière d'argumenter n'ait sa valeur. Oui, il est vrai que la physiologie du cerveau en suppose et en complète l'anatomie, que

l'anatomiste seul serait bien capable d'en expliquer les fonctions propres. Seulement reste à savoir un point d'une importance décisive, reste à savoir quelles sont les fonctions propres du cerveau. M. Luys n'a pas l'air de soupçonner que l'on puisse très justement ne pas répondre : ces fonctions sont la pensée en général. Pour lui, cette définition est un fait acquis et il en tire cette conséquence assez rigoureuse : la psychologie n'a plus de raison d'être, la physiologie avec l'anatomie explique l'homme tout entier.

Or voilà ce que nous appelons l'illusion de M. Luys. Ce savant homme ne s'aperçoit pas que le point de départ de toute sa théorie n'a pas même la valeur d'un *postulatum*. Non, il n'est pas du tout acquis à la science que la pensée soit la fonction du cerveau. La vérité est précisément au point opposé ; nous allons tâcher de le montrer.

On peut, à ce sujet, interroger tour à tour la physiologie et la philosophie. Pour répondre pertinemment, la physiologie n'a qu'une manière de faire, elle doit se mettre en mesure de voir avec les yeux du corps le cerveau fonctionner. Or, cette condition n'est pas facile à remplir. Le cerveau se dérobe sous les parois du crâne ; le voir en exercice est tout simplement impossible. Si on l'expose au grand jour, on le tue, on supprime par cela même ses fonctions, c'est-à-dire ce qui est en question. Les célèbres expériences de Flourens et de ses émules ont seulement rendu très probable ce fait, que l'intégrité de plusieurs parties de l'encéphale est nécessaire pour l'exercice régulier de certaines facultés. Ainsi, par exemple, l'intégrité des tubercules quadrijumeaux est nécessaire à l'acte de la vision. C'est à des conclusions de cette sorte, résultats purements négatifs,

qu'aboutissent les plus brillants travaux de la physiologie cérébrale. Cela suffit-il pour assigner au cerveau les fonctions qui lui sont propres? L'exemple que nous venons de rappeler démontre amplement le contraire ; car il n'est pas un seul physiologiste, croyons-nous, qui place l'organe central de la vision dans les tubercules quadrijumeaux, quoique cette partie de l'encéphale ne puisse être lésée sans compromettre le sens de la vue. M. Luys ne nous contredira pas, lui qui s'applique, avec tant de zèle et non sans succès, à établir que les centres de tous les sens sont situés dans les couches optiques. Être indispensable à un phénomène et être l'organe d'un phénomène représentent des notions très différentes. Pour s'en convaincre sans peine, qu'on réfléchisse aux rapports de la tête et de l'estomac. Assurément il est impossible de digérer sans tête; s'ensuit-il que la tête soit l'organe de la digestion ? Les désordres psychologiques qui suivent les lésions accidentelles ou artificielles du cerveau ne nous apprennent donc rien sur ses fonctions proprement dites. Encore une fois, jusqu'à ce qu'on ait fait des observations positives, qu'on ait vu directement le cerveau en exercice, nous aurons le droit de considérer comme de simples conjectures les conclusions de la physiologie cérébrale.

Mais ces conditions remplies, quelles seront les conclusions légitimes de la science ? Supposons que, par un prodige inoui jusqu'à ce jour, le cerveau devienne transparent comme le cristal sous le regard du physiologiste, que ses moindres fibres, ses moindres cellules, ses atomes constitutifs soient aussi visibles que de petits poissons dans un bocal de verre, le savant verra cet organe opérer comme on voit les cyprins se jouer dans l'eau ; assisterait-il à l'éclosion, à l'évolution de la

pensée ? En lui-même, le cerveau n'est qu'un morceau de matière, et à ce titre ne peut être le sujet des phénomènes dont la matière est le sujet. Ces phénomènes, les savants n'ont qu'une voix pour le proclamer aujourd'hui, ces phénomènes ne sont que des mouvements. Il suit de là que, si l'œil et la matière pénétraient à travers le crâne dans les profondeurs du cerveau, on y distinguerait des mouvements oscillatoires, vibratoires, curvilignes, rectilignes, circulaires, elliptiques, de translation, moléculaires, uniformes, accélérés, variés, rien de moins, rien de plus. On étudierait ces phénomènes comme on étudie les ondes sonores et les ondes lumineuses ; la physique s'enrichirait d'un nouveau traité, dérivé de la mécanique, qui aurait pour objet spécial les fonctions mêmes du cerveau. Nous avouons qu'une semblable étude donnerait à la physiologie cérébrale une précision scientifique dont est elle encore bien éloignée ; les fonctions propres du cerveau seraient enfin solidement établies. Mais la pensée ne serait pas moins restée invisible, car le sens de la vue n'a pas de prise sur elle ; rien ne prouverait encore qu'elle se confond avec le mouvement, par la raison que rien ne prouve l'impossible. La pensée et le mouvement matériel sont deux termes aussi incompatibles que noir et blanc. C'est ce que M. Luys ne paraît même pas soupçonner et qu'il faut montrer maintenant en laissant la parole à la philosophie.

J. Rosenthal écrit dans un ouvrage récent (*les Muscles et les nerfs*) : « Nous pouvons bien comprendre comment des mouvements engendrent d'autres mouvements, mais nous ne savons pas du tout comment ces mouvements pourraient produire une perception. » Beaucoup d'autres physiologistes se sont exprimés en ce sens d'une manière

non moins catégorique. Ainsi Dubois-Reymond terminait par ces paroles un discours prononcé en 1874 devant une réunion de médecins allemands : « Vis-à-vis de la question ce que c'est que force et matière, et comment elles donnent naissance à la pensée, il faut qu'une fois pour toutes, il (le philosophe) se résigne à ce verdict... difficile à prononcer : *Ignorabimus !* » Des matérialistes avoués ne tiennent pas un autre langage : nous en donnerons des exemples plus loin. Mais il ne faut pas être dupe de cette fausse modestie. Pour plusieurs de ces savants, la transformation du mouvement en pensée est un fait, seulement ce fait est inexplicable, c'est le mystère fondamental du matérialisme. Ils ont grandement raison de proclamer que ce fait est inexplicable, car rien n'est inexplicable comme ce qui exprime une contradiction. Telle est la transformation du mouvement en pensée. Admettre l'existence d'une chose aussi inexplicable, c'est admettre l'absurde, c'est outrager la logique et la raison humaine, c'est commettre le péché des savants matérialistes. Prouvons cela suivant toute la rigueur logique.

On ne peut supposer dans l'existence deux termes dont les caractères s'excluent réciproquement, tels qu'un cercle carré, ou une chaleur glaciale. Or, tels sont les caractères de la pènsée et du mouvement.

Prenons la pensée dans sa forme complète, qui est le jugement. Elle est alors essentiellement une affirmation. Or, qu'on réfléchisse un instant sur les merveilleuses propriétés de l'affirmation, on y reconnaîtra un acte immanent, un acte qui ne sort pas du sujet où il prend naissance, et qui cependant atteint dans son évolution les objets extérieurs. Il existe dans le temps, à un moment précis de la durée ; il est même en un sens dans l'espace, puisque le sujet qui le produit est personnel-

lement uni à un support matériel, et cependant il est affranchi des lois de l'espace et du temps par rapport à son terme ; l'affirmation atteint avec la même facilité, la même soudaineté, la même certitude, ce qui n'est plus, ce qui est et ce qui n'est pas encore. Nous pourrions aller plus loin, et montrer la pensée en rapport constant avec l'infini, s'alimentant sans cesse des vérités éternelles et immuables. Mais laissons ces considérations métaphysiques, quoiqu'elles aient plus de solidité que les sciences les plus positives. Arrêtons-nous seulement à cette propriété plus modeste qui met la pensée au-dessus de l'espace et du temps. Voyez avec quelle promptitude l'esprit se transporte en tous les lieux de la terre et du ciel, ne tenant compte ni des obstacles, ni des distances, ni même des points intermédiaires; les montagnes, les mers, les déserts, l'immensité de l'étendue ne sont plus rien devant lui. Il est plus vite en Australie, dans le soleil, dans les étoiles, que nous ne sortons d'un appartement, ou même que nous ne remuons le bras. L'ordre de ces voyages n'est pas celui des choses, mais celui de ses désirs : il va d'un pôle à l'autre, du levant au couchant ; le voici à Paris, à Jérusalem, puis à Rome, à New-York, à Saint-Pétersbourg, à San-Francisco. Son indépendance du temps n'est pas moins complète. Les siècles passés se déroulent-ils devant lui suivant l'ordre de leur durée pour qu'il en puisse connaître les événements? Point du tout ; il s'élance, je dis mal, il se trouve en présence de telle époque qu'il lui plaît, par cela seul qu'il le veut. Tantôt il converse avec les patriarches, tantôt il suit les armées romaines à travers le monde ; il est à la cour de Louis XIV, puis il assiste aux expéditions d'Alexandre et tout aussitôt se mêle aux contemporains d'Enoch et à ceux du Mammouth. Qu'on ne dise pas que ce sont là des fictions de l'imagina-

tion. D'abord, des fictions de l'imagination ne seraient pas moins en contradiction avec la nature du mouvement. Ensuite, en présence de ces divers objets, l'esprit affirme ou nie, c'est-à-dire, enfante la connaissance, devient savant. Or le savoir n'a rien de fictif, son objet est la réalité même. Il est donc bien certain que la pensée atteint réellement son objet, et que, dans cette opération réelle, elle est réellement dégagée des conditions d'espace et de temps. Le mouvement matériel offre-t-il jamais rien de semblable ?

Les vibrations des fibres et des cellules cérébrales (il ne peut s'agir d'autres mouvements dans la question présente) sont des déplacements de molécules autour d'un centre d'équilibre. Pour devenir la connaissance, ce mouvement doit nécessairement atteindre un terme donné, l'objet même qu'il s'agit de connaître. Il n'est pas facile de comprendre comment l'incidence d'un mouvement sur un mobile peut être la pensée, comment un rayon lumineux devient intelligent en touchant l'objet qu'il éclaire, ou l'onde sonore en se réfléchissant sur un mur. Mais supposons-le, il le faut bien, puisqu'il n'y a pas de connaissance, de pensée sans objet. Un mouvement vibratoire n'atteint un terme donné qu'en se communiquant à un milieu qui unit le terme à l'origine des vibrations. Les vibrations du cerveau devront donc se communiquer à quelque fluide subtil, à l'éther peut-être, comme les ondes lumineuses. Cette propagation est impossible sans deux éléments essentiels : l'espace et le temps. Aucune vibration n'arrive à son terme d'une manière instantanée, aucune sans passer successivement par tous les points intermédiaires. Toutes les formules du mouvement renferment toujours comme facteurs essentiels l'espace et le temps. Nier cela, c'est nier la méca-

nique même ; nous ne craignons pas qu'on nous contredise sur ce point, car nous ne faisons que rappeler l'un des principes fondamentaux d'une science. Or, nous l'avons montré ci-dessus, la pensée n'est soumise ni aux conditions d'espace, ni aux conditions de temps pour atteindre son objet. Donc ses caractères sont incompatibles avec ceux du mouvement.

Ce raisonnement sera rendu plus sensible par quelques applications. Si la pensée est un mouvement vibratoire, soumise, comme tout mouvement vibratoire, aux conditions d'espace et de temps, il s'ensuit qu'un habitant de Lyon, par exemple, ne pourra penser à Rome, sans avoir pensé à Marseille, ni à Marseille sans avoir pensé à Valence, ni à Valence sans avoir pensé à la banlieue de Lyon, au lieu même où il se trouve, car la loi de propagation de mouvement demande que les points les plus rapprochés soient d'abord atteints, comme le prouvent les ondes concentriques qui s'éloignent, à la surface d'un lac, du point où vous jetez une pierre. Il suit de là que l'on ne peut faire un voyage en pensée, si l'on part d'abord des points les plus éloignés, pour revenir au point où l'on se trouve, ni varier sa marche comme l'on veut, à droite, à gauche, en ligne directe, en ligne brisée, par bonds. Il suit de là que nous devrons faire des efforts proportionnés à la distance des objets que nous nous proposons de connaître, et que notre connaissance, progressant et s'affaiblissant à mesure, aura toujours à l'extrémité de ses rayons la forme d'une sphère. Il s'ensuit encore que nous ne pourrons penser, en même temps, à un objet voisin et à un objet éloigné de nous ; que l'astronome, par exemple, aura les pensées qu'il forme sur le soleil en retard d'environ huit minutes sur celles qu'il forme au sujet de la terre, en supposant que l'onde

cérébrale parcourt comme la lumière 75,000 lieues par seconde, hypothèse très-généreuse, car le fluide nerveux, qui doit avoir quelque analogie avec les ondes cérébrales, ne parcourt que 30 mètres par seconde. Remarquons encore que l'astronome aura besoin de milliers de siècles pour penser aux dernières étoiles perceptibles, et qu'il sera mort, réduit en poussière depuis longtemps, lorsque sa pensée pourra se formuler sur de tels objets. Mais arrêtons-nous; ces applications si rigoureuses et si ridicules à la fois n'auraient pas de limite.

On dira peut-être que notre raisonnement prouve contre l'hypothèse qui fait de la pensée un mouvement, mais non contre celle qui considère la pensée comme un effet du mouvement, distinct dans son essence de sa cause. Nous répondons à cela, d'abord que cette distinction n'est pas présentée par les savants matérialistes, car pour eux, tous les phénomènes de la nature se réduisent à des mouvements. En second lieu, l'effet ne peut rien contenir qui ne soit dans sa cause ; la pensée ne reçoit donc pas d'un mouvement la propriété par où elle est supérieure au temps et à l'espace, c'est-à-dire au mouvement. En troisième lieu, s'il n'y a que de la matière, il n'y a non plus que des phénomènes matériels, lesquels, la science le proclame sur tous les tons aujourd'hui, se réduisent tous à des phénomènes de mouvement.

Concluons donc que le mouvement et la pensée, unis en un même phénomène, se contredisent réciproquement. Mais la contradiction ne se rencontre jamais ainsi dans l'existence. Par conséquent, le cerveau, instrument matériel, et, à ce titre, capable seulement de mouvement, ne peut être l'organe de la pensée, qui n'est pas un mouvement. Par conséquent, si jamais la physiologie a le bonheur de découvrir et de décrire en détail les

fonctions propres du cerveau, ce sont des phénomènes de mouvement et non de pensée qu'elle aura ajoutés au catalogue de ses connaissances.

Nous avons avancé que cette proposition, fondement de l'œuvre de M. Luys : « le cerveau est l'organe de la pensée, » n'a pas même la valeur d'un *postulatum*. Le *postulatum* est une proposition qu'on demande la liberté de prendre pour principe, quoiqu'elle ne soit ni évidente, ni démontrée, parce qu'on la tient pour vraie et qu'on la croit susceptible de démonstration. Une proposition dont la fausseté est prouvée ne saurait avoir l'honneur d'être un principe, comme disaient les anciens. On voit maintenant que notre assertion est justifiée.

Ce qui précède suffirait pour apprécier équitablement l'œuvre de M. Luys. Au point de vue physiologique, sauf deux ou trois points remarquables, c'est une hypothèse, qui attendra longtemps encore le contrôle de l'expérience; au point de vue philosophique, c'est un roman, moins l'intérêt. Mais nous pensons qu'on sera bien aise de connaître un coin du roman.

§ II

THÉORIE DE M. LUYS.

Que le lecteur se rassure : nous ne voulons pas le conduire au milieu des broussailles dont M. Luys hérisse sa théorie. Il nous suffira de retirer de ces fourrés épineux ce qu'on peut appeler la raison du système, fait très vrai en lui-même, sur lequel notre physiologiste greffe ses hypothèses. Nous assisterons à cette opération, et nous en

verrons les premiers résultats. C'est tout ce qu'il est opportun de connaître de cette tentative matérialiste.

Le fait qui sert de base à la théorie de M. Luys, n'est pas autre chose que le phénomène si connu en physiologie sous le nom de « mouvements réflexes. » Une expérience familière aux physiologistes rappellera ce qu'il faut entendre par ce terme.

Les grenouilles, on le sait, sont les victimes les plus ordinaires de la science. Après avoir décapité l'un de ces malheureux batraciens, on applique sur l'une de ses cuisses une goutte de quelque liquide caustique ; aussitôt l'autre patte s'agite et fait des mouvements très bien combinés pour essuyer la goutte brûlante, quoique le pauvre animal n'éprouve plus de douleur et soit incapable, n'ayant plus de tête, de diriger ses mouvements.

Voilà l'expérience, en voici l'explication. Le liquide caustique atteignant certains nerfs appelés de sensibilité, les met en jeu et leur communique une impression qui chemine le long du filet nerveux à la manière des ondes électriques ; cette impression arrive dans les cellules de la moelle épinière, s'y modifie, change de direction, pénètre dans les nerfs de mouvement qui dépendent de ces cellules, et, par cette voie de retour, se rend dans les muscles de la cuisse dont elle détermine les contractions. On suppose que la grenouille, privée de tête, n'a plus de vie consciente ; il n'y a donc ni connaissance, ni intention dans les mouvements de sa patte, c'est une action toute automatique. Du reste, des phénomènes semblables s'observent sur des hommes récemment décapités, chez lesquels la conscience n'existe certainement plus. Ces actions singulières sont les mouvements réflexes, appelés ainsi parce que l'impression nerveuse semble revenir, se réfléchir sur elle-même.

Les mouvements réflexes ne sont pas des accidents ; ils jouent un rôle considérable dans l'animal même. La digestion, l'assimilation des aliments, la circulation sanguine, la respiration, la plupart des fonctions de la vie végétative sont le résultat de mouvements réflexes. On les constate aussi dans un ordre supérieur. Ainsi, par exemple, nos yeux sont tellement conformés que, à notre insu, l'iris se contracte et se dilate à chaque instant devant le cristallin pour donner accès précisément à la quantité de lumière nécessaire à la vision : deux nerfs allant, l'un de la rétine aux tubercules quadrijumeaux, l'autre de ce point de l'encéphale à l'iris, expliquent cette petite merveille.

Revenons à M. Luys. D'après ce physiologiste, une impression au début, un mouvement à la fin, au milieu une élaboration centrale qui convertit l'impression en excitation, voilà le type unique de toute activité vivante et humaine. C'est, on le voit, le triomphe universel du mouvement réflexe ; le mouvement réflexe explique tout, le mouvement réflexe est la vie même. Les apparences sembleraient contredire cette généralisation hardie : M. Luys répondrait que les apparences sont trompeuses. D'après lui, les mouvements vivants sont toujours identiques au fond : il suffit d'en changer le siége pour leur faire prendre les formes les plus inattendues. Ainsi, aux cellules nerveuses de la moelle épinière substituez cet amas de cellules qu'on appelle le cerveau, l'impression ne se convertira plus simplement en excitation, mais, entre ces deux termes, vous ferez naître la conscience, la perception, le jugement, le raisonnement, en un mot, tout ce que les philosophes appellent phénomènes psychologiques. On voit ici tout d'un coup quelle espèce de greffe ose tenter M. Luys. L'histoire de la philosophie

n'a pas beaucoup d'exemples d'une telle audace. Identifier les opérations les plus élevées de l'âme, un acte de l'âme, un acte de dévouement, d'admiration, la notion du bien, du beau, de l'infini, avec l'action nerveuse qui fait remuer la patte d'une grenouille morte, n'est pas seulement hardi, c'est aussi très difficile. M. Luys aplanit la difficulté en rapprochant les termes. Il ajoute d'un côté et il retranche de l'autre, de telle sorte que, sauf les apparences, il n'a plus en définitive entre les mains qu'une seule et même chose. Mais laissons-le s'expliquer lui-même sur ce sujet.

« Les phénomènes de la vie des centres nerveux, dit-il (1), malgré leur complexité apparente, sont néanmoins régis par des lois générales simples, par des principes communs, qui leur donnent à tous un air de famille indiscutable. Et ces principes communs sont eux-mêmes réductibles à des propriétés vitales élémentaires, qui forment la base de chacun d'eux en particulier et constituent, en quelque sorte, les corps simples primordiaux que l'on retrouve incessamment au fond de toute combinaison, quelque compliquée qu'elle soit, de l'activité nerveuse. Ces propriétés fondamentales se résument jusqu'à ce jour sous trois chefs principaux :

« 1° Là *Sensibilité*, en vertu de laquelle la cellule nerveuse sent l'excitation extérieure et réagit à la suite en vertu de la sollicitation de ses affinités intimes ;

« 2° La *Phosphorescence organique*, par laquelle les éléments nerveux conservent pendant un temps prolongé les traces des incitations qui les ont tout d'abord mis en activité ;

« 3° L'*Automatisme*, qui exprime les réactions spontanées de la cellule vivante. »

1. Page 63.

Ces merveilleuses propriétés sont l'essence même de toute action nerveuse ou, en d'autres termes, psychologique. Mais elles ont besoin d'abord de quelque explication. La sensibilité, « en vertu de laquelle la cellule nerveuse sent, » serait probablement, dans l'esprit de M. Luys, ce que tout le monde entend par ce mot de sensibilité, si le physiologiste n'ajoutait que, par la sensibilité, la cellule nerveuse « réagit à la suite. » Cette réaction, si nous comprenons bien, doit être l'équivalent de ce que, dans le langage ordinaire, on désigne sous le nom de volonté. Nous dirons : « si nous comprenons bien, » car nous doutons que M. Luys lui-même sache exactement ce qu'il a voulu mettre sous ces mots : « réagit à la suite en vertu de la sollicitation de ses affinités intimes. » Donc en résumé, sauf meilleur avis, la sensibilité pour M. Luys, c'est la sensibilité plus la volonté.

La « phosphorescence organique » est une métaphore empruntée à la physique, c'est-à-dire, à la science des êtres inorganiques. De même que certaines substances, exposées aux rayons du soleil, ont quelque temps le pouvoir d'émettre une sorte de lueur dans l'obscurité, de même les éléments nerveux ont le pouvoir de conserver, pendant un temps plus ou moins long, les impressions qui les frappent. Tout le monde peut en faire l'expérience en regardant une seconde le disque du soleil ; l'image noire de cet astre flotte ensuite devant les yeux pendant plusieurs minutes.

L'« automatisme » ne se comprend bien que par un exemple. A qui n'est-il pas arrivé d'être poursuivi par des pensées importunes, par le souvenir d'airs connus ? On a beau les renvoyer, les mouches ne sont pas plus obstinées, un jour de chaleur étouffante, à reprendre la place d'où l'on s'obstine à les chasser. Quelle est la

cause de ce phénomène ? La propriété qu'ont les cellules cérébrales de vibrer par elles-mêmes, c'est l'automatisme. Les cellules nerveuses sont de petits automates, de petites machines qui entrent en exercice et poussent leur jeu jusqu'au bout, dès qu'elles reçoivent du dehors une excitation convenable.

Ainsi sensibilité, phosphorescence organique et automatisme, en d'autres termes, pouvoir de sentir et de vouloir, pouvoir de conserver les impressions et pouvoir de les reproduire, telles sont les propriétés qui constituent l'essence de toute cellule nerveuse. Il y a plus : M. Luys les attribue même aux « organismes unicellulaires du règne végétal, » à plus forte raison, aux végétaux multicellulaires. Toutes les plantes sentent et veulent, conservent et se rappellent leurs impressions. Les austères études du médecin ne dessèchent pas toujours en lui la veine poétique : M. Luys a été sur le point d'animer jusqu'aux ruisseaux et aux rochers. Mais, là-dessus, il n'a pas encore osé prendre un parti décisif. « La sensibilité, dit-il (1)..., peut-être n'est elle-même, dans le monde organique, que la transformation de ces forces aveugles qui attirent entre elles les molécules cristallines du monde inorganique. »

Si ces propriétés sont tout ce qu'il y a dans toutes les cellules vivantes, elles ne s'exercent pas dans toutes de la même façon. M. Luys veut bien y remarquer sous ce rapport une différence qu'il juge secondaire, et que d'autres trouveront principale : d'après lui, les phénomènes qui résultent de ces propriétés sont « conscients » dans les cellules du cerveau, ils sont « inconscients » dans toutes les autres. En langage ordinaire, cela veut dire que les

1. Page 65.

cellules cérébrales savent qu'elles pensent, et que les autres pensent sans le savoir. Nous pourrions faire observer que penser sans le savoir, et ne pas penser du tout, revient exactement au même ; car il est impossible de penser sans que l'être pensant porte le regard de sa pensée sur lui-même non moins que sur son objet. Mais contentons-nous d'exposer. Pour M. Luys, la pensée inconsciente n'est pas la négation de la pensée, c'est la racine, l'essence même de ce grand phénomène. Si la pensée, qui est un mouvement nerveux, s'éclaire dans le cerveau, ce n'est point en vertu d'un changement radical ou de l'addition de quelque élément nouveau, c'est le simple effet d'une disposition matérielle de l'organe.

Quand on décompose, au moyen d'un prisme, un rayon de soleil, on obtient un spectre dont les rayons élémentaires sont, les uns lumineux et colorés, les autres obscurs, caloriques ou chimiques. Y a-t-il entre ces divers rayons une différence essentielle ? Les uns et les autres sont des vibrations du fluide éthéré. Pour les transformer les uns dans les autres, il suffirait de modifier, c'est-à-dire, d'accélérer ou de ralentir les vibrations qui les constituent. Or, en soi, cette opération ne paraît pas impossible ; l'expérience la réalise du moins en partie.

La pensée « consciente, » c'est le rayon lumineux ; « inconsciente, » elle est le rayon obscur. Les cellules centrales sont tellement disposées que les impressions, reçues par les surfaces du corps vivant et transmises par les filets nerveux, s'ajoutent, se combinent, se transforment, s'illuminent, deviennent visibles, conscientes, après cette élaboration intime. Il n'y a pas d'autre mystère. Tout le monde a pu voir des rayons ternes recueillis

par une lentille convexe, se réunir en un faisceau éclatant au foyer. Les choses se passent de la même façon dans le système nerveux. Les groupes de cellules sont de savants systèmes de lentilles convergentes ou divergentes. M. Luys écrit (1) : « Ces amas de substance grise (les couches optiques) représentent, au point de vue de l'économie générale du système nerveux, une sorte de point de convergence commun, de carrefour et d'avant-dernière étape où viennent se réunir les impressions du monde extérieur, avant d'être irradiées vers les régions périphériques corticales (les couches extrêmes du cerveau).... Les impressions purement sensitives ont un noyau central (dans les couches optiques) où elles sont isolément condensées..., il en est de même pour les impressions optiques, olfactives, acoustiques... » Des couches optiques, les impressions transformées sont « dardées dans l'intimité des réseaux de la couche corticale. » Le passage suivant nous semble résumer fort bien la doctrine de M. Luys :

« On voit donc combien les processus de la sensibilité se transforment insensiblement en s'incorporant de plus en plus à l'organisme, et comment, — débutant à l'état de simples ébranlements physiques, ils finissent par devenir, au dernier terme de leur long parcours, une incitation vivante, de plus en plus animalisée et spiritualisée par l'action propre des milieux divers qu'ils ont mis successivement en action. Et en cela, ils sont tout à fait comparables à ces phénomènes physiques en vertu desquels nous voyons les rayons lumineux, qui passent à travers nos instruments d'optique, subir, eux aussi, l'influence modificatrice des milieux qu'ils traversent, — se contracter, — se réfracter, — se diffuser inégalement en éléments secondaires, pour, en dernier lieu, — se présenter à notre sensibilité visuelle, perfectionnés, épurés, diaphragmés (! ?), et avec leur maximum d'effet (2). »

Certes, la nature n'offre pas beaucoup de semblables

1. Page 80.
2. Page 82.

prodiges, la conscience produite par une simple réfraction ou quelque chose d'analogue ! Mais ce n'est là que le germe de la pensée consciente, conçu par la sensibilité adulte. Pour l'amener à sa perfection, les deux autres propriétés des éléments nerveux doivent prêter leur concours. Par elles-mêmes, les impressions s'évanouissent dès que l'objet s'éloigne, ou que l'organe des sens change de direction. Il faut donc, on le comprend sans peine, que les impressions persistent loin de leur objet, sans quoi l'évolution de la pensée, telle que nous la constatons en nous, serait impossible. Or, ce résultat est le fruit de la phosphorescence cérébrale. Les cellules du cerveau ont la faculté de continuer longtemps « les vibrations implantées dans le réseau nerveux ; » comme la cloche qui bourdonne après le coup du marteau, elles perpétuent les impressions, les gardent vivantes sous l'œil de la conscience. La phosphorescence amplifiée, régularisée, harmonisée par une savante disposition des couches corticales, c'est le nom lumineux que M. Luys, dans son langage scientifique, donne à la mémoire.

Un esprit difficile pourrait ici élever une objection. « Emmagasiner des vibrations, dira-t-il, est une chose commode d'après vos procédés, mais non sans inconvénients. Supposez un concert d'instruments de diverses sortes, instruments de cuivre, de bois, de membranes tendues, à cordes ; supposez aussi que les notes une fois produites par ces divers corps vibrants se continuent d'elles-mêmes dans l'atmosphère pendant une dizaine de minutes, n'est-il pas vrai qu'à la neuvième minute vous aurez des milliers de notes jurant, grinçant, hurlant à la fois, c'est-à-dire, le plus épouvantable charivari qu'il soit possible d'imaginer? Mais les impressions que reçoivent les organes des sens sont plus nombreuses et

plus rapides que les vibrations produites au même instant par tous les instruments d'un concert. Si le cerveau continue spontanément les vibrations nerveuses que vous appelez impressions, il est vraisemblable qu'avant une heure de temps il sera en danger d'éclater. Qu'éprouvera-t-il donc au bout de plusieurs années, d'une longue carrière ? »

M. Luys ne semble pas avoir prévu cette objection, il n'en prévoit aucune, on ne doit pas en chercher la réponse dans son livre. Nous prendrons la liberté de répondre pour lui, suivant sa doctrine, sans nous flatter toutefois de dissiper tous les nuages. Nous dirons donc à l'esprit difficile : « Vous oubliez que les lueurs phosphorescentes sont bien moins vives que la pleine lumière, que le bourdonnement d'une cloche n'a rien de comparable à ses fortes vibrations ; vous oubliez aussi que, dans un concert, des bruits très faibles, par exemple, des paroles prononcées à voix basse sont étouffées par la grande voix des instruments, et que la lumière d'une bougie s'efface totalement au milieu du jour. Or, la phosphorescence nerveuse se rapproche de la phosphorescence physique, si l'on considère l'intensité de ses phénomènes. La vivacité des impressions que les sens reçoivent au moment même où la phosphorescence s'exerce, éteint les vibrations des impressions précédentes, ou plutôt en amortit l'éclat au point qu'on ne les aperçoit plus. C'est ainsi que les ondes vibrantes par lesquelles nous sommes mis en rapport avec le monde extérieur, ne dégénèrent jamais, malgré leur nombre, en pénible charivari. »

Et qu'on ne dise pas que des impressions étouffées seront inutiles. Une vibration étouffée n'est pas une vibration détruite. Elle est inaperçue, plus faible peut-

être, voilà tout. Mais sous cette forme elle agit encore, elle agit pour graver plus profondément dans la cellule nerveuse l'empreinte venue du dehors. C'est comme une action chimique qui s'exerce mystérieusement et efficacement en silence. La cellule contracte ainsi une manière d'habitude très précieuse; car elle acquiert le pouvoir de vibrer plus tard spontanément et de reproduire l'image de l'impression première. Il y a plus : chaque cellule s'habitue à vibrer, non pas isolément, mais en compagnie de plusieurs autres. Une sorte de « synergie » les relie en groupes destinés à jouer en même temps. La seule circonstance de simultanéité des impressions proprement dites, des vibrations initiales des sens, suffit pour établir ce lien ; une cellule visuelle et une cellule auditive qui ont vibré simultanément, se trouvent par cela seul associées, et la résurrection des vibrations de l'une réveillera les vibrations de l'autre. C'est pour cela que nous ne pouvons penser à une fleur sans penser à sa fraîcheur et à son parfum, ni à un concert sans nous rappeler les musiciens qui l'ont exécuté, et les assistants qui l'ont entendu. La résurrection des vibrations « emmagasinées » par la phosphorescence, est l'effet de l'automatisme, propriété sans laquelle la première n'aurait pas de raison d'être.

Après ces explications, on ne peut désirer rien de plus pour comprendre l'évolution de la pensée. Qu'est-ce que penser en effet, sinon rapprocher des idées ? Or, la sensibilité et la phosphorescence créent les idées, l'automatisme les rapproche. M. Luys va vous le dire lui-même. « Chaque ébranlement sensoriel, écrit-il (1), qui s'opère en nous, y laisse une trace, un souvenir spéci-

1. Page 193.

fique, et c'est ce souvenir posthume de l'objet absent, qui continue à vibrer, qui se perpétue, qui s'avive, qui se renforce à l'aide des incitations de même tonalité qui viennent lui communiquer une nouvelle verdeur alors qu'il commence à faiblir ; et c'est cet entretien journalier de toutes les impressions persistantes qui constitue l'origine et la permanence de toutes nos idées ainsi que de toutes nos émotions. »

M. Luys ne prend pas la peine d'expliquer l'ordre que nous constatons au milieu de nos pensées. L'automatisme des cellules devrait, ce semble, les déterminer à vibrer toutes à la fois, car des instruments qui jouent d'eux-mêmes et qui sont toujours montés, doivent jouer toujours. Il est vrai que nous retombons alors dans le charivari. Généralement on est persuadé que la volonté intelligente est pour quelque chose dans l'ordre du cerveau, qu'elle n'est pas sans autorité sur ces cellules remuantes et qu'elle les tient en repos jusqu'à ce qu'il lui plaise de leur lâcher la bride. Mais M. Luys ne veut pas entendre parler d'une telle direction extérieure à ses automates. « On ne s'aperçoit pas ordinairement, dit-il (1), qu'alors que l'on s'imagine conduire ses pensées dans une direction, on obéit inconsciemment déjà au deuxième temps d'un mouvement dont le premier temps déjà s'est préalablement effectué. » Ce patois signifie que l'idée que je crois choisir se présente d'abord à mon esprit, grâce à l'automatisme des cellules cérébrales, sans quoi je ne saurais avoir l'intention de choisir. Par conséquent, le choix est fait avant même que j'aie eu l'intention de le faire. La croyance contraire, dit encore M. Luys, « est un leurre. »

1. Page 200.

Telle est la machine à penser de M. Luys; on conviendra que notre description la présente sous le jour le plus avantageux. Cette machine est d'une grande simplicité, ce qui n'est pas synonyme de grande perfection. Trois roues principales la composent : la sensibilité, la phosphorescence, qui n'est pas la mémoire, quoi qu'en dise M. Luys, et l'automatisme, qui n'est pas non plus la réflexion, sont des propriétés que l'observation constate plus ou moins directement dans les éléments nerveux. On peut ne pas en demander la preuve à M. Luys, le fait étant généralement connu. Quant à la sensibilité essentielle de ces mêmes éléments, la chose est tellement extraordinaire, tellement en dehors de la science commune, qu'elle semblerait avoir besoin d'être établie sur des preuves solides, surtout si l'on fait attention aux évolutions surprenantes auxquelles M. Luys soumet les rayons obscurs de cette propriété nerveuse. Nous ne disons pas que ce physiologiste philosophe n'a pas de bons arguments en faveur d'une thèse aussi imprévue, mais nulle part, dans son ouvrage, il ne manifeste l'intention d'en faire connaître un seul au public. Nous croyons que c'est de sa part témoigner d'une confiance excessive en l'autorité de sa parole.

Nous avons d'autant plus de raison de penser ainsi, que la manière dont il fait travailler sa machine ne la recommande pas beaucoup. Voulant la mettre solennellement à l'épreuve, il l'applique à la solution de l'un des plus grands problèmes de la philosophie, celui de l'origine des idées. On le comprend, pour un tel philosophe, les idées seront toutes composées de sensations, comme, par exemple, l'acide carbonique est composé d'oxygène et de carbone ; on est seulement surpris qu'il ne les ait pas formées de vibrations. Mais ce n'est pas là-dessus

que nous voulons appeler l'attention du lecteur. M. Luys est particulièrement intéressant quand il ose toucher à deux ou trois notions fondamentales de l'esprit humain. Donnons-en un exemple.

M. Luys veut expliquer « la genèse de la notion du bon et du mauvais » au point de vue moral. Voici comment il parle (1) :

« Lorsque nos nerfs gustatifs ont été flattés dans leur sensibilité intime, lorsqu'une substance sapide les a mis dans une situation lætifiante (sic), cet état de jubilation propre se transmet au *sensorium,* s'y propage, y fait naître un état analogue ; et cet état analogue, commandé par les nerfs périphériques, devient une notion subjective, la notion de *bonté.* Nous disons donc qu'une notion est bonne, quand elle a pleinement satisfait nos nerfs gustatifs; de sorte que ce mot spécial, appliqué primitivement à la perception agréable d'une substance sapide, se généralise dans le *sensorium,* et devient une appréciation morale que nous appliquons inconsciemment à toute une série d'actes de l'activité humaine. Nous les déclarons *bons,* nous les considérons comme de *bonnes actions,* par cela même qu'ils ont produit en nous, dans les régions émotives de notre sensibilité morale, une impression équivalente à celle qu'a déterminée dans le *sensorium* une impression gustative agréablement perçue. »

Et voilà pourquoi les plus fins gourmands sont les hommes doués de la moralité la plus exquise ; voilà pourquoi les plus grands bienfaiteurs du genre humain sont Carême et Gouffé.

Après ce dernier trait, il nous semble qu'il n'y a plus rien à faire connaître dans l'œuvre de M. Luys.

1. Page 220.

§ III

COMMENT LE CERVEAU EST L'AUXILIAIRE DE LA PENSÉE.

Nous n'avons pas l'intention de réfuter directement les hypothèses philosophiques de M. Luys. On ne se bat pas contre des fantômes : pour les dissiper, il suffit de les amener au jour. Mais tout n'est pas faux dans son livre. Le docteur Richet écrit dans un article d'ailleurs favorable à M. Luys : « Tout le monde — je parle des physiologistes — sait parfaitement que cette œuvre intéressante et originale vaut surtout par les faits anatomiques, et que la partie physiologique, très-contestée, très-contestable, est essentiellement personnelle. » M. Richet, qui appartient au « monde des physiologistes », commet ici, à ce titre, une confusion regrettable. Il met dans « la partie physiologique » du livre de M. Luys et les idées physiologiques et les idées philosophiques de ce savant. Or, si les idées philosophiques de M. Luys ne sont pas trop sévèrement appréciées par M. le docteur Richet, il en est autrement de ses idées proprement physiologiques sur le cerveau. La physiologie de M. Luys n'est pas entièrement contestable, et ne lui est pas entièrement personnelle. Les propositions suivantes, dont la substance se retrouve dans son livre, le montreront facilement.

1° L'action nerveuse, fort inconnue en elle-même, ne peut être cependant qu'une action matérielle, par conséquent un système de mouvements ; selon toute vraisemblance, elle est une succession de vibrations : — Propo-

sition universellement admise, laquelle ne doit rien à M. Luys;

2° La direction de ces mouvements a été constatée et démontrée dans les nerfs cérébro-spinaux, et la distinction des nerfs centripètes et des nerfs centrifuges est désormais acquise à la science; mais la science n'en a pas l'obligation à M. Luys;

3° Il n'est pas douteux non plus que l'action nerveuse n'éprouve une modification dans les centres nerveux, c'est-à-dire dans les cellules soit de la moelle, soit du cerveau; — Ici la part de M. Luys est plus évidente;

4° Les impressions des sens qui s'élèvent jusqu'au cerveau sont d'abord réunies dans les couches optiques, puis irradiées dans les couches corticales, d'où elles se replient dans les corps striés pour passer de là dans les nerfs centrifuges ou de mouvement. — Cette opinion, qui ne manque pas de probabilité, s'appuie sur les travaux de M. Luys et d'autres physiologistes;

5° Il est indubitable que certaines parties du cerveau contractent l'habitude de répéter avec une sorte de spontanéité les vibrations qu'elles ont d'abord exécutées sous l'influence d'une cause extérieure; — M. Lhuys a raison de l'affirmer, mais il aurait pu s'en dispenser : la science n'en aurait pas souffert.

On voit que nous rendons volontiers justice à M. Luys. Mais nous sommes obligé d'ajouter quelques mots d'explication, afin qu'on ne se méprenne pas sur le rôle véritable du cerveau.

Cet organe, considéré en lui-même, n'est cause ou sujet que de purs mouvements matériels. C'est là un fait indubitable qu'il ne faut pas perdre un instant de vue. Un autre fait non moins indubitable, c'est que les mouvements matériels du cerveau prêtent aux diverses

formes de la pensée un concours nécessaire. Nous sommes le siége de deux ordres de phénomènes qui sont à la fois incompatibles dans le fond et indissolublement unis dans leur existence. Un physiologiste, mort il n'y a pas longtemps, aussi habile dans la science de l'âme qu'il l'était dans celle du corps, Lélut, exprimait heureusement cette supposition des essences et cette intimité des opérations, en disant que le cerveau est l'organe des conditions de la pensée. Rien de plus vrai. Nous avons ici quatre termes : deux principes substantiels, le cerveau et l'esprit, et deux sortes d'opérations qui procèdent de ces deux principes, les vibrations cérébrales et les diverses formes de la pensée. Quiconque supprime l'un ou l'autre de ces termes, ou les confond l'un dans l'autre ; quiconque prétend connaître les opérations humaines sans les connaître toutes les quatre et sans étudier leurs rapports, est condamné à n'avoir qu'une connaissance imparfaite ou même à tomber dans des erreurs regrettables. Le danger est grand surtout pour le physiologiste qui méprise les lumières de la conscience, c'est-à-dire de la philosophie. Car la physiologie tâtonne ; la philosophie, au contraire, voit clairement son objet ; rien au monde n'étant plus évident à la pensée que la pensée elle-même.

La question la plus opportune en ce moment serait de connaître comment le cerveau est la condition de la pensée, comment des mouvements matériels prêtent un concours indispensable à des opérations immatérielles. L'état du savoir humain ne permet pas encore de donner une solution certaine à ce problème. Tout ce qu'on peut maintenant, ce sont des tentatives ; usons de ce droit.

M. Luys compare le cerveau à la chambre obscure. Cette idée nous semble ingénieuse ; elle a seulement

besoin d'être rectifiée et complétée. Nous avons dit ailleurs que le monde sensible imprime lui-même dans nos sens les images des objets qui le composent. Ce n'est pas l'antique chambre obscure qui offre ici la comparaison la plus approchante, c'est celle du photographe. Nos sens reçoivent, on peut le dire, comme des épreuves photographiques. On a même reconnu à la rétine des propriétés de même nature que celles des feuilles chimiques où le rayon solaire dessine. Seulement les objets se peignent dans nos sens les uns après les autres, avec cette circonstance remarquable que les images s'effacent à peine formées.

Nous dirons bientôt comment ce mécanisme nous sert à connaître. On voit déjà qu'il est insuffisant. Car, outre que les images disparaissent en un instant, il nous est ordinairement difficile et souvent impossible de les faire naître, quand nous aurions besoin de les avoir présentes. Nos instruments photographiques sont très portatifs, mais nous porter nous-mêmes partout où nous voulons connaître quelque chose, serait une rude besogne. Un perfectionnement était donc indispensable à notre chambre photographique ; or, tout ce qui est naturellement indispensable, existe dans l'œuvre du Créateur.

Notre appareil de photographie naturelle est double. Il est si ingénieusement construit que les images imprimées dans les organes des sens vont se répéter en un lieu préparé pour les recueillir. D'après M. Luys et plusieurs autres physiologistes, ce lieu ne serait autre que la couche de cellules grises qui forme comme la calotte du cerveau. C'est une galerie fort riche dont le trésor s'accroît sans cesse et diminue rarement. Les tableaux qui la composent ont cette propriété remarquable qu'ils sont régulièrement invisibles ; mais la seule volonté du maître est comme un flambeau, elle éclaire sur-le-champ

tel ou tel détail qu'il lui plaît d'examiner. Voyez comme les images des mots se présentent en toute hâte et avec un ordre parfait, paraissant et disparaissant avec la vitesse d'une flèche dans le courant de la pensée. Quelquefois ces images obéissent à une influence venue du dehors et se montrent sans être appelées. Mais alors même la volonté les accueille ou les renvoie à son gré. Quand elles méconnaissent cette autorité intérieure, c'est un symptôme de folie.

Voyons maintenant quel est l'usage de notre appareil photographique à double effet.

L'homme est un être composé de matière et d'esprit. Doué de la faculté de connaître, il l'exerce d'abord sur le monde extérieur. Cette faculté a son siége nécessaire dans l'esprit. Mais l'esprit n'est pas en communication immédiate avec le monde ; comment saisira-t-il par la connaissance les objets de la connaissance placés hors de lui ? Ce résultat est obtenu par l'artifice naturel des sens. Les objets, nous venons de le dire, impriment dans tous nos organes sensibles leurs images. Ce fait est évident pour le toucher, on le constate pour la vision, les cordes vibrantes de l'oreille interne le démontrent pour l'ouïe, l'analogie permet de le conclure pour l'odorat et pour le goût. Or, l'âme est intimement unie à l'organisme, c'est sa vie qui le rend vivant. Nous parlons, on le comprend, de la vie sensible de l'âme. Il suit de ce fait que la modification de l'organisme, causée par les vibrations du dehors, seront des modifications de l'âme elle-même, de sa vie ; car un être vivant ne peut éprouver l'action d'un être matériel, sans être modifié même dans sa vie. Par conséquent, l'empreinte reçue par l'organe sera reçue dans la vie de l'âme, et, comme l'âme a conscience de sa vie, elle aura du même coup con-

science et connaissance de l'image gravée dans l'organisme et répercutée en elle-même. Les sens sont donc une sorte de mécanisme admirable qui imprime non-seulement dans le système nerveux, mais dans l'âme qui l'anime, les images des objets sensibles. Cette opération initiale est proprement la sensation. La perception serait quelque chose de supérieur, un acte de l'âme qui, éveillée, dirigée par la sensation, se porte vers l'objet qui la cause et en prend connaissance.

La sensation ne suffit pas à l'évolution de l'intelligence. Des traits effacés à mesure qu'ils paraissent, ne composeront jamais un tableau. La sensation étant partielle et s'évanouissant aussitôt qu'elle est formée, l'âme ne connaîtrait jamais le tout de rien, si elle était réduite à ce moyen de connaître. En outre, la science proprement dite ne s'acquiert qu'à la condition d'un travail personnel et continu de l'esprit sur les objets de la connaissance. Il faut donc que ces objets soient toujours, pour ainsi dire, à la portée de l'esprit, qu'il puisse toujours à son gré les placer sous son regard. C'est à obtenir ce résultat précieux qu'est principalement destiné le cerveau, c'est-à-dire la seconde partie de notre appareil photographique.

Grâce à cette merveilleuse machine, notre pensée peut se promener au milieu de tableaux toujours changeants, toujours nouveaux. Les figures, les scènes, les paysages, se succèdent sans interruption devant elle. C'est là le principe de sa fécondité, de sa richesse inépuisable. Ces images sont réellement dans le tissu matériel du cerveau, une forme produite par les vibrations de ce tissu, comme l'image visuelle est un ensemble de vibrations de la rétine. Mais le tissu cérébral étant animé par l'âme, il s'ensuit que l'image cérébrale, aussi bien que l'image

sensible, se trouve dans l'âme d'une façon spéciale, qu'elle est une modification de sa vie, qu'elle peut être perçue dans le sentiment de cette vie. Le monde extérieur est devenu ainsi le domaine, la chose de l'âme. Elle le porte avec elle ; elle en dispose à son gré, un simple désir de sa volonté suffisant pour en illuminer les détails, pour les rapprocher, les mêler, leur donner des rapports nouveaux, des formes nouvelles. Chaque homme devient par là, non pas un petit monde, mais le maître du monde.

Ces images ne sont que des signes et nullement les objets de la pensée, ni surtout la pensée, comme le croient les physiologistes. Les enfants même en connaissent la différence dans nos classes de philosophie. L'image ne coïncide presque jamais avec l'objet de la connaissance ; les caractères que je trace en ce moment et qui sont avec les noms articulés les signes les plus ordinaires de la pensée, en sont une preuve. Du reste, l'immense majorité de nos idées étant générale, et aucune image ne pouvant être autre chose qu'individuelle, on voit tout de suite que les idées ne peuvent se terminer à des images. L'image est une excitation et une direction qui aident l'intelligence à saisir immédiatement la vérité. L'intelligence ne comprend pas l'image, mais elle comprend, par l'image, son propre objet. Tout cela est élémentaire, et cependant lettre close pour M. Luys et la plupart des physiologistes. Que d'hypothèses inutiles, que d'erreurs on éviterait, si l'on voulait bien ne pas oublier des principes aussi simples !

Il serait sans doute intéressant d'examiner pourquoi ces images, qui ne sont pas l'objet de la pensée, sont cependant indispensables à la pensée, pourquoi l'âme, substance immatérielle, n'exerce ses opérations immaté-

rielles qu'avec le concours de phénomènes matériels. La raison intime de ce fait est sans doute le secret de Dieu. Cependant l'observation nous révèle une singulière faiblesse de notre intelligence. Ses efforts s'épuisent dans le vide, à moins qu'elle ne s'appuie d'abord sur quelque chose de sensible. La lumière du soleil est invisible en elle-même ; pour être sentie par l'œil, elle doit être réfléchie par les objets matériels. Quelque chose de semblable a lieu pour notre pensée. Il y a disproportion entre la lumière intellectuelle et nos intelligences. Celles-ci ont fort peu d'étendue dans leur regard, qui est l'attention ; de tous petits objets, des détails suffisent pour l'absorber. La lumière intellectuelle, au contraire, participe en un sens à la nature de l'infini ; rien ne la borne dans le temps, rien ne la borne dans l'espace ; en sa présence, l'âme se noie et se perd. C'est seulement lorsqu'elle en aperçoit un reflet sur un objet particulier, matériel même, que la pointe de son regard trouve où s'appuyer et qu'elle peut, pour ainsi dire, dessiner ses idées, dont cependant elle aperçoit fort bien, d'une manière implicite, les rapports avec l'infini.

On peut se rendre compte maintenant du vice radical du livre que nous venons d'examiner. Un amateur de littérature entend parler de l'*Iliade*. Désireux de connaître ce poème, il s'applique avec ardeur à l'étude de l'alphabet grec. C'est fort bien, mais il s'arrête là, ou tout au plus apprend-il à former quelques syllabes, à composer quelques mots. Quant au fameux poème, il ne songe pas même à l'ouvrir. Si, après cela, il prétend connaître mieux que personne le chef-d'œuvre d'Homère, en vérité on peut dire sans exagération qu'il s'abuse.

La pensée humaine est une œuvre bien supérieure même à l'*Iliade*, s'exprimant toujours, comme l'*Iliade*, par des signes matériels. M. Luys a formé le projet

louable d'expliquer cette merveille. Malheureusement, comme notre littérateur, il a pris les signes de la pensée pour la pensée ; c'est l'alphabet de ce poème naturel, et l'alphabet seul qu'il a étudié, croyant étudier le fond même du chef-d'œuvre. Le quiproquo est fâcheux pour celui qui en est victime : ce sera toujours l'écueil inévitable de toute explication matérialiste de l'esprit.

LIVRE TROISIÈME

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES SAVANTS IMBUS DE POSITIVISME.

Cosmologie. — Le monisme (1).

CHAPITRE I.

MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE.

Le *Monisme* est un nom sous lequel certains matérialistes contemporains désignent leur triste doctrine. E. Haeckel, professeur de zoologie à l'université d'Iéna, paraît en être l'inventeur. Il a voulu faire ainsi ressortir l'idée mère du système, l'unité spécifique de substance (μόνος, *seul*). La doctrine opposée, qui est celle du genre humain, est qualifiée de *dualisme*, parce qu'elle reconnaît l'existence de deux classes d'êtres profondément distincts, les esprits et les corps. Il semblerait que les idéalistes de l'école de Berkeley auraient pu s'appeler

1. E. Haeckel. *Histoire de la création des êtres organisés.* — L. Buchner. *Conférences sur la théorie darwinienne.* — R. Virchow. *Conception mécanique de la vie*, Revue scient., t. III. — Du Bois-Reymond. *Les bornes de la philosophie naturelle*, ibid., t. XIV. — W. Thomson. *De l'Origine de la vie sur la terre*, ibid., année 1871. — Bence Jones. *Matière et Force*, ibid., t. VII. — Huxley. *La Base physique de la vie*, ibid., t. VI. — *L'Origine de la vie*, ibid., ann. 1871. — Tyndall. *Les Forces physiques et la pensée*, ibid., ibid. — W. B. Carpenter. *La Température et la Vie animales dans la mer*, ibid., t. VII. — A. Gould. *Le Rôle des hommes de science dans la société*,

monistes aussi bien que les partisans de Haeckel (1), car il ne reste plus qu'une substance, soit que l'on nie la matière, soit que l'on nie l'esprit. Mais, si nous en croyons certains représentants de la science, le progrès des connaissances réelles ne permet plus d'admettre dans la nature autre chose que de la matière (2). « C'est l'Allemagne, s'écrie Büchner (3), qui marche la première cette fois, c'est l'Allemagne qui tient la tête du mouvement, » mais « elle ne s'est jetée dans les bras du matérialisme que du jour où une telle philosophie eut trouvé dans les résultats grandioses des *sciences positives* une base qui lui manquait auparavant. » Ainsi le *monisme* est le matérialisme scientifique, et en même temps le matérialisme le plus radical, reléguant dans les régions de l'ignorance et du néant tous les êtres immatériels, les esprits et Dieu lui-même.

Comment le monisme arrive-t-il scientifiquement à nier les êtres immatériels? Comment arrive-t-il à nier Dieu? Nous allons essayer de répondre successivement à ces deux questions. Nous examinerons en outre si les conclusions du matérialisme scientifique ont quelque solidité.

ibid., ibid. — R. Wallace. L'*Origine des espèces*, ibid., ibid. — W. Kuhne. *La Science de la vie*, ibid., ibid. — O. Schmidt. L'*Évolution des êtres vivants*, ibid., t. XIII. — E. Alglave. *La Force vitale à l'Académie de Bruxelles*, ibid., année 1871. — Vulpian. *Physiologie comparée*, ibid., t. III. — M. Gavarret. *Physique biologique*, ibid., t. IV. — M. Beaunis. *La Force et le Mouvement*, ibid., t. XIII. — Cl. Bernard. *Définition de la vie*, Revue des Deux-Mondes, t. C. — *Physiologie générale. — Phénomènes de la vie communs aux végétaux et aux animaux.* Rev. scient., t. XIV. — Paul Bert. *La Physiologie générale et le principe vital*, Revue scient., t. VI.

1. De fait, le *monisme idéaliste* est actuellement soutenu dans cette Babel des intelligences qu'on appelle l'Allemagne. E. de Hartmann en est le partisan le plus en vue.

2. Le monisme idéaliste a cependant ses représentants en Allemagne. Edouard de Hartmann est l'un des plus en vue. Voir un projet de religion nouvelle. *Etudes*. Avril 1878.

3. Page 268.

§ I

L'ÊTRE VIVANT.

Nous l'avons dit plus d'une fois, et il faut le répéter encore, pour le plus grand nombre des savants, il n'y a plus d'autre science que celle qui s'exerce sur le monde matériel au moyen des sens. Toute science est essentiellement expérimentale dans son objet, ou du moins elle doit pouvoir vérifier toutes ses conclusions par l'expérience sensible. Par un étrange oubli, nos savants ne s'aperçoivent pas qu'ils suppriment du rang des sciences toutes les mathématiques, sans lesquelles les sciences physiques n'ont plus de valeur. Ils effacent à bon escient la métaphysique, la psychologie et la logique; mais ils ne paraissent pas se douter que la moindre observation du monde sensible ne peut ni se faire ni parvenir à la certitude, sans s'appuyer sur ces trois vieilles sciences. Ainsi, c'est dans les sciences physiques, dans les sciences matérielles que le monisme prétend trouver ses fondements, c'est là que nous devons le suivre.

Que nous enseigne la science, la science légitime, sur les êtres vivants ? Étudions d'abord ce point, qui est tout le prétexte du matérialisme.

Les corps vivants se distinguent du reste de la nature par un élément qui leur est exclusivement propre, par la *cellule*. La cellule est l'unité qui en se multipliant constitue tous les êtres matériels doués de vie. Elle consiste originairement en une gouttelette microscopique, dont le diamètre varie entre $\frac{1}{100}$ et $\frac{3}{100}$ de millimètre. Sa tunique extérieure contient une substance granuleuse et

transparente, dans laquelle nage un noyau enfermant d'ordinaire un *nucléole*. Le contenu de la cellule est un composé chimique ternaire ou quaternaire. Quoiqu'il se présente sous des aspects infiniment variés, il n'est jamais composé que de ces quatre éléments : l'hydrogène, l'oxygène, le carbone et l'azote, avec des traces de potasse, de phosphore, de sels de soufre et de quelques métaux. « Tous les globules, dit Küss, parlant des cellules animales, ont cela de commun, que leur composition chimique est très-compliquée (dans sa texture). L'élément dominant est l'eau : elle y entre pour les $\frac{4}{5}$. Après l'eau vient en ligne d'importance l'albumine. » L'albumine n'est autre chose que le blanc d'œuf. « A côté de l'albumine, nous trouvons toujours une certaine proportion de corps gras dans un état de combinaison intime avec les corps précédents. » Les graisses sont des composés ternaires d'hydrogène, d'oxygène et de carbone. « Cette combinaison intime de l'eau, de l'albumine et de la graisse, paraît être un des phénomènes essentiels de la vitalité du globule ; quand celui-ci arrive à maturité, les corps gras s'y accumulent et on les voit, alors seulement, paraître à l'état libre, sous forme de perles sphériques donnant à la cellule un aspect opaque. Cette apparition doit être regardée comme un signe de mort prochaine ou du moins de vétusté du globule. L'abondance d'eau et d'albumine, caractérisée par une grande transparence, est un signe de vie ; l'excès de graisse, avec opacité du globule, est signe de mort (1). »

On doit considérer dans tout être vivant : la matière qui le constitue, l'organisation qui lui donne sa manière d'être spéciale et même individuelle, et les fonctions qui

1. *Physiologie*, p. 7.

sont la manifestation de sa vie. Or, ces trois aspects ont leur racine dans la cellule. C'est la cellule qui prépare la matière appropriée au corps vivant ; c'est elle qui, en se dédoublant, se multipliant et se disposant suivant un plan particulier, devient oiseau, fleur, poisson, ver ou homme ; c'est elle enfin qui dégage la force d'où proviennent tous les mouvements propres de l'animal. Nous devons insister sur chacun de ces trois points, que nous résumons ainsi pour être plus clair : 1° matière propre des organismes ; 2° organisation de cette matière ; 3° fonctionnement de l'organisme constitué.

1° *Matière propre des organismes.* — La matière commune, ou, comme disent les naturalistes, le *protoplasma* de tous les êtres vivants comprend ces composés ternaires et quaternaires dont nous avons parlé. On l'appelle *organique*, non qu'elle soit organisée en elle-même, mais à cause du rôle qu'elle joue dans les êtres organisés. Que la cellule en soit l'agent préparateur, depuis longtemps la science a mis ce fait hors de doute. Mais le privilége comporte plusieurs restrictions. En général, suivant Huxley (1), la cellule végétale emprunte au règne minéral ses éléments déjà constitués sous forme d'eau, d'acide carbonique et d'ammoniaque. L'azote, le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, introduits à l'état libre dans le courant vital, ne nourrissent pas la plante, ils la tuent. Notons en passant que, d'après une expérience de Boussingault, l'ammoniaque ne serait pas indispensable. La cellule animale, bien différente en cela de la cellule végétale, a besoin de trouver un protoplasma déjà préparé par d'autres cellules animales, ou au moins par des cellules végétales. Avec une alimentation minérale,

1. *Base phys.*, p. 518.

elle est infailliblement condamnée à périr. Le protoplasma, emprunté au dehors, reçoit, sous l'action mystérieuse de la cellule et suivant les besoins divers de l'organisme, les combinaisons les plus variées. L'analyse chimique constate ces combinaisons, d'où elle en tire d'autres moins compliquées, avant d'en dégager les éléments simples, dernières bases du protoplasma. La nature n'offre nulle part ailleurs ces composés intermédiaires. Pendant longtemps on a cru que la cellule en était l'agent indispensable, essentiel. C'était une erreur. De nos jours, les chimistes reconstituent une foule de composés ternaires organiques, sans employer à cette œuvre d'autres procédés que ceux de la chimie ordinaire. Si les composés quaternaires, les albuminoïdes, résistent encore à leurs tentatives, rien n'oblige de penser que cette résistance soit naturellement invincible. Nous prions de remarquer ce point ; c'est le premier appui du matérialisme ; nous dirons plus bas à quel titre.

2° *Organisation de la matière propre aux organismes.* — La propriété la plus étonnante que possède la cellule est le pouvoir d'engendrer d'autres cellules semblables à elle-même. « Le mode, dit Küss, selon lequel se fait cette génération, nous est présenté par la première cellule d'un organisme, l'ovule. » L'ovule est le germe de tous les animaux. Sauf le diamètre, qui peut atteindre jusqu'à deux dixièmes de millimètre, il est en tout semblable à la cellule telle que nous l'avons décrite ci-dessus. Quand les conditions du milieu sont favorables, un grand cercle se dessine sur la surface de la cellule mère, se creuse de plus en plus et finit par diviser le globule primitif en deux autres qui sont semblables au premier, ayant comme lui noyau et nucléole (1). Pendant que ce premier

1. Dans plusieurs cas, la segmentation se produit sous la tunique extérieure.

dédoublement se continue, un second cercle apparaît dans un plan perpendiculaire, puis un troisième perpendiculaire aux deux précédents, de telle sorte que la cellule originelle est bientôt multipliée huit fois. Ce travail de segmentation, recommençant sur les jeunes cellules, se poursuit indéfiniment suivant les besoins d'évolution, de conservation et de fonctionnement de l'être vivant. La nature fabrique de la sorte les pierres avec lesquelles elle construit et répare ses édifices animés. Des cellules doivent naître pour composer les divers organes de l'être organisé ; il en doit naître aussi pour remplacer celles qui sont usées par l'exercice ou que les accidents morbifiques détruisent pendant la durée de la vie. « Synthèse organique, dit Cl. Bernard (1), génération, régénération, réintégration et même cicatrisation sont des aspects du même phénomène, des manifestations variées du même agent, le *germe*. » Ce savant dit encore : « Les phénomènes de rénovation organique ne peuvent se manifester que dans un corps vivant, et chacun dans un lieu spécial; aucun artifice n'a pu jusqu'à présent suppléer à ces conditions essentielles de l'activité des germes, d'être en leur place dans l'édifice du corps vivant. » Ainsi la vie de l'organisme et une place déterminée dans cet organisme sont des conditions essentielles pour la multiplication de la cellule (2).

1. *Définit. de la vie*, p. 342, 344.

2. La cellule mère étant le premier centre est à elle-même son propre lieu. Un élève de Cl. Bernard, M. Paul Bert, semble oublier les leçons de son maître quand il écrit (p. 304) : « Des expériences sont venues montrer que... les parties séparées du corps, lorsqu'on a soin de maintenir ces parties dans les conditions de milieu comparables à celles qui les protégaient auparavant, continuent leur évolution morphologique, et tantôt acquièrent au complet la forme qu'elles auraient acquise en restant à leur place normale, tantôt même dépassent, pour ainsi dire, ce but, reproduisant tout ou partie de l'organisme duquel on les avait détachées. » M. P. Bert, emporté par

La variété que présentent les êtres vivants est presque infinie. C'est par centaines de mille que l'on compte les espèces répandues sur la terre et dans les mers, et, parmi ces espèces, quelles différences de dimension et de forme ! Comparez l'éléphant et le ciron, l'huître et le cheval, le polype et le colibri. Les individus compris dans chaque espèce, quoique semblables entre eux, sont composés d'organes vraiment disparates ; l'œil est tout autre que le pied, la main que l'oreille, le sang que les os, la peau que le système nerveux, etc. Cependant, au commencement de leur évolution, tous ces êtres, tous ces organes se ressemblent, ou plutôt ils se trouvent en puissance dans une gouttelette vivante, presque homogène et, chose merveilleuse, la même pour tous les animaux. « L'œuf primitif ou ovule, dit Cl. Bernard (1), est identique chez tous les animaux. » Cette identité s'étend jusqu'à la cellule primitive des plantes. Car il ne faut pas la confondre avec la graine, ni même avec ce qu'on appelle vulgairement le germe ; ce germe est déjà l'embryon de la plante, procréé par le développement de la cellule primitive. Quelle est la puissance qui, d'un peu d'albumine, fait sortir le sabot du cheval, la griffe du lion et la patte de la mouche, l'aile du condor, la nageoire du poisson et les élytres du coléoptère, les écailles du reptile et le plumage de l'oiseau, qui épanouit

la thèse qu'il défend contre le vitalisme, exagère la portée d'observations d'ailleurs réelles. Les fragments de polype ou de planaire qui reconstituent tout l'animal, les queues de têtard qui, séparées de l'embryon de grenouille, se développent quelque temps encore, suivant les expériences de Vulpian, n'offrent rien de plus merveilleux que l'évolution de l'ovule. Le mystère reste tout entier sans doute, mais il n'est pas autre que celui de la génération. Dans l'un et l'autre cas, il serait également absurde de prétendre que la vie a disparu ; il ne le serait peut-être pas moins de croire que le lieu de l'ovule du polype ou du planaire est différent.

1. *Physiologie générale*, p. 150.

un même rayon de vie sous des aspects dont les rayons du soleil brisés par tous les prismes, par toutes les surfaces réfléchissantes, ne peuvent égaler ni le nombre ni la variété? La science contemple dans un silence respectueux. Les plus profondes sources de la vie échappent à son regard. Elle voit les cellules naître des cellules dans un nombre mesuré par la taille, la forme et la durée de l'individu qu'elles doivent édifier ; elle les voit se distribuer, se coordonner suivant un plan conçu avec un art, une précision, une délicatesse qui écrasent l'intelligence humaine. Ses efforts n'atteignent pas au delà.

3° *Fonctionnement de l'organisme constitué.*— L'être vivant est constitué pour fonctionner. Les fonctions de l'être vivant, suivant le langage de la physiologie, sont l'exercice de ses organes ; et cet exercice, en définitive, se ramène à des mouvements. Les battements du cœur, des artères, sont des mouvements ; la flexion, l'extension des membres sont des mouvements ; la contraction, la détente des muscles sont des mouvements; le jeu même des nerfs et du cerveau, quoique fort mystérieux encore, est un ensemble de mouvements. Une verge flexible dont on rapproche les deux extrémités avec les mains exécute un mouvement, mais ce mouvement dépend immédiatement d'une cause extérieure, de la pression exercée par les mains. Les organes se comportent d'une autre façon : c'est en vertu d'une propriété intime qu'ils entrent en exercice ; pour les muscles, cettre propriété prend le nom de *contractilité*. Les causes extérieures ne sont que des *excitants*. C'est ainsi, par exemple, qu'une percussion légère en un certain point d'une arme à feu détermine dans la charge une explosion violente, qui dépend en elle-même des conditions et des propriétés de la poudre. Les excitants normaux des mouvements mus-

culaires sont les nerfs. Mais les nerfs supprimés, la vie même interrompue, n'empêchent pas ces mouvements de se produire par d'autres excitations. Le cœur, retiré de la poitrine, continue à battre sous l'influence d'un sang convenablement préparé ; les membres d'un décapité s'agitent, prennent des situations variées et assez régulières, quand on soumet le cadavre à l'action de courants électriques ; bien plus, de simples fibres musculaires, détachées du reste de l'organe, peuvent parcourir les diverses phases de la contractilité. Bref, l'énergie indépendante du muscle ne paraît pas devoir être contestée(1). Si ce premier point est acquis à la science, ce qui suit laisse plus de place aux recherches futures.

D'abord, une remarque générale sur la nature du mouvement. Le mouvement, qui est une relation successive du mobile avec divers points de l'espace, implique une force qui le produit et l'accompagne dans le mobile. La preuve c'est que tout mobile en mouvement, choquant un autre mobile, le *force* d'entrer en mouvement à son tour. Plusieurs savants disent volontiers que le mouvement et la force sont chose absolument identique. Laissons-leur cette opinion, quoiqu'elle soit peu solide. L'origine immédiate du mouvement dans les êtres inorganiques serait moins sujette à controverse. Les physiciens constatent que le mouvement naît du mouvement. Seulement ce phénomène prend deux formes qu'il importe de distinguer avec soin. Ou bien il est extérieur, comme lorsqu'une bille roule sur un billard ; ou bien il est latent, et il consiste alors dans certaines vibrations moléculaires qui ne sont autre chose que la chaleur. Or, et c'est ici une découverte relativement récente, le

1. *Küss*, p. 102.

mouvement latent peut se transformer en mouvement extérieur et réciproquement. En termes scientifiques, on dit alors que la chaleur se transforme en travail, ou bien que le travail se transforme en chaleur. La machine à vapeur, où la chaleur, produite par la combustion du charbon, donne aux molécules de l'eau une force d'expansion qui met le piston en mouvement, est un exemple du premier cas ; un exemple du second nous est donné par le sauvage qui enflamme un morceau de bois sec, où il fait tourner avec rapidité la pointe d'un bâton. Le calcul a démontré qu'après la transformation, les deux mouvements sont de valeurs parfaitement égales, ce qui veut dire qu'une quantité donnée de chaleur produisant une certaine quantité de mouvement mécanique, celle-ci transformée à son tour reproduit exactement la première quantité de chaleur. De cette découverte on a tiré la conclusion que la somme totale de mouvement existant dans l'univers est constante, les plus téméraires disent éternelle. La variété ne tombe que sur les manifestations du mouvement qui se montre à des degrés divers sous forme de travail ou sous forme de chaleur. Cette conception est au moins prématurée (1).

Elle n'a pas laissé, pour cela, d'exercer sur la question des mouvements physiologiques une influence peut-être décisive. M. P. Bert (2) considère un limaçon qui rentre ses cornes et s'étonne qu'on puisse admettre que la force d'où procède ce mouvement minuscule soit créée par le mollusque. « Cette force, dit-il, ce mouvement, une fois

1. On peut voir cette question pleinement et savamment traitée dans les articles du P. Carbonnelle sur la Thermodynamique (*Etudes*, 1869).
2. Page 303.

apparus, peuvent se transformer, mais non plus se détruire ; ils s'ajoutent donc à la quantité de force déjà en circulation dans le monde. Voici donc, au milieu de la majestueuse harmonie de l'univers, qu'un perturbateur intervient. » Le physiologiste s'épouvante, car, si le limaçon est peu de chose, « le nombre des êtres vivants et celui des actes biologiques sont immenses dans l'espace et dans le temps. » Il y aurait bien des moyens de rassurer le timide savant. On pourrait peut-être lui dire que l'hypothèse qui éteindrait et produirait, dans les corps vivants, des quantités égales de forces, rétablirait exactement l'équilibre, et que rien ne démontre l'absurdité de cette hypothèse. Mais voyons comment la préoccupation de conserver « la majestueuse harmonie de l'univers, » fait rentrer les mouvements organiques dans la physique (1).

1. Parler du « nombre des êtres vivants et des actes biologiques » dans la question présente, c'est commettre une exagération. Il ne peut, en effet, s'agir que des animaux et même que de certains actes appelés volontaires par les physiologistes. Que dis-je ? il ne peut s'agir que d'un influx destiné à provoquer, à contenir ou à modifier la transformation de la chaleur animale en mouvement mécanique, comme on le verra plus bas. Dans ces conditions, l'effroi de M. Paul Bert ne se comprend plus. Mais, mettons la chose au pis, supposons que la transformation en chaleur de tous les mouvements mécaniques exécutés par les animaux élève notre planète à la température d'un boulet rouge, quel désordre cette haute température du gros boulet va-t-elle causer dans « la majestueuse harmonie de l'univers ? » Le même qu'un ciron enflammé tombant dans l'océan ferait subir à la masse liquide. La terre, ce ciron comparé à l'immensité de l'univers, serait, il est vrai, dans des conditions autres que celles de l'heure présente, mais non inconnues pour elle. Cependant, si notre mère commune retrouve jamais la température de ses premiers jours, je crois que ni les limaçons, ni même l'ensemble des animaux n'en seront responsables. Pour élever un litre d'eau, un litre seulement, d'un degré de température, la force musculaire déployée doit être capable de soulever un poids de 425 kilogrammes à un mètre de hauteur. Si toute la masse terrestre était de l'eau, la force mécanique qui, convertie en chaleur, en élèverait la température de 1°, devrait soulever une masse quatre cent vingt-cinq fois plus pesante, c'est-à-dire plus de 2 quatrillons de milliards de kilogrammes. Tous les muscles du

Les physiologistes n'hésitent plus à le dire, le mouvement de l'organe est de la chaleur transformée en mouvement mécanique. La chaleur est fournie par la combustion d'éléments organiques dans les tissus ou les capillaires sanguins du muscle. Les carbone et l'hydrogène des aliments et des tissus constituent le combustible. L'agent comburant est l'oxygène. C'est le sang qui l'apporte dans un courant perpétuel, après l'avoir recueilli dans les alvéoles pulmonaires. Le phénomène de la combustion dans les muscles en exercice est un fait acquis à la science, on ne peut le nier. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir la veine où le muscle déverse le sang qui l'arrose pendant qu'il agit. Ce sang est chargé d'acide carbonique et d'autres produits de combustion dans la proportion approchée du travail donné par le muscle. En moyenne, l'homme développe par jour 3250 calories, c'est-à-dire une chaleur capable d'élever 3250 kilogrammes d'eau, de 0° à 1°, ou de faire bouillir 32k,5 d'eau prise à la température de la glace fondante. Cette chaleur convertie tout entière en travail mécanique pourrait soulever un poids de 3250 kilogrammes à 425 mètres de hauteur. Mais l'homme qui aurait achevé une pareille besogne, supposé qu'elle fût possible, ne serait plus qu'un gros

monde tendus en même temps seraient loin d'un effet comparable. Du reste, ce n'est point une élévation, c'est un abaissement de température qui serait à redouter pour notre petite planète comme pour les autres globes celestes. Tous rayonnent dans le vide de l'immensité et perdent ainsi dans l'espace d'énormes quantités de chaleur. Jusqu'ici les savants n'ont pas trouvé le moyen de faire rentrer dans le circuit, dans le *gulf-stream* de la thermodynamique, la chaleur égarée à travers les espaces éthérés. Seulement, un vulgarisateur bien connu, bornant sa sollicitude à notre système planétaire, s'est imaginé de restituer au soleil ses pertes en calorique, en y faisant pleuvoir les âmes des morts (L. Figuier, *le Lendemain de la mort*). Il serait donc sans inconvénient que les animaux réchauffassent un peu la terre refroidie par la vieillesse.

glaçon. La combustion intérieure est surtout employée à conserver la chaleur normale dont les mille phénomènes intimes qui composent la vie animale ne peuvent se passer. Le travail musculaire semble dépenser une chaleur produite au moment même par le muscle en action. Le problème est loin encore d'être élucidé dans toutes ses parties. Le sera-t-il jamais ? « Il est certain, dit M. Cl. Bernard (1), que, dans les corps vivants comme dans les corps bruts, tous les phénomènes de chaleur et de mouvement doivent correspondre d'une manière équivalente à des phénomènes chimiques de combustion ou de fermentation. Mais l'équation nutritive, ainsi envisagée dans son ensemble et appliquée à l'organisme en masse, offre une complexité telle, qu'on doit renoncer à l'obtenir dans une exactitude absolue, au moins pour le moment, sinon pour toujours. » M. Bence Jones dit de son côté (2) : « Quand la question de cet élément particulier de la dépense et de la recette de la matière et de la force sera résolue par l'expérience, il restera des problèmes encore plus difficiles ; par exemple, celui de savoir comment la force vitale produit la contraction des fibres musculaires ; comment il se fait que les nerfs puissent, à volonté, accélérer ou ralentir la conversion de l'énergie latente en énergie active. » Après ces deux témoignages, nous pouvons bien dire que, si la question est tranchée, elle l'est par divination et non par expérience ; en d'autres termes, le théorème de l'équivalence des forces appliqué aux êtres organiques n'est pas en tous ses points appuyé sur des preuves scientifiques ; bien des hypothèses en altèrent la pureté.

1. *Phys. gén.*, p. 137.
2. Page 93.

Ces demi-clartés de la physiologie au sujet des mouvements des organes deviennent une sorte de cécité, lorsque cette jeune science se trouve en face des phénomènes de sens intime, lesquels, malgré ses réclamations, ne sont pas de son ressort. Son dernier effort consiste à constater que la sensation, la perception, la pensée même sont accompagnées de modifications locales du système nerveux, avec des combustions analogues à celles des muscles. Elle sait encore que les résidus de ces combustions contiennent de l'azote ; puis, voilà tout. Le surplus n'est qu'hypothèse ou vaticination.

C'est d'ailleurs par ces deux procédés, nous allons le voir, que les monistes font sortir le matérialisme des découvertes physiologiques dont nous venons de présenter un rapide aperçu.

§ II.

LA VIE PHÉNOMÈNE MÉCANIQUE, D'APRÈS LES MONISTES.

Le *vitalisme* est la doctrine qui explique par un principe distinct de la matière et de l'âme raisonnable, mais uni à la matière, les phénomènes de la vie inférieure, tels que la nutrition, l'accroissement, etc. L'*animisme* rapporte à l'âme raisonnable les phénomènes analogues qui s'accomplissent dans l'homme. C'est à renverser cette théorie que la physiologie moderne met tous ses efforts. Nous avouons que la tâche n'est pas difficile tant que la bataille ne sort pas de la vie végétative. Pas n'est besoin de recourir à une cause supérieure à la matière pour faire du sucre, de l'alcool et de l'amidon avec du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène, ni même de

l'albumine, si on dispose en même temps d'une quantité suffisante d'azote. Huxley a probablement raison quand il dit (1) : « Si l'on peut affirmer que la nature et les propriétés de l'eau résultent de la nature et de la disposition de ses molécules composantes, je ne vois aucune raison intelligible pour refuser de dire que les propriétés du protaplasma sont aussi le résultat de la nature et de la disposition de ses molécules. »

Malheureusement cette première victoire, victoire trop facile, a comme grisé bon nombre de physiologistes. Ils ont conçu l'espoir de chasser du domaine de la vie, non-seulement le *principe vital* de l'école de Montpellier, lequel n'est qu'une hypothèse, mais la plus réelle des réalités d'ici-bas, l'âme. Ainsi le même Huxley, après les paroles que nous venons de citer, s'exprime de la sorte : « Je ne puis découvrir aucune raison pour s'arrêter là et pour ne pas conclure immédiatement que *toute activité vitale* peut être considérée comme le résultat *des forces moléculaires du protoplasma* qui la déploie. » Et, en même temps, il comprend dans cette *activité vitale* et ses *idées* et les *pensées* de ses auditeurs.

W. Kuhne, professeur de physiologie à l'université d'Amsterdam, procède avec une impétuosité plus contenue :

On a réussi à ramener, dit-il (2), presque toutes les fonctions physiologiques à des phénomènes chimiques, et à reconnaître les échanges de la matière dans l'état toujours mouvant de l'organisme. Nous ramenons le mouvement, la chaleur, la nutrition, la secrétion, à des forces chimiques ; ou *nous nous trompons fort*, ou la physiologie prendra une direction chimique précisément là où il s'agit d'expliquer les fonctions les plus étonnantes de l'animal, c'est-à-

1. *Base de la vie*, p. 519.
2. Page 371.

dire la vie des nerfs, la sensation et la production du travail organique.

Cette théorie déplorable a des représentants en France, dans les chaires de physiologie de l'État. M. Beaunis, professeur à la faculté de médecine de Nancy, avance d'abord cette proposition : « Les trois choses que l'esprit humain trouve dans les phénomènes de la nature brute, mouvement, mobile et moteur, se réduisent à une chose unique : le mouvement (1). » Voilà qui fait espérer une doctrine d'une rare profondeur. « Tous les phénomènes de la vie végétale sont des phénomènes de mouvement, qui remontent de proche en proche jusqu'à la radiation solaire, c'est-à-dire un mouvement de la matière brute, » cela va sans dire. L'organisation admirable des êtres vivants présente bien quelques difficultés, si l'on en fait exclusivement honneur au « mouvement de la matière brute. » Mais l'hypothèse contraire « se heurte de tous côtés à l'impossibilité, au vague et à la contradiction (2). — Les phénomènes nerveux eux-mêmes ne sont, en réalité, que des phénomènes de mouvement. » Quant aux mouvements musculaires, M. Beaunis les analyse et les trouve composés de plusieurs mouvements élémentaires évidemment matériels, puis de phénomènes « psychiques » qu'il essaye de rattacher à la matière. Il écrit à ce sujet : « Je remarque que les phénomènes de transmission nerveuse, qui sont incontestablement des modes du mouvement matériel, ne sont pas connus par la conscience, et

1. Page 696. — Sur le turf, les chevaux et les jockeys se réduisent à une seule chose, la course ; ce sont des courses qui *concourent*, qui gagnent ou perdent le prix, etc. — Cette proposition est tout juste aussi sensée que celle de M. Beaunis.

2. Après une telle « impossibilité, » M. Beaunis aurait bien pu nous faire grâce du « vague » et de la « contradiction. »

qu'il faut une analyse très-rigoureuse et très-difficile pour les constater. J'en conclus qu'il se passe en dedans de nous, dans les centres nerveux en particulier, des phénomènes de mouvement dont nous n'avons pas conscience et qui n'en existent pas moins, et que ces phénomènes de douleur, de colère et de volonté, pourraient bien être aussi du même ordre et n'être autre chose que des mouvements. » M. Beaunis hésite dans sa conclusion ; il se défie de sa logique, et il n'a vraiment pas tort. Cela ne l'empêche pas d'affirmer plus loin que, « pour *sa* part, *il croit* à l'origine matérielle de la pensée ; » puis il se résume ainsi : « Entre le dualisme et l'unicisme, le choix ne nous paraît pas douteux en ce qui concerne les phénomènes physiques et vitaux : dans les deux cas, il n'y a que du mouvement. Le doute peut exister pour les phénomènes psychiques ; mais ils nous paraissent être aussi réductibles au mouvement chez l'homme comme chez les animaux (1). »

De l'autre côté du Rhin, dans la véritable patrie du monisme, les matérialistes sont plus hardis : ils affirment carrément et sans crainte. Ainsi, par exemple, le trop célèbre R. Virchow, s'adressant au congrès des naturalistes allemands, s'exprime de la sorte :

La vie est l'activité de la cellule, ses caractères sont ceux de la cellule. La cellule est un véritable corps, composé de substances chimiques déterminées et construit d'après des lois déterminées. Son activité varie avec la substance qui la forme et qu'elle con-

1. Nous ne pouvons résister à la tentation de citer la phrase qui précède ce passage ; la voici : « On se trouve... en face de deux doctrines : 1° la doctrine *dualiste*... ; 2° la doctrine *uniciste*, ou mieux *unitaire*, qui n'admet qu'une seule chose : les uns des forces, les autres la matière ; les deux, en réalité, se réduisent pour nous au mouvement. » On le voit, en M. Beaunis, la langue est en parfaite harmonie avec la capacité philosophique.

tient; sa fonction varie, croît et diminue, naît et disparaît avec le changement, l'augmentation et la diminution de cette substance. Mais cette matière ne diffère pas dans ses éléments de la matière du monde inorganique, inanimé, qui lui sert, au contraire, à toujours se compléter, et à laquelle elle retourne après avoir accompli son rôle spécial ; ce qu'elle a de propre, c'est la manière dont elle est disposée, le groupement particulier des plus particules de la matière, et cependant ce groupement n'est pas tellement particulier qu'il soit en opposition avec les dispositions et les groupements que la chimie reconnaît dans les corps inorganiques. Ce qui nous paraît particulier, c'est le genre d'activité, ce sont les fonctions spéciales de la substance organique, et cependant cette activité, ces fonctions ne diffèrent pas de celles que la physique étudie dans la nature inorganique. Toute la particularité se borne à ceci, que dans le plus petit espace sont condensées les combinaisons les plus variées des substances, que chaque cellule est le foyer des actions les plus intimes, des combinaisons les plus variées, et qu'elle produit ainsi des effets qui ne se présentent nulle part ailleurs dans la nature, parce que nulle part on ne trouve une semblable intimité d action.

... La cellule vivante n'est donc qu'une partie existant par elle-même, dans laquelle des substances chimiques connues, douées de leurs propriétés ordinaires, sont disposées d'une manière particulière et prennent une activité conforme à cette disposition et à ces propriétés. Cette activité ne peut être qu'une activité mécanique (1).

Cette activité est toute l'activité de l'être vivant, activité consciente aussi bien qu'inconsciente, les sensations et la volonté, la nutrition et l'accroissement. « *Partout* où nous jetons nos regards, nous voyons causalité, nécessité... *Partout* des actions mécaniques qui s'accomplissent continuellement avec la nécessité de la cause et de l'effet. » M. Virchow s'abstient de fournir les preuves de cette grosse affirmation, mais le sens de ses paroles n'est pas douteux : c'est le matérialisme le plus décidé.

La théorie de M. Virchow, qui n'est pas autre que celle de Huxley timidement suivie par M. Beaunis, tend à effacer

1. Page 307. — M. Virchow est l'un de ces rares Allemands qui savent donner à leurs idées une clarté relative. Le passage que nous venons de citer est d'un amphigouri achevé ; le talent de l'écrivain se trouve étouffé par l'absurdité de la doctrine.

la ligne qui sépare le monde organique du monde inorganique, la vie de la mort. Haeckel n'hésite pas, il déclare hautement que la division est imaginaire...

Nous arrivons, dit-il, (1) à la conviction extrêmement importante que tous les corps connus de la nature sont également animés et que l'opposition jadis établie entre le monde des corps vivants et celui des corps morts n'existe pas. Qu'une pierre lancée dans l'espace libre tombe sur le sol d'après des lois déterminées, que, dans une solution saline, un cristal se forme, ces phénomènes appartiennent tout aussi bien à la vie mécanique que la croissance ou la floraison des plantes, que la multiplication ou l'activité consciente des animaux, que la sensibilité ou l'entendement des hommes.

La vie est la mort, et la mort est la vie, voilà qui est entendu. Cela n'empêche pas M. Haeckel de rechercher les caractères propres de la vie. Sa conviction manquerait-elle de fermeté ? Il dit :

La physiologie actuelle est arrivée à la conviction monistique que l'ensemble des phénomènes vitaux.., sont des actes purement physico-chimiques et aussi intimement liés à la conformation matérielle de l'organisme que toutes les propriétés d'un cristal le sont à sa constitution matérielle. Puisque la matière primordiale, celle d'où résulte la constitution matérielle spéciale des organismes, est le carbone, il nous faut donc ramener, en dernière analyse, aux propriétés du carbone, tous les phénomènes de la vie. *C'est uniquement dans les propriétés spéciales, chimico-physiques du carbone, et surtout dans la semi-fluidité et l'instabilité des composés carbonés albuminoïdes, qu'il faut voir les causes mécaniques des phénomènes de mouvements particuliers, par lesquels les organismes et les inorganismes se différencient, et que l'on appelle dans un sens plus restreint « la vie »* (2).

En résumé, la « conception monistique » des êtres doués de vie revient à ceci : Le monde inorganique et

1. Page 21.
2. P. 296.—C'est l'auteur lui-même qui souligne.— Mais quelle manière de raisonner ! « La vie, c'est la mort ; seulement il y a quelque chose qui fait que la vie n'est pas la mort, c'est la semi-fluidité de l'albumine, comme le montre très-bien la colle de farine ou une sauce à la mayonnaise. »

ses phénomènes s'expliquent par les simples lois du mouvement, sans recours à aucun principe immatériel. Or le monde organique ne diffère pas au fond du monde inorganique, il s'explique donc aussi sans l'intervention de l'âme et par les simples lois du mouvement. Tout se ramène à la molécule matérielle et à ses propriétés, c'est-à-dire à la mécanique. — C'est fort simple comme conception. M. Dubois-Reymond et M. Huxley prétendent que la théorie, grâce à cette simplicité, est d'autant plus scientifique. Elle n'est pas démontrée, le savant prussien va même jusqu'à dire qu'elle ne le sera jamais. N'importe, les problèmes sont supprimés, ils ne sont pas résolus. Cela suffit pour donner un caractère scientifique : le monisme est l'expression légitime de la science ! La prétention est par trop exagérée ; nous allons nous en convaincre.

§ III

DOCTRINE VRAIE.

La vie révèle clairement sa présence et s'obstine à cacher sa nature. L'ignorant la reconnaît au premier coup d'œil, le savant ne fait que des efforts inutiles pour en pénétrer le secret. Demandez au casseur de pierres si le caillou qu'il brise et le marteau dont il se sert pour le briser sont vivants, si l'ortie du bord du chemin est sous ce rapport comme le marteau et le caillou ; sa réponse sera certainement très exacte. Les physiologistes et les philosophes n'ont pas même pu trouver une définition de la vie capable de les mettre d'accord. Nous n'avons pas la pensée d'essayer ce que tant d'hommes de talent n'ont pas su faire. Considérant la vie seulement

dans ses manifestations spontanées et évidentes, nous voulons nous demander si le monisme, qui réduit la vie à des mouvements mécaniques, n'en contredit pas de cette sorte les caractères les mieux constatés.

Faisons d'abord une distinction qui relève du simple bon sens, ou, si l'on veut, de l'observation impartiale et sans parti pris. Les phénomènes vitaux se distribuent en deux grandes classes parfaitement tranchées : les uns sont *conscients*, c'est-à-dire connus en quelque façon du sujet où ils s'accomplissent, les autres ne le sont pas. Cette différence ne saurait être mise en doute. Une douleur, un sentiment, une pensée tombent essentiellement dans le domaine du sens intime ; qui est-ce qui sent ses cheveux pousser, ses os s'accroître, ses tissus se nourrir, son sang circuler, ses glandes sécréter ? Les premiers phénomènes s'accomplissent toujours dans la lumière, les derniers toujours dans les ténèbres. Disons un mot des uns et des autres.

La vie inconsciente est appelée végétative , parce qu'elle est la seule que possèdent les plantes. Les physiologistes l'ont prise pour l'objet à peu près exclusif de leurs recherches. Leurs travaux sous ce rapport ont été couronnés de succès, ce n'est que justice de le reconnaître. Nous parlons des découvertes, et non des inductions tirées par les habiles investigateurs. Celles-ci, nous osons le dire, nous paraissent prématurées. Au fond, il nous importe peu que le fameux *principe vital* soit expulsé de toute la région de la vie végétative. Le dogme de l'existence de l'âme, qui doit nous intéresser par-dessus tout, n'a rien à y perdre, tout au contraire, l'âme profitant des pertes subies par le *principe vital*. Notre examen critique n'a d'autre raison d'être que le désir d'éclaircir un coin de la physiologie.

Voici pourquoi les inductions des physiologistes nous semblent prématurées.

1° *Chimie des corps vivants.* — Il n'est pas douteux que les divers composés chimiques qui entrent dans la contexture des êtres vivants ou qui servent au jeu intime de leurs organes, ne relèvent de la chimie, ne résultent des diverses propriétés matérielles des éléments composants. Les chimistes en ont reproduit quelques-uns ; il n'est pas impossible qu'ils finissent par les reproduire tous. Le premier fait est certain, le second est au moins probable, ce qui nous permet de reconnaître la nature chimique du protoplasma. Il est permis à la rigueur d'approuver ces paroles de Huxley : « Si l'on peut affirmer que la nature et les propriétés de l'eau résultent de la nature et de la disposition de ses molécules composantes, je ne vois aucune raison intelligible pour refuser de dire que les propriétés du protoplasma sont aussi le résultat de la nature et de la disposition de ses molécules. » — Mais il est un autre fait non moins indubitable, quoiqu'on oublie d'en saisir la signification. C'est que la nature a préparé le laboratoire du protoplasma dans la cellule *vivante*, et que nul agent physico-chimique n'est apte à faire naître spontanément la moindre parcelle de ce *substratum* universel de la vie. Une force intelligente seule a pu jusqu'ici se substituer à la cellule sous certains rapports : cette force est le chimiste. Il y a donc quelque chose de spécial dans la cellule. Huxley et Haeckel répondent que ce qu'il y a de spécial, c'est le protoplasma. Ces deux naturalistes se permettent ici un cercle vicieux. La cellule étant la raison du protoplasma, le protoplasma ne saurait être celui de la cellule, pas plus que le mouvement du boulet ne saurait être la cause de l'explosion de la poudre. Cette propriété spé-

ciale serait-elle la forme même de la cellule? Il nous semble que la forme globulaire ne comporte pas une telle puissance, d'autant plus que cette forme est à peu près constante et que les produits sont infiniment variés. Le catalogue qu'en ont dressé les chimistes est fort long et n'est pas encore près d'être fermé. Il n'est pas d'espèce vivante qui ne produise un composé qui lui soit propre; que dis-je? Chaque organe a ses tissus multiples formés de matériaux différents. Comment une simple sphère pourrait-elle répondre à des exigences si prodigieusement diverses? Non, bien sûr, il y a autre chose. Cette autre chose a été appelée principe vital, archée, âme, qu'importe le nom? L'existence de cette chose supérieure au protoplasma, toute inconnue qu'elle est en elle-même, repose sur cet axiome : *Il n'y a rien sans raison suffisante*, ou sur cet autre: *Tout effet résulte d'une cause adéquate*, et, certes, il y a des bases moins solides. Serait-on reçu à nier l'existence des chimistes, parce qu'on ne peut rien découvrir dans les produits de leurs analyses et de leurs synthèses, qui ne soit exclusivement propre aux corps décomposés ou recomposés par eux? Nous croyons que les physiologistes s'égarent dans un paralogisme analogue, quand ils raisonnent comme ils le font sur le *protoplasma*.

2° *Organisation des corps vivants.* — Nous avons déjà dit comment la cellule se multiplie en se dédoublant, et comment les cellules ainsi procréées les unes des autres s'organisent pour construire l'édifice de l'individu auquel elles appartiennent. Le point de départ est le même pour tout le monde organique, la divergence ne s'accuse qu'après les premiers pas; mais quelle variété sans limites, quand l'évolution est achevée! Nous touchons à des phénomènes sans analogues dans le monde inorgani-

que. La cristallisation est une simple agrégation de molécules homogènes. Ces molécules, absolument différentes dans les différents cristaux, ne s'engendrent pas les unes les autres ; en se rapprochant elles se groupent suivant un même ordre ; toutes les parties du cristal s'équivalent ; rien ne rappelle même de loin la diversité des appareils d'un organisme. L'organisation est évidemment le privilége des êtres organiques. M. Cl. Bernard, malgré ses tendances opposées au *vitalisme*, n'a pu s'empêcher de le reconnaître.

Il y a comme un dessin vital, dit-il, qui trace le plan de chaque être et de chaque organe, en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble ils paraissent révéler un lien spécial ; ils semblent dirigés par quelque condition invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi les actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même. Cette propriété évolutive de l'œuf, qui produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni de la physique, ni de la chimie.

On ne saurait mieux dire. Voilà bien ce que *manifeste* la cellule, voilà ce que nous enseigne l'*observation*, qui est la grande base, et même la base unique de la science, s'il faut en croire les physiologistes et les naturalistes. Comment donc M. Cl. Bernard s'oublie-t-il au point d'écrire plus bas : « Cette conception ne sort pas du domaine intellectuel pour venir réagir sur les phénomènes pour l'explication desquels l'esprit l'a créée ? » De quel droit raisonne-t-il de la sorte ? Ce n'est pas

1. *Définit. de la vie*, p. 348.

de celui de l'observation, puisque l'observation *manifeste des actions chimiques dominées par une force impulsive ;* ce n'est pas non plus du droit de la logique, évidemment. Serait-ce de celui de la métaphysique ? La métaphysique réclame impérieusement des causes réelles pour des effets réels. Elle interdit absolument de supposer qu'un chef de gare conduise les locomotives de sa dépendance, du fond de son cabinet et par la force de l'imagination. Du reste, M. Cl. Bernard est loin d'accorder son estime à la métaphysique ! « Il faut ici, dit-il, séparer le monde métaphysique du monde physique phénoménal qui lui sert de base, mais qui n'a rien à lui emprunter. » On voit tout de suite que le célèbre physiologiste est plus habitué à parler de fibres, de muscles, de veines et d'artères, qu'à se rendre compte des propriétés générales des êtres, ce qui est l'objet de la métaphysique. Quoi que le savant puisse dire par préjugé ou par inadvertance, il n'en reste pas moins rigoureusement indubitable que tout effet réel suppose une cause réelle proportionnée. Les forces physico-chimiques, de l'aveu même de M. Cl. Bernard, ne sont pas capables de rendre compte de l'organisation des êtres vivants, phénomène aussi réel que l'existence du soleil et de la terre. Il est donc rigoureusement indubitable que ce phénomène réel a pour cause une force réelle supérieure aux forces physico-chimiques.

Un savant anglais, J. Murphy, est bien plus dans la vérité quand il écrit (1) : « Je crois qu'aucune solution des problèmes sur l'organisation... ne peut être complétement satisfaisante, si elle ne reconnaît une intelligence organisatrice, au-dessus et en dehors des lois générales

1. Cité par R. Wallace, p. 606.

de la matière. » Et plus bas : « Je crois que l'intelligence inconsciente qui préside à la formation des tissus corporels est la même intelligence qui devient consciente dans l'esprit. » Assurément, l'organisation est en définitive l'œuvre très réelle de l'intelligence, mais c'est peut-être aller trop loin que de supposer que l'intelligence intervient immédiatement pour la régler dans chaque individu. La constitution géométrique des cristaux est une œuvre d'intelligence ; l'intelligence cependant ne les produit qu'en livrant des forces aveugles aux lois qu'elle leur a imposées. Il n'est pas non plus nécessaire que la force qui règle immédiatement le jeu des forces chimico-physiques d'un organisme, sache ce qu'elle fait : il suffit qu'elle le fasse. D'autre part, rien n'empêche que, dans l'homme, ce pouvoir régulateur n'appartienne à quelque propriété inconsciente de l'âme humaine, comme on l'enseigne en philosophie. Il faut plutôt dire que l'harmonie et l'unité de la personne l'exigent.

Mais, ne l'oublions pas, ce principe très réel d'organisation, quel qu'il soit, intérieur ou extérieur, ne laisse pas d'employer pour son usage des matériaux doués de propriétés physiques et chimiques. De même l'architecte utilise les propriétés naturelles des pierres, des ciments, du bois et du fer. Son art ne crée rien, il consiste uniquement à se servir de ce qui est pour élever un édifice qui n'est pas encore. Quand, l'œuvre terminée, le maçon et le charpentier disparaissent, les matériaux continuent à exercer leurs forces propres, seulement avec les modifications qui résultent de leur distribution actuelle. Il en est ainsi dans les édifices vivants. Le protoplasma et les cellules ont leur action propre, qui peut continuer lorsque, le milieu restant relativement favorable, l'action

du principe organisateur est contrariée ou interrompue. Voilà ce qui explique les monstruosités dans les fœtus, le développement anormal d'une queue de têtard séparée de l'organisme auquel elle appartient, la croissance des ongles et des cheveux après la mort.

3° *Mouvements musculaires conscients.* — Entre les phénomènes obscurs de la vie végétative et les phénomènes de la conscience proprement dite, se placent la plupart des mouvements musculaires, phénomènes inconscients et conscients sous des rapports divers. Ce qu'il y a de parfaitement évident, c'est que ces mouvements musculaires dépendent de la volonté, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus réfractaire au calcul, du caprice. Nous en portons la preuve la plus convaincante dans notre main. A quels usages ne ployons-nous pas cet organe? Les mille métiers de l'industrie, les arts, nos besoins journaliers lui demandent des milliers et des milliers de mouvements tous différents entre eux et appropriés au but que l'intelligence se propose. Vous avez beau me dire : ces mouvements, malgré leur variété indescriptible, ne sont que des transformations de chaleur en travail mécanique, soumises à la rigueur d'une équation mathématique. Il n'en est pas moins vrai qu'il dépend de moi, de ma raison, de ma volonté, et, répétons-le, de mon caprice, de provoquer cette transformation, d'en mesurer la quantité, de la suspendre, de la modérer, de m'en servir, en un mot, comme de ma chose, presque comme de ma volonté même. Nous sommes en présence de deux faits, la transformation de la chaleur en travail et la direction de cette transformation par ma volonté ; le premier est en voie d'arriver à la certitude, le second y est déjà. Admettons, si l'on veut, qu'à ce point de vue ils aient la même valeur, qu'ils soient éga-

lement certains, également irréfragables. Il est un aspect sous lequel ils diffèrent du tout au tout; si la transformation relève des mathématiques, l'action de la volonté y échappe essentiellement. Je défie tous les mathématiciens du monde de prouver le contraire. L'œuvre du mathématicien se résume dans des formules, c'est-à-dire dans l'expression de rapports constants, et la volonté a pour caractère propre l'inconstance, la liberté. Que résulte-t-il de là, sinon que la transformation de la chaleur et l'action de la volonté se rapportent à deux ordres tout à fait différents. D'un côté, c'est la matière avec ses lois brutales, par conséquent nous devons reconnaître de l'autre une nature supérieure, différente de la matière.

Cette influence de la volonté semble contredire l'assertion en vertu de laquelle la quantité de la force serait immuable depuis l'origine du monde. Qu'importe une telle contradiction, si elle est appuyée par les faits? Mais y a-t-il réellement contradiction? Bence Jones ne le croit pas : « Les forces vitales, dit-il (1), c'est-à-dire la cause des mouvements vitaux, ne se changent pas en d'autres formes de forces ; mais ces mouvements vitaux, qui ont permis l'action des forces vitales, donnent naissance à diverses formes corrélatives du mouvement. » En d'autres termes, l'action du principe qui gouverne le corps vivant n'est pas de l'ordre mécanique; par conséquent, elle n'est pas soumise aux transformations dans le corps vivant. M. A. Gould, président de l'*Association américaine pour l'avancement des sciences*, partage la même opinion :

La force, dit-il (2), peut être guidée et dirigée, forcée d'agir sous telle ou telle forme, sans l'emploi d'une autre force pour

1. Page 99.
2. Page 777.

cela. La force musculaire est dirigée par la volonté, à laquelle elle obéit généralement dans son action vitale. Si nous admettons qu'elle soit égale à la dépense des tissus et qu'on puisse la mesurer ou par les résultats produits, ou par la composition de ces tissus, où et quelle est la puissance qui déchaîne ou retient cette force, et dont l'action dépend d'un effort conscient ? C'est la volonté, c'est-à-dire quelque chose qui dirige et règle la force sans la dépenser.

Sauf meilleur avis, cette manière de voir nous semble exacte. Mais encore une fois, cette puissance directrice, dont l'action est palpable, se trouvant au dehors et au-dessus du courant des forces mécaniques, c'est-à-dire matérielles, ne peut être ni mécanique, ni matérielle.

Observons en passant que si je transforme à mon gré la chaleur pour déterminer le mouvement de mes doigts, j'ignore la manière et le lieu de cette transformation ; je ne sais pas non plus comment les muscles de ma main se contractent, ni comment je mets en action les nerfs qui excitent ces muscles. Voici une série d'effets dont je suis la cause, et dont cependant je n'ai nullement conscience. L'expérience prouve donc qu'un principe intelligent peut être la cause immédiate de phénomènes dont il n'a pas conscience. Par conséquent, rien n'empêche, ce semble, que l'âme intelligente, ou l'âme sensible, ne préside à l'évolution inconsciente du corps vivant.

4° *Phénomènes psychologiques.* — Nous arrivons maintenant à ces phénomènes d'ordre supérieur qui ont pour caractère distinctif d'être accompagnés de conscience. Ce sera un sujet éternel d'étonnement que des hommes qui se disaient amis de la science, aient essayé de les confondre avec les phénomènes mécaniques. Du-bois-Reymond, malgré ses tendances matérialistes, déclare qu'il est impossible de démontrer cette identité. Voici ses paroles :

Quel rapport imaginable y a-t-il entre certains mouvements de certaines molécules dans mon cerveau d'une part, de l'autre les faits primitifs indéfinissables, indéniables que voici : « J'éprouve de la douleur, du plaisir ; j'ai la sensation du doux, je sens l'odeur de rose ; j'entends un son d'orgue, je vois du rouge, » et la certitude de la conclusion qui en découle non moins directement : « Donc je suis. » Le fait est qu'il nous est absolument et à tout jamais impossible de comprendre comment un certain nombre d'atomes de carbone, d'hydrogène, d'azote, d'oxygène, etc., ne seraient pas indifférents à la façon dont ils sont groupés et dont ils se meuvent, dont ils seront groupés et dont ils se mouvront. Il n'y a pas moyen de concevoir comment la pensée peut naître de leur action combinée (1).

L'opinion du matérialiste Tyndall à ce sujet est connue, mais il est bon de la rappeler.

Associés à cet étonnant mécanisme du corps animal, dit-il (2), nous trouvons des phénomènes non moins certains que ceux de la physique ; mais nous ne pouvons découvrir aucune connexion entre ces phénomènes et le mécanisme. Un homme, par exemple, peut dire, *je suis*, *je pense*, *j'aime* ; mais comment la *conscience* vient-elle se mêler à notre problème ?... Je crois que tous les grands penseurs qui ont étudié ce sujet, sont prêts à admettre l'hypothèse suivante, que : tout acte de conscience... correspond à un certain état moléculaire défini du cerveau, que ce rapport de la physique à la conscience existe invariablement ; de telle sorte qu'étant donné l'état du cerveau, on pourrait en déduire la pensée ou le sentiment correspondant, ou qu'étant donnée la pensée ou le sentiment, on pourrait en déduire l'état du cerveau. Mais comment faire cette déduction ?

La réponse de Tyndall revient à dire que l'association des phénomènes de conscience avec un état moléculaire du cerveau est un fait de la nature, mais que rien ne l'explique pour nous. Si notre intelligence était assez parfaite pour connaître toutes les molécules de notre cerveau et toutes leurs modifications, « l'abîme qui existe

1. Page 343.
2. Page 14.

entre ces deux classes de phénomènes serait toujours infranchissable. »

Après cela, il paraîtra sans doute étrange que Tyndall professe le matérialisme et que Dubois-Reymond écrive au sujet de l'opinion qui confond la matière et l'esprit : « Cette manière de voir est la plus simple, et la méthode scientifique exige même que jusqu'à plus ample informé on la préfère (1). » On ne saura jamais tout ce que la contemplation matérielle du monde matériel amasse de ténèbres dans un cerveau. L'esprit s'émousse à ces considérations sans profondeur. Le physicien anglais et le naturaliste prussien n'ont pas su reconnaître l'incompatibilité des deux ordres de phénomènes : ils se sont contentés d'affirmer que notre esprit est trop borné pour saisir le lien qui les unit. Ce lien existe peut-être, quoique nous ne l'apercevions pas. C'en est assez pour que nos deux savants se jettent à corps perdu dans cette hypothèse. Montrons que l'hypothèse est absurde et par conséquent indigne de tout esprit sensé.

Deux passages de Cl. Bernard vont servir à cette démonstration. Le physiologiste français écrit (2) : « Les propriétés vitales ne sont en réalité que dans les cellules vivantes, tout le reste n'est qu'arrangement et mécanisme. » Et ailleurs : « Quand la volonté et la sensibilité se manifestent, les nerfs s'usent ; quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume, etc. On peut ainsi dire que la même matière ne sert pas deux fois à la vie. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a

1. Page 345.
2. *Définit. de la vie*, p. 346 et 340.

prêté son concours. L'usure moléculaire est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales... Nous pouvons regarder comme un axiome physiologique la proposition suivante : *toute manifestation d'un phénomène dans l'être vivant est nécessairement liée à une destruction organique.* » A merveille ! La vie réside réellement dans les cellules, qui se comptent par milliers de milliers, elle y est divisée en fractions innombrables ; en second lieu, la vie ne se manifeste que par la destruction de certaines cellules, et suivant la mesure de cette destruction, de telle sorte que la vie est essentiellement successive, et que toute manifestation de la vie est une destruction de la vie. Ce sont des faits établis par la science. L'autorité du célèbre physiologiste nous donne le droit de les accepter l'un et l'autre en toute confiance.

Mais, à côté de l'enseignement de la physiologie, il en est un autre plus autorisé, parce qu'il est plus infaillible, c'est celui de la *conscience* de tous les hommes. Considérant la vie, non dans son support matériel, comme le font les physiologistes, mais en elle-même dans son principe, la conscience y découvre deux caractères tout opposés à ceux qu'on vient de nous faire connaître, à savoir la simplicité et l'existence indivise. Quiconque est doué de conscience dit *moi*, et quiconque dit *moi* désigne sous ce terme *moi* quelque chose de souverainement vivant, quelque chose d'indivisible, quelque chose qui n'est pas autre pour se trouver dans la cellule du cerveau, et autre pour se trouver dans les cellules des yeux, des mains, des divers organes. En nous, il n'y a pas autant de *moi* que de cellules, il n'y en a pas des milliers, il n'y en a pas deux, il n'y en a qu'un. D'autre part, ce *moi* ne se fractionne pas dans la durée comme le mince filet d'eau qui tombe goutte à goutte du haut

d'un rocher ; il reste toujours identique à lui-même, il n'augmente pas, ne diminue pas ; dans l'enfance, dans l'âge mûr, dans la santé la plus exubérante, dans l'état de consomption organique, que les membres conservent leur intégrité, que l'un ou l'autre soit atrophié, amputé, le *moi* n'éprouve aucune altération ; rien ne l'enfle, rien ne l'amoindrit. Le tempérament, les goûts, les habitudes, tout change, le *moi* seul ne change pas ; il persévère dans l'existence toujours identique à lui-même. Par un étrange abus de langage, les physiologistes peuvent dire que cette vérité n'est pas scientifique ; elle n'en est pas moins une vérité inébranlable en faveur de laquelle tous les physiologistes déposent bon gré mal gré, par cela seul qu'ils parlent. Les molécules de leur cerveau disparaissent à mesure que les mots tombent de leur bouche ; comment donc les idées se raccrocheront-elles aux idées, s'il n'y a rien d'immuable qui en soit le siége, si les molécules qui périssent sont tout ? Un peintre réussirait tout aussi bien à peindre sur la surface d'un torrent.

Si maintenant nous comparons les deux ordres de phénomènes dont parlent MM. Tyndall et Dubois-Reymond, nous arrivons à cette conclusion rigoureuse après ce que nous venons de dire. Les phénomènes physiologiques ont pour caractère d'être fractionnés à l'infini en eux-mêmes et dans la durée ; les phénomènes de conscience, au contraire, reposent sur un fond qui exclut absolument toute division, et en lui-même et dans la durée. *Division* et *indivision* sont deux termes absolument incompatibles, les bornes de notre intelligence n'y sont pour rien. Il serait tout aussi facile d'empêcher que deux et deux fissent quatre, que de réduire la *division* et l'*indivision* à l'identité. Prétendre le contraire,

c'est renoncer à la raison, c'est renoncer à tout droit de discussion. Par conséquent, il est *absolument* certain que les phénomènes physiologiques et les phénomènes de conscience reposent sur un fond essentiellement différent. Les physiologistes donnent aux premiers la matière pour base, donc les autres ont pour base quelque chose de distinct de la matière et de ses lois, et ce quelque chose est appelé l'*âme* et l'*esprit*. Qu'on nous permette d'insister sur cette vérité importante.

Ces cellules, qui se consument en agissant, montrent avec l'évidence la plus éclatante qu'elles ne peuvent être le principe des phénomènes de conscience. Rien n'est plus facile que de le faire voir. Prenons l'un de ces phénomènes, par exemple, la certitude dans ce cas particulier et, croyons-nous, universel : je suis certain que deux et deux font quatre. Nous remarquons ici deux choses : du côté du sujet, une adhésion ferme et constante ; du côté de l'objet, une absolue nécessité ; il ne peut dans aucune hypothèse en être autrement. Maintenant faites cadrer ces conditions du sujet et de l'objet avec un cerveau qui se fond perpétuellement. L'adhésion ferme et constante s'effondre avec les cellules qui se dérobent par-dessous. La nécessité de cette vérité éternelle : deux et deux font quatre, peut encore moins s'appuyer sur ce terrain fuyant. Mais alors où la ferez-vous résider ? Dans les espaces, sur les molécules de l'éther, mille fois plus mobiles que les molécules du cerveau ? Lui donnerez-vous d'exister par elle-même? Les deux suppositions sont également ridicules et insoutenables. En vérité, il faut être bien aveugle pour ne pas voir que la matière sans l'esprit n'est qu'un tissu d'absurdités.

Encore un exemple. Voici un principe de mécanique

parfaitement acquis à la science : le mouvement reçu est rigoureusement égal au mouvement donné. D'autre part, il n'est pas moins certain que la connaissance s'accroît à chaque instant dans une même tête. Si tout est mouvement, comme le pensent les monistes, il s'ensuit que ces connaissances journellement croissantes ne sont que des mouvements journellement accumulés dans le cerveau. Ces mouvements sont ou de la chaleur ou des mouvements mécaniques. Il ne faut pas songer aux mouvements mécaniques, sous peine d'admettre des rotations ou des vibrations vertigineuses dans le cerveau. Quant à la chaleur, elle ne pourrait être que latente ; car le savant n'a pas le cerveau plus brûlant qu'un ignorant. Mais qui sera assez fou pour s'imaginer que la chaleur latente de ses molécules cérébrales augmente en proportion des connaissances nouvelles qu'il acquiert; que, par les procédés ordinaires de la physique ou de la chimie, par la combustion, on dégagerait de la cervelle d'un vieillard une quantité de calorique bien plus grande que de celle d'un enfant ? Que la science est ridicule, quand elle n'est pas sage !

On peut, à la rigueur, soutenir avec quelque vraisemblance que les phénomènes physiologiques sont de purs effets des lois physico-chimiques ; l'opinion contraire n'est pas d'une évidence absolue, nous en convenons volontiers. Mais plus on avance dans la connaissance des lois de la matière, et plus on rend manifeste qu'elles ne peuvent s'appliquer aux phénomènes de la conscience. La place nous manque pour une plus ample démonstration. Qu'il nous suffise de rappeler que ni la *conscience*, qui réunit tous les phénomènes psychologiques en un seul et même sujet, ni la *mémoire*, qui recueille en un même centre tous les phénomènes écoulés depuis l'ori-

gine de la vie, ni le *raisonnement*, qui saisit la connexion de plusieurs jugements successifs, ni la *raison*, dont l'objet, en un sens infini, s'étend non-seulement au delà des molécules du cerveau, mais des molécules de l'univers entier, ni le *beau*, ni le *bien*, ni le *juste*, ni la *morale*, ni le *droit*, ni le *mérite*, ni le *bonheur*, ni la *gloire*, ni aucune de ces idées qui assurent à l'homme sa prééminence et qui ont pour caractère l'immutabilité même de la vérité, ne peuvent, sans outrager le bon sens, être considérés comme des manières d'être d'un groupement perpétuellement variable de quelques molécules condamnées à s'user, à se fondre à mesure que le phénomène se produit, ainsi qu'une boule de neige sous l'empreinte d'un fer rouge. Le moins ne contient pas le plus, ni le changeant l'immuable, ni la nuit le jour. Ou niez les phénomènes psychologiques, ou convenez qu'ils dépendent d'un principe infiniment supérieur à la matière, ou consentez à passer pour un contempteur de la raison. Nous pouvons maintenant emprunter à M. Gavarret ces paroles : « Il est évident que vouloir chercher dans les sciences physico-chimiques l'explication complète du jeu de toutes les fonctions de l'économie *est* une tentative insensée (1). »

1. Page 12.

CHAPITRE II

ATHÉISME SCIENTIFIQUE.

Les monistes ne se contentent pas de déclarer la guerre à l'âme, ils osent la soutenir contre Dieu. L'hostilité, malheureusement trop réelle, n'est pas toujours très apparente aux yeux de ceux qui ne connaissent pas leur tactique. Elle s'enveloppe quelquefois dans des phrases à l'air innocent. « La spontanéité, dira-t-on, que l'être vivant semble opposer à la grande loi qui gouverne tout disparaît partout où a pénétré jusqu'ici la recherche. » La « spontanéité » est un mot discret pour désigner les agents supérieurs aux forces mécaniques et surtout l'agent suprême. Kuhne, en écrivant la phrase que nous venons de citer, indique l'espérance dernière de toute la secte, c'est qu'un jour viendra où la science, ayant porté ses investigations dans tous les recoins de l'univers, déclarera définitivement que Dieu n'existe pas. Pour Huxley, ce grand événement ne fait pas l'ombre d'un doute. « Aussi sûrement, dit-il, que l'avenir naît du passé et du présent, la physiologie de l'avenir étendra graduellement le royaume de la matière et de la loi, jusqu'à ce qu'il soit aussi grand que la science, le sentiment et l'action (1) ». Tant d'*assurance* doit faire sourire de la part d'un sceptique, car Huxley est disciple de Hume. La vé-

1. *Base phys.*, p. 520.

rité est que ni Huxley, ni Kuhne, ni le reste des monistes n'ont une confiance bien grande en leur athéisme ; la vérité est qu'ils sont plus sûrs de leurs désirs que de leurs convictions. Ce n'est pas que les conclusions d'une dialectique rigoureuse, les droits de la morale, les intérêts supérieurs de l'humanité les touchent le moins du monde ; — ces messieurs voient de trop haut pour s'inquiéter de si petites choses ; — mais la science, leur unique divinité, la science elle-même leur présente un *desideratum* bien capable de les inquiéter et de refroidir leurs espérances. Quand on remonte la série des phénomènes qui naissent les uns des autres, tout d'un coup la chaîne se brise aux yeux du savant, un hiatus immense s'ouvre devant lui : comment le combler ? Par la nature ? elle cesse en cet endroit. Donc, de par la science, nécessité de reconnaître une cause première au-dessus de la nature, ou de se réfugier dans l'absurdité du néant. On conçoit que cette alternative trouble quelque peu la quiétude de l'athéisme scientifique.

Ces savants vont nous montrer eux-mêmes où se trouve ce vide immense. Ils nous donneront ensuite le spectacle des efforts qu'ils tentent pour le combler. Après cela, nous verrons que Dieu seul est capable d'effacer l'abîme.

§ I

L'OBSERVATION DÉMONTRE QUE LA VIE A COMMENCÉ SUR LA TERRE.

La croûte superficielle de notre planète est formée de couches superposées, qui sont comme les tables chronologiques de la vie. La nature y a déposé les restes des êtres organiques qui ont tour à tour vécu sur la terre. Or, en observant ces archives naturelles, on constate

que les mammifères ont étéprécédés par les oiseaux, les oiseaux par les poissons, les poissons par les mollusques et les mollusques par les genres inférieurs. Les plantes ont laissé plus bas encore les témoignages de leur existence ; mais à la fin on rencontre un terrain où la vie n'a laissé aucune relique, pas le moindre vestige du plus humble végétal. Là s'arrêtent les tables chronologiques. Le savant est en présence de la nature morte, ou, pour mieux dire, qui n'a jamais eu vie. La vie a donc commencé pour la science.

L'hypothèse cosmogonique de Laplace n'est peut-être pas de tout point inattaquable. Néanmoins, il est universellement admis que la terre a passé par une période de fusion et même par une période d'état gazeux. Lorsque la chaleur primitive donnait à notre globe la température et la condition des métaux fondus, ou bien divisait ses éléments à la manière des molécules de l'acide carbonique ou de l'hydrogène, évidemment aucun être organique ne vivait dans ce milieu. De ce chef encore, la science est forcée d'admettre que la vie a commencé sur la terre.

Du reste, les monistes en conviennent sans peine. « La vie, dit Virchow (1), a eu nécessairement un commencement, car la géologie nous conduit à des époques de la formation de la terre où la vie était impossible, où l'on ne retrouve ni traces ni débris » (d'êtres vivants). — « Si nous remontons dans l'histoire physique de la terre, dit W. Thomson (2), d'après les principes rigoureux de la dynamique, nous arrivons à un globe en fusion, sur

1. Page 311.
2. Page 181. — Sir Thomson n'est pas moniste, mais il fournit des arguments aux partisans de l'athéisme scientifique. C'est à ce titre que nous croyons devoir le citer.

lequel la vie ne pouvait exister. Donc, quand la terre est devenue propre à la vie, il n'y existait aucune créature vivante. » Dubois-Reymond assiste en esprit aux transformations qui devaient rendre la vie possible sur la terre, et sans lesquelles, évidemment, la vie n'existe pas. « Nous voyons ce globe, dit-il (1), dans l'immensité des siècles, se couvrir d'une couche solidifiée de roches primitives, la terre et la mer se séparer, et le granit, rongé par des pluies torrentielles saturées d'acide carbonique, fournir la matière dont se forment des terrains sédimentaires riches en potasse. Nous voyons, enfin, naître un état de choses où la vie est possible. » Haeckel écrit de son côté (2) : « Quand l'écorce terrestre fut refroidie, quand l'eau s'y fut condensée à l'état liquide, quand la croûte terrestre, jusqu'alors aride, fut recouverte d'eau liquide, alors apparurent les *premiers organismes*.... De ces données générales de l'histoire terrestre inorganique nous pouvons déduire un fait important, c'est que la vie a commencé sur la terre à un moment déterminé, que les organismes terrestres n'ont pas toujours existé, mais sont nés à un certain moment. » Inutile d'insister davantage ; l'accord est unanime parmi les savants ; tous admettent comme une vérité incontestable que *la vie a commencé sur la terre.*

La science crée de la sorte à certains athées cette situation fâcheuse dont nous parlions plus haut. Profondément brouillés avec la métaphysique, ces libres savants admettent sans sourciller l'éternité du monde inorganique. Suivant leur manière de voir, l'évolution des forces physiques ou mécaniques ne suppose au fond aucun progrès et par conséquent aucun commencement. Dieu ne

1. *Loc. cit.*
2. Page 289.

leur semble donc nullement nécessaire pour donner l'être aux éléments de l'univers, et ils répètent volontiers cette sottise : Dieu est une hypothèse désormais inutile. Malheureusement le monde organique se présente sous un autre aspect : il a très certainement commencé, même pour eux. Si la vie a commencé dans l'univers, il faut bien qu'une cause préexistante en ait allumé le flambeau. Impossible d'échapper à cette conséquence ; car on n'admet plus que l'être puisse sortir spontanément du néant. Dieu est donc ramené par la science au berceau de la vie. S'il n'est pas le pricipe de l'être, il est au moins le père des vivants.

II

LES MONISTES ESSAIENT D'EXPLIQUER L'ORIGINE DE LA VIE.

Cette conséquence rigoureuse jette le trouble parmi les monistes. Comment ! la science serait de son propre mouvement ramenée bon gré mal gré aux pieds de Dieu ! Cela « révolte notre intelligence, » s'écrie Zollner. Les autres lui font écho chacun à sa manière. Le désarroi est tel parmi eux qu'ils en viennent à déclarer avec O. Schmidt, que la création, rendue nécessaire par la logique même de la science, « est une hypothèse illogique. »

Si la logique repousse l'intervention du créateur, c'est qu'elle réclame l'apparition spontanée de la vie, ou bien la production des êtres vivants par les agents physico-chimiques. Suivant la première de ces deux hypothèses, la vie serait un effet sans cause, une émanation réelle d'un principe sans réalité, du néant. Singulière logique ! Hâtons-nous de dire que les monistes sont loin de *vou-*

loir embrasser cette honteuse explication de l'origine de la vie. C'est une conséquence de leur théorie générale, mais ils ont du moins le mérite de ne pas s'en apercevoir. Ce qu'ils avouent, ce qu'ils acceptent à haute voix comme axiome fondamental, c'est l'enchaînement infini et nécessaire des effets et des causes. Voilà pourquoi ils soutiennent énergiquement la seconde hypothèse, à savoir la production première de la vie par les agents physico-chimiques. De là, obligation pour eux de justifier une si merveilleuse fécondité qui s'est manifestée une seule fois dans la durée infinie des siècles, succédant à une éternité non moins stérile. Il ne sera pas sans intérêt de voir comment les monistes se tirent de cette lourde obligation. Nos lecteurs nous permettront de leur en offrir le spectacle en raccourci.

Il fut donc un temps où notre planète avait de l'air, de l'eau, des rochers, de l'argile et autres minéraux semblables, rien de plus, ni le moindre animal, ni la moindre plante, pas même une pincée de terre végétale. C'est de ce milieu qu'il s'agit de faire sortir la vie.

La chose n'est pas difficile, dit M. Dubois-Reymond: « tout ce qu'il faut pour cela *se réduit* à des mouvements de molécules qui aboutissent à des positions plus ou moins stables, et à l'établissement, sous l'empire tant des forces inhérentes aux molécules que des forces transmises du dehors, de cet échange de la matière essentiel à la vie (1). » En français, cela veut dire : « tout ce qu'il faut pour donner à un être la vie, *se*

1. « L'échange de la matière, » c'est-à-dire des molécules constitutives d'un organisme, est en effet essentiel à la vie de cet organisme. Mais cela ne suffit pas pour lui donner la vie. Une preuve entre mille : cet échange a lieu dans les piles électriques. Qui oserait soutenir que les piles électriques sont animées ?

réduit à lui donner la vie. » Je crois que nous pouvons passer à un autre.

On se rappelle ce que nous avons dit dans notre précédent chapitre : entre la nature purement minérale et la nature organisée, se trouve la matière dont celle-ci forme les organismes. C'est pour cela qu'elle porte le nom de protoplasma. Elle est la condition première des êtres vivants et pourtant elle dérive d'autres êtres vivants, si l'on en croit les observations les plus légitimes de la science. M. Huxley, voulant s'expliquer l'origine de la vie, « porte ses regards, » ce sont ses expressions, « au delà des abîmes des temps enregistrés par la géologie ; » là, il s'attend « à contempler l'évolution d'un protoplasma vivant sortant de la matière dépourvue de vie. » Il en fait des espèces de champignons capables « de déterminer la formation de nouveaux protoplasma. » Mais qui donne à M. Huxley le droit de contempler de si singulières choses? Ce n'est pas la science, c'est son imagination. Lui-même a la bonne foi de convenir que la production de la vie par la matière minérale « n'a aucun moyen de prendre aujourd'hui place dans la science. » M. Huxley n'aborde pas même le problème.

Sir W. Thomson le résout d'une façon aussi claire qu'ingénieuse. Il suppose qu'un aérolithe, portant à ses flancs quelque trace de vie, graine, brin d'herbe, animalcule, sera tombé sur la terre et l'aura ensemencée. Ces pierres venues du ciel ne sont-elles pas des messagers qui voyagent d'un monde à l'autre? Est-il rien qui puisse les empêcher d'emporter avec eux quelques fruits de leur pays natal, d'en faire jouir les contrées qu'ils visitent? Si l'empêchement n'existe pas, le monisme a gain de cause et sans peine. Malheureusement l'obstacle est double et très réel. Les fruits dont il est question

ont autant de peine à naître sur Vénus ou sur Mars que sur la Terre. Ensuite, fussent-ils nés en dépit des obstacles qui mettent ici-bas les monistes aux abois, le messager, s'il s'en était chargé, aurait forcément perdu sa charge en route. Car les aérolithes ne s'approchent jamais de nous sans prendre la température au moins du boulet rouge, et par conséquent sans créer des conditions désastreuses pour tout organisme vivant. Le moniste est donc forcé de revenir sur la terre, pour y chercher l'agent inconnu qu'il prétend substituer à l'action du Créateur.

Mais pourquoi chercher, s'écrie M. Haeckel ? Nous n'avons pas besoin d'une force qui comble l'abîme entre la vie et la mort. Cet abîme n'existe pas. C'est presque en ces termes qu'il s'exprime. Pour établir cette grosse affirmation, il essaie de prouver qu'entre la nature organique et la nature inorganique, il n'y a qu'une différence insignifiante. Voici ses propres paroles : « J'ai démontré, dit-il, qu'entre les corps organiques et les corps inorganiques, il n'y a *aucune différence importante* ni de forme, ni de structure, ni de matière, ni de force, que les différences réelles tiennent à la nature spéciale du carbone et qu'il n'y a entre la nature inorganique et la nature organique aucun abîme infranchissable. » La *nature spéciale du carbone* étant de l'ordre purement inorganique, il s'ensuit que le semblant de différence entre l'être vivant et le minéral disparaît tout à fait : un caillou et un colibri sont deux minéraux ou deux animaux, au choix. Haeckel prouve son dire : « Ce sera surtout en comparant l'origine des formes des cristaux et celle des individus organiques les plus simples, que vous constaterez l'évidence (!) de ces faits si importants. Dans la formation des cristaux, deux tendances diverses

et antagonistes entrent en jeu. La force formatrice interne, correspondant à l'hérédité chez les organismes, est, dans le cristal, l'effet immédiat de la constitution matérielle, de la composition chimique. La forme du cristal, dans sa corrélation avec cette force formatrice intime, primitive, dépend du mode spécifiquement déterminé, suivant lequel les molécules des matières cristallisables se superposent régulièrement. Cette force formatrice interne, intime, inhérente à la matière, rencontre en face d'elle une autre force antagoniste. Or cette force, cette tendance formatrice externe, nous la pouvons appeler l'*adaptation* aussi bien pour les cristaux que pour les organismes. Lors de son apparition, tout cristal, aussi bien que tout organisme doit se soumettre, s'adapter aux conditions d'existence du monde extérieur (1). » Un exemple fera mieux comprendre la pensée de l'auteur. Vous avez du métal fondu, du plomb, si vous voulez; vous le jetez dans un moule à balles. Au bout de quelques instants, vous ouvrez votre moule, et vous en retirez un corps particulier, une balle. Pourquoi les molécules de cette petite sphère adhèrent-elles les unes aux autres ? à cause de leur attraction réciproque, à cause d'une force intime et intérieurement formatrice. Pourquoi ces molécules, en enchevêtrant réciproquement leurs attractions diverses, ont-elles pris dans leur ensemble la forme globulaire ? à cause de la résistance opposée par le moule soit à l'action de la pesanteur, soit à la libre expansion des attractions moléculaires. C'est l'effet d'une « force formatrice extérieure, » qui mérite vraiment d'être appelée « l'adaptation, » car rien ne s'adapte comme une balle avec son moule. En résumé, le

1. Page 297.

poulet se forme comme la balle de plomb. Donc la balle de plomb est aussi vivante que le poulet, et le poulet n'est pas plus vivant que la balle de plomb. Donc, il n'y a aucune difficulté à faire commencer la vie sur la terre, par la raison qu'elle n'a jamais commencé. Une argumentation de cette force échappe à la critique.

La solution imaginée par le professeur d'Iéna est vraiment radicale. Il est cependant douteux qu'elle satisfasse personne : M. Haeckel lui-même ne s'en contente pas. Après avoir comblé l'abîme qui sépare la nature vivante de la nature morte, après avoir affirmé la vie universelle, il prétend avoir découvert un grand fait, un fait par où l'on voit comment la vie, qui a toujours été, est née de la mort qui ne fut jamais. Nous laissons à d'autres le soin de relever la nouvelle injure que souffre ici la logique. Nous avons hâte d'assister à une aussi prodigieuse opération. La chose est si importante dans la question actuelle, que nous voulons y consacrer un paragraphe spécial.

Du reste, les explications que nous venons de passer en revue sont de vrais enfantillages et ne méritent pas de nous arrêter plus longtemps.

§ III

M. HAECKEL EXPLIQUE LA TRANSITION DU RÈGNE MINÉRAL AU RÈGNE ORGANIQUE.

Nous devons dissiper d'abord un préjugé que l'ardente controverse des *générations spontanées* peut créer dans l'esprit de plusieurs lecteurs. La question présente est, en effet, un problème de génération spontanée. Mais il

est envisagé sous un aspect qui en change totalement la signification.

Toutes les plantes et tous les animaux que nous voyons apparaître sur la terre viennent de parents qui les précèdent. Le microscope constate la même loi parmi les êtres vivants dont il saisit facilement les formes. Au plus bas degré de l'échelle, lorsque le corpuscule animé est à peine assez gros pour réfléchir le moindre rayon lumineux, est-il possible d'observer l'ordre de filiation qui se montre partout ailleurs ? Pas toujours. Cependant, ce que l'on ne voit pas, on doit le conclure, lorsque cette conclusion n'est qu'un cas d'une loi constatée partout ailleurs dans la nature. Certains esprits hardis croient avoir le droit de penser autrement. Ce sont les *hétérogénistes*. Ces savants soutiennent que les plus petits êtres organisés naissent comme d'eux-mêmes, sans le secours de parents d'aucune sorte. Cette opinion est moins favorable au monisme qu'on ne pourrait le croire. On va le voir.

Les hétérogénistes ont essayé d'appuyer leur théorie sur des expériences. Ils ont tâché de prendre sur le fait quelque animalcule émergeant du néant, loin de tout germe, de l'action de tout être doué de vie. Le procédé, commandé par l'objet même de leur recherche, a été renouvelé de mille façons diverses. Il consiste à confiner dans un vase clos certaines substances que l'on fait bouillir pour les débarrasser de tout vestige de vie. Or, sait-on ce que ces expériences ont démontré avec certitude ? Que les infusoires naissent spontanément ? M. Pasteur et M. Tyndall lui-même ont prouvé que, si l'on empêche efficacement l'atmosphère de semer des spermatules dans les vases clos, le mélange peut rester enfermé des mois et des années sans donner naissance à

la moindre *monade*. Les hétérogénistes prétendent avoir été plus heureux ; mais en même temps ils affirment que *nul être organique ne se produit jamais dans un milieu minéral*. L'expérience qui n'a pas lieu sur des infusions végétales ou animales, c'est-à-dire sur des détritus organiques, est à l'avance frappée de stérilité. Voilà ce que les hétérogénistes ont parfaitement prouvé.

Ainsi, quoi qu'on puisse prétendre, les travaux des hétérogénistes ne déposent pas en faveur du monisme : c'est tout le contraire qui est la vérité (1). M. Haeckel ne l'ignore pas; il en convient même avec une bonne foi presque complète. Si l'on ne veut pas faire remonter immédiatement jusqu'à Dieu les sources de la vie, il faut de toute nécessité résoudre affirmativement la question que le naturaliste prussien formule de la sorte : « Est-il possible qu'un organisme naisse spontanément d'une matière n'ayant pas préalablement vécu ? »

Il semble d'abord que la meilleure réponse serait de forcer la nature, par des expériences, à livrer son secret. Cette voie de contrainte a été tentée, mais, il faut bien le dire, en pure perte. Les naturalistes qui l'ont suivie, « après avoir pris les plus minutieuses précautions et opéré dans des conditions bien déterminées, n'ont vu apparaître aucun organisme. » Les chercheurs de la pierre philosophale n'ont pas été plus malheureux. M. Haeckel croit expliquer cet échec. D'après lui, les expérimentateurs n'ont pas reproduit les conditions de milieu indispensables au phénomène, car, lorsque la vie apparut sur la terre, le milieu était bien diffé-

1. Si l'on parvenait même à préparer avec des éléments minéraux un protoplasme convenable, la doctrine des générations spontanées n'offrirait pas encore au monisme un argument de quelque valeur. On verra pourquoi au chapitre suivant.

rent de ce qu'il est maintenant (1). Les terrains houillers renferment d'immenses quantités de carbone, qui d'abord ont existé sous une autre forme, « probablement sous la forme d'acide carbonique mélangé à l'atmosphère. La composition tout entière de l'atmosphère différait donc beaucoup de la composition actuelle. » On peut constater d'autres différences dans l'état électrique et dans la densité. Les eaux de la mer, de leur côté, présentaient d'autres caractères. Bref, avec son manteau de verdure et sa population animée, notre grand'mère n'a pas seulement changé d'aspect, elle a changé de tempérament. Nous sommes cependant un peu surpris que M. Haeckel n'ait pas eu la pensée de reproduire quelque chose de ce tempérament, en créant à son gré un milieu analogue dans son laboratoire. Il n'était peut-être pas très difficile de doser convenablement d'acide carbonique une atmosphère confinée, d'en modifier l'état électrique, la température et le reste. Se défierait-il du résultat ? Quoi qu'il en soit, une chose est certaine pour l'heure présente, c'est que les expériences qui ont échoué et celles que M. Haeckel n'a pas faites ne prouvent d'aucune façon que la vie ait été produite sur la terre par la nature inorganique.

Mais pourquoi hésiter si longtemps ? M. Haeckel n'a vraiment qu'une preuve qui lui inspire confiance. La voici. Nous tâchons d'en conserver toute la force : elle en a besoin.

Un être bien frêle, la *monère*, en fait tout le fonde-

1. Si les milieux minéraux n'engendrent plus d'êtres vivants, c'est qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été et ce qu'ils doivent être pour être féconds. Ainsi pense M. Haeckel, et le même M. Haeckel, dans le livre où il consigne cette manière de voir, insinue que le *bathybius* (nous verrons plus loin ce que c'est) naît spontanément de nos jours dans un milieu minéral (V. p. 304).

ment. Les monères « sont de très-petits corpuscules vivants, qui, à proprement parler, ne méritent pas le nom d'organismes. En effet, quand il s'agit d'êtres vivants, l'expression « organisme » suppose un corps animé, composé d'organes, de parties dissemblables entre elles, qui, à la manière des parties d'une machine artificielle, s'engrènent et agissent de concert pour produire l'activité de l'ensemble. » Or, « durant ces dernières années, » M. Haeckel a reconnu dans ces monères, « qui ne méritent pas le nom d'organismes, » « des organismes qui réellement ne sont pas composés d'organes ; ils sont constitués par une matière sans structure , simple, homogène. Durant la vie, le corps de ces monères est uniquement représenté par un petit grumeau mucilagineux, mobile et amorphe, constitué par une substance carbonée albuminoïde. Il nous est impossible d'imaginer des organismes plus simples ni plus imparfaits (1). » M. Haeckel a eu le soin, et nous devons l'en remercier, de nous donner une courte monographie, accompagnée de planches, de l'un de ces animalcules. A l'état de repos, la monère est une petite sphère, homogène dans toutes ses parties. Quand la faim se fait sentir, la sphère pousse comme des tentacules dans toutes les directions: on dirait une châtaigne microscopique dans sa coque armée d'aiguilles, ou une miniature de hérisson en boule. Quelque proie minuscule vient-elle au contact de la monère, les tentacules s'enchevêtrent, s'anastomosent en réseau; la proie enlacée arrive à la surface de la monère, où elle pénètre, et bientôt est digérée par endosmose. Après cette opération compliquée, la bestiole reprend sa forme habituelle. Voici comment elle se reproduit. Dans l'état

1. Page 164.

de repos, la monère « sécrète une membrane externe amorphe et se segmente au bout d'un certain temps en un grand nombre de petites sphérules, » à peu près suivant le procédé de segmentation cellulaire que nous avons décrit précédemment. « Bientôt ces sphérules commencent à se mouvoir ; elles deviennent piriformes, percent la membrane enveloppante commune et nagent alors dans la mer à l'aide d'un prolongement filiforme.» Au bout d'un certain temps elles « revêtent la forme adulte. »

Mais la plus remarquable peut-être de toutes les monères a été découverte, en 1868, par le célèbre zoologiste anglais Huxley, qui l'a appelé *Bathybius Hæckelii.* Bathybius signifie « qui vit à de grandes profondeurs... Le corps tout entier de ce bathybius si remarquable, ainsi que celui des autres monères, consiste purement et simplement en un plasma sans structure ou protoplasma, c'est-à-dire en un de ces composés albuminoïdes qui, en se modifiant à l'infini, forment le substratum constant des phénomènes de la vie dans tous les organismes (1). »

M. Oscar Schmidt s'occupe aussi du bathybius dans sa *Théorie de la Descendance :* « Plusieurs milliers de lieues cubes du fond de la mer, dit-il (2), se composent d'une vase et d'un limon savonneux au toucher, formé en partie d'élements certainement terreux et inorganiques, en partie de corpuscules calcaires dont la nature est peut-être encore douteuse, enfin, ce qui est le point capital, d'une substance analogue au blanc d'œuf, laquelle est vivante. Ce mucus vivant, appelé le bathybius, ne montre pas même d'individualité propre, il ressemble aux sub-

1. Page 165.
2. Page 27.

stances minérales informes, dans lesquelles chaque petite particule porte les caractères de la masse totale. »

Telles sont les observations scientifiques destinées à mettre au grand jour l'origine mécanique de la vie. L'exposition en est suffisamment copieuse et promet des flots de lumière. Voici tout ce que M. Haeckel en tire : « Puisque, chez ces organismes, il n'y a ni organisation, ni différenciation quelconque de parties hétérogènes, puisque, chez eux, tous les phénomènes de la vie sont accomplis par une seule et même matière homogène et amorphe, il ne répugne nullement à l'esprit d'attribuer leur origine à la génération spontanée (1). »

Comprenons bien cette argumentation vigoureuse. La monère et surtout le bathybius sont « des organismes sans organisation, » et de plus vivants. Par conséquent, sous le rapport de la structure, ils ne diffèrent pas de la matière inorganique. Par conséquent encore, rien n'empêche que ces organismes ne dérivent, par évolution chimique, d'une matière purement minérale. Par conséquent enfin, les organismes vivants peuvent naître d'eux-mêmes dans un milieu purement minéral, tel que l'offrit notre globe à l'origine. Ce dernier point admis, M. Haeckel se fait fort d'en tirer toutes les variétés végétales et animales qui sont aujourd'hui le plus bel ornement de la terre. Il a, pour opérer cette merveille, le darwinisme à son service. C'est ainsi que M. Haeckel se flatte d'expulser le Créateur de la création. Un fait et trois conséquences lui suffisent pour cela. Mais cette construction logique n'a pas même la solidité d'un château de cartes. Nous allons nous en assurer.

1. Page 303.

§ IV

LE BATHYBIUS N'EXISTE PAS. — LE MUCUS AMORPHE SE TOURNE CONTRE M. HAECKEL.

Nous n'aurions aucune répugnance à concéder l'exactitude du fait qui sert de base à l'argumentation moniste. Mais la vérité a des droits qu'il faut respecter avant tout. M. Haeckel met surtout sa confiance de moniste dans le *Bathybius Hæckelii ;* eh bien ! nous sommes forcés de le dire, le *Bathybius Hæckelii* est un mythe.

Les *Historisch-politische Blätter*, revue savante publiée à Münich et dirigée par C. Jorg et F. Binder, contiennent dans leur tome LXXXVII un article de M. v. H. (von Hartling, privat-docent de philosophie et député), dont nous allons citer quelques lignes. Il porte ce titre curieux: *le Bathybius-Nécrologe.* En voici le début non moins original : « La mucosité primitive, le bathybius, qui avait eu pour parrains les noms les plus célèbres de la science la plus moderne, sur qui reposaient les plus grandes espérances du matérialisme contemporain, lui a été arraché ainsi qu'à la science par une fin prématurée. Très important en lui-même, l'événement doit faire d'autant plus sensation, que le propre père du bathybius est devenu son assassin. » L'auteur raconte les diverses péripéties de la découverte de Huxley, il dit comment le bathybius devint un des principaux appuis de la « foi nouvelle » de David Strauss, puis il conclut de la sorte : « Eh bien ! dans les *Annals of natural history,* cahier d'octobre de l'année dernière, à la dernière page, est l'épitaphe du bathybius. Le professeur Semper de Würzbourg en a, paraît-il, donné le premier avis au public

allemand. Dans une conférence qu'il a faite à Hambourg, puis publiée avec ce titre significatif : *le Haeckélisme dans la zoologie* (Hambourg, 1876), il rapporte ce qui suit (p. 30) : « Le système de la *philosophie naturelle* (l'évolutionisme) exige naturellement qu'on admette des êtres vivants extrêmement simples, si simples qu'on pourrait être tenté de les regarder comme se trouvant dans l'état de transition de l'ordre inorganique à l'organique. Haeckel a créé un règne à part pour ces êtres, celui des protistes. Parmi eux, il devait s'en trouver un, le plus simple de tous, qui, protiste gigantesque, mucus primitif authentique, couvrirait encore une grande partie du fond des mers. Seulement cette hypothèse oublie que, d'après les observations exactes que nous possédons, les protistes bien connus présentent un si grand nombre de manifestations vitales compliquées, peut-être même de l'individualité, que leur prétendue simplicité *simplicissime* n'existe réellement que pour celui qui veut la voir. *A cela, il faut ajouter que le seul observateur qui a le premier retiré cette mucosité du fond de l'océan, qui l'a examinée toute fraîche et prétend y avoir remarqué alors des signes de mouvement, déclare maintenant que le bathybius n'est vraisemblablement pas autre chose que du gypse précipité à l'état glutineux.* »

C'est dur, mais il n'y a pas à regimber contre un fait d'observation. Du reste, le bathybius eût-il résisté aux plus sérieux examens, M. Haeckel n'en serait pas plus avancé. Ce n'est pas assez qu'une observation soit incontestable, il faut encore qu'elle contienne les conclusions que l'on veut en tirer. Ni le bathybius, ni la monère n'ont cette capacité. Parlons de la monère seulement, on verra que le raisonnement serait le même pour le fabuleux ba-

thybius. C'est un organisme, dit Haeckel, qui ne diffère pas, sous le rapport de la structure, des composés chimiques ordinaires : donc il peut en dériver. — Peut-être, répondrons-nous, si à côté de cette ressemblance ne se trouvait pas une différence *essentielle*. Mais la différence existe et rend impossible la génération de fantaisie qu'imagine le naturaliste prussien (1).

On l'a déjà compris, entre la monère et un composé quaternaire purement chimique, il y a cette différence énorme que d'un côté se trouve la vie et de l'autre la mort. L'une naît, croît, se nourrit, se développe, fonctionne, se reproduit et meurt ; l'autre est brutalement ce qu'il est, présentant tout au plus les propriétés de la monère, quand celle-ci est abandonnée par la vie ; c'est à peine un cadavre. Mais, dans la monère, la vie n'a pas seulement ses caractères généraux, elle en a de particuliers qui méritent toute notre attention.

M. Haeckel nous la montre dépouillée de toute espèce d'organe, mais en même temps avec la singulière pré-

1. L'argumentation générale de M. Haeckel s'appuie sur cette supposition que les phenomènes de la vie vont en se simplifiant graduellement à mesure qu'on descend l'échelle des êtres. Les infusoires, qui sont les plus proches voisins des protistes de Haeckel, devraient donc, d'après cette manière de voir, être bien près de l'extrême simplicité. Malheureusement l'observation dépose contre la théorie. Pour ne parler que d'un phenomene vital, celui de la reproduction, M. Balbiani n'y a pas découvert cette simplicité qu'invoque le monisme. On croyait jusqu'ici que les protozoaires ne possédaient que les procédés les plus inférieurs de la génération, à savoir la scissiparité et la gemmiparité interne ou externe. Il n'en est rien. M. Balbiani a reconnu chez un grand nombre d'espèces, l'existence des sexes et la production des œufs. Ce n'est pas tout. La génération « sexuée » est absolument indispensable au point de départ. La scissiparité et la gemmiparité sont inefficaces sans cette première influence, et leur énergie va toujours décroissant à mesure que l'époque de la fécondation s'éloigne. Ce n'est donc plus de simplicité, mais d'extrême complication qu'il s'agit, quand on parle de ces petits animaux. L'évolution des forces mécaniques n'a rien qui rappelle même de loin la génération avec ses phases mystérieuses. La mécanique n'ayant rien de semblable n'a pu le communiquer.

rogative d'en faire jaillir, sur l'heure, de son fond, suivant le besoin présent ; tantôt elle se hérisse de tentacules, tantôt elle s'entoure d'un réseau de filaments mucilagineux, puis elle se couvre de granulations, s'enveloppe d'une bourse.

D'autres merveilles se remarquent chez les proches voisins des monères, chez les *diatomées*, par exemple, et chez les *rhizopodes*. « Le plus souvent, dit M. Haeckel (1), les diatomées sont de petites cellules microscopiques, vivant isolément ou unies en nombre considérable. Parfois elles sont immobiles et fixées, parfois elles glissent, nagent, rampent, roulent d'une manière toute spéciale. Leur substance cellulaire, molle, d'une nuance brun jaune tout à fait caractéristique, se revêt toujours d'une carapace siliceuse solide, dont la forme est des plus élégantes et des plus variées. C'est seulement par une ou deux fentes existant dans la carapace que le corps mou et plasmatique communique avec le monde extérieur. »

Les rhizopodes se divisent en plusieurs classes. Ceux de la plus inférieure ont un corps « constitué par une matière muqueuse, homogène, par des protoplasma non encore différenciés en cellules. Mais, malgré cette organisation si primitive, » ils « sécrètent une carapace calcaire qui revêt les formes les plus élégantes et les plus variées. » Tantôt « cette carapace n'a qu'une seule cavité campaniforme, tubiforme, spiraliforme, de l'ouverture de laquelle sort un faisceau de filaments muqueux ; » tantôt les carapaces unies entre elles forment tout un édifice, dont les « compartiments sont situés les uns derrière les autres en série linéaire, » ou bien « disposés en cercles concentriques » contournés « en spirales

1. Page 381.

annelées ; souvent ils sont distribués en étages superposés, comme les loges d'un vaste amphithéâtre... Ces loges communiquent entre elles par une galerie et des portes, comme les chambres d'un grand palais, et ordinairement elles s'ouvrent à l'extérieur par de nombreuses petites fenêtres. Par ces orifices, l'organisme muqueux, qui habitait ce logis, faisait sortir ses » fausses pattes « protéiformes. (1)»

Or, cette ravissante architecture est l'œuvre du «mucus amorphe. » M. Haeckel nous l'assure. « Malgré la structure extraordinairement compliquée et élégante de ces labyrinthes calcaires, malgré l'infinie diversité dans la disposition et l'ornementation de ces nombreuses loges, malgré la régularité et l'élégance de leur exécution, tout ce palais si ingénieusement construit est un produit de sécrétion d'une masse muqueuse parfaitement amorphe et homogène. » Il l'a vu de ses yeux. Du reste, « un coup d'œil suffit, le microscope aidant, pour mettre » ce fait « hors de doute. »

Il nous en coûte peu d'admettre que le « mucus amorphe » est identiquement le même dans les rhizopodes, dans les diatomées et dans les monères, qu'il serait le même dans le bathybius, que l'œil le plus perspicace, armé du microscope le plus puissant, n'y trouve pas la moindre trace d'organisation. Nous admettons même, avec M. Haeckel, que ce « mucus amorphe » ne diffère en rien, dans sa constitution, d'une gouttelette de blanc d'œuf. Mais alors plusieurs questions s'offrent nécessairement à l'esprit. Pourquoi « ce mucus amorphe, » toujours le même, et portant par conséquent partout avec lui les mêmes propriétés physico-chimiques, pourquoi se construit-il un palais aux appartements variés dans certaines

1. Page 384.

espèces de rhizopodes, et ne peut-il s'élever au-dessus d'une modeste loge calcaire dans d'autres espèces ? Pourquoi, avec tant de pouvoir et d'industrie, laisse-t-il la misérable monère sans abri, sans même une tunique ? Pourquoi enfin, véritable Protée dans la monère et probablement dans les êtres voisins, se façonnant à son gré des membres qu'il détruit ensuite, est-il incapable de pousser la moindre tentacule, de se modifier le moins du monde,lorsqu'il n'est plus qu'un grumeau d'albumine puisé dans un œuf ? La raison de ces phénomènes n'est pas difficile à trouver, quoiqu'elle ne soit pas du ressort du microscope. Nous l'avons déjà dit, il n'y a pas d'effet sans cause proportionnée. Le « mucus amorphe » architecte diffère du « mucus amorphe » incapable d'édifier le moindre logement ; le « mucus amorphe » inerte diffère aussi du « mucus amorphe » aux formes changeantes. C'est toujours le même mucus, si l'on veut, offrant au microscope les mêmes caractères matériels; mais il est une autre chose qui tantôt l'abandonne à ses propriétés minérales et tantôt lui infuse des propriétés nouvelles, des propriétés qui feront jouer à ses forces physico-chimiques un rôle tout nouveau. Cette autre chose, dont la réalité n'est pas moins incontestable que ses effets, porte un nom dans la science comme dans la langue vulgaire : nous l'avons déjà nommée,c'est « la vie.» Et la diversité de ses manifestations démontre qu'elle est *spéciale* dans les divers êtres vivants.

Nous avons cité ces paroles du professeur d'Iéna : « C'est uniquement dans les propriétés spéciales, chimico-physiques, du carbone, et surtout dans la semi-fluidité et l'instabilité des composés carbonés albuminoïdes, qu'il faut voir les causes mécaniques des phénomènes de mouvement particuliers, par lesquels les organismes se

différencient et que l'on appelle dans un sens plus restreint la vie. » On voit maintenant combien elles sont peu conformes à la vérité. Le « mucus amorphe » du rhizopode, de la diatomée, de la monère et du blanc d'œuf est exactement le même dans ces quatre formes sous le rapport des propriétés chimico-physiques, de la semi-fluidité et de l'instabilité. Et pourtant avec toutes ces prérogatives qui sont, d'après M. Haeckel, celles de la vie, tantôt il offre les signes les plus divers d'activité, et tantôt il est condamné à l'inertie la plus complète. Le « mucus amorphe » n'a donc point la signification que lui attribue M. Haeckel. Vivant, quoique dépourvu d'organisation, il démontre fort bien, contre les organicistes, que la vie est tout autre chose que l'organisation. Il démontre encore avec non moins d'évidence que la vie ne se confond ni avec les propriétés du carbone, ni avec la semi-fluidité ou l'instabilité d'un composé chimique. Il démontre que la vie est une essence à part, profondément distincte de la nature minérale et de ses propriétés. C'est à M. Haeckel que nous devons cette démonstration rigoureuse ; ce n'est pas précisément ce qu'il voulait nous offrir.

Que devient maintenant la seconde conséquence : la monère ne diffère pas, dans sa structure, d'un simple composé chimique ; par conséquent rien n'empêche qu'un être vivant ne dérive de la nature minérale ? Ce qui empêche, c'est la vie elle-même, qui met entre l'être vivant et la nature morte une distance infinie, une distance que la mort ne franchira jamais. C'est un axiome de métaphysique, c'est-à-dire de bon sens, contre lequel les plus ingénieuses et les plus savantes théories ne tiennent pas : Rien n'est dans l'effet qui ne soit d'abord dans la cause. La science elle-même, la vraie science, dé-

montre à sa manière que le passage de la mort à la vie est infranchissable. L'argumentation de M. Cl. Bernard contre l'hypothèse des générations spontanées a plus de force encore contre la théorie monistique.

« Les hétérogénistes, dit ce savant (1), se contentent d'affirmer la formation d'un œuf aux dépens d'une matière organique inerte ; ce germe une fois constitué développerait la puissance évolutive dont il est doué et aboutirait à un être adulte, comme cela a lieu pour les germes provenant de la génération. — Cette vue est *inadmissible en théorie et inexacte en fait.* » En théorie, car elle contredit les conclusions de l'expérience. « D'après tout ce que l'on sait des phénomènes de l'évolution vitale dans les animaux ou les plantes, il faut considérer le germe qui se développe comme ayant reçu une sorte d'impulsion ou de direction originelle dont les conséquences se déroulent ensuite. Le germe possède une aptitude qui lui est imprimée par l'organisme dont il a fait partie. » Il en est comme la continuation : « On ne concevrait pas qu'une pareille puissance de continuation apparaisse d'emblée et de rien. » Rien ne continue, quand rien ne précède. L'expérience nous montre le germe doué essentiellement d'une force qui reçoit de prédécesseurs vivants et son énergie et sa direction : voilà ce que nous révèle la nature. Par conséquent, un germe spontané serait essentiellement dépourvu d'une telle force, ne serait pas un germe.

Chose étonnante ! M. Haeckel lui-même n'a pas une autre manière d'expliquer la grande loi de l'hérédité. Parlant de la reproduction par *scissiparité,* qui consiste en ce que l'individu mère se divise en deux moitiés sy-

1. *Phénomènes de la vie*, p. 353.

métriques, il dit (1) : « La substance est identique dans les deux moitiés, il est donc tout naturel que les phénomènes de la vie, les propriétés physiologiques soient aussi identiques chez les deux jeunes individus. » La reproduction par bourgeonnement est moins claire dans son esprit ; la reproduction « sexuée » n'y produit que ténèbres. Cela ne l'empêche pas de remarquer le point important : « Le fait essentiel, dit-il, dans les divers cas de reproduction, est toujours la séparation d'une partie de l'organisme générateur, et l'aptitude de cette partie à mener une existence individuelle, indépendante. Nous devons donc, dans tous les cas, nous attendre d'avance à voir les jeunes individus, qui sont, comme on le dit, la chair et le sang de leurs parents, reproduire les mêmes phénomènes vitaux, les mêmes propriétés morphologiques, que ces parents possédaient. » De là cette conséquence inévitable, que M. Haeckel ne semble pas avoir soupçonnée : le germe formé dans un milieu mort ne peut être qu'un germe mort ; dans un milieu minéral, ne peut être qu'un germe minéral. L'abîme entre la nature inorganique et la nature organique reste infranchissable.

Après toutes ces considérations, on ne peut plus, sans outrager gravement le bon sens et la logique, essayer de tirer la vie d'un milieu purement minéral. Entre les deux termes, il y a la distance la plus grande que l'on puisse concevoir, la distance du néant à l'être, du néant de la vie dans le minéral à l'être de la vie, par exemple, dans la monère. On ne tire pas de l'huile d'un mur, dit la sagesse populaire, ni la vie de la mort. Le peuple a souvent l'intelligence plus limpide que les savants,

1. Page 171.

parce que rien n'obscurcit la raison comme les préjugés scientifiques.

« Si l'on rejette l'hypothèse de la génération spontanée, dit M. Haeckel, force est d'avoir recours au miracle d'une création surnaturelle.» Ceci est vraiment bien dit. Nous venons de voir que cette hypothèse, entendue au sens des monistes, est en contradiction avec les faits et avec la raison. Elle ne mérite pas même le nom d'hypothèse. « Force est donc d'avoir recours au miracle d'une création surnaturelle, » de reconnaître l'existence du Créateur. La vie a donc pour origine première la puissance de Celui qui appelle à l'existence ce qui n'est pas encore, *qui vocat ea quæ non sunt.*

§ V

ENTENDUE MÊME AU SENS DES MONISTES, L'ORIGINE DE LA VIE SUPPOSE UNE CAUSE INFINIMENT INTELLIGENTE ET PUISSANTE.

La conclusion rigoureuse de tout ce qui précède, nous venons de l'énoncer, c'est que l'intervention de Dieu a été indispensable pour allumer sur la terre le flambeau de la vie. Cette vérité doit être maintenant plus claire que le jour. Est-ce l'humble monère qui seule a été l'objet de cette faveur prodigieuse, avec la charge de la faire rayonner après elle dans des directions sans nombre et sans fin ? M. Haeckel a été forcé de reculer jusqu'à ce point. Darwin s'y est placé de lui-même et il s'applaudit de faire partir de là sa théorie. « N'y a-t-il pas une véritable grandeur, dit-il, dans cette conception de la vie, ayant été avec ses puissances diverses insufflée primitivement par le Créateur dans un petit nombre de formes,

dans une seule peut-être, et dont, tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continuait à tourner dans son orbite, une quantité infinie de formes admirables, parties d'un commencement des plus simples, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore (1). » Nous n'avons pas à réfuter le darwinisme en ce moment. Nous voulons seulement examiner si l'intervention de la toute-puissance telle qu'il est forcé de l'admettre au moins une fois, déroge, comme on pourrait le croire, à la haute idée que nous nous formons du Créateur.

C'est un axiome dans l'école de Darwin que la vie a commencé, a été créée, si l'on veut, une fois pour toutes. Depuis, il y a évolution, transformation, mais jamais le moindre degré de vie ne vient, du sein du néant, s'ajouter à la vie qui existe déjà. La quantité de vie est non moins immuable que la quantité de mouvement. Ce qui change, ce qui progresse, ce sont les apparences, ce sont les manifestations, les adaptations de la matière à de nouvelles fonctions, ou seulement à de nouvelles formes. La puissance qui adapte, la puissance qui fonctionne, la puissance qui anime, emprunte aux puissances physico-chimiques de nouveaux moyens de se révéler, mais en elle-même elle ne croît pas, elle ne diminue pas. Ainsi, par exemple, la puissance qui organise des cellules en

1. *Origine des espèces*, p. 514, trad. de J. J. Moulinié, membre de l'institut genevois. Reinwald, 1874. — John Herschell, suivant Thomson, aurait dit de la théorie de Darwin, qu'elle ressemble trop à la manière dont on fait les livres à Laputa. C'est un appel à l'autorité de Gulliver. Seulement le savant astronome a confondu Laputa avec Lagado. C'est sous le nom d'académiciens de Lagado que Swift se permet de tourner en ridicule les savants de son temps. Il les accuse de composer des livres en rassemblant à l'aventure des phrases trouvées par hasard. On peut juger par là quelle place occupe le darwinisme dans l'estime de l'astronome anglais.

nez chez tant d'animaux n'a pas changé, quand elle a converti ce nez en trompe chez l'éléphant ; elle n'a pas changé non plus, quand elle a fait des nageoires du phoque, les pattes antérieures des quadrupèdes et les bras du singe et de l'homme.

Tout ce que nous énonçons ici est certainement le fond de la doctrine de Darwin, quoique tous les darwinistes ne se soient pas donné la peine de le comprendre.

La monère primitive obtient ainsi une importance sans pareille. Ce n'est plus seulement un léger flocon d'albumine, sans grâce, sans forme, à peine distinct du rien. Comment compter les individus qui, grâce à la monère, prennent part à la fois ou tour à tour au banquet de la vie ? Que de plantes actuellement vivantes ! la surface de notre planète en est couverte ; les savants n'ont pas encore su en nommer toutes les espèces. Les animaux peuplent l'air, la terre et l'eau. M. Balbiani, observant une seule *paramécie*, s'est assuré qu'au bout de quarante-deux jours ce petit animal avait produit une postérité de 1,384,416 fils ou petits-fils. Les espèces connues s'élèvent à plusieurs centaines de mille ; quelques-unes peut-être ne renferment pas un nombre bien grand d'individus, mais c'est par milliards et par milliards de milliards qu'il faut supputer les autres. La couche la plus superficielle de la terre est composée d'un véritable résidu de cadavres que la vie a d'abord animés sous diverses formes pour les abandonner et les reprendre ensuite. Quel chiffre exprimerait la somme des êtres qui ont vécu, de ceux qui vivent et de ceux qui vivront ? L'imagination s'en épouvante. Et cependant ces flots, cet océan de vie s'est d'abord trouvé dans la microscopique monère ; c'est de là que le déluge immense s'est échappé, non pour croître, mais pour se diviser, pour se distribuer, pour s'amoindrir

en se multipliant. En vérité, jamais être vivant n'a possédé tant de vie, et, si le tableau de M. Haeckel est fidèle, jamais être vivant n'a usé plus modérément d'une si épouvantable fortune. Ce n'est pas tout.

Sous quelles conditions la vie se trouvait-elle dans la monère primitive ? Était-elle divisée en autant de parcelles qu'il devait exister d'êtres vivants ? Était-elle confondue comme en une seule masse, d'où la nature devait tirer une petite quantité à chaque nouvelle naissance ? Nous n'en pouvons rien dire. Tout ce que nous en savons se réduit à deux points. Premièrement, la vie possédait déjà dans la monère toutes les propriétés qu'elle a manifestées depuis. En second lieu, ces propriétés, très réelles, restaient engourdies dans une sorte d'état latent, jusqu'au jour où les conditions matérielles viendraient leur permettre de se déployer. Le principe fondamental de l'évolutionisme enseignant que la génération développe seulement sans jamais rien créer, rend ces deux points incontestables... pour les évolutionistes.

Avec toutes ces puissances enveloppées, liées, engourdies, la monère primitive n'était pas plus avancée pour son propre compte que si elle avait eu seulement cette faible étincelle qui suffit à sa pauvre existence. Mais ces puissances n'en existent pas moins. Prométhée, enchaîné sur son roc et réduit à l'immobilité la plus complète, est-il dépouillé de sa force de géant ? Quel spectacle offre donc à la pensée notre petite monère ! Les formes matérielles qui embellissent la nature animée sont encore latentes, on n'en distingue pas même le plus léger dessin : M. Haeckel avec son microscope n'y aurait rien vu non plus, exactement comme dans la monère épuisée qu'il lui a été donné de considérer. Mais les puissances vitales qui produisent les formes, mais les puissances vitales qui

fonctionnent sont toutes là dans toute leur intégrité radicale. Je crois y voir comme une lointaine perspective de racines, de tiges, de feuilles, de rameaux, de fleurs, de fruits, de graines de toute sorte et de toute forme : tout cela aspire à germer, à pousser, à s'épanouir au soleil, à mûrir, à mourir ; j'y vois aussi je ne sais quels rudiments d'os, de vertèbres, de carapaces, de tuniques, de nerfs, de ganglions, de cerveaux, de vaisseaux, de poumons, de trachées, d'ouïes, de gueules, de becs, de mâchoires, de dents, de défenses, d'yeux, d'oreilles, de griffes, de serres, de sabots, d'aiguillons, de pinces, de tarières, de pattes, de nageoires, d'ailes, de plumes, de duvets, de cheveux. J'entends comme des essais de cris, de hurlements, d'aboiements, de rugissements, de roucoulements, de gazouillements. L'instinct sous toutes ses formes semble n'attendre qu'un signal pour tisser, bâtir, cueillir le sucre, préparer d'admirables berceaux, élever de jeunes familles, poursuivre une proie, lutter de force ou de ruse contre des ennemis. Des générations sans nombre s'apprêtent à ramper, bondir, grimper, courir, nager, voler. L'homme lui-même a sa place au sein de ces ébauches de la vie, avec ses hautes facultés, ses nobles instincts, son intelligence, sa libre volonté, son inclination native pour le vrai, le bien et le beau. Là sommeille cette puissance merveilleuse qui, un jour, pensera, réfléchira, parlera, qui bâtira des villes, fondera des royaumes et des républiques, changera, par son industrie, la face de la terre, composera des poèmes et des tragédies, usera suivant son bon plaisir de l'harmonie et de la mélodie, sculptera des statues, peindra des tableaux, inventera le télégraphe et les chemins de fer, instituera des académies, produira des orateurs et des savants, des physiologistes, des physiciens et des natura-

listes. Et tout ce que nous disons là n'est qu'un faible, bien faible aperçu de la réalité, le premier coup d'œil d'un myope sur les richesses sans nombre de l'univers vivant. O prodigieuse monère ! pour préparer tant de merveilles, pour les mettre en réserve dans un flocon d'albumine, pour les débrouiller et les produire au grand jour dans la suite des âges, en vérité est-ce trop que la sagesse souveraine et la puissance infinie du Créateur ? On conviendra que la distance du monde inorganique à la monère de Haeckel n'est pas insignifiante.

Qu'est-ce que ce tableau? Une charge ridicule? Le bon sens incline à le penser. Mais Haeckel et Darwin sont forcés de l'admettre comme la peinture exacte, quoique fort incomplète, de la réalité. Nous avons voulu le tracer pour montrer où conduit le darwinisme, quand il est le moins déraisonnable. Ce qui, dans la question présente, est indépendant de toute hypothèse, de toute construction de l'esprit, le voici :

Partons de cet axiome incontestable que tout effet, ou, si l'on veut, tout fait vient d'une cause capable de le produire, d'une cause qui le contient au moins équivalemment, sans quoi nous devrions admettre ce que tous, savants, philosophes et théologiens, rejettent, à savoir que l'être peut jaillir spontanément du néant. Donc tout fait provient d'une cause qui le contient. Ceci posé, et nous rappelant les conclusions de notre précédent chapitre, nous pouvons dire que l'observation nous présente la réalité de quatre grands faits dont la nature ne possède pas la cause, dont la cause est au dehors des limites de ce monde.

Ce sont la vie, l'organisation, la sensibilité, l'intelligence. La vie, dans sa forme générale, est comme un océan qui enveloppe notre planète. Quelle source a été

assez abondante pour en épancher les flots sur la terre ? Est-ce le règne minéral, qui n'en contient pas une goutte ? Si les agents physico-chimiques n'ont pas pu produire la vie, assurément ils ne l'ont pas organisée. M. Cl. Bernard, nous l'avons vu précédemment, démontre fort bien, quoique un peu malgré lui, que la formation de tout organisme suit une direction savante qui n'est imprimée ni par les lois de la physique, ni par celles de la chimie. D'ailleurs, l'intelligence qui se révèle dans les moindres détails d'un être organisé, frappe d'étonnement le naturaliste lui-même. Ajoutez qu'il n'est pas un animal, pas une plante qui soient parfaitement connus des savants. Comment supposer que de vils minéraux aient organisé le monde vivant, et par là aient montré infiniment plus de perspicacité, plus de sagesse que n'en possédèrent jamais tous les académiciens réunis ?

La vie n'a pu sortir des agents physico-chimiques sous sa forme la plus infime ; en est-elle sortie dans sa forme la plus élevée, quand elle devient la sensibilité, la conscience, la volonté, la raison ? Nous l'avons déjà dit, les phénomènes physiologiques mêmes reposent sur un fond qui ne peut supporter le moindre phénomène de sensibilité, le moindre phénomène de conscience. Même organisés, les éléments chimiques sont radicalement incapables de sentir, d'avoir la moindre lueur d'intelligence; que peuvent-ils sous ce rapport dans l'état purement inorganique ? Quant à la raison, faculté de l'absolu ou de l'infini, disons-en ce mot seulement : rien de matériel, l'univers même ne peut la mesurer.

Une seule cause est la raison suffisante du monde vivant, c'est une cause vivante elle-même, assez intelligente pour connaître tous les agents de la nature et le jeu de toutes leurs énergies, assez puissante pour mettre

en harmonie les forces sans nombre de la matière et les propriétés spéciales des êtres vivants. Cette cause, sans avoir cette forme de la sensibilité qui soumet les habitants de la terre à l'action des agents inférieurs, a quelque chose qui contient et surpasse infiniment toute sensibilité, c'est la bonté ou l'amour, la source même qui a donné l'être à tout ce qui le possède. Cette cause enfin, infiniment intelligente, infiniment parfaite et d'une beauté infinie, renferme en elle-même le principe et la fin de toute intelligence créée. En un mot, les êtres vivants n'ont pu avoir qu'une cause, et cette cause est Dieu. Voilà ce que démontrent les quatre grands faits du monde inorganique aux yeux de quiconque sait user de sa raison.

Que Darwin fixe à des moments divers de la durée l'apparition de ces quatre grands faits sur la terre, il n'y a rien là qui ne puisse se soutenir ; qu'il essaie même de développer par des progrès successifs les espèces inférieures à l'homme, si l'histoire naturelle proteste, la philosophie peut, jusqu'à un certain point, passer condamnation sur cette hypothèse. Mais ce qu'il est absolument interdit d'accorder, c'est que ces quatre grands faits apparaissent d'eux-mêmes, sans une cause qui les précède, qui les contienne et qui leur donne d'exister ; c'est que le moindre degré d'être arrive jamais à l'existence sans que la source de l'être l'épanche au dehors. Encore une fois, le néant ne produit que le néant ; les êtres doués de vie sont un signe éclatant, éblouissant, de l'existence de Dieu : une science étourdie peut seule ne pas le voir. De cette science, nous n'en doutons pas, le monisme est une forme éphémère.

§ VI

RÉCAPITULATION DE LA THÉORIE DES MONISTES.

Nous croyons, avant de finir ce chapitre, devoir résumer les points principaux de la doctrine dont nous venons de démontrer l'inanité : il sera ainsi plus facile de la juger dans son ensemble :

1° La matière a toujours existé.

2° Le mouvement est inséparable de la matière.

3° La quantité de mouvement est constante et invariable dans l'univers.

4° Les phénomènes de la matière inorganique ne sont que des transformations de mouvement, des transformations de chaleur en travail mécanique et réciproquement.

5° Il faut dire la même chose de l'organisation des corps vivants.

6° La même chose des mouvements organiques, musculaires et autres.

7° La même chose des phénomènes de conscience, de la sensation, des déterminations volontaires de la pensée, des idées.

8° L'apparition de la vie sur la terre rentre dans la même loi.

9° La matière et ses phénomènes n'auront pas plus de fin qu'ils n'ont eu de commencement.

10° La matière seule est réelle.

11° L'esprit et Dieu sont des hypothèses inutiles.

Parmi ces propositions, la quatrième, vraiment scientifique, peut se soutenir et de fait est soutenue par la plupart des physiciens comme extrêmement probable; la

cinquième et la sixième, moins sûres que les précédentes, peuvent néanmoins se soutenir encore, si on les restreint à la partie matérielle et sensible du phénomène. Toutes les autres ont l'inconvénient très grave de n'être que des hypothèses, les monistes en conviennent, et l'inconvénient plus grave encore de contredire ou les faits, ou le bon sens, ou la raison, ou toutes ces choses à la fois. C'est infiniment trop pour la légitimité d'une doctrine et pour l'honneur de ceux qui la soutiennent. Le monisme se fonde sur la science, mais comme une maladie sur le courant de la vie ; ce n'est qu'une corruption engendrée par une science encore bien jeune, précisément à cause de la faiblesse qui accompagne tout ce qui est jeune; l'accroissement et la virilité la feront disparaître pour toujours.

CHAPITRE III.

L'ORIGINE MINÉRALE DE LA VIE ET LES MICROZYMAS.

Dans notre précédent chapitre, nous avons abordé la question de l'origine des premiers êtres organisés, et nous avons montré que la science dépose, bon gré mal gré, en faveur de l'intervention de la puissance créatrice. C'est la conclusion rigoureuse de ces deux propositions indubitables : premièrement, il fut un temps où la terre ne contenait que des substances purement minérales, et deuxièmement, l'expérience montre que la vie organique ne se produit jamais dans un milieu minéral (1). Les découvertes de M. Béchamp, doyen de la faculté des sciences à l'université catholique de Lille, jettent un jour nouveau sur cette seconde proposition ; on nous saura gré de nous en servir pour éclairer encore davantage notre thèse, qui est si importante.

1. Cette proposition doit s'entendre d'une manière différente suivant que l'on parle des plantes ou des animaux. Les animaux commencent leur existence dans un milieu organique, et ils se développent au milieu d'aliments organiques. Le germe de la plante, nous le verrons plus loin, commence également son évolution dans un milieu organique, ce sont les matériaux contenus dans la graine. Mais la graine elle-même peut germer et provoquer les phénomènes vitaux dans un milieu minéral, et le germe devenu plante n'a plus besoin que d'aliments minéraux. Beaucoup de naturalistes affirment simplement qu'une matiere organique et plastique est nécessaire à la vie de tout organisme. Comme nous avons à réfuter des gens qui abusent de cette manière de voir, nous la supposerons exacte uniquement pour la commodité de l'argumentation.

§ I

HISTOIRE DES MICROZYMAS.

Le coin de la nature exploré (1) par M. Béchamp, est en apparence fort modeste. Il comprend des êtres organisés, les plus petits que l'on connaisse, les derniers que le microscope puisse atteindre. Ce sont de petites sphères brillantes et claires comme le cristal, très probablement composées d'une enveloppe résistante et d'un contenu semi-fluide. Une comparaison en fera saisir l'exiguité. On sait que la légion romaine était de six mille soldats, piétons ou cavaliers, et que, pour manœuvrer, elle avait besoin d'un espace d'au moins six mille mètres carrés. Or, dans un millimètre carré, c'est-à-dire, dans une aire que couvrirait la tête d'une petite épingle, M. Béchamp placerait sans peine par centaines des légions de ces sphères brillantes et animées. Et ceci n'est pas une affirmation hasardée : on a mesuré avec précision la taille de ces humbles légionnaires et l'on a trouvé qu'elle oscille entre trois millièmes et cinq dix-millièmes de millimètre. Les plus gros devraient se mettre plus de trois cents à la file pour mesurer en se touchant la longueur d'un millimètre. Ils représenteraient sans doute les éléphants dans la légion, puisqu'il y en a d'autres dix-sept fois plus petits. La file de ceux-ci, longue d'un millimètre, en contiendrait cinq mille. Il est facile de voir, après cela, que quatre mille légions de ces derniers soldats seraient fort à l'aise dans un millimètre carré.

Nos légionnaires microscopiques avaient été aperçus

1. Le savant chimiste a été secondé dans ses recherches par MM. Alfred Estor, Saintpierre et Joseph Béchamp, son fils.

avant M. Béchamp, mais on ne les avait pas étudiés et on les confondait tous sous le nom vague de granulations moléculaires (1). M. Béchamp a eu le mérite d'en faire connaître la nature, les fonctions et le nombre incalculable.

Tous les êtres vivants en contiennent des armées, lesquelles ne sont pas distribuées à l'aventure, mais occupent des situations diverses comme leurs fonctions. Par exemple, elles sont autres dans le foie, autres dans le poumon, autres dans les glandes salivaires et autres dans les muscles. On les rencontre même dans certains corps minéraux. La craie en est abondamment pourvue ; celle de Sens en renferme environ le millième de son poids. Or la craie, ou du moins le terrain crétacé qui la contient, a un développement immense. Le bassin de Paris, qui s'étend de Saint-Quentin à Montargis et d'Epernay à Louviers, en est formé. Les géologues l'observent presque dans tous les lieux qu'ils peuvent étudier. Il est dans le Danemark, d'où il s'avance jusqu'en Poméranie et en Suède. Il forme le sol des grandes plaines de Pologne, se montre dans la Russie méridionale, dans le bassin du Don et en Crimée. « Il est très-développé, dit Rozet, dans les Alpes et dans les Apennins ; de l'autre côté de la Méditerranée, il constitue une grande partie des chaînes et des rameaux de l'Atlas, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et passe de là en Espagne, d'où il se prolonge sur les deux versants des Pyrénées. » En Algérie, cette couche atteint plusieurs milliers de mètres d'épaisseur. D'après Huxley, la boue du fond des mers n'est autre chose qu'un terrain crétacé en préparation. Ce n'est donc plus par milliers qu'il faut compter les lé-

1. Toutes les granulations moléculaires ne sont pas des corpuscules animés tels que ceux qu'étudie M. Béchamp.

gions de nos sphérules vivantes, on devra les chiffrer par milliards. La craie n'est pas la seule roche ainsi habitée. M. Béchamp constate la présence de ces hôtes singuliers dans une foule d'autres dépôts calcaires. La poussière des rues, qui est formée de fragments broyés de roches géologiques et de détritus d'êtres organisés, en est naturellement fort peuplée, et, comme ces corpuscules, très légers à cause de leur ténuité, voltigent sans peine dans l'atmosphère, l'air en renferme des quantités considérables, dont un bon nombre doivent fréquemment visiter les animaux par les voies respiratoires.

Ces êtres minuscules ont été soumis à l'analyse chimique. M. Béchamp a ainsi constaté qu'ils sont organisés, et composés, comme les animaux, de carbone, d'azote, d'hydrogène et d'oxygène (1). Ceux même de la craie sont vivants. Le savant chimiste en donne une preuve sans réplique. Mettant en œuvre leur savoir faire, il les fait travailler. Disons tout de suite que, dans les roches géologiques, l'évolution de la vie semble suspendue. On la dirait engourdie, comme dans la graine qui ne germe pas encore. Des grains de blé ensevelis avec les momies de l'Egypte sont restés vivants, mais endormis, pendant trente siècles ; semés de nos jours, ils ont produit de magnifiques épis. Les petits habitants de la craie se trouvent dans un état analogue ; ils sont entrés en léthargie à l'époque où la roche s'est formée, c'est-à-dire bien des siècles avant la création de l'homme. Ils sont donc une preuve de la persistance incroyable de la vie.

Nous avons comparé ces humbles créatures à des soldats, nous aurions mieux fait de les appeler des ouvriers,

1. Cependant il ne paraît pas établi que ces petits êtres vivants appartiennent plutôt au règne animal qu'au règne végétal.

car, malgré leur exiguité effrayante, ils travaillent, et leur travail est bien autrement important que celui des plus grands animaux, des éléphants et des baleines ; il semble la condition même de la vie organiqne dans tout notre univers ; on comprendra bientôt pourquoi. M. Béchamp a marqué cette fonction considérable dans le nom même qu'il leur a donné ; il appelle cette immense population : les *microzymas*, c'est-à-dire les *petits ferments*, les fermentations étant la tâche qui leur est dévolue. Un mot d'explication viendra ici fort à propos.

« La fermentation, dit M. Schutzenberger, est une réaction chimique dans laquelle un composé organique (matière fermentescible) se modifie dans un sens déterminé sous l'influence d'un autre composé organique (le ferment), qui ne fournit rien de sa propre substance aux produits de la réaction, ceux-ci étant formés uniquement aux dépens de la matière fermentescible (1). » Un exemple bien connu est celui du vin. Le moût ou vin doux est la *matière organique fermentescible*, composée en gros de sucre de raisin et d'eau; le *ferment* est la levûre de bière, c'est-à-dire une masse de champignons microscopiques qui se multiplient avec une grande rapidité dans le moût. Sous l'influence encore mystérieuse de ce champignon, le sucre se dédouble en alcool et en acide carbonique. L'alcool reste dans la cuve ; l'acide carbonique se dégage en produisant ce bouillonnement et cette augmentation de volume que l'on considère vulgairement

1. Cette dernière proposition n'est vraie qu'en partie. Une observation délicate, M. Béchamp le démontre fort bien, prouve que le ferment emprunte à la matière fermentescible les éléments qui lui permettent de se développer, en même temps qu'il abandonne au produit de la fermentation les parties usées de sa propre substance. En définitive, le produit de la fermentation dérive de la matière fermentescible, mais en passant par le ferment qui, grâce aux phénomènes d'assimilation et de désassimilation, lui donne sa dernière forme.

comme la fermentation et qui en est un phénomène très-secondaire, souvent absent. L'essence de la fermentation, c'est le dédoublement d'une substance organique sous l'action d'un ferment.

Or, la fermentation n'est pas une invention de l'industrie humaine, destinée à préparer les boissons alcooliques dont on fait usage sous des formes si variées dans l'univers entier. Son rôle est prévu, ordonné par le Créateur dans le monde organique. Lorsqu'un être organisé est abandonné par la vie, il devient bientôt le siége de nombreuses réactions chimiques, dont le résultat final est de faire rentrer sa substance en partie dans les dépôts de matière organique et en partie dans les vastes réservoirs du règne minéral. Ces réactions sont des fermentations dont l'agent est le microzyma. Les microzymas sont donc occupés à préparer le retour de la vie, en ramenant à une forme convenable les matériaux qu'elle a rejetés. La levûre de bière même opère de la sorte, et, d'après M. Béchamp, elle doit sa qualité de ferment aux microzymas qu'elle contient dans ses cellules.

C'est par les fermentations que s'explique la présence des microzymas dans la craie et les autres roches géologiques. La matière minérale, qui compose en grande partie ces dépôts, contenait les dépouilles d'êtres organisés, quand elle se stratifiait au fond des mers. Les microzymas enfermés avec ces restes en ont rendu les éléments au courant de la vie par la fermentation, puis sont restés emprisonnés dans la gangue minérale. M. Béchamp est même parvenu à reproduire ce phénomène en petit dans une expérience curieuse : avec un chat et du carbonate de chaux, il a fait de la craie semblable à celle des carrières.

La vie organique se conserve et se développe par la nutrition, c'est-à-dire par l'assimilation d'éléments venus du dehors. L'assimilation ne peut avoir lieu sans réactions chimiques, sans fermentations ; car les substances ingérées doivent varier de forme, non-seulement suivant les espèces des êtres vivants qui les reçoivent, mais suivant les organes, les tissus auxquels elles sont destinées. Un corps vivant est un vrai laboratoire de chimie, où des produits déterminés sont élaborés dans des appareils appropriés à cet usage. Là encore, M. Béchamp retrouve ses microzymas opérant des fermentations et modifiant, pour leur part, suivant les besoins de l'organisme, les substances qui concourent à la nutrition.

Il y a plus : d'après plusieurs expériences du savant chimiste, les microzymas assisteraient et aideraient à la première éclosion de la vie. Quand le germe commence ce travail d'organisation mystérieuse d'où bientôt résultera l'admirable machine vivante et qui suppose une élaboration subtile des sucs nourriciers, les microzymas seraient encore là tout préparés afin de prêter main forte, de provoquer et de mener à bonne fin les fermentations indispensables. Si l'on considère, en effet, avec quelle attention délicate et presque infinie la nature place autour de chaque première étincelle de la vie tout ce qui peut la conserver, la protéger, servir à son premier accroissement, on y verra le témoignage d'une prodigieuse faiblesse, d'une sorte d'impuissance, de la nécessité d'un secours extérieur pour que cette étincelle jette son premier rayon, produise son premier acte vital. Ainsi, ce que l'expérience démontre probable, le raisonnement le déclare presque nécessaire. Nous croyons donc que M. Béchamp est dans le vrai, lorsqu'il attribue à certains microzymas la fonction d'aider, par les phé-

nomènes de fermentation qu'ils produisent, à la naissance de la vie.

« Le rôle des microzymas est immense : ils sont au commencement et à la fin de tout être vivant. » Cette conclusion est celle de M. Béchamp lui-même. On voit qu'il y manque un mot, il fallait dire : « Ils sont au commencement, au milieu et à la fin de toute vie organique. » Les êtres microscopiques les plus petits que l'on connaisse semblent en vérité l'un des fondements du monde animé. Par là, les travaux de l'illustre doyen et ceux de ses savants auxiliaires pourraient prendre place parmi les plus considérables de ce siècle. Nous ne voudrions cependant pas souscrire à ces autres paroles qui suivent l'exclamation citée par nous : « Le résumé de tout ceci est contenu dans un énoncé très-simple : Tout être vivant est réductible au microzyma. »

Cette proposition exprime proprement une théorie que M. Béchamp a voulu fonder sur ses expériences. D'après la théorie, les microzymas seraient les matériaux dont se composent toutes les cellules des êtres vivants. Les organismes seraient des agrégations de myriades d'individus microscopiques ayant leur activité, leur vie propre. A eux de construire l'édifice matériel de la vie, à eux aussi de le détruire. Les microzymas de la craie, des fossiles, ne sont plus seulement des auxiliaires de la mort, ce sont les débris de la vie même ; la vie se continuant dans les éléments, quand l'organisme qu'ils constituaient est entré en dissolution.

Nous n'avons pas l'intention d'examiner en détail cette doctrine : une telle critique n'appartient pas à notre sujet. Disons seulement que la philosophie, qui a le droit de juger la science, ratifiera difficilement la conception de l'unité de la vie résultant de vies partielles agglomérées.

Mais c'est là, croyons-nous, une œuvre secondaire, qui n'infirme en rien l'œuvre principale. Celle-ci nous semble très solide : nous allons essayer d'en appuyer nos conclusions contre le *monisme*.

§ II

DU PROBLÈME DE L'ORIGINE DE LA VIE POSÉ PAR LES MONISTES.

La question de l'origine de la vie organique se résout par une réponse aussi simple que claire et juste. La vie est quelque chose de réel, de positif, quelque chose que la nature inorganique ne possède d'aucune façon ; par conséquent, elle n'est pas l'évolution du règne minéral; par conséquent, elle est nécessairement l'effet d'une cause supérieure à la nature. Voilà ce que dit la raison, non moins infaillible en cela que lorsqu'elle affirme le fameux axiome : « Deux et deux font quatre. » Mais tout le monde ne se contente pas des déclarations de la raison; certains savants veulent tout soumettre à l'expérience, même les problèmes de la métaphysique ; ils espèrent assister à l'éclosion première de la vie, voir de leurs yeux un être vivant se dégager de la matière inorganique. Ils préparent des bains, des dissolutions, des mélanges composés des éléments minéraux qui entrent dans le tissu des êtres inorganiques, s'efforcent d'y entretenir les conditions convenables de calme, de lumière et de chaleur ; puis, l'œil armé d'un microscope, ils épient l'apparition spontanée d'un être vivant, si humble soit-il, amibe, sporule, cellule. Peine perdue ! l'œil n'aperçoit jamais la plus petite trace de vie, le milieu minéral reste obstinément stérile. L'athéisme fondait de grandes espérances sur ces observations ; il a été pleinement déçu. Mais ces

espérances supposent une naïveté peu commune, si ce n'est parmi bon nombre de savants modernes. L'apparition spontanée d'un organisme vivant dans un milieu minéral ne peut signifier qu'une chose : elle peut signifier seulement que la vie tire d'un milieu minéral les éléments minéraux de l'organisme ; elle se tait même alors sur l'origine de la vie. Quand Dieu anima notre globe jusque-là inerte, il emprunta la matière des êtres vivants aux êtres déjà créés ; les organismes sortirent réellement de milieux inorganiques. Un chimiste, alors présent, aurait pu voir, même sans microscope, cette transition merveilleuse ; aurait-il vu soit la vie qui naissait dans les organismes, soit la main qui allumait ces flambeaux? Pas plus qu'aujourd'hui ; car la vie et Dieu sont invisibles. Les expériences les plus heureuses n'auraient donc rien prouvé : que prouvent-elles, ayant toutes échoué ?

Vaincu de ce côté, l'athéisme se tourne d'un autre. Il se flatte que les tentatives des hétérogénistes lui donneront gain de cause (1). On sait que les expériences de ces savants ont pour objet de provoquer la naissance spontanée d'êtres vivants qui n'auraient pas de parents. Mais les infusions qu'ils emploient sont organiques ; ils ne font pas usage de dissolutions minérales, dont ils ont reconnu la stérilité. C'est là une différence essentielle, et il importe de ne pas la perdre de vue. Sans doute le succès ne prouverait encore rien, pour la raison que nous avons indiquée. Quelques monistes n'en croient pas moins que ce résultat si désiré leur permettrait de proclamer l'origine minérale de la vie comme un fait désor-

1. Les hétérogénistes, du moins en France, protestent avec énergie contre toute intention d'athéisme qu'on leur attribuerait. L'athéisme n'est pas contenu dans leur doctrine, ce que nous venons de dire le prouve. Seulement les athées essaient de profiter de leurs travaux, c'est-à-dire d'en abuser.

mais acquis à la science. Le matérialiste allemand Büchner va nous dire pourquoi. Les chimistes ont longtemps regardé les composés organiques comme des produits exclusivement réservés aux êtres organisés. C'est à cette manière de voir que Büchner fait allusion. Voici ses paroles (1) :

« Les grands résultats de la synthèse chimique ont ruiné ce dernier refuge des partisans du vitalisme en histoire naturelle et du supernaturalisme dans la philosophie de la nature. On forme aujourd'hui chimiquement de toutes pièces et par les seules forces de la matière inorganique les composés organiques les mieux caractérisés, comme l'alcool, le sucre de raisin, l'acide oxalique, l'acide formique, les corps gras, et même l'albumine, la fibrine, la chondrine, toutes substances qui ne gardent rien de la nature inorganique, ne sont plus cristallisables, mais seulement coagulables, et desquelles on croyait encore récemment qu'elles ne pouvaient se former que sous l'action immédiate de la vie. Et ce qui se peut faire dans le laboratoire du chimiste devient assurément plus facile dans l'immense et mystérieux laboratoire où travaillent les forces les plus violentes de la nature. On ne peut donc refuser à la nature la puissance d'organiser (2) la matière brute sans le secours d'êtres organisés, puisque nous-mêmes sommes en état de remplir artificiellement cette tâche. »

1. Pages 82 et 83.

2. Sophiste ! comme il substitue adroitement les mots aux mots. *Produire des substances organiques* avec des matériaux inorganiques et *organiser* ces matériaux sont deux opérations profondément distinctes, plus disparates que celles du gâcheur qui fait du mortier et de l'architecte qui élève un bel édifice au moyen de ce mortier. Mais cette substitution, fondée sur une ressemblance de sons, fait illusion aux esprits inoffensifs et les prépare admirablement à embrasser les fausses conclusions du sophiste.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de la logique du docteur allemand. Qu'il nous suffise maintenant de résumer ce que ses paroles ont de plus fort. — Les chimistes sont parvenus à produire chimiquement un certain nombre de composés organiques ; donc rien n'empêche qu'ils ne les produisent tous. Mais les forces de la nature ont au moins autant de puissance que les chimistes ; donc la nature peut tirer du règne minéral tous les composés organiques. Ce qui reste à démontrer après cela, c'est que la vie n'a pas besoin d'autre chose pour commencer spontanément. Or, les hétérogénistes ont pris sur eux le soin de cette démonstration importante, et rien n'est moins téméraire ; car déjà plusieurs s'imaginent avoir vu, de leurs yeux, de petits êtres organisés se former tout d'une pièce dans un milieu organique convenablement préparé. Ainsi, en deux mots, les minéraux peuvent produire tous les composés organiques, des êtres vivants naissent sans parents dans des préparations qui contiennent des composés analogues : ces deux propositions suffisent pour soustraire au Créateur l'origine de la vie. — Tel est le raisonnement de l'athéisme scientifique. Voyons s'il est rigoureux, au point de vue de la science, c'est-à-dire de l'observation, car nous avons déjà montré qu'il est sans valeur au point de vue de la raison.

§ III

LES COMPOSÉS ORGANIQUES NE PEUVENT SORTIR SPONTANÉMENT DU RÈGNE MINÉRAL.

D'abord il est faux que « les minéraux puissent par eux-mêmes produire les composés organiques. »

Toute la force de l'argumentation des monistes repose sur ce point : la nature peut ce que l'homme peut. Or, rien n'est moins vrai, si, par *nature*, on entend les êtres matériels, l'homme excepté ; à plus forte raison, si l'on entend le seul règne minéral. La proposition fondamentale de l'athée allemand est même fausse jusqu'au ridicule. Qui oserait soutenir, sans outrager le bon sens, que la nature est capable d'enfanter un livre, une montre, une machine à vapeur, un soulier, ou même l'un des produits de la chimie si vulgaire et si nécessaire que l'on appelle la cuisine, une sauce blanche, une soupe à la julienne ? Et pourquoi non, si la nature peut ce que l'homme peut ?

Mais serrons la question de plus près, en examinant par quels procédés les chimistes opèrent certaines combinaisons organiques. Un passage d'un discours prononcé par M. Béchamp à la faculté de médecine de Montpellier nous édifiera pleinement sous ce rapport.

« Les chimistes savaient que l'alcool, engendré par la fermentation, c'est-à-dire par l'activité physiologique de nutrition d'un organisme élémentaire et cellulaire appelé ferment ; que l'acide formique, produit par la fourmi rouge et par les feuilles de quelques plantes conifères, sont l'un et l'autre détruits (réduits ?), lorsqu'on les chauffe avec de l'acide sulfurique concentré, le premier, en hydrogène carboné et en eau, le second, en oxyde de carbone et en eau. M. Berthelot s'est proposé d'opérer l'union des produits de ces décompositions. Mais, pour que l'expérience acquière toute sa portée, l'illustre chimiste a voulu se servir d'oxyde de carbone et d'hydrogène bicarboné, engendrés eux-mêmes par voie de synthèse minérale à l'aide de l'acide carbonique ; nous verrons comment il y est parvenu ; il me suffit d'affirmer

que la chose est possible et a été réalisée par M. Berthelot. Notons seulement que la méthode qui permet de passer de l'acide carbonique, composé très-oxygéné, à l'oxyde de carbone, qui l'est moins, et à l'hydrogène bicarboné, qui ne l'est plus, s'appelle la *réduction*.

« Pour faire l'acide formique par synthèse totale, notre savant a mis de l'oxyde de carbone dans un matras où se trouvait de la potasse caustique avec très-peu d'eau. Le matras ayant été scellé hermétiquement par la fusion du verre, on a chauffé à 100° pendant soixante-dix heures. Au bout de ce temps, l'oxyde de carbone avait disparu : par son union avec l'eau, il avait produit l'acide formique, et celui-ci, avec la potasse, du formiate d'où l'acide formique a été extrait par les procédés connus. L'acide obtenu était identique à celui des fourmis.

« Pour faire l'alcool, le même savant a pris l'hydrogène bicarboné résultant de la réduction de l'acide carbonique à l'aide de savantes réactions. Ce gaz, il l'a fait absorber, à l'aide d'un ingénieux procédé qui consiste à agiter, par un grand nombre de secousses, l'acide sulfurique et du mercure en sa présence. L'absorption opérée, on ajoute de l'eau et on distille. Le produit distillé contient l'alcool.

« ... M. Berthelot a encore opéré un grand nombre d'autres synthèses totales de composés bien plus compliqués que ceux-là, si bien que la méthode synthétique est aujourd'hui couramment appliquée, depuis que M. Berthelot a enseigné à réunir les conditions qui rendent possibles des combinaisons dont on ne se doutait même pas.

« *Réunir les conditions :* vous entendez bien, Messieurs ? Ces conditions se réunissent-elles toutes seules ?

Cette remarque me remet en mémoire une anecdote que je veux vous raconter. Je me trouvais en 1856, au collége de France, dans le laboratoire de M. Berthelot ; survient Mitscherlich, le célèbre chimiste de Berlin, l'illustre auteur de la découverte de l'isomorphisme. Tout à coup la conversation suivante s'engage entre le visiteur et le visité :

« M. Mitscherlich. — J'ai essayé de répéter votre « expérience de la synthèse de l'alcool; je n'ai pas réussi « à faire absorber l'hydrogène carboné par l'acide sulfu- « rique.

« M. Berthelot. — Comment avez-vous opéré ?

« M. M. — J'ai mis dans mon flacon l'acide sulfu- « rique et le gaz hydrocarboné, et l'absorption ne s'est « pas faite.

« M. B. — Vous n'avez pas mis de mercure et vous « n'avez pas donné de secousses ?

« M. M. — Non.

« M. B. — Vous avez négligé une condition essen- « tielle. Pour absorber 30 litres d'hydrogène bicarboné « dans 900 grammes d'acide sulfurique en présence de « quelques kilogrammes de mercure, il faut 53,000 se- « cousses. Voilà ce que vous avez négligé de faire.

« Et séance tenante, M. Berthelot a fait voir à Mits- « cherlich la réalité du fait.

« Le mystère, Messieurs, le voilà : il faut savoir réunir « les conditions et n'en négliger aucune. »

M. Béchamp le dit fort bien, tout le problème se réduit à réunir les conditions. Après bien des tâtonnements, des essais infructueux, cette difficile opération a réussi pour plusieurs produits organiques entre les mains des chimistes, et, certes, ce n'est pas sans peine. On peut cependant faire beaucoup mieux et à beaucoup moins de

frais. Jetez dans une terre légèrement humide et d'une température modérée, la graine d'un végétal quelconque, vous ferez naître en peu de temps des composés organiques en grand nombre qui, pour la plupart, défient le talent d'imitation du chimiste. Déjà sous l'enveloppe de la graine est un dépôt de matières organiques destinées à fournir à la plante ses premiers aliments. Ce sont des hydrates de carbone, c'est-à-dire des composés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, et des albuminoïdes, c'est-à-dire des composés comprenant en outre de l'azote. Le nombre et la qualité de ces matériaux varient suivant l'espèce de la graine. Mais le germe ne peut jamais s'en nourrir sous la forme qu'ils ont d'abord. Sous l'influence de l'eau, il sont liquéfiés et transformés chimiquement, disons-le tout de suite, en vertu d'une fermentation. Ainsi, par exemple, le gluten devient albumine, l'amidon devient glucose. C'est là le premier travail chimique qui se passe dans une plante. Mais à peine le germe montre-t-il la pointe de sa tige au-dessus du sol, dans la lumière, qu'une série d'opérations différentes commence. Ce sont les milieux ambiants qui vont prêter à ce petit être vivant des éléments dont il composera lui-même sa propre substance en les combinant en albuminoïdes divers, et surtout en hydrates de carbone non moins variés. Ainsi fera-t-il pendant toute la période de son développement, et l'on peut dire que son activité chimique est alors si féconde, que les savants seraient fort embarrassés pour noter toutes les combinaisons et toutes les transformations qui ont lieu dans ce petit laboratoire. Cette activité change encore de direction au moment de la production du fruit. Celui-ci reçoit de la plante, sous une forme nouvelle, les composés qui vont servir à l'édifier, et la maturité transformera une dernière fois des

matériaux emmagasinés pour l'évolution future du germe contenu dans le fruit. Telle est, dans une description bien imparfaite, l'évolution chimique de toute plante. La production des composés organiques n'est donc pas seulement possible, elle est réelle dans la nature, et avec une abondance, une richesse, une variété, qui défient l'imagination. C'est l'œuvre par excellence du règne végétal, sa fonction caractéristique. « Les plantes, dit M. Longet (1), font de la matière organique en fixant et en combinant, de diverses manières, certains éléments minéraux; au point de vue de l'alimentation, elles représentent les intermédiaires obligés, nécessaires, entre le RÈGNE MINÉRAL et les ANIMAUX. » Les minéraux sont le réservoir où les plantes puisent la matière qu'elles élaborent; les animaux se nourrissent des composés chimiques produits par les plantes, puis les rendent plus ou moins directement au réservoir général. Voilà le lien intime qui unit les trois règnes de la nature, leur ordre de dépendance. Transportez au règne minéral la fonction de produire les composés organiques, les plantes n'ont plus de raison d'être, ou plutôt le monde entier devient une plante gigantesque dont la conception contredit l'expérience non moins que le bon sens. En effet, si le règne minéral a la faculté d'enfanter des composés organiques, comment se fait-il que cette faculté soit actuellement liée, et que l'on ne découvre nulle part la moindre parcelle d'hydrate de carbone ou d'albuminoïde sortie de cette source immense ?

Les circonstances sont changées, disent les monistes ; le monde n'est plus ce qu'il était au moment où la vie s'y montra pour la première fois. — Ce lointain obscur est très commode pour les hypothèses : il est toujours si

1. *Mouvement circulaire de la matière dans les trois règnes.*

facile d'y trouver quelque ombre pour se dérober. Suivons cependant nos adversaires jusque-là. Que voyons-nous ? S'il faut en croire la géologie, la surface de la terre est entièrement couverte par l'eau de la mer encore stérile, *omnia pontus erat.* L'atmosphère, saturée d'acide carbonique, pèse sur la surface liquide. Les quatre éléments qui forment tous les composés organiques, l'azote, le carbone, l'hydrogène et l'oxygène, sont en présence, ils se touchent même, si l'on ne considère que la surface qui sépare l'eau de l'atmosphère. Cela suffira-t-il pour qu'un composé organique quelconque prenne naissance ? L'échec éprouvé par M. Mitscherlich prouverait invinciblement le contraire ; car le chimiste berlinois avait mis en présence forcée les éléments de l'alcool, et l'on sait qu'il aurait pu attendre jusqu'au jugement dernier avant d'obtenir dans son appareil une goutte d'alcool. Une force particulière doit intervenir, faire violence, pour ainsi dire, aux éléments et les obliger ainsi d'entrer dans une union intime.Quelle force a pu alors agir sur les minéraux, mettre en jeu un pouvoir si capricieux qu'il ne s'est plus exercé depuis ? Büchner serait sans doute réduit à répondre qu'il n'en sait rien ; mais il devrait avouer en même temps qu'une conception bâtie sur l'ignorance n'a rien de scientifique.

Donnons cependant, par l'imagination, à cette puissance une existence que l'observation lui refuse. Dans quel ordre enfantera-t-elle ses produits ? — Nous avons dit qu'un seul de ces composés ne suffit pas à la vie ; les phénomènes de l'évolution vitale résultent, au point de vue chimique, d'actions et de réactions entre plusieurs substances de cette nature. Or, il suit de là que, si les composés organiques ont paru successivement dans la

mer, la vie n'a jamais pu commencer. En effet, les chimistes conviennent que ces corps sont excessivement mobiles et altérables (1). Ils seraient donc infailliblement détruits par les agents physiques contenus dans le bain où ils naissent, avant de s'y rencontrer avec d'autres corps organiques produits après eux. Cette hypothèse est donc ruineuse ; l'autre est-elle plus solide ?

Celle-ci suppose que des mêmes éléments, par un même procédé et une seule action, des hydrates de carbone et des albuminoïdes divers, sont tout à coup et à la fois formés dans un même milieu. Pour en faire sentir toute la faiblesse, proposons à un habile chimiste le problème suivant : « Un ballon contient en proportions quelconques de l'azote, de l'hydrogène, de l'oxygène et du carbone; on demande par quels procédés on en tirera, du même coup, de l'amidon, de l'alcool, du sucre et de la fibrine. » Que répondra le savant? Il nous tournera le dos, nous faisant l'honneur que mérite toute proposition ridicule. Mais cette proposition est-elle autre chose que l'hypothèse moniste ramenée aux conditions d'un laboratoire de chimie ?

Conclusion : le pouvoir attribué au règne minéral de produire des composés organiques, est une machine de guerre ; mais cette machine, mal conçue et encore plus mal exécutée, est incapable de rendre le moindre service.

1. D'après M. Béchamp, les substances organiques ne sont pas altérables par elles-mêmes ; leur *altérabilité* est le fait de la présence des microzymas. Le savant chimiste suppose sans doute le composé organique à l'abri des agents physiques et chimiques ; car, pour ne parler que d'une cause de destruction, la chaleur décompose avec une grande facilité les produits de cet ordre. Du reste, quelle qu'en soit la raison, ces composés sont réellement très-altérables; cela suffit à notre argumentation.

§ IV

LA VIE ORGANIQUE N'A PU SORTIR SPONTANÉMENT D'UN MILIEU INORGANIQUE.

Nous pourrions nous arrêter ici ; la nécessité de l'intervention du Créateur dans la vie organique serait suffisamment prouvée par ce que nous venons de dire. Est-il besoin de prouver qu'une main humaine est indispensable pour peindre un tableau, quand on prouve que seule elle prépare et broie les couleurs ? Mais poursuivons le sophisme jusqu'au bout. Les composés organiques existent, n'importe par quel moyen. Partons de ce fait ; pourrons-nous en faire sortir la vie? En d'autres termes, un milieu organique a-t-il par lui-même de quoi produire un être vivant ?

Une note du docteur Büchner (1) trouve ici sa place. « Schaafhausen, dit-il, examinant au microscope des granulations de $\frac{1}{2000}$ à $\frac{1}{3000}$ de ligne d'épaisseur, les vit produire la monade ou premier type de la vie animale. Il vit ensuite la monade se transformer peu à peu en infusoire d'un ordre plus élevé ; et il observa chez des plantes et des animaux le même ordre de faits, s'accomplissant seulement dans la capacité d'une cellule plus grande. » Le matérialiste allemand ajoute que des observations analogues se trouvent consignées chez une foule d'autres écrivains, puis il rapporte ces paroles de G. Pennetier : « Nous pouvons affirmer avec M. Schaafhausen qu'on peut voir les infusoires se produire ausssi sûrement qu'on voit des cristaux se former dans une solution

1. Page 83.

qui en contient les éléments. » En langage vulgaire, ce passage signifie ce qui suit : « Une granulation, c'est un peu de matière organique concentrée. Or, les observateurs ont vu cette matière organique prendre vie et se transformer en animaux d'une organisation déjà compliquée. Par conséquent, la transition des substances organiques à la vie organisée est un fait constaté. »

Plus heureux encore, le docteur Onimus a cru voir des cellules s'organiser spontanément dans un milieu organique tout liquide. La vie a fait explosion sous son œil armé d'un microscope. Les granulations mêmes ne semblent pas être intervenues pour ménager la transition. Du milieu organique à l'être organisé, l'espace a été franchi d'un bond. Jusqu'ici les athées n'ont rien de plus fort à produire dans la question présente.

Familiarisés avec l'étude des microzymas, Schaafhausen, Pennetier et Onimus auraient donné de leurs observations une interprétation différente. M. Estor dit au sujet du docteur Onimus : « Cet expérimentateur... s'est servi de la sérosité de vésicatoire *(sit venia verbo)*. Cette sérosité contient des microzymas, et le passage du liquide à travers un ou plusieurs filtres ne saurait l'en débarrasser. Ces microzymas existent si bien dans la sérosité en expérience, que M. Liouville vient récemment de les décrire, d'étudier leur évolution (1). » D'autre part, M. Béchamp et ses amis savent résoudre les cellules en microzymas et provoquer la reconstruction des cellules sous l'action de ces corpuscules organisés. Par conséquent, ce qu'il y a eu de spontané dans l'observation du docteur Onimus, c'est l'apparition de quelque image de cellule qu'il n'avait pas distinguée d'abord, ou dont il

1. *Des microzymas dans les organismes supérieurs*, p. 13.

n'a pas eu la chance d'apercevoir les ouvriers. Sa mésaventure a du moins l'avantage de faire voir que le microscope n'est pas une autorité infaillible dans la question présente.

Le microzyma est la clef de tous ces petits mystères. Les granulations de Schaafhausen étaient des microzymas. M. Béchamp et ses amis en ont fort bien étudié les évolutions, et ils ont montré que ces organismes minuscules se transforment en bactéries (1), lesquelles se résolvent à leur tour en microzymas. « Dans tous les tissus à l'état normal, dit M. Estor (2), les microzymas conservent leur forme sphérique : mais dans des conditions normales, ils subissent des modifications de forme... Dans l'eau ordinaire ou créosotée, les microzymas gardent fort longtemps leur forme normale ; dans les solutions créosotées de sucre de canne, les bactéries apparaissent plus vite. Dans l'une et l'autre de ces solutions, les périodes intermédiaires sont faciles à observer ; on peut quatre-vingt-quinze fois les apercevoir à côté les unes des autres. On trouve, par exemple, des microzymas isolés, d'autres associés en chapelet ; on voit des microzymas présentant un grand et un petit diamètre, progressant à la manière des bactéries ; enfin, on voit aussi des bactéries véritables. Il existe, en outre, des formes intermédiaires impossibles à décrire. Ces diverses formes sont évidemment les diverses phases du développement des bactéries. » L'observation de Schaafhausen, loin de déposer en faveur des générations spontanées, se tourne contre cette hypothèse.

1. Les *bactéries* sont des infusoires d'une petitesse extrême ayant la forme de bâtons de commandement, d'où leur nom. On n'est pas encore fixé sur la place qui leur convient, s'il faut les classer parmi les plantes ou parmi les animaux.
2. Pages 6 et 7.

L'athéisme ne peut pas invoquer d'autres faits pour établir l'origine spontanée de la vie. On voit à quoi ces faits se réduisent. Mais élargissons la question ; transportons-nous encore une fois à ce moment solennel, où les premiers organismes vivants parurent sur notre globe. Ces organismes, nous le savons d'une manière certaine, furent des plantes ; les documents géologiques le prouvent. Sur ce fait, on peut établir l'alternative suivante : ou bien les premières plantes parurent à l'état de germe, ou bien elles se montrèrent d'abord développées. Les athées sont forcés d'adopter l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, en vertu du principe qui s'énonce vulgairement en ces termes : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. » Nous croyons cependant qu'ils n'hésitent pas à rejeter la seconde ; car l'organisation d'une plante adulte est quelque chose de si complexe, c'est un instrument chimique et physiologique si parfait et si délicat, que la nature ne produit évidemment rien de semblable tout d'un coup et de toutes pièces ; elle ne procède que par des transitions ménagées, par des progrès successifs. Ce point constitue même l'une des bases les plus sérieuses de la théorie qu'ils embrassent aujourd'hui avec tant d'ardeur, de la théorie darwinienne. La première hypothèse est donc la seule que les athées puissent honorablement soutenir. Voyons si elle est plus solide.

Une graine est un petit chef-d'œuvre des agents du règne végétal. Elle comprend deux parties bien différentes : le germe qui sera la plante, et des provisions de choix destinées à nourrir le germe dans sa première évolution. Le germe a cela de remarquable que, n'étant presque rien, il renferme en lui, on ne sait comment, tout le dessin de la plante future, et qu'il donnera aux éléments matériels, en les pénétrant de sa vie, une forme

spéciale, prévue d'avance. Il offre encore ceci de remarquable, qu'il reste engourdi, inerte dans la graine, jusqu'à ce que des causes extérieures réveillent sa naissante activité. Les provisions qui l'entourent sont des hydrates de carbone et des albuminoïdes accompagnés de quelques sels minéraux ; mais la proportion et la qualité varient avec l'espèce du germe : on dirait qu'une main attentive a préparé avec une exactitude parfaite ce que réclament les premiers besoins et la nature de la jeune plante. Une enveloppe extérieure et plus ou moins résistante protège le germe et ses provisions contre les agents physiques ordinaires. Par une loi très sage, les provisions ne peuvent être assimilées par le germe ni dans leur premier état physique, ni même dans leur première forme chimique. Elles doivent être liquéfiées et transformées par des fermentations appropriées. Alors la jeune plante commence son évolution, elle consomme ce que d'autres ont amassé et préparé pour elle, en construit ses premiers organes. Ce n'est qu'après avoir épuisé ces réserves qu'elle se trouve assez forte pour élaborer elle-même ses aliments, ou plutôt sa substance avec l'acide carbonique et l'azote de l'atmosphère, l'eau et certains sels minéraux du sol. La graine est en vérité une merveille, une merveille que l'on commence à peine à connaître. Une telle merveille serait un produit des forces brutales de la nature physique ! C'est incroyable; disons mieux, c'est absurde. Mais supposons vrai ce qui est absurde. La mer est donc couverte de graines engendrées, on ne sait comment, par une matière organique sortie elle-même, avec non moins de mystère, de la matière inorganique ; le règne végétal est-il expliqué ? Saurons-nous maintenant pourquoi la terre porte une robe de verdure ? La fiction des athées vient se briser devant

un obstacle infranchissable : cet obstacle est la germination.

La plante qui germe présente ce singulier caractère qu'elle est l'occasion d'actions chimiques inverses de celles que l'on constate dans la plante adolescente. Celle-ci, tout le monde le sait, emprunte à l'air ambiant de l'acide carbonique et lui rend de l'oxygène ; la plante qui germe, au contraire, emprunte à l'air de l'oxygène et lui rend de l'acide carbonique, comme le font les animaux. Il suit de là que le germe ne peut commencer son évolution dans une atmosphère d'acide carbonique. « Non-seulement, dit Georges Ville (1), les graines ne germent pas dans ce gaz pur, mais pourvu que l'air en contienne une proportion un peu forte, la germination devient impossible. » Or, il est bien certain qu'à l'époque de l'apparition des plantes sur la terre, l'atmosphère était saturée d'acide carbonique. De là cette conséquence bizarre, que le gaz essentiel à la vie du règne végétal aurait d'abord été un obstacle absolu à son évolution sous forme de germe. Les végétaux ont dû, par conséquent, être créés adultes, et comme, d'après les athées eux-mêmes, cet effet surpasse le pouvoir des agents physiques et chimiques, l'existence des végétaux prouve l'intervention d'une cause supérieure à la nature.

En second lieu, l'élaboration des aliments du germe n'est pas un phénomène spontané. M. Béchamp démontre fort bien que cette œuvre est réservée aux microzymas. L'absorption de l'oxygène et le dégagement d'acide carbonique pendant la germination pourraient même être donnés comme une preuve de ce fait. Il n'est donc pas permis au moniste de considérer les plantes comme les

1. *Physique végétale*, Revue scient., t. II, p. 827.

premiers êtres vivants de la terre. Les microzymas au moins les ont précédées. Dira-t-on que les microzymas sont une première génération spontanée et que les premiers germes des plantes en sont une autre?

Les microzymas, identiques entre eux sous le rapport de la forme, sont spécifiquement distincts sous le rapport des fonctions. M. Béchamp établit ce caractère par des expériences aussi nombreuses que concluantes. En supposant que les microzymas n'aient d'autre fin que de présider aux fermentations nécessaires à l'évolution des organismes, ces fermentations étant diverses non-seulement suivant les espèces, mais encore suivant les divers organes du même être vivant, il s'ensuit que ces petits organismes devront avoir tout autant d'aptitudes et de fonctions diverses, et partant constituer tout autant d'espèces diverses. Car ils ne peuvent être substitués les uns aux autres, l'expérience le prouve encore. On pressent qu'une harmonie complète existe entre l'activité spéciale dont ils sont doués et la fonction de nutrition dont ils sont les auxiliaires. On doit donc compter par milliards les espèces de microzymas. Des instruments si nombreux et si bien appropriés aux besoins d'êtres innombrables dans leur diversité, cette harmonie des infiniment petits avec la nature si vaste et si compliquée, tout cela peut-il être le résultat de la coagulation fortuite d'un peu d'albumine? C'est faire injure à la science non moins qu'au bon sens de le penser.

Cette considération prévient un dernier subterfuge. Les monistes diront peut-être : « Nous n'avons jamais supposé que les germes aient d'abord été produits dans la perfection compliquée que nous leur connaissons maintenant. Le premier effort de la nature a été quelque chose de tout rudimentaire, d'analogue, par exemple,

aux cellules de la levûre de bière ou de la mère de vinaigre, quelque chose qui offrait une transition facile de la matière organique à la matière organisée (1). » Cette manière de voir ne laisse pas que d'avoir un côté réjouissant. La mer primitive a dû, d'après la théorie moniste, se trouver saturée de matières organiques, c'est-à-dire fermentescibles. Si nos adversaires supposent dans cette cuve immense de la levûre de bière ou quelque chose d'analogue, quelle fermentation n'a pas dû s'y déclarer bientôt ! L'océan sans bornes a fini même pas être converti en flots de bière, de vin, de vinaigre, en un mot, en quelques-unes de ces boissons fermentées si fort appréciées par notre espèce. Nous n'avons aucun intérêt à combattre cette folle idée, d'ailleurs parfaitement conforme aux données de l'hypothèse moniste. Nous voulons seulement faire observer que les cellules de la levûre ne lèvent pas la difficulté principale. M. Béchamp réduit expérimentalement ces cellules et d'autres à des microzymas, qui en sont, sinon les éléments, du moins des parties essentielles. Par conséquent, la création de ces cellules est avant tout une création de microzymas. Et, comme la production de ces petits organismes dépasse de beaucoup, nous l'avons vu, le pouvoir des causes physiques, il faut en dire autant des cellules qu'ils constituent, il faut en dire autant des cellules primitives

1. Le darwinisme a du moins l'ombre d'une cause pour tirer tout le règne animal, l'homme compris, de la monère ou du mucus amorphe vivant ; cette ombre de cause est « le combat pour l'existence. » Mais comment les plantes pourraient-elles se livrer une telle guerre ? Des plantes ne se supplantent pas ; chez elles, ce n'est pas la plus forte, c'est la plus heureusement située qui peut se promettre un plus brillant avenir. Or, imaginez des séries de situations qui fassent d'une vigne un poirier ! Que dire s'il s'agit de tirer un chêne d'une cellule rudimentaire ! La concession que nous faisons ici touche donc aux dernières limites du raisonnable.

qu'on suppose semblables à celle de la *torula cervisiæ* ou du *mycoderma aceti*.

L'athée moderne fait des efforts inouïs pour échapper au miracle. Mais la science le pousse irrésistiblement vers le terme dont il veut s'éloigner. Là, une alternative inévitable lui présente sa double face : d'un côté le miracle absurde, de l'autre le miracle logique. L'athée ferme les yeux et se déclare pour l'absurde. Nous, au contraire, nous embrassons, en pleine lumière, le miracle vrai : nous ne croyons pas, nous voyons que Dieu seul a fait succéder la vie à la mort, parce que la vie seule est principe de vie.

LIVRE QUATRIÈME

LA PHILOSOPHIE SOLITAIRE.

CHAPITRE I.

MATÉRIALISME DE FANTAISIE.

Le matérialiste a généralement l'humeur chagrine ; son ton est aigre, méprisant ; il juge sommairement, il condamne avec une autorité superbe, sans daigner articuler les motifs de ses décisions. Sa doctrine consiste en quelques difficultés banales, qu'on a mille fois réfutées et qu'il répète toujours. Se rendre compte de la vérité, formuler une théorie, lui est antipathique ; il ne sait bien qu'une chose, nier. Un matérialiste d'humeur accommodante, un matérialiste qui tache d'*organiser* son opinion et qui daigne la faire connaître au public, voilà un phénomène bien rare, un phénomène dont il faut s'empresser de jouir si jamais on le rencontre. Grâce à Dieu, cette bonne fortune nous est échue; ce phénomène vient de se produire, et de se produire dans des conditions que personne n'aurait osé prévoir ; ce n'est pas seulement un matérialiste méthodique, un matérialiste bonhomme, c'est de plus un *matérialiste spiritualiste* qui nous tombe sous la main. Il s'appelle M. P. Sièrebois.

M. P. Sièrebois a la confiance d'avoir fait « la véritable autopsie » de l'âme, non certes avec le scalpel, mais avec « la vue intellectuelle ; » il a pris l'âme « sur le fait dans tous ses actes, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués. » En vertu de cet examen profond, après avoir intitulé un intéressant ouvrage dont il fait jouir le public, *autopsie de l'âme*, il s'est cru autorisé de donner à son livre ce sous-titre : *Identité du matérialisme et du vrai spiritualisme.* C'est hardi, on en conviendra. L'audace de cette affirmation est heureusement tempérée par les mots que nous lisons immédiatement au-dessous : Deuxième édition, *entièrement refondue.* M. Sièrebois ne serait donc pas absolument entêté de ses opinions. Cela nous permet d'espérer que nous pourrons, sans lui faire trop de peine, ne pas nous en entêter non plus.

Nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur faire partager notre bonne fortune. Il n'est pas sans utilité de voir à quels misérables expédients le matérialisme est condamné pour montrer qu'il est quelque chose. Sans le vouloir, M. Sièrebois sert le spiritualisme, qu'il nous permette de le dire. Il a d'autres titres encore à notre gratitude. Le matérialisme est de sa nature odieux et repoussant ; sans le dépouiller de sa nature, M. Sièrebois a su l'entourer de joyeusetés qui en adoucissent l'impression désagréable.

§ I

LES PHÉNOMÈNES DE L'AME.

Idées, association des idées, jugement, raisonnement, langage, mémoire, raison, certitude, volonté, imagination,

cause, espace, temps, Dieu, il n'est presque aucune question de la philosophie que M. Sièrebois n'aborde et ne résolve d'une façon à la fois piquante et inattendue.

Sa théorie tout entière repose sur une base unique, qui est la *molécule idéelle*. Il importe de se faire une idée juste de la molécule *idéelle*. Écoutons l'inventeur et ses exemples fleuris : « Lorsqu'une rose vient frapper notre œil (notre vue ?), la rétine reçoit, par l'action de la lumière, une impression qui se communique au cerveau par la fibre *nervale*. Or, la matière du cerveau est d'une nature telle, que cette impression communiquée y (en ?) détache instantanément une molécule d'une ténuité extrême, sur laquelle se gravent d'une manière plus ou moins nette, à peu près comme cela se fait en photographie, toutes les qualités de forme, de couleur, d'odeur, de densité, etc., qui existent dans la rose. Cette molécule est susceptible de se mouvoir en tous sens dans le cerveau et peut-être aussi dans tout le réseau très-compliqué des fibres *nervales*, où elle contracte des forces attractives et répulsives très-diverses (1). »

Ce passage, nous le comprenons, suscite une légion de doutes. Est-ce l'impression qui grave en détachant ? sont-ce les qualités qui se gravent d'elles-mêmes ? Comment se gravent la couleur, la densité, l'odeur, etc., et sur la molécule ténue et en photographie ? M. Sièrebois pense-t-il que le cerveau soit moins compliqué que les fibres *nervales* ? Fait-il mouvoir la molécule en ligne droite à travers tous les obstacles ? La molécule se meut certainement ; serait-il seulement probable qu'elle a la propriété de se mouvoir, puisqu'elle « contracte des forces » dans les fibres nervales où peut-être elle se meut, mais

1. Page 21.

où peut-être aussi elle ne se meut pas ? — Il ne faut pas s'arrêter à ces petites difficultés, par la raison que M. Sièrebois les accumule d'une façon désespérante. Nous n'en finirions jamais, si nous voulions secouer toute cette poussière.

La molécule *idéelle* est inventée, voilà l'important. C'est une parcelle microscopique du cerveau, frappée plus ou moins fidèlement à l'effigie des objets extérieurs, douée de forces attractives et répulsives et capable de se mouvoir en tous sens. Tel est l'élément premier, l'élément constitutif de toutes les opérations et de toutes les facultés de l'âme. Les molécules *idéelles* sont une imitation des atomes d'Épicure. Comme les atomes dans l'espace, les molécules tourbillonnent sous le crâne, s'accrochant, se détachant, se rapprochant, se fuyant les unes les autres. Comment le monde intellectuel va-t-il sortir de ce chaos atomistique ?

Voici d'abord l'idée : « Chaque fois que nous nous trouvons en présence d'une rose nouvelle, une molécule est détachée et se dirige aussitôt vers la molécule de la première rose pour se confondre avec elle en la renforçant et en rendant plus nettes les impressions qu'elle pouvait déjà porter, ou en rectifiant celles qui pouvaient d'abord ne répondre à la réalité que d'une manière imparfaite ; c'est ainsi que nous arrivons peu à peu à posséder en nous l'*idée* vraie et complète d'une rose (1). »

L'idée est une cristallisation de molécules *idéelles*. Mais le cristal intellectuel diffère du cristal ordinaire de plusieurs façons. Celui-ci, comme on sait, a son type achevé dans chacune de ses molécules ; celui-là se perfectionne peu à peu au moyen de molécules relativement

1. Page 16.

imparfaites. L'un se forme par juxtaposition, l'autre par compénétration. Tandis que le minéral grossit à mesure qu'il reçoit de nouveaux éléments ; le cristal encéphalique absorbe parcelles cérébrales sur parcelles cérébrales sans jamais augmenter de volume. C'est un renversement des lois de la matière ; mais il ne faut pas s'en plaindre : on échappe ainsi à de graves inconvénients. Le seul fait de l'accroissement par addition convertirait telle molécule *idéelle* en masse énorme ; l'idée de tel objet que nous voyons à chaque instant et qui à chaque instant détache des parcelles de notre cerveau, finirait par envahir toute la capacité du crâne et peut-être par la déborder. Comment, dans ces conditions, les mouvements indispensables à la théorie de M. Sièrebois pourraient-ils s'exécuter ?

L'idée dont nous venons d'observer la curieuse genèse, est une idée concrète. M. Sièrebois n'est pas plus embarrassé pour donner le jour à l'idée abstraite. Soit l'idée abstraite de *blancheur*, voici comment elle est produite : « Nous voyons d'abord une fleur blanche, et la molécule représentant cette fleur se forme aussitôt, portant parmi toutes ses empreintes celle de la blancheur, que peut-être nous ne remarquons pas en ce moment. Quelque temps après, nous voyons une poule blanche, une feuille de papier blanche, une mousseline blanche, et voilà que les molécules idéelles de tous ces objets s'attirent les unes les autres, par la raison même qu'elles ont quelque chose de commun, la couleur; leur rapprochement donne à la qualité de blanc une intensité qu'elle n'avait pas dans chaque molécule séparée, et dès que cette intensité est assez grande pour affecter notablement la sensibilité d'une fibre, une molécule se produit pour la blancheur, et elle se produit en conformité avec la

réalité des faits intérieurs, c'est-à-dire comme abstraite de la fleur, de la poule, du papier, de la mousseline. (1)»

C'est beaucoup, sans doute, d'avoir créé la molécule de la *blancheur* abstraite, de telle sorte qu'à l'aide d'un puissant microscope, il ne serait pas absolument impossible de la voir de nos yeux. Il faut en savoir gré à M. Sièrebois. Mais nous n'hésitons pas à dire que l'inventeur aurait considérablement ajouté à sa gloire, s'il s'était exercé avec un pareil succès sur d'autres idées moins sensibles, par exemple sur la vertu, la force, la justice, l'esprit. Car tout le monde en parle, et personne jusqu'ici n'a eu le bonheur d'en voir, ni même de s'en figurer l'ombre.

Avant de devenir idées, les molécules s'attirent parce qu'elles sont semblables ; devenues idées, elles attirent d'autres idées, en vertu de la plus grande proximité ou en vertu d'autre chose. Le phénomène de l'association des idées n'a pas d'autre raison d'être. « Un bruit lointain se fait entendre à trois personnes : chez l'une il éveille l'idée d'un coup de canon, chez l'autre celle du tonnerre, et chez la troisième celle d'une chaudière à vapeur qui éclate... Nous expliquons cela, sans aucune difficulté, par la place qu'occupent en ce moment dans les trois cerveaux les molécules *bruit*, *canon*, *tonnerre et chaudière*, ou par la diversité des forces attractives qu'ont produites dans ces molécules beaucoup de circonstances et de faits antérieurs (2). » M. Sièrebois continue avec une satisfaction bien légitime : « Celui qui croit l'âme immatérielle ne pourra rien expliquer du tout. » Emporté par le succès

1. Page 23.
2. Page 27.

de ses explications, il ne peut se rassasier d'en donner des preuves nouvelles.

« Six personnes, dit-il, réunies pour passer une soirée agréable, se mettent à jouer au jeu du corbillon (M. Sièrebois aime les plaisirs innocents). A cette question : *Je te vends mon corbillon, qu'y met-on* ? l'une répond : Un oignon ; les autres : Un jupon, un mirliton, un cornichon, un bouton, un bouchon. Toutes ont la même idée de chercher un mot en *on* : pourquoi cette idée unique a-t-elle appelé six idées différentes ? La seule explication raisonnable, c'est que les six idées dont les noms riment en *on* n'étaient pas placées de la même manière dans les six cerveaux, et que, dans chacun d'eux, c'est l'idée qui se trouvait le plus à proximité qui s'est présentée (1). »

Si j'avais l'honneur de connaître M. Sièrebois, je prendrais la liberté de lui adresser trois demandes. Je lui demanderais d'abord une *explication raisonnable* de l'*idée de chercher* et de sa situation dans le cerveau. Je lui demanderais ensuite de m'expliquer aussi raisonnablement pourquoi toutes les idées en *on*, et le nombre en est fort considérable, ne se précipitent pas vers l'*idée de chercher*, comme les parcelles de limaille de fer vers l'aimant. Je lui demanderais enfin comment Molière a pu mettre dans la bouche de son Arnolphe ce singulier souhait :

> Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
> Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
> Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crême...

Tarte à la crême supposerait un cerveau purgé de toute idée en *on*, un phénomène assez peu commun.

1. Page 28.

« La seule explication raisonnable » de M. Sièrebois a besoin d'être raisonnablement complétée, sous peine de n'être plus même une explication.

Il ne suffit pas que les molécules se détachent et se gravent, que les idées se cristallisent, que les cristaux intellectuels se rapprochent ; il faut en outre que cette minéralogie psychologique soit sentie ou perçue. Un élément particulier intervient dans la production de ce phénomène important, c'est la *fibre sensible :* « La molécule, image de la rose, reste souvent mêlée parmi une foule d'autres molécules qui ne sont pas actuellement senties ; mais lorsqu'elle vient à une certaine place, lorsqu'elle entre en contact avec certaines fibres, ou bien quand elle s'éclaire, s'agite d'une certaine manière et lance peut-être alors sur les fibres comme un courant d'électricité intérieure, l'idée de rose est alors réellement perçue ou sentie (1). » *Certaines places*, *certaines fibres*, *certaine clarté*, *certaine agitation*, *certain courant*, si tout cela ne constitue pas une explication certaine, cependant M. Sièrebois ne peut concevoir rien de plus *raisonnable*, c'est ce qu'il y a de plus certain.

Le jugement, qui n'est point du tout, comme on se plaît à le dire, « un acte par lequel l'âme décide s'il y a convenance ou disconvenance entre deux idées, » le jugement n'est produit ni par contact, ni par illumination, ni par trémoussement, ni par fulguration, il est produit par *rotation*. On va le voir. Prenons un jugement particulier, celui-ci, par exemple : *le pigeon vole*. « La molécule pigeon est venue se mettre à la place où se produit le phénomène de l'attention, ou peut-être elle a reçu un mouvement de rotation sur elle-même qui serait

1. Page 22.

alors l'essence même du phénomène. Notre attention, ainsi dirigée sur le pigeon, y reconnaît une trace qui réveille en nous l'idée de voler, et cela veut dire peut-être que dans sa rotation sur elle-même la molécule *pigeon*, qui portait en elle une trace correspondante à l'action de voler, a fait arriver cette trace à l'endroit nécessaire pour qu'elle attirât à elle la molécule *voler*, qui se trouvait alors plus ou moins éloignée de la molécule *pigeon* (1). » Tel est le jugement : un rapprochement de deux molécules *idéelles*, déterminé par la rotation et l'arrêt soudain de l'une ou de l'autre. C'est par la rotation que le jugement diffère de la simple association des idées, où le phénomène s'accomplit par un simple transport des molécules. Nous soupçonnons que M. Sièrebois avait une vague réminiscence de l'ours de La Fontaine, quand il inventait son jugement.

L'ours voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine :
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »

Seulement, la molécule de M. Sièrebois est loin de valoir cet ours, qui cependant n'était qu'un sot.

Le raisonnement, n'étant qu'une suite de jugements, s'explique aussi bien et de la même façon que le jugement, ce qui nous dispense d'en dire davantage. Mais nous ne pouvons expédier de la même sorte la question du langage, fort importante en philosophie, assez amusante chez M. Sièrebois.

Le langage est une variété des cristallisations encéphaliques. La formation du mot a deux instants : il y a

1. Page 39.

la formation de l'idée et la formation de son nom. L'idée se forme la première, au moyen des procédés déjà connus de nous. Quand l'idée est formée, « la molécule se modifie et reçoit l'empreinte du nom. Plus tard enfin, quand l'habitude d'employer toujours le nom pour désigner l'objet est bien établie, la molécule se modifie encore, au point qu'elle devient plutôt celle du nom que celle de l'objet, bien qu'elle conserve toujours les traits essentiels de sa nature primitive (1). » Évidemment, le mot corrode l'idée et finit par la réduire à rien. C'est quelque chose de curieux ; ce qui suit ne l'est pas moins.

Il n'est pas rare qu'une même personne parle plusieurs langues : un Français, par exemple, peut parler la sienne et parler anglais, désigner les mêmes objets par des noms français et par des noms anglais. C'est là un « pouvoir étrange, » dit M. Sièrebois ; mais comme il l'explique à merveille ! « Sur chacune des molécules idéelles qui se sont d'abord constituées sous la forme française est venue s'appliquer une autre molécule de forme anglaise et assez transparente pour laisser voir toutes les empreintes que porte la première, ou plutôt n'apportant aucune force attractive ou répulsive nouvelle, afin de laisser toute leur action aux forces accumulées dans la première. » Quand ce Français veut parler anglais, « une vertu que l'on pourrait appeler magnétique » force toutes les molécules « à présenter la face anglaise dans les mouvements qu'elles ont à faire pour mettre en jeu les organes de la parole (2). » Et voilà pourquoi il y a des Français qui parlent anglais. En y faisant attention, on remarquera

1. Page 44.
2. Page 45.

ici deux inventions ingénieuses, au lieu d'une. Sur la molécule fondamentale déjà marquée à l'empreinte d'un mot français, M. Sièrebois accole une molécule portant un nom anglais, peut-être le nom seul transparent et cristallin qui permet de voir au travers le nom français : c'est la première manière. Suivant la seconde, une même molécule porterait les noms différents sur des faces différentes et, moyennant un demi-tour ou un quart de tour opéré sous l'action du magnétisme, présenterait l'un ou l'autre à propos. Les deux systèmes font un égal honneur à celui qui les a conçus. Cependant, je l'avoue sans honte, s'il me fallait, sur ce double type, constituer des molécules parlantes un peu plus compliquées, celles du cardinal Mezzofanti, par exemple, qui savait au moins cinquante-huit langues, mon embarras ne serait pas petit. Comment graver tant de mots sur une molécule « d'une ténuité extrême » et comment la faire tourner avec la précision nécessaire ? Comment accumuler ces mots en colonnes transparentes et comment regarder au travers, du haut en bas, sans prendre les uns pour les autres ? Nous osons espérer que M. Sièrebois voudra bien venir à notre aide, dans sa prochaine édition « entièrement refondue. »

Mais notre matérialiste nous mène de surprise en surprise. Qui aurait jamais cru que la mémoire fût une variété du langage ? Il en est pourtant ainsi, d'après M. Sièrebois. « Voyons, dit-il, comment chaque molécule représentative d'un fait peut s'empreindre d'une marque qui en fasse reconnaître le temps. Nous pourrions d'abord supposer que les molécules de faits changent de teinte en vieillissant ; mais cela semblerait insuffisant pour expliquer comment il nous est souvent possible de préciser la date d'un fait, à un jour près et

quelquefois à une heure près. Nous pourrions encore supposer que les molécules de faits se disposeraient elles-mêmes dans un ordre fixe et formeraient une sorte de série, dans laquelle il nous serait facile de distinguer la molécule qui précède de celle qui suit. » Cette seconde supposition est la vraie. M. Sièrebois l'embrasse, en faisant observer que, lorsque, pour une raison ou pour une autre, un fait est dérangé de sa place, il y retourne, attiré « par une sorte de force magnétique qu'un séjour prolongé » a fait naître. Mais la machine n'est pas encore complète ; voici ce qui l'achève. « Le rangement par série n'est point un obstacle à ce que la date précise de certains faits s'imprègne par années et même par mois et par jours ; et la date ainsi empreinte sur un seul ou sur deux de ces faits suffit pour que nous puissions indiquer la vraie date de tous ceux qui sont placés à côté ou entre deux (1). »

Telles sont les molécules idéelles, tels sont leurs agencements principaux. Lorsqu'on est bien pénétré de cette doctrine, le reste de la science de l'âme n'est plus qu'un badinage. Ainsi, voulez-vous savoir maintenant ce qu'est la raison ? La raison, repond M. Sièrebois, « n'est autre chose que le jeu intérieur des molécules, considéré comme devant être ou pouvant être la représentation anticipée du jeu extérieur des choses (2). » Voulez-vous savoir ce qu'est l'évidence ? La réponse n'est pas difficile... « Lorsque les combinaisons de molécules résultent de forces très intenses, les jugements nous apparaissent marqués du signe de l'évidence (3). » Voulez-vous savoir enfin ce qu'est la volonté ? La volonté « c'est la pensée

1. Pages 68, 69.
2. Page 73.
3. Page 74.

tendant à l'action, » et, comme la pensée est constituée par des molécules, il en résulte que « ma volonté (c'est M. Sièrebois qui parle) est une force toute matérielle, qu'elle doit appartenir à une substance matérielle (1). »

Malgré la clarté que présente la théorie des molécules, M. Sièrebois n'en use pas toujours. Il entre résolument dans la métaphysique et laisse à la porte sa théorie. S'il nous dit que la *cause* est la succession de deux phénomènes qui se ressemblent en quelque chose (2), que l'espace « est l'étendue de la nature tout entière (3), » que le temps « est le présent, le passé et le futur, » et que le passé et le futur peuvent coïncider avec le présent (4), « que le hasard est la somme des forces inconnues de la nature, prise en mauvaise part, » et Dieu « la même somme prise en bonne part (5) ; » évidemment nous pourrons douter qu'il sache ce qu'il dit, mais nous ne douterons pas de la parfaite innocuité des molécules en ce point.

M. Sièrebois se montre infidèle à sa théorie dans une autre circonstance où cela paraîtrait moins nécessaire. Il s'agit d'un songe et de son explication. L'auteur se met lui-même en scène : « Je me rappelle un jour avoir fait ce rêve bizarre : je passais à côté d'une prairie dont

1. Page 80.
2. Page 343.
3. Page 148. A propos de l'espace, M. Sièrebois fait une réflexion pratique dont nous ne pouvons priver nos lecteurs. « Tout le monde regarde une cave, un cellier, un magasin, un grenier, comme quelque chose de très-positif. Hé bien ! qu'on y réfléchisse un peu, on sentira que ce qui constitue la cave, le cellier, le magasin, ce ne sont pas les murs, les portes, les fenêtres, c'est l'espace vide délimité par les murs. S'il n'y avait que des murs, un plafond, ou une voûte, on ne pourrait pas y entrer, y placer des meubles, des marchandises, des provisions. » Voilà l'aperçu le plus profond et le plus utile que renferme l'ouvrage de M. Sièrebois.
4. Page 150.
5. Page 105.

l'herbe était haute et touffue ; c'était bien de l'herbe et pourtant c'était aussi bien de l'eau, car j'y voyais nager un grand nombre de poissons qui se suivaient les uns les autres avec une grande rapidité, et ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que quelques-uns de ces poissons, les plus petits surtout, nageaient la queue en avant et la tête en arrière ; ce qui fit naître en moi la pensée que les brins d'herbe, dans cette course rapide, blessaient sans doute les yeux trop délicats encore de ces jeunes poissons, et que c'était pour éviter cet inconvénient qu'ils nageaient en arrière. » Cette réflexion est celle d'un homme endormi ; celle qui suit est d'un homme éveillé : « Une de mes fibres sensitives intérieures, que le sommeil n'avait pas complétement engourdie, dont par conséquent la faculté sensitive pouvait alors se consacrer tout entière aux faits du dedans, aurait été mise en communication avec un tissu quelconque qui, amplifié par une espèce de microscope intérieur, aurait offert quelque analogie avec une prairie touffue ; en même temps une certaine humeur circulait dans ce tissu, et cette humeur, également amplifiée par ce que j'appelle mon microscope intérieur, se composait de molécules allongées en forme de poissons qui couraient tous dans le même sens (1). »

Ainsi, dans l'état de veille, c'est le monde extérieur que nous voyons avec nos yeux ; dans l'état de sommeil, une partie de nos tissus organiques, avec une sorte de microscope. Les tissus et le monde se ressemblent, aux dimensions près. Nous avons seulement le tort de les confondre quand nous dormons.

Nous verrons plus loin pourquoi M. Sièrebois néglige de temps en temps ses molécules *idéelles*.

1. Pages 88, 89.

En rapportant ce qu'il dit du jugement, de la parole et de la mémoire, je n'ai pu m'empêcher de me représenter sa tête comme un magasin de pharmacie. Des bocaux, des flacons, des boîtes de diverses formes, de différentes grandeurs, sont plus ou moins bien rangés sur des rayons, portant une étiquette et un numéro d'ordre. Le bocal et son contenu, c'est la molécule *idéelle* ; l'étiquette est l'empreinte du nom, et le numéro d'ordre la date du fait. Pour apprécier le contenu du bocal, le maître du magasin imprime un mouvement de lente rotation à l'enveloppe transparente, c'est-à-dire il juge ; ou bien il lit l'étiquette, c'est-à-dire il parle, et pour en connaître l'âge, il lit le chiffre placé au-dessus du nom, c'est-à-dire il se souvient. Des objets, aussi petits que l'on voudra, munis d'une étiquette en lettres et d'une autre en chiffres, doués même de la faculté de s'attirer et de se repousser, sont quelque chose pour expliquer la pensée, mais ne sont pas tout ; il faut de plus quelque chose qui pense. Les étiquettes ne se lisent pas elles-mêmes, c'est l'office du pharmacien. Quel est donc le lecteur que M. Sièrebois a chargé de lire ses molécules *idéelles?* Ce qui suit va nous le montrer.

§ II

L'AME.

On se rappelle peut-être que, suivant une théorie de M. Taine, « le moi est une série d'événements.» Le même écrivain exprimait la même pensée d'une autre façon aussi fausse qu'originale, en disant : « Le moi est un polypier d'images. » M. Sièrebois se flatte d'être d'accord avec ce littérateur; s'il y avait des degrés dans l'absur-

dité, je dirais qu'il se fait injure en se flattant de la sorte ; car, à coup sûr, il est moins absurde, il ne nie pas la substance. A-t-il compris que des événements, des images, des phénomènes sont aussi incapables d'exister en dehors de tout *substratum* que le carré de l'hypoténuse de voltiger dans les airs ? Obéit-il à un instinct de bonne raison inconsciente qui suppose nécessairement l'*être* avant les *manières d'être* ? Je l'ignore ; mais ce qui est bien certain, c'est qu'il sacrifie à « l'idole de la substance, » comme le lui reproche un partisan du monde fantasmagorique (1). C'est même parce que « l'immatière » ne lui semble pas assez substantielle qu'il s'est rejeté dans le matérialisme.

Mais en s'éloignant de M. Taine, il lui emprunte et la *série* et le *polypier*. Il remplace les événements et les images par des molécules et des fibres ; il introduit parmi ces éléments un ordre particulier ; en cela consiste son œuvre. « Le *moi* sentant, percevant, dit-il (2), ce n'est pas la molécule ni l'ensemble des molécules seules, c'est plutôt l'ensemble des fibres sensitives et des molécules : ce moi est en même temps sensible par ses fibres et capable de provoquer la sensation et la perception par ses molécules. Ce qui ne l'empêche pas d'être un, parce que la partie active et la partie passive sont indissolublement unies tant que dure la vie, et elles sont l'une et l'autre presque affranchies des déperditions qu'entraîne le tourbillon vital. » Il écrit plus loin (3) : « L'âme est en réalité composée d'une partie active, ce sont les molécules idéelles, et d'une partie passive et sensible, ce sont des fibres. La partie moléculaire est un

1. M. F. Pillon, *Critique philosoph.*, 13 mars 1873.
2. Page 22.
3. Page 104.

véritable microcosme, représentation plus ou moins fidèle du macrocosme ou monde extérieur. »

Cette âme, composée de fibres et de molécules extraites du cerveau, « n'est pas une matière grossière. » La lumière « se propage par l'éther, formé lui-même de molécules impalpables ; le son se propage par l'air, qui est un peu plus grossier, mais dont les molécules sont encore assez petites pour échapper à la vue, et même au toucher. Ne semble-t-il pas naturel que des corps aussi ténus que la lumière et l'air produisent en nous le dégagement de particules plus ténues , plus fluides encore (1)! » Voilà pourquoi l'âme « a certainement plus d'analogie » avec la matière « des gaz qu'avec celle des corps solides ; » voilà pourquoi l'esprit échappe à l'observation sensible, c'est-à-dire ne peut « être divisé en parties visibles à l'œil, rien de plus (2); » voilà pourquoi les anciens « se figuraient l'esprit comme un souffle (*spiritus*, *pneuma*), quelque chose de très-subtil, une sorte d'air, une matière ignée, selon quelques-uns, qui circulait dans les parties intérieures du corps, et, en circulant, y répandait la vie (3). »

C'est ici le point où. d'après M. Sièrebois, le matérialisme et le spiritualisme se confondent dans un étroit embrassement. Que demande le matérialisme ? Une substance assez condensée pour qu'elle puisse exister, se *localiser* dans le corps et y exercer une influence efficace. L'âme de M. Sièrebois, composée de molécules et de fibres, présente cet avantage. Qu'exige le spiritualisme? Une substance assez déliée pour échapper à l'observation sensible et pour s'insinuer facilement dans tous les

1. Page 100.
2. Page 112.
3. Page 101.

coins et recoins de l'organisme. L'âme de M. Sièrebois, plus subtile que l'air et l'éther, offre ces conditions. Il est donc indubitable que le matérialisme bien entendu est la même chose que le spiritualisme et le spiritualisme bien entendu est la même chose que le matérialisme. Les vrais spiritualistes n'ont jamais pensé autrement. « Au fond, il n'y a jamais eu qu'un seul système sérieusement admis, par ceux mêmes dont les paroles semblent dire le contraire, sur la nature de l'âme considérée comme ayant une existence substantielle, c'est le spiritualisme *localisateur*, c'est-à-dire celui qui regarde l'âme comme quelque chose de très-subtil ou de très-délié, ayant sa place quelque part dans l'homme intétieur et pouvant y exécuter des mouvements, des actes très-compliqués qui resteront toujours inaccessibles à nos sens extérieurs. Ceux qui, dans la discussion, se disent spiritualistes *délocalisateurs*, c'est-à-dire immatérialistes, redeviennent spiritualistes *localisateurs* dès qu'ils s'abandonnent à leur conviction intime (1). » Ce spiritualisme, du reste, est celui de la conscience universelle, qui a laissé son empreinte dans une foule de locutions faussement appelées métaphoriques. On dit à chaque instant : « un mouvement d'orgueil, de haine, de colère ; » on parle de « tempête intérieure. » En effet, « dans l'exaltation, les molécules idéelles surexcitées se précipitent, se poussent, se repoussent par des mouvements désordonnés; c'est une véritable tempête, sans métaphore (2). » Ces expressions, « qui passent pour figurées, » ont probablement été « inspirées, dans le principe, par une perception plus ou moins nette de la

1. Page 103.
2. Page 97.

vraie constitution intérieure de ce qu'on appelie notre âme. »

Substance matérielle et spirituelle, l'âme ne fait pas tout d'un coup son entrée dans la vie. « L'enfant n'a point d'âme toute formée quand il vient au monde, mais il apporte avec les autres parties de son corps un cerveau et des fibres *nervales* déjà assez développées. C'est la substance de ce jeune cerveau et de ces fibres qui doit fournir successivement toutes les molécules qui s'en détacheront à mesure qu'il éprouvera des sensations de plus en plus nettes et nombreuses ; c'est ainsi que se forment d'abord les premiers éléments d'une âme appelée à s'accroître chaque jour, tant que durera la vie, ou au moins jusqu'à l'époque où commencera cette mort anticipée qu'on appelle la vieillesse (1). »

Ainsi, une substance gazeuse, fibreuse, moléculaire, une substance dont quelques litres mesurent le volume et que la capacité crânienne ou du moins l'enveloppe cutanée enferme de toutes parts ; une substance qui se dégage du cerveau à la manière des vapeurs et remplit peu à peu l'espace destiné à la contenir comme l'hydrogène ou l'air chaud un ballon, tel est le *moi,* inventé par M. Sièrebois, tel est le principe qui, au milieu des molécules moulées, étiquetées, cristallisées, groupées ou séparées, attirées ou repoussées, calmes ou agitées, roulantes ou tourbillonnantes, sent, perçoit, juge, raisonne, veut, imagine, jouit ; tel est le directeur de la pharmacie intellectuelle, maître et supérieur de ses bocaux, et cependant ne faisant avec eux qu'une seule et même chose. Lorsque M. Sièrebois a la modestie d'avancer que sa manière de concevoir l'esprit est celle des spiritualistes

1. Page 90.

sages et des matérialistes sensés, il se dépouille avec trop de générosité de ce qui lui appartient exclusivement. Non, jamais rien d'aussi... original n'a surgi dans une tête humaine. D'autres matérialistes ont essayé d'appuyer leurs opinions sur la science. M. Sièrebois est innocent de tels attentats, c'est une justice que nous nous empressons de lui rendre ; nous voulons même prouver qu'il a droit à ce témoignage.

L'esprit de M. Sièrebois, nous l'avons vu, est une sorte de gaz, de matière subtile et déliée comme l'air et l'éther, et cependant il se compose, non-seulement de molécules excessivement ténues, ce qui est assez conforme à la constitution d'un gaz, mais encore de fibres. Les fibres sont donc gazeuses ! C'est la première fois, je pense, que ces deux mots *fibres*, *gazeuses*, sont accolés ensemble. Des fibres sont incompatibles même avec la nature d'un liquide; M. Sièrebois en fait des éléments d'un gaz, d'une sorte d'éther. Peut-être a-t-il voulu dire que les fibres nagent au sein des molécules *idéelles*, comme des brindilles dans l'eau : mais alors il fallait ajouter que l'âme comprend une partie fluide, les molécules, et une partie solide, les fibres; il ne resterait plus qu'à trouver le moyen de suspendre des fibres solides dans un fluide éthéré.

Les molécules et les fibres « sont indissolublement unies tant que dure la vie, et elles sont presque affranchies des déperditions qu'entraîne le tourbillon vital. » L'union indissoluble n'existe pas entre une molécule et une molécule, une fibre et une fibre, une molécule et une fibre ; au contraire, M. Sièrebois explique tous les actes psychologiques par des désunions et des associations nouvelles. Évidemment, il ne s'agit que de la masse ; évidemment encore la masse est supposée rester la même,

parce que les parois qui la contiennent l'empêchent de s'échapper. M. Sièrebois est donc parvenu à renfermer une sorte d'éther dans une cavité osseuse, quoique l'éther traverse avec la plus grande liberté les corps les plus denses ! il est parvenu à le renfermer dans une cavité ouverte qui donne passage à plusieurs gaz et à plusieurs liquides !

M. Sièrebois a beau sublimer, quintessencier son esprit, il le tire du cerveau et des fibres *nervales*, par conséquent ce ne sera jamais qu'un gaz mixte, composé des éléments vaporisés du cerveau et des fibres *nervales*, ce ne sera jamais qu'une sorte de nuage d'oxygène, d'hydrogène, d'azote, de carbone, de phosphore, de potasse, etc. Ce mélange sera soumis à toutes les lois physiques qui régissent les gaz. Par exemple, il se dilatera sous l'influence de la chaleur ; s'il n'y a pas d'issue possible, le vase qui le contient pourra éclater comme une bombe. Est-ce pour cela que l'on conseille aux gens qui discutent de ne pas trop s'échauffer ?

On le voit, la physique et la chimie de notre matérialiste lui sont aussi personnelles que sa théorie : il faut en dire autant de sa dynamique. Dotant ses molécules de forces attractives et répulsives spéciales, il a pour cela recours aux « circonstances » et aux « faits, » qui créent ses forces de toute pièce. L'opération doit être assez curieuse et nous regrettons que M. Sièrebois ait négligé de nous l'exposer. Cette création, sans cesse renouvelée, parce que les faits et les circonstances se renouvellent sans cesse, détermine à chaque instant dans la masse spirituelle une rupture d'équilibre, et quelquefois ces tempêtes cérébrales dont il est parlé plus haut. C'est vraiment heureux, car s'il en était autrement, une demi-journée suffirait peut-être pour constituer les fibres et

les molécules dans un état normal et constant d'immobilité. La pensée resterait ainsi figée, semblable aux statues qui regardent éternellement un même point de l'espace et n'achèvent jamais leurs mouvements une fois commencés. Mais cette utile mobilité n'est pas exempte de reproche. La molécule *vient à une certaine place* ; là, tantôt *elle s'agite d'une certaine manière et lance peut-être sur les fibres comme un courant d'électricité intérieur*, tantôt *elle reçoit un mouvement de rotation sur elle-même*, jusqu'à ce qu'elle tourne vers une autre molécule sa face attractive, tantôt... elle fait autre chose. Képler, Newton et Laplace ont découvert les lois des mouvements célestes ; on peut défier leur génie de réduire en formule les mouvements moléculaires imaginés par M. Sièrebois.

Le savoir physiologique de M. Sièrebois ne dépare pas ses autres connaissances. Il parle de *stries*, de *pulpe* et de *fibres* cérébrales d'une manière si pertinente que je le soupçonne fort d'avoir puisé auprès de son cordon-bleu tout ce qu'il sait sur le cerveau. Ses fibres gazeuses sont une énormité en physique ; les molécules vivantes et l'union indissoluble des fibres et des molécules font le même honneur à la physiologie. M. Sièrebois semble ignorer que, dans les corps animés, la première condition de la vie est l'*organisation*, et la seconde, l'*instabilité* de l'organisme. La vie ne commence pas là où il n'y a pas d'organisme; elle s'arrête dès que les tissus organiques sont frappés d'immobilité, c'est-à-dire cessent de renouveler leurs éléments constitutifs au moyen d'éléments venus du dehors. La première condition exclut la molécule de la vie et la seconde condamne à la mort tout l'esprit inventé par M. Sièrebois.

D'autres matérialistes essayent de supprimer l'âme,

en expliquant les phénomènes psychologiques au moyen des phénomènes scientifiquement constatés de l'ordre matériel. Ils mutilent la science, mais, du moins, ils en conservent une moitié. M. Sièrebois la supprime tout entière et la remplace par la pure fantaisie. Son œuvre n'est pas même une hypothèse, et lui-même avoue avec une ingénuité charmante « que, lorsqu'on veut étudier les opérations de l'âme , le parti le plus simple est d'oublier que les idées sont des molécules (1). » Nous le croyons comme lui.

Mais, comme il faut, avant tout, observer exactement la justice, nous attestons que nous avons rencontré une vérité sous la plume de M. Sièrebois. Après l'exposition de sa théorie sur le langage, le matérialiste continue de la sorte: « Affirmer positivement que les choses se passent ainsi serait d'une présomption ridicule (2). » C'est incontestable ; nous sommes de son avis, et nous le serions plus pleinement encore s'il avait eu soin d'appliquer ce jugement à tout son ouvrage.

Sur le point de finir, la prière de Beaumarchais me revient à la mémoire et je suis tenté de dire en l'imitant: « Être des êtres, s'il est écrit que la vérité la plus noble, la plus consolante, la plus nécessaire, la plus féconde pour le bien après celle de ton existence, sera toujours combattue ; si elle ne doit montrer toute sa solidité que par la vigueur et l'hostilité des attaques ; si l'esprit, le talent, le savoir de ses ennemis sont destinés, en s'épuisant dans la lutte, à la faire briller de tout son éclat, donne-nous des Lucrèce, des Broussais, des Cabanis! Mais si, changeant tes décrets adorables, tu veux prémunir les faibles contre les fascinations de la science et

1. Page 46.
2. Page 46.

les séductions de la rhétorique, contre les habiletés de la dialectique et l'autorité du bon sens; si tu veux les sous traire même aux simples et vulgaires attraits du langage correct, que tous les serviteurs de la matière soient d'autres Sièrebois! »

CHAPITRE II.

ESSAIS DE PANTHÉISME.

M. Sièrebois paraît très sérieux dans tout ce qu'il dit, mais cela ne suffit pas pour en faire un philosophe sérieux, on l'a vu. C'est à titre de personnage récréatif qu'il a trouvé place dans notre galerie. D'autres méritent plus d'égards. Ils se trompent, même d'une façon très regrettable, mais on voit qu'ils sont dignes de connaître la vérité. Moins hardis, plus défiants d'eux-mêmes, ils éviteraient de lourdes chutes. Cependant on ne peut s'empêcher de leur témoigner du respect malgré leur mésaventure; il y a de la générosité, de la noblesse dans l'ardeur inconsidérée qui les entraîne. Tels M. de Fonroque, M. le docteur Durand. L'un et l'autre ont également horreur du matérialisme. Nous ne dirons pas qu'ils sont tombés de Charybde en Scylla, car le panthéisme, qu'ils ont l'intention de soutenir, n'a pas le caractère bas de l'erreur dont ils craignent le contact. Mais on doit les plaindre de n'avoir pas compris que le vrai, non plus que le bien, n'est pas dans les extrêmes. Nous nous permettons de penser qu'ils ont donné au public, moins un corps de doctrine définitivement arrêté dans leur esprit et dans leur conviction, qu'un simple essai philosophique destiné, bien malheureusement, à résoudre des doutes personnels. Entrons en matière.

§ I

THÉORIE SUIVANT LAQUELLE L'ESPRIT EST TOUT.

M. de Fonroque a réuni ses *Croyances philosophiques* dans un modeste in-18. Donnant presque tout à la pensée, presque rien à la forme (la pensée tient si peu de place !), il ne discute pas, il n'argumente pas, il ne prouve pas, il expose, il développe. Dirai-je que la lecture de ce petit livre n'est pas toujours très agréable ? Du moins elle ne produit pas ce sentiment pénible, *sui generis*, cet étouffement que l'on éprouve en lisant M. Comte et ses disciples. Ces bizarres philosophes, délimitant à leur guise le domaine de la vérité, mutilent du même coup les facultés destinées à l'embrasser tout entière. L'esprit qui veut les comprendre, est obligé de réprimer l'élan de ses principales puissances ; il se fatigue, se brise dans cet effort contre nature, comme un aigle qui, les ailes fermées, serait condamné à se traîner sur le sol. M. de Fonroque ne peut se flatter d'avoir le plus souvent atteint la vérité, mais il laisse à l'intelligence humaine toute son expansion ; on est à l'aise avec lui, quoiqu'on ne soit pas pour lui. S'il se trompe, c'est sans parti pris, et surtout sans ce ton de forfanterie et de pédantisme si fort à la mode dans l'école qui a le plus de droits à la modestie.

Cet écrivain s'est proposé « de démontrer que le *Matérialisme* s'arroge à tort le privilége de marcher seul avec la science et qu'il est possible de concevoir un spiritualisme parfaitement d'accord avec les phénomènes constatés par les médecins et les physiologistes. »

Ce dessein est assurément on ne peut plus louable. Mais l'important c'est de le réaliser. M. de Fonroque y a-t-il réussi ?

Pour répondre à cette question, quelques détails sont nécessaires. Comme nous l'avons annoncé, notre philosophe s'est perdu en plein panthéisme.

On sait que l'on désigne sous ce nom une erreur déjà bien vieille : les anciens l'avaient symbolisée dans l'une de leurs fables. Protée, restant toujours Protée, devient tour à tour « lion, serpent, panthère, onde, arbre, sanglier (1). » Acheloüs, le fleuve Acheloüs, sur son coude appuyé, l'apostrophait un jour en ces termes :

.... modo te juvenem, modo te videre leonem,
Nunc violentus aper; nunc tetigisse timerent,
Anguis eras : modo te faciebant cornua taurum ;
Sæpe lapis poteras, arbor quoque sæpe videri;
Interdum faciem liquidarum imitatus aquarum
Flumen eras ; interdum undis contrarius ignis.
(Ovide, *Metamorph.*, l. VIII.)

Ainsi en est-il de la substance unique et universelle des panthéistes. Elle devient tout, ou plutôt elle est tout à la fois, minéral, être vivant, esprit, sphères célestes, inertie et mouvement, vie et mort , crime et vertu. Évidemment « le vieux pasteur des troupeaux de Neptune » n'était rien en fait d'absurdité auprès du Protée imaginé par certains philosophes. Mais il est temps d'aborder la théorie propre de M. de Fonroque. Voici comment il transforme son Protée en matière.

« L'Esprit, seule réalité absolue. » C'est par cette déclaration de principe qu'il commence son livre, c'est sous ce nom qu'il désigne son Protée. La matière doit logiquement être expulsée de la catégorie des substances : elle n'est plus qu'une manière d'être de l'Esprit. M. de Fonroque appelle l'étendue « une conception de l'Esprit ; » il la décompose « en surfaces, lignes et

1. *Odyssée*, c. IV, p. 456.

points. » Les points, « soumis à l'action des forces de l'Esprit, » deviennent des molécules, et « l'ensemble » des molécules « constitue le monde matériel. » Ce n'est ni plus difficile, ni plus clair que cela.

Le panthéisme, on ne l'ignore pas, s'est toujours brisé devant une difficulté insurmontable. Les êtres sont multiples, comment le nier? rien ne semble mieux constaté. Mais, s'il n'y a qu'une seule substance unique et indivisible, comment tailler, dans cette commune étoffe de tout ce qui est, des êtres multiples et divers? M. de Fonroque n'a pas reculé devant la tâche, et il faut avouer qu'il n'a pas dépendu de lui de ne pas réussir. Il n'est plus question du minéral seulement ; Protée doit devenir plante, animal, homme et Dieu. Comment s'y prendra-t-il ?

L'Esprit « a trois facultés nécessairement inséparables : *Sensibilité*, *Intelligence*, *Volonté*. — Les facultés de l'Esprit s'exercent sur des combinaisons. Par l'intelligence, il les conçoit. Par la volonté, il les construit. Le sentiment résulte de l'intérêt qu'il prend à ces combinaisons.

« En s'intéressant à ces combinaisons, l'Esprit s'isole dans chacune d'elles, si simple ou si complexe qu'elle soit. Il s'y circonscrit pour ainsi dire. Il vit dans toutes en général et dans chacune d'elles en particulier.

«... C'est ainsi qu'il se diversifie et se constitue en toutes sortes d'individualités. »

Pour s'expliquer comment l'Esprit s'isole dans chaque combinaison, notre philosophe semble s'appuyer sur un fait d'observation journalière. Une chose à laquelle nous ne faisons pas attention est pour nous comme si elle était ignorée. Par conséquent, si l'Esprit, en tant qu'il vit dans une combinaison, parvient à détourner son at-

tention de ce qu'il sait dans une autre combinaison, il se trouvera de la sorte isolé dans l'une et dans l'autre. Or, ce pouvoir d'oubli volontaire, M. de Fonroque l'accorde à l'Esprit. « Vivant dans une combinaison, l'Esprit fait *abstraction* de tout ce qui se rapporte à toute autre combinaison. — Cette faculté d'abstraction, nous l'exerçons très-fréquemment dans notre vie humaine à des degrés très-différents. — Quand elle est complète, l'abstraction prend le nom d'*ignorance* ou d'*oubli*. » Voilà comment, « tout en gardant son *unité* fondamentale, l'Esprit se *multiplie*, se *diversifie* dans ses combinaisons. »

« En tant que l'Esprit vit spécialement dans une combinaison quelconque A, l'Esprit oublie ou ignore ce qui se rapporte à une autre combinaison B, et réciproquement... Mais en tant qu'il vit dans la combinaison composée de A et de B, il connaît à la fois ce qui se rapporte à l'élément A et ce qui se rapporte à l'élément B. » Ceci veut dire, je crois, qu'au-dessus de la combinaison sociale, l'Esprit connaît ce qui se passe dans les éléments sociaux ; chaque combinaison l'isole de toute combinaison du même degré, mais la combinaison supérieure lui révèle tout ce qu'il sait dans chacune des combinaisons inférieures et isolées. Telle est la loi générale ; elle s'applique à l'ensemble des êtres.

L'animal, le végétal, le minéral même sont des combinaisons dans lesquelles l'Esprit vit d'une manière individuelle. L'homme est une combinaison individuelle où l'Esprit vit de la manière que chacun sait. Mais ce n'est pas tout. L'Esprit vivant en chacun de nous vit par cela même dans l'ensemble que nous formons, et, en tant qu'il vit « dans l'ensemble que nous formons, » il « est notre Dieu à nous, notre seul Dieu, le Dieu vers qui nous pouvons élever nos regards, notre soleil. » Or, de

même que le soleil, centre du système planétaire, est emporté avec toutes ses planètes autour d'un centre universel, de même, notre Dieu à nous relève d'un Dieu supérieur. Les autres collections de combinaisons, s'il en existe, doivent de la même façon se réclamer de leur propre Dieu et celui-ci d'un autre supérieur, à peu près comme les espèces remontent dans les genres, les genres prochains dans des genres plus élevés, et ainsi de suite jusqu'au genre suprême qui contient tout. « Ces personnalités divines, supérieures, entrevues par-delà notre soleil, » M. de Fonroque ne peut « leur donner qu'un nom collectif, qui les désigne toutes, y compris notre Dieu lui-même, le nom de Jéhovah. »

Mais il ne faut pas croire que, dans un même individu, l'Esprit s'individualise une seule fois. N'avons-nous pas vu que l'esprit s'individualise en faisant abstraction de ce qui se passe dans toute autre combinaison ? Il n'est point dans ce qu'il ignore. Or, il y a en nous une foule de choses que nous ignorons ; donc il y a en nous une foule de choses où notre Esprit n'est pas, où nous-mêmes (car notre Esprit c'est nous) ne sommes pas. Comment se tirer de là ? Rien de plus facile. L'individu total se compose d'un certain nombre d'individus subordonnés. L'esprit est à la fois dans l'individu total et dans les individus subordonnés ; mais, grâce à la vertu de *l'abstraction*, il est autre dans l'individu total, et autre dans les individus subordonnés. Il y a donc en nous un esprit principal et une foule non comptée d'esprits secondaires. Celui-là ne connaît que l'ensemble et commande, ceux-ci ne savent que les détails et obéissent. De ce mélange d'ignorance et de savoir, de subordination et d'autorité résulte l'ordre que nous admirons en nous. Suivant une comparaison de l'auteur, l'homme

est un véritable atelier, où se trouve un agent principal qui dirige et des ouvriers qui exécutent les travaux. Cet atelier vivant possède même « un agent contre-maître » logé tout près de l'agent principal, dans une « région qui a reçu le nom de cervelet. » Il « est le chef des agents secondaires exécuteurs de notre volonté... » Toute son action se réduit à donner les ordres .. L'agent directeur est l'homme proprement dit, ce qu'on appelle son *Esprit*. C'est lui qui pense à tout ce qui a trait aux relations extérieures de l'organisme humain, et qui gouverne ces relations... Quant aux autres agents, lesquels « font partie de l'âme, ils constituent par leur ensemble la *chair* de l'homme. Ainsi la chair, » qu'il ne faut pas confondre avec le corps, « est une combinaison d'individualités spirituelles, ayant chacune, dans l'organisme humain, une spécialité qu'elles exercent au moyen d'organes matériels. »

C'est ainsi que Protée peut devenir tout, c'est ainsi que M. de Fonroque construit l'univers avec un seul élément. Rendons-lui cette justice, il a compris que rien ne s'explique sans l'Esprit et que rien ne s'explique par la matière seule. L'Esprit est au commencement de tout, parce que seul il n'a pas besoin de commencement et que rien ne commence sans lui. En lui est l'idée éternelle et immuable de l'être contingent et mobile ; en lui, la cause des existences finies ; en lui, le principe, la fin et la loi de tous les mouvements, de toutes les évolutions ; en lui, en un mot, la raison de tout ce qui est, de tout ce qui sera, et de tout ce qui n'est plus. La matière, au contraire, semblable à la neige qui fond quand on la presse dans la main, s'évanouit sous l'œil de l'intelligence. Que reste-t-il, lorsque, après l'avoir résolue en ses éléments constitutifs, l'analyse s'efforce

d'en pénétrer l'essence ? Si la réponse à cette question ne peut être que douteuse, il n'en est pas moins certain que la matière n'a plus de raison d'être sans le mouvement. Est-il un phénomène matériel, c'est-à-dire une manière d'être de la matière, qui ne soit un mouvement ? Non, sans doute. Or, il est incontestable que le mouvement ne saurait avoir son origine dans la matière qu'il anime. L'origine du mouvement est dans l'Esprit. Supprimez l'Esprit, l'immense machine de l'univers s'arrête jusque dans ses moindres rouages ; elle retombe dans le néant. Voilà ce que M. de Fonroque semble avoir très bien compris. Cette clairvoyance n'est pas si commune de nos jours ! elle n'en a que plus de mérite et de prix. Mais pourquoi M. de Fonroque s'est-il fatigué si vite de voir juste ? Pourquoi n'a-t-il pas su distinguer entre les notions de raison et d'élément, de cause et de substance, de principe et d'essence ? Autant il est vrai d'une certitude absolue que l'Esprit un et infini est le principe, la cause, la raison des êtres finis et multiples, autant il est rigoureusement impossible qu'il en soit l'essence, la substance, l'élément constitutif. Je ne veux pas entrer dans les raisons qui établissent cette impossibilité : on les a opposées victorieusement à toutes les formes du panthéisme. M. de Fonroque a quelque chose qui lui appartient en propre, dont il est sans doute l'inventeur, son procédé de multiplication et d'individualisation de l'Esprit. C'est même là son grand instrument, la grande machine à l'aide de laquelle il a construit son monde panthéiste. Essayons de lui faire comprendre qu'il s'est laissé abuser, que sa machine ne pourrait donner que des résultats fantastiques. Ce sera par cela même renverser toute sa construction, ou plutôt lui donner une place distinguée... dans la région des songes. Je tâcherai d'être

aussi clair et, pour cela, aussi simple que possible.

Ne considérons que deux individus, Pierre et Paul. L'Esprit, *la seule réalité absolue*, est à la fois dans Pierre et dans Paul, suivant la théorie que nous examinons. Mais il est autre dans Pierre et autre dans Paul, et cela parce que dans Pierre il fait *abstraction* de ce qu'il sait dans Paul, et que dans Paul il fait *abstraction* de ce qu'il sait dans Pierre. D'autre part, il est dans Pierre et dans Paul, considérés comme un groupe de deux, et, sous ce rapport, il ne fait plus *abstraction*, il sait aussi bien ce qui se passe dans Paul que ce qui se passe dans Pierre et réciproquement. L'idée de M. de Fonroque, si je ne m'abuse, est exactement reproduite ici dans ses éléments fondamentaux.

Pierre ne sait pas ce qui se passe dans Paul et Paul ne sait pas ce qui se passe dans Pierre, c'est un fait que l'on peut regarder comme incontestable, du moins dans le Pierre et le Paul que vous et moi connaissons. M. de Fonroque l'a constaté comme tout le monde. Mais ce qui connaît, c'est l'Esprit. Comment donc, si l'Esprit qui est dans Pierre est le même que celui qui est dans Paul, ignore-t-il dans Paul ce qu'il sait dans Pierre, et dans Pierre ce qu'il sait dans Paul ? Cette difficulté a dû sans doute se présenter à l'Esprit dans notre penseur. Elle est sérieuse. Comment la résoudre ? Nous l'avons déjà dit, M. de Fonroque a observé, non sans raison, deux choses : la première, que ce à quoi l'on ne pense pas est exactement au moment où l'on n'y pense pas, comme s'il était ignoré ; la seconde, que l'on peut, en détournant l'attention, ne pas penser à ce que l'on sait. Supposez maintenant que l'Esprit, en tant qu'il est dans Pierre, ait assez de force pour détourner efficacement son attention et ne pas penser à ce qu'il sait dans Paul, et que, en tant

qu'il est dans Paul, il ait assez de force pour détourner son attention et ne pas penser à ce qu'il sait dans Pierre. Évidemment, il possédera dans le même temps cette science et cette ignorance avec lesquelles il pourra devenir multiple, et le problème sera résolu. Or, est-il un homme qui refuse à l'Esprit, c'est-à-dire à la puissance infinie, celle de détourner efficacement son attention ?

M. de Fonroque me pardonne-t-il de répondre affirmativement ? Je suis cet homme-là, et assurément je ne suis pas seul. J'ose même croire qu'en y réfléchissant un peu plus, M. de Fonroque conviendra aussi que la puissance infinie est impuissante à produire un tel acte d'abstraction. Voici pourquoi. Qui ne connaît le proverbe si commun et si vrai : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* ? Il n'y a pas de milieu, la porte ne peut être ouverte dans le temps qu'elle est fermée, ni fermée dans le temps qu'elle est ouverte. Pour la même raison, il faut que l'Esprit fasse attention ou ne fasse pas attention. Faire attention et ne pas faire attention ne sont pas moins incompatibles qu'être ouvert ou fermé. Donc, si l'Esprit est le même dans Pierre et dans Paul, il ne peut pas ne pas faire attention dans Pierre au moment où il fait attention dans Paul, ni faire attention dans Paul au moment où il ne fait pas attention dans Pierre ; en d'autres termes il ne peut pas ignorer dans Pierre ce qu'il sait dans Paul, ni savoir dans Paul ce qu'il ignore dans Pierre. L'Esprit n'est pas composé, il n'a pas de parties, il est simple ; ce qu'il est, il l'est tout entier. On conçoit à la rigueur qu'un homme, qui a deux yeux, ouvre l'un et ferme l'autre, mais s'il n'en a qu'un, pourra-t-il de ce seul œil voir et ne pas voir la même chose ? Supposer l'Esprit dans deux « combinaisons » différentes ne rend pas la contradiction moins flagrante;

car c'est lui donner une double manière d'être et non le dédoubler lui-même en deux principes d'action, ce qui ne serait pas moins absurde. Deux manières d'être ne confèrent jamais à un même sujet le pouvoir de revêtir dans sa totalité des accidents contradictoires. Une porte ne peut pas être fermée en tant qu'elle est en chêne, et à la même heure, ouverte en tant qu'elle est vernissée.

Il y a plus. En supposant que l'abstraction fût possible, l'hypothèse n'en serait pas moins contraire à l'expérience. Il est bien vrai que je puis détourner mon attention, cesser de penser à ce que je sais. Mais si je cesse de penser, c'est que j'ai commencé par penser ; et si j'ai pensé, j'ai su ; non-seulement j'ai su, je sais encore, de telle sorte que pour retrouver ce que je sais, il me suffira de vouloir. Par conséquent, l'Esprit qui fait abstraction dans Pierre de ce qu'il sait dans Paul, et dans Paul de ce qu'il sait dans Pierre, a très bien su et sait très bien encore dans l'un ce qu'il sait dans l'autre ; pour en avoir la conscience actuelle, il lui suffit de le vouloir. Or, de fait, il n'y a au monde ni Pierre, ni Paul, qui, par un effort de leur volonté, puissent savoir ce qui se passe dans la personne l'un de l'autre. Du moins, j'atteste que l'Esprit, en tant qu'il est *moi* ou en *moi*, est tout à fait incapable de rien connaître de ce qu'il fait dans tous ceux qui ne sont pas moi. Il est infiniment probable qu'il a la même impuissance dans Pierre et dans Paul et dans chacune des « combinaisons » humaines.

Mais M. de Fonroque prend plaisir à accumuler les contradictions. Un même Esprit fait et ne fait pas abstraction d'une même connaissance ; il sait et il ne sait pas, il veut et il ne veut pas, et cela grâce à une double résidence qui ne saurait le dédoubler. Ce n'est pas assez. Outre les opérations de la double résidence séparée, il y

a les opérations de la double résidence réunie. La double résidence réunie fait complétement évanouir l'abstraction: dans cet état d'accolade, si je puis ainsi dire, l'Esprit sait très bien ce qu'il ignore totalement en dehors de l'accolade. L'Esprit de Pierre et de Paul qui dans Pierre ignore ce qu'il sait dans Paul et dans Paul ce qu'il sait dans Pierre, sait cependant très bien, en tant qu'il est dans Pierre et dans Paul, ce qu'il ignore en tant qu'il est dans Pierre et ce qu'il ignore en temps qu'il est dans Paul. Malgré toute ma bonne volonté, je vous le dis tout bas, je ne vois ici qu'un modèle achevé de galimatias, dans un conflit de contradictions. Nous touchons cependant à la base de tout le système: est-il rien de plus vain?

« L'Esprit, seule réalité absolue. » Tels sont, avons-nous dit, les premiers mots du livre de M. de Fonroque. Ils contiennent en germe toute sa théorie. Nous l'avons vu, ils en contiennent aussi la réfutation. L'Esprit, qui est la « seule réalité absolue, » M. de Fonroque aurait dû le remarquer, n'est point et ne peut être soumis aux mêmes conditions que nos petits esprits « relatifs. » L'esprit humain, uni à la matière, ne s'exerce qu'avec elle, n'aperçoit de la vérité que ce que certaines modifications de la matière lui permettent de voir. Les mouvements physiques d'où dépendent ses opérations, le condamnent par leur nature même à ne comprendre le tout que par parties et successivement : son objet, distinct de lui, ne lui est jamais présenté dans sa totalité. Mais Celui qui est éminemment tout être, toute vérité, qui porte avec lui-même, qui est lui-même l'objet de son intelligence, Celui en qui, l'objet total de l'intelligence, toute la vérité, et son intelligence même sont une seule et même chose absolument indivisible et absolument infinie, comment peut-il ignorer quelque chose? Il

devrait pour cela éloigner de lui-même quelque chose de la vérité, c'est-à-dire, éloigner de lui-même une partie de lui-même, cesser d'être la réalité absolue, se détruire. Est-ce possible? Mais est-il possible qu'un homme habitué à réfléchir se pose une telle question?

§ II

THÉORIE SUIVANT LAQUELLE TOUT SE RÉSOUT EN MONADES SPIRITUELLES (1).

M. le docteur Durand a publié sur la physiologie philosophique, des travaux fort remarquables. Dans cet ordre de sciences, il aborde les difficultés avec non moins d'intelligence que de résolution, et souvent il les dénoue avec bonheur. Mais son esprit ardent ne lui a pas permis de se contenir dans le champ de ses études. Une hypothèse, dont il est l'inventeur, lui ayant fourni l'occasion d'une excursion dans la métaphysique, il en a profité avec l'entraînement qui lui est propre ; nous ne craignons pas de le dire, tout en le regrettant : il a marché beaucoup trop vite, il ne s'est pas donné le temps d'explorer le pays parcouru, il a fait un voyage de fantaisie.

M. de Fonroque, nous venons de le voir, a recours, pour expliquer le monde, à une substance unique et universelle, et il s'épuise en efforts inutiles pour tirer de l'*un* le *multiple*, de l'*universel* le *particulier*. M. Durand ne pouvait s'égarer dans les mêmes difficultés : il procède en sens inverse.

« Le principe, la cause et l'élément de toutes choses, dit-il en interprétant à sa manière « les vieux ontologistes

1. *Ontologie*, par le Dr Durand (de Gros).

grecs, c'est le τὸ ὄν, ou le τὸ ἕν, » c'est-à-dire, « l'être nécessaire, le *ego sum qui sum*, l'être qui ne peut être créé ni anéanti, l'être simple, immatériel et personnel. » C'est à lui qu'appartient « l'activité essentielle et le moi,» et non « à la matière, au composé, au multiple. » Mais cet *un*, cet être simple, cet *ens necessario existens* n'est pas seul, unique, singulier, individuellement parlant...il est en nombre infini, en nombre sans limite ; il remplit tout de ses multiples ; il est l'élément infinitésimal de la substance, » c'est-à-dire de la matière, « l'atome absolu, la monade, comme disait Leibnitz, le *centre de force*, comme disait Faraday naguère encore, il est la *force simple* dont toute parcelle de matière est intégralement formée, suivant la philosophie des physiciens du jour. Et maintenant ce principe n'est autre que le νοῦς, le νοῦς αὐτοκρατης, ἀρχὴ τῆς κινήσεος d'Anaxagore ; de telle sorte que tout est Dieu ; mais ce n'est plus l'absurde matière qui est ce Dieu, c'est l'esprit, c'est l'âme, c'est le moi, se répétant à l'infini et comprenant tout. »

M. Durand ajoute : « ceci est le *panthéisme spiritualiste* ou *panpsychisme*, qui est le nôtre. » Il a sans doute le droit d'appeler sa doctrine du nom de panthéisme, mais à condition de changer le sens des mots. Le panthéisme consiste essentiellement dans l'unité réelle et non dans l'unité idéale de la substance. L'unité réelle de la substance exclut la multiplicité réelle ; il n'est pas possible que ce qui est réellement *un* soit réellement *deux* : un cheval ne peut en aucune façon se dédoubler en deux chevaux équivalents. Mais l'unité idéale n'exclut pas la multiplicité réelle. Ainsi, par exemple, j'embrasse dans ma pensée toute l'humanité sous une seule idée, sous l'idée d'*homme*, d'*animal raisonnable ;* mais cette idée, cette conception, qui est parfaitement une dans mon

esprit, correspond hors de mon esprit, dans la réalité, à une multitude de substances parfaitement distinctes, que je désigne par des termes parfaitement distincts : Pierre, Paul, Jacques, etc. On est panthéiste, lorsqu'on affirme que la substance de Pierre, de Paul, de Jacques, de tous les hommes, de tous les animaux, de toutes les plantes, de tous les êtres inorganisés, en un mot, de tous les êtres existants, est *réellement* une, identique, éternelle, impérissable, infinie. Je ne sais trop ce que cela peut être dans la réalité; mais c'est cela qu'on affirme, lorsqu'on est panthéiste. Si au contraire, on s'en tient à l'unité *idéale ;* si, par exemple, on affirme la multiplicité *réelle*, tout en comprenant cette multitude d'êtres multiples et distincts sous un concept unique, on n'est point panthéiste. Or c'est ce que fait M. Durand. Il n'invente pas un être en qui résident réellement toutes les perfections, il n'a point de Dieu. Son univers est une agglomération de petits êtres indépendants, sans aucun lien réel et substantiel entre eux ; ils sont plus ou moins rapprochés, plus ou moins associés, mais point du tout identifiés. Son panthéisme est tout de convention. Ce n'est donc point dans cette catégorie qu'il convient de cataloguer son erreur. Il est plutôt de l'école de Leucippe et de Démocrite. Sans doute il ne s'arrête pas à l'atome rond, conique, pyramidal, crochu, etc. ; il résout ce grossier élément en quelque chose de plus noble, d'absolument indivisible. Mais ce n'est là que le résultat d'une division poussée un peu plus loin : c'est l'atome spirituel tiré de l'atome matériel. Pour le rencontrer, Leucippe n'avait qu'à faire un pas de plus. M. Durand est atomiste spiritualiste. De plus, il est athée, ce qui, croyons-nous, ne recommande ni sa doctrine ni la sûreté de son jugement.

Les atomes spirituels sont donc « le principe, la cause et l'élément de toutes choses ; » le principe, sans doute parce que tout phénomène en dérive ; la cause, parce qu'ils sont la source de toute activité ; l'élément, parce que, en se groupant de diverses façons, ils produisent la matière. De là les phénomènes « dont le monde se compose, » et qui paraissent et disparaissent tour à tour se métamorphosant les uns dans les autres (1). Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est la manière suivant laquelle l'atome spirituel opère. » C'est seulement *ab ideis et voluntate entis necessario existentis* que peut naître toute impulsion première amenant un changement quelconque dans les choses établies au sein du temps et de l'espace. » Ainsi parle M. Durand, empruntant à Newton des paroles que le grand géomètre appliquait au vrai Dieu. Elles signifient ici que l'atome spirituel n'est pas une cause aveugle ; ce qu'il fait il le veut, et il le veut parce qu'il le connaît ; l'intelligence éclaire toujours ses opérations, et la volonté les détermine. Les phénomènes sont ce qu'ils sont, parce que l'atome spirituel les a voulus et préconçus tels qu'ils sont. M. Durand parle de « première impulsion, » et cela pourrait faire croire qu'il n'attribue pas le phénomène dans son intégrité à l'intelligence et à la volonté comme à sa cause totale. Mais, en serrant de près la pensée de notre philosophe, on voit qu'il n'en est rien. Si « la première impulsion » ne donne pas au phénomène toute sa forme, la forme totale doit résulter d'une série de changements subis par « la première impulsion, » et, comme tout changement a pour cause l'intelligence et la volonté, il s'ensuit que la totalité du phénomène doit avoir la même origine. Du

1. Page 329.

reste, voici la phrase de Newton, d'où M. Durand a extrait, après l'avoir traduit, le passage cité plus haut. Elle nous semble montrer qu'il faut interpréter la pensée de ce dernier comme nous venons de le faire : « *A cæca necessitate metaphysica, quæ utique eadem est semper et ubique, nulla oritur rerum variatio. Tota rerum conditarum pro locis et temporibus diversitas, ab ideis et voluntate entis necessario existentis solummodo oriri potuit.* »

Fut-il un temps où les atomes spirituels voltigeaient en tourbillons confus, indépendants les uns des autres, et concentrés dans leur propre existence ? M. Durand ne le dit pas. Peut-être, semblables à ces atomes chimiques qui ne s'isolent d'un corps composé que pour entrer dans la composition d'un autre corps, l'atome spirituel, toujours associé à d'autres atomes, n'a jamais brisé une société précédente que pour en contracter une nouvelle, peut-être il ne s'est jamais trouvé à *l'état libre*. Mais cela ne serait vrai que pour les corps inorganiques. Il en est tout autrement pour les êtres organisés. « Le fait d'un premier commencement de la vie sur le globe est certain, incontestable, incontesté : comment réussir à se rendre compte de ce fait unique sans admettre l'intervention d'un agent surnaturel quelconque (1) ? » M. Durand a recours à ses atomes spirituels. Il ne pourrait faire autrement sans se contredire. Mais il leur prête un procédé qui ne laisse pas que d'être assez curieux. Laissons-le parler.

« Spiritualistes et Matérialistes, Théistes et Athées, tous reconnaissent que les individus actuels de chaque espèce tirent leurs caractères spécifiques de leurs parents

1. Page 351.

et que tous ces caractères sont contenus en puissance dans chacun des germes respectifs, la nature spécifique du poulet étant virtuellement entière dans le germe de l'œuf de poule, la nature spécifique du chêne étant virtuellement entière dans le germe du gland, etc., etc. »

« Voici encore deux vérités biologiques fondamentales hors de conteste. — *Premièrement*, la transmissibilité des caractères spécifiques par la voie de la génération ; — *Secondement*, l'existence *potentielle* et latente de tous ces caractères dans un *germe* qui par lui-même n'en possède *actuellement* aucun ; c'est-à-dire le double fait, en apparence contradictoire, de l'existence *virtuelle* de ces caractères et de leur *non-existence* actuelle dans une certaine masse de matière appelée œuf, graine, spore, bourgeon, cellule, etc. »

« Eh bien, il ne faut pas d'autre postulat pour rendre compte de l'apparition première sur la terre des différentes formes spécifiques de la vie. Toutes ces formes diverses, toutes ces espèces végétales, toutes ces espèces animales et tous ces organismes élémentaires, peuvent être considérés d'une manière fort plausible comme les organes distincts et divers, formes d'un même grand organisme dont le germe aurait été inhérent au noyau du globe terrestre (1). »

On le voit, M. Durand nous ramène à l'œuf de Brahma. Seulement il ne le fait pas flotter sur les eaux, il l'abandonne dans l'inextricable pêle-mêle du chaos.

Telle est la doctrine cosmologique de ce grave écrivain. Il a eu le tort, qu'il nous permette de le lui dire, de ne

1. Pages 352 et 353. — Dans le fameux problème de l'antériorité de l'œuf sur la poule ou réciproquement, notre écrivain s'est décidé pour l'œuf. Pourquoi ? *Omne vivum ex ovo*, dit certain axiome d'histoire naturelle ; mais la réciproque *omne ovum ex vivo* n'est pas moins indubitable.

l'appuyer sur aucune preuve, ce qui, soit dit en passant, ne suffit pas pour en garantir la certitude, et laisse les esprits moins puissants que le sien dans l'alternative de le croire sur parole, ou de s'embarrasser dans toute sorte de difficultés. Croire sur parole n'est pas conforme à nos goûts; quant à nos difficultés, M. Durand, nous n'en doutons pas, se fera un plaisir de nous en dégager, et par conséquent, il sera bien aise que nous les lui fassions connaître.

« L'atome spirituel, qui est l'esprit, l'âme, le moi, est l'élément infinitésimal de la matière, la force simple dont toute parcelle de matière est intégralement formée. » M. Durand nous l'affirme en ces termes. Ainsi la chaise sur laquelle je suis assis en ce moment, la table, le papier, la plume, l'encre qui me servent pour écrire, tout cela, avec bien d'autres choses encore, se trouve composé d'une foule innombrable de *moi* semblables à moi. Si tous ces *moi* sont semblables à moi, ils pensent, ils réfléchissent, ils se déterminent, ils agissent comme moi. Mais alors j'avoue qu'il m'est impossible de comprendre comment il a pu leur tomber dans l'esprit de se faire chaise, table, plume, encre et papier ; car pour mon compte jamais je ne me serais résolu à jouer semblable rôle. N'est-ce point par un effet de leurs idées et de leur volonté qu'ils sont devenus tels et tels objets ? N'est-ce pas *ab ideis et voluntate entis necessario existentis*, c'est-à-dire, de l'*élément infinitésimal de toute substance*, qu'a été formé tout ce qui a été formé ? En vérité plus je considère et moins je comprends les goûts modestes des « atomes spirituels », des « moi » qui se sont mis avec tant d'abnégation à mon service. Je vais plus loin. Non-seulement je ne puis comprendre ces goûts, mais je ne puis me figurer à quoi toutes ces intelligences

et ces volontés qui forment le tissu du bois, du papier et du reste, occupent leurs loisirs. J'incline fortement à penser que la vie intellectuelle est engourdie en elles, comme la vie animale dans la marmotte en plein hiver.

— Que vous êtes simple! répondrait peut-être quelque savant, s'il me faisait l'honneur d'écouter mes plaintes. Une pensée qui fourmille dans une table vous embarrasse ? Mais il n'y a pas de pensée dans une table ? Les atomes spirituels qui la composent ne pensent pas. Pour penser, il faut un cerveau, et il n'y a pas de cerveau dans une table, il n'y en a que dans le règne animal. A quoi servirait le cerveau, si l'on pouvait penser sans cerveau?

Cette réponse peut avoir une véritable valeur, je ne le conteste pas, mais M. Durand ne la fera jamais ; il ne peut pas la faire. Si l'atome spirituel ne pensait ni ne voulait sans cerveau, il n'aurait pu faire ni l'un ni l'autre à cette époque déjà bien lointaine où il n'y avait pas de trace de cerveau dans l'univers. Car, M. Durand nous l'affirme, il est incontestable et incontesté que le règne animal a commencé. Comme le cerveau ne se rencontre que dans une tête d'animal, il n'y avait donc pas de cerveau avant le premier animal ; que dis-je ? Les premiers animaux durent probablement s'en passer eux-mêmes pendant des siècles ! Mais ce temps, où les cerveaux n'étaient encore qu'une espérance, est précisément celui où l'atome spirituel se préparait à la formation du monde, à la formation des corps inorganiques d'abord, puis des corps organisés et des cerveaux; celui où la pensée et la volonté ont été souverainement nécessaires, puisque toute impulsion première résulte *ab ideis et voluntate.* Le cerveau n'est donc point indispensable à la pensée, d'après M. Durand. Ma difficulté n'est pas résolue.

Loin de là, elle va se compliquer encore. M. Durand

suppose que toutes ses monades sont égales, douées des mêmes attributs, de la même puissance. Cette puissance n'est pas infinie, ces attributs n'ont pas une portée sans limite. Puisque la monade « est le *moi* se répétant à l'infini, » très probablement notre médecin philosophe admet que la monade n'est jamais supérieure au *moi* qui est en lui, en moi, en tous les hommes. Le *moi* de l'homme ne doit être lui-même qu'une monade perfectionnée. Or, pour ce qui me concerne, je me déclare hautement incapable de comprendre comment se fait un œil de mouche, un crochet d'araignée, moins que cela, comment un mouvement nerveux se transforme en sensation. J'ose ajouter, sans crainte de démenti, que notre savant est sur ce point aussi embarrassé que moi, quoique son *moi* ait une foule de qualités supérieures auxquelles je me plais à rendre hommage. Mais cette difficulté pratique retombe de tout son poids sur le système et l'enlace d'innombrables filets. En effet, il n'est pas question seulement d'une patte, ou d'un œil d'araignée, ni même d'une araignée tout entière. Il s'agit de l'univers, c'est-à-dire, de myriades et de myriades d'êtres organisés et d'êtres inorganiques, dont souvent nous ne soupçonnons pas même l'existence. Il s'agit non-seulement de la terre que nous habitons, mais de mondes innombrables, de soleils et de planètes répandus dans l'immensité de l'espace. Il s'agit..., mais, il vaut mieux m'arrêter : je ne puis que balbutier en parlant de ces grandes choses. Je sais seulement qu'une loi, une seule loi de ce monde, non pas prévue et ordonnée, mais reconnue, suffit à la gloire des grands hommes ; une intelligence humaine peut s'épuiser à contempler les merveilles réunies dans une fourmi, un puceron. Comment donc une monade, qui n'a pas plus de portée d'esprit que M. Durand ni

même que moi, pourra-t-elle se tirer de cet immense univers, dont un détail infiniment petit suffit à l'accabler ?

Doucement, dira peut-être le docte philosophe : vous plaisantez. Qui parle d'une monade, d'une seule ? Cette fourmi, ce puceron dont vous parlez, en renferme peut-être des milliards. Il n'y a pas de chiffre qui puisse exprimer le nombre de celles qui constituent l'univers. Organiser le monde est un travail qui demande une puissance presque infinie, je le veux bien ; mais ces monades si faibles dans leur isolement acquièrent par le nombre une puissance vraiment infinie. A l'infini de la difficulté répond l'infini de la puissance.

N'oublions pas, Monsieur, qu'il s'agit d'organiser le monde *ideis et voluntate*, suivant l'expression adoptée par vous, c'est-à-dire, par la connaissance et la volonté. Pour ne parler que de la connaissance, croyez-vous qu'en multipliant indéfiniment vos monades, vous arriverez à constituer une somme de connaissances équivalente à ce que réclame l'organisation de l'univers, à une science qui embrasse à la fois les détails et l'ensemble de cette vaste machine, à une science qui après tout doit différer très peu de celle que les théistes attribuent au Créateur ? Si vous avez cette pensée, il est une chose que vous perdez de vue : vous ne considérez pas que la science ne s'ajoute pas à la science comme les individus aux individus. Cent mille hommes qui savent tout juste leurs quatre règles, ne sont pas plus habiles mathématiciens qu'un seul d'entre eux. Par conséquent vous avez beau multiplier les monades, si elles ne sont pas plus instruites que vous et moi, la science qui résulte de l'ensemble sera tout juste celle des individus et l'ignorance restera tout aussi complète. Tant que vous n'aurez pas une intelligence, mais une in-

telligence à qui rien n'échappe dans l'univers, la science nécessaire à la constitution de l'univers sera un *desideratum*. La science n'existe pas en elle-même ; elle est dans un esprit, et pour que la science de l'univers soit possible, il faut un esprit capable de comprendre l'univers. Si donc l'organisation de l'univers est, suivant votre doctrine, un effet de l'intelligence et de la volonté de l'être qui existe nécessairement, *ab ideis et voluntate entis necessario existentis*, la logique vous oblige, Monsieur, à confesser que Dieu existe.

M. Durand réclamera peut-être encore ; il dira qu'il n'a point parlé de l'organisation du monde, mais des changements qui se produisent « dans les choses établies au sein du temps et de l'espace. » J'ignore si ce savant philosophe met le chaos à l'origine des choses, s'il donne pour point de départ aux systèmes planétaires d'immenses nébuleuses, conformément à la théorie de Laplace, aux doctrines généralement admises aujourd'hui. Dans ce cas, c'est bien de l'organisation du monde qu'il serait question. Mais, pour aller au plus sûr, je veux montrer d'une autre façon que M. Durand ne peut avoir l'intention de parler d'autre chose. Qu'est-ce que l'ordre du monde à un moment donné ? L'ensemble des rapports internes des éléments qui constituent les êtres et des rapports externes de ces mêmes êtres entre eux. Cet ensemble de rapports à un moment donné, en l'an de grâce 1872, par exemple, est-il autre chose que le résultat d'un ensemble de changements dans les rapports précédents ? Est-ce que le monde n'est pas dans une perpétuelle transformation ? Peut-on dire qu'une seule molécule de cet immense univers se soit conservée immobile dans les mêmes conditions ? Ainsi, l'ordre actuel est très certainement jusque dans ses plus petits détails

un résultat de changements survenus « dans les choses établies au sein du temps et de l'espace. » Mais, d'après M. Durand, c'est de la monade que vient le changement ; elle est le principe de tout mouvement, elle est la *force*, l'*activité essentielle*, comme elle est le *principe*, la *cause* et l'*élément* de toutes choses. C'est donc de la monade que procède l'ordre actuel du monde jusqu'en ses plus petits détails, et comme le monde agit *ideis et voluntate*, il s'ensuit rigoureusement que l'ordre du monde est ce qu'il est, parce qu'il est préconçu et voulu tel qu'il est par la monade. Notre argumentation garde donc toute sa force, et notre difficulté subsiste tout entière.

M. Durand constate que la vie a très certainement commencé sur notre planète. Par la vie, il faut entendre les êtres organisés, les plantes et les animaux. Beaucoup d'écrivains qui sont ou qui se disent savants, proclament comme un principe l'incompatibilité de la science et du *surnaturel*, c'est-à-dire la négation de l'action de Dieu sur le monde. Or, nous l'avons déjà dit, la science constatant très certainement que la vie a commencé, se place forcément elle-même en présence du *surnaturel*. Comment expliquer sans l'intervention d'une puissance *surnaturelle* un phénomène qui est le plus grand de tous et qui n'a pas d'antécédents ? Ce n'est pas le moment de faire connaître tous les faux-fuyants employés par certains amis de la science pour échapper à la nécessité logique de reconnaître la main du Créateur. Leurs divers procédés ne sont pas fort heureux et surtout font peu d'honneur à leur sincérité. C'est pour venir à leur aide, que M. Durand a inventé son « œuf cosmique ». Avec cet œuf, le monde vivant s'explique sans peine, et, ce qui vaut mieux encore,

Dieu n'est plus nécessaire ; « on réussit à se rendre compte de ce fait unique (de l'apparition de la vie) sans admettre l'intervention d'un agent surnaturel quelconque. » Mais la difficulté consiste à admettre l'œuf. Quel œuf, en effet !

Il est d'un volume bien modeste : c'est « une bulle de gaz peut-être, » mais sous sa sphère microscopique, que ne contient-il pas ? Il enserre tout le règne animal et tout le règne végétal, du moins, « potentiellement. » Certes, ce n'est pas peu de chose. Jugez plutôt. M. de Candolle compte cinquante mille espèces de plantes dicotylédones, douze mille monocotylédones et treize mille acotylédones. Voilà pour le règne végétal seulement. Agassiz a observé dans un seul fleuve, l'Amazone, deux mille espèces de poissons. M. Wallace a lui seul fourni au British Museum huit mille cinquante espèces d'oiseaux, sept mille cinq cents de mollusques, treize mille cent de lépidoptères, quatre-vingt-trois mille deux cents de coléoptères et treize mille quatre cents d'autres insectes. Ces nombres peuvent donner une idée de ce que renferme l'univers. Si l'on veut bien remarquer que dans l'énumération précédente, ni les mammifères, ni les reptiles, ni les crustacés, ni les annelés, ni les rayonnés, ni les infusoires, ni les fossiles, n'ont trouvé place, que beaucoup d'animaux échappent aux investigations, soit à cause de leur petitesse, soit à cause des régions inexplorées qu'ils habitent, on comprendra que c'est par millions qu'il faudra évaluer les espèces, et par milliards de milliards les individus. Or, tous ces êtres se sont trouvés un jour pressés, condensés, concentrés dans un espace qu'un millimètre peut-être aurait mesuré. — Mais, dira-t-on, sans doute cette épouvantable fourmilière n'avait qu'une « existence potentielle », et ce qui

n'a qu'une existence potentielle, en réalité n'existant pas du tout, ne saurait vraiment tenir beaucoup de place. Sous cette forme, l'univers entier serait au large sur une pointe d'aiguille. — Oh ! pardon. Ce qui n'a « qu'une existence potentielle, » c'est le catalpa, l'éléphant, le ciron; ce sont les individus de la création vivante ; mais la vertu, la force, l'énergie qui, en se développant, doit produire le catalpa, l'éléphant, le ciron et tous les êtres vivants, est bien réellement déposée dans l'œuf cosmique.» Je ne veux point examiner si ces myriades de forces y tiennent à l'aise. Je me contente d'observer que cet œuf est prodigieusement exceptionnel. Il est prodigieusement exceptionnel non-seulement dans son contenu, comme nous venons de le voir, il l'est encore dans son origine, puisqu'il n'a jamais été porté dans un ovaire ; dans son développement, puisqu'il n'a jamais été fécondé; dans son éclosion, puisqu'il a dû forcément se trouver en dehors des milieux qui préparent celle de tous les autres; dans la nature de ses produits, puisque, contrairement aux lois de l'embryogénie, ou bien il a donné naissance du premier coup à des individus de toutes les espèces, ou bien il n'a produit qu'un seul individu en comprimant les énergies qui rayonnaient vers tous les autres. M. Durand a inventé son hypothèse par crainte du *surnaturel*. Il espère par là éviter le *miracle*. Si le miracle est une dérogation aux lois ordinaires de la nature, M. Durand s'est précipité lui-même de Charybde en Scylla ; il est difficile de déroger aux lois de la nature plus qu'il ne le fait.

Nous n'avons pas tout dit. Par un miracle avéré, « l'œuf cosmique » n'a point de parents ; mais il n'est point sans cause. « L'atome spirituel est le principe, la cause et l'élément de tout. C'est lui par conséquent qui

a façonné « l'œuf, » ou plutôt s'est façonné un « œuf, » grâce à son intelligence et à sa volonté, *ideis et voluntate*. Je ne demande pas à quelle époque ; je ne demande pas si des myriades de siècles se sont écoulés jusqu'à son éclosion ; si, dans l'éternité qui a précédé, l'atome spirituel avait toujours négligé un tel ouvrage et pourquoi. Le miracle est sous toutes ces questions, et sous plusieurs autres. Il a été déjà suffisamment constaté par ailleurs. Un autre aspect de la théorie excite mon admiration. Ces myriades « d'existences potentielles, » renfermées dans « l'œuf, » n'ont pas dû passer toutes à l'état « d'existences actuelles » par le fait de la première éclosion. Cela est évident. Comment supposer un nombre aussi considérable d'êtres vivants éclos en même temps, au même point ? Il s'agit ici d'une évolution successive. M. Durand donne la main à M. Darwin. Par conséquent « l'œuf » ne contient pas seulement « les existences potentielles, » mais la loi de leur apparition à la vie, l'ordre fixe et déterminé de leur réalisation future à travers la durée des siècles. Quelle science et quelle puissance épouvantables dans l'atome spirituel ! Il a pu, dès l'origine des temps, prévoir les complications infinies de la nature vivante, les régler, les mettre en harmonie avec les phénomènes de la nature inorganique peut-être encore plus compliqués, que dis-je ? il a pu déposer dans « une bulle de gaz, » une force capable de poursuivre et d'atteindre à travers l'espace et le temps cet immense résultat ! Eh bien ! ce n'est pas là ce qui m'étonne le plus. Ce qui m'étonne, ce n'est pas non plus que, les atomes étant « en nombre infini, » un seul ou quelques-uns d'entre eux seulement se soient avisés de fabriquer « l'œuf cosmique, » ou que l'opération ne se soit pas renouvelée depuis. On pourra toujours dire que les autres

n'y ont pas pensé ou n'ont pas voulu s'en donner la peine. Ce qui m'étonne... je vais vous le dire. Le monde vivant, préparé dans « l'œuf cosmique », est constitué, à mesure qu'il paraît sur la scène, non point par les atomes de « la bulle de gaz » (comment pourraient-ils y suffire?), mais par des tourbillons incalculables d'atomes venus d'ailleurs. Qui nous dira combien il en faut seulement pour un éléphant ou une baleine ? Combien par conséquent pour tous les animaux qui vivent en même temps ? Ces atomes spirituels, ces atomes doués d'intelligence et de volonté, entrent dans le tissu, constituent le tissu des êtres vivants, parce que cela leur plaît ; ils savent et ils veulent ce qu'ils font. Ils soumettent donc leur intelligence et leur volonté à l'atome qui organisa aux premiers jours « l'œuf cosmique. » Il y a donc eu concert et accord entre eux tous. Il y a eu délibération et résolution unanime ; il a été convenu que chacun d'eux entrerait en exercice de telle et telle façon, à tel point précis de l'espace et de la durée ; et chacun d'eux a pris dès lors la détermination irrévocable d'obéir à point nommé, et chacun d'eux est fidèle presque comme un théorème. Le nombre des délibérants, qui échappe à tous les calculs, l'objet de la délibération, qui n'est rien autre que l'organisation de la vie dans tous ses détails, la vigueur et la sûreté des décisions qui doivent s'exécuter à la lettre sur un théâtre immense ; et d'autre part la modeste partie d'esprit de chacun des membres de l'assemblée, la faiblesse de leur volonté, puisqu'il ne peut y en avoir parmi eux qui soient supérieurs à l'atome spirituel qui est l'homme, tout cela, je l'avoue, me frappe de stupeur et me semble dépasser les limites du *naturel* au delà de toute mesure, non pas pour entrer dans le *surnaturel,* mais hélas ! pour tomber dans l'absurde.

« L'imagination, dit Charron, est une très-puissante chose. » Nous venons de le voir, elle se meut avec une aisance merveilleuse au milieu des plus difficiles problèmes, créant, anéantissant, mesurant, distribuant à son gré l'existence. La vie, l'intelligence, le mécanisme de l'univers, ne sont qu'un jeu pour elle ; et, ce qui n'est pas moins admirable, en présence des mêmes objets elle n'est jamais la même, elle se diversifie suivant les dispositions, les caprices mêmes des esprits en qui elle réside. Mais toute cette puissance est grandement bornée par un de ses côtés, elle ne peut donner la moindre valeur à ses ouvrages. Cet honneur est réservé à une autre faculté. Celle-ci est lourde et sans éclat, elle se traîne plutôt qu'elle ne marche ; son regard a de la sûreté, mais fort peu d'étendue ; elle est fatigante, exigeante, ennuyeuse. Le dirons-nous? il nous semble manifeste que MM. Durand et de Fonroque sont loin d'avoir tenu de cette faculté un compte suffisant. Ce n'est ni la peine, ni le défaut d'attrait qui leur ont inspiré cette réserve si regrettable. « En l'imagination, dit encore Charron, se tient et loge l'opinion, qui est un vain et léger, crud et imparfait jugement des choses ,... n'arrivant jamais jusques à l'entendement, pour y être examiné, cuict et ĕlabouré, et *estre faict raison*, qui est un vray, entier et solide jugement des choses ; dont elle est inconstante, incertaine, volage, trompeuse, un très-mauvais et dangereux guide, et qui faict teste à la raison, dont elle est une ombre et image, mais vaine et fause. » C'est à cette image que ces écrivains se sont laissé prendre : c'est pour cela que, sans le vouloir, ils n'ont produit qu'une œuvre de fantaisie.

APPENDICE.

PETITE POLÉMIQUE AU SUJET D'UN SAVANT DE PROVINCE.

En 1873, un M. Noguès, lequel avait été professeur dans un collége ecclésiastique, et qui devait bientôt devenir l'un des membres les plus distingués du conseil municipal de Lyon, professait bénévolement la géologie devant le public lyonnais. Le *Progrès*, journal républicain, ayant voulu tourner contre la religion, c'est-à-dire contre la vérité, les leçons du géologue de bonne volonté, on nous pria de répondre un mot à ce journal plus candide qu'il ne le croyait. Notre réponse, insérée dans le *Courrier de Lyon*, alors conservateur et catholique, amena l'intervention d'un auxiliaire un peu plus compétent. Nous ne voulons pas dire que le nouvel interlocuteur était M. Noguès en personne, mais il nous semble que nous avons le droit de le croire. Sa plaidoirie aussi vive que peu mesurée fut suivie d'une réplique. Il paraît que cette réplique ne ferma pas la bouche au *Progrès*; mais il nous fut dit que les cris de ce journal étaient de ceux contre lesquels on doit se boucher les oreilles.

Nous croyons devoir reproduire ici les deux articles du *Progrès* et notre double réponse. Il est bon de savoir comment on abuse de la science pour tromper ceux qui ne savent que lire.

RÉSUMÉ D'UNE LEÇON DE GÉOLOGIE PAR UN SAVANT JOURNALISTE.

Dans ses dernières leçons de géologie, M. Noguès a encore donné quelques bons coups de pioche aux assises du château de cartes qu'on appelle la Création.

Ce fragile édifice que cent générations de père Loriquet et de Dupanloup ont maintenu debout plusieurs milliers d'années, dégringole aujourd'hui d'une façon pitoyable sous les coups répétés de mille savants.

M. Noguès a établi, par des preuves astronomiques, que la période du renne remonte à une antiquité qu'on peut porter à 16 ou 18,000 ans avant l'ère chrétienne. Ceci donnerait à supposer que les chemins de fer étaient déjà connus à l'apparition d'Adam et Ève, et que c'est probablement par ce mode de locomotion qu'ils ont filé de l'Éden.

Les mouvements géologiques consultés corroborent parfaitement les données fournies par l'astronomie et la linguistique pour démontrer cette antiquité.

Ensuite le professeur examine l'âge de la pierre polie.

On trouve, dit-il, des débris de l'espèce humaine et de son industrie : 1° dans les tumuli ; 2° dans les débris de cuisine du Danemark (kjokkenmodding) ; 3° dans les cavernes ; 4° dans les palafittes ou habitations lacustres.

La pierre polie de cet âge dénote un sensible progrès dans la civilisation ; la forme de cette époque, déjà différente de celle de la période quaternaire, est presque semblable à celle d'aujourd'hui.

Les tourbières du Danemark renferment des troncs de pins sylvestres qui portent la trace d'entailles faites avec les outils de cette époque. Aujourd'hui ce pin ne se trouve plus en Danemark.

Les Danois d'alors ont le crâne petit, rond, brachycéphale et semblable à ceux des Lapons.

Les hommes de cette époque étaient pêcheurs, chasseurs, pasteurs, agriculteurs ; leurs animaux étaient domestiques, et les chiens, dont ils faisaient leurs compagnons, leur servaient aussi de pâture. C'est probablement de cet usage qu'on a conclu que le chien est l'ami de l'homme.

L'art, à cette époque, était dans ses langes, les Benvenuto du temps sculptaient des figures grossières dans le bois de cerf.

M. Noguès passe ensuite à l'histoire des habitations lacustres de la Suisse et à l'âge de bronze. On a découvert récemment les vestiges de villages considérables bâtis à soixante centimètres du niveau des lacs et sur pilotis.

Une de ces colonies primitives compte jusqu'à 40,000 pieux et paraît avoir été un des plus grands centres de population de

ces temps reculés. Les pieux sont des troncs de chênes, longs de 16 à 20 mètres et que les habitants, privés d'instruments tranchants, coupaient en en brûlant la base.

Les pieux une fois placés, on y établissait une vaste plate-forme sur laquelle étaient bâties de petites huttes circulaires à toits coniques. Avec les débris recueillis dans ces immenses ruines on pourrait reconstruire le village entier. On y a trouvé aussi une quantité de fragments d'outils et d'ustensiles de cuisine qui permettent d'avoir une idée exacte de l'industrie des habitants des palafittes.

L'âge du bronze qui arrive immédiatement après l'âge de la pierre polie remonte à plusieurs milliers d'années, ainsi qu'il résulte de certaines découvertes faites dans des percements de tunnels, tranchées et autres travaux de chemins de fer. Ainsi, dans une tranchée, près de Genève, on a découvert sur une profondeur de 10 à 15 mètres trois couches de terre végétale séparées entre elles par des dépôts sédimentaires d'une épaisseur par laquelle on peut calculer la durée de leur formation, en admettant toutefois que ces dépôts ne soient pas les résultats d'un cataclysme.

Dans la dernière couche végétale on a trouvé tous les spécimens de l'âge du bronze, et dans la troisième, au fond de la tranchée, tous ceux de l'âge de pierre.

D'après les calculs des savants, cette superposition de terrains ne peut avoir été opérée dans un espace de moins de 12,000 ans.

NOS OBSERVATIONS TOUCHANT LE RÉSUMÉ.

Monsieur le Directeur du *Courrier de Lyon*,

Le *Progrès* continue à fréquenter l'école de M. Noguès, et il en profite. Jugez-en plutôt. Il est parvenu, non sans aide, à écrire presque correctement *kjoekkenmoedding*. Ce mot harmonieux est danois; il signifie : *rebuts de cuisine*. Les savants l'emploient pour désigner des restes de repas amoncelés comme des collines en divers points du Danemark. Ce sont des amas de coquilles d'huîtres, de vrais monuments pour la paléontologie. Quel est l'homme qui a mangé tant d'huîtres? se demande la science. Le *Progrès* a déjà une opinion. Il est pour

l'homme de la pierre polie. Est-ce que les objets trouvés dans les kjoekkenmoeddings n'en prouvent pas la date? Or ils sont tous de l'époque de la pierre taillée. On ne raisonne pas mieux.

Le *Progrès* d'ailleurs n'a pas sur les âges paléontologiques une idée tout à fait claire. Il s'imagine qu'il s'agit de périodes qui commencent et finissent à une heure fixe, la même pour toute la terre. Aussi n'hésite-t-il pas à préciser la fin de l'âge de pierre. Ce grand évènement s'accomplit d'après lui il y a 12.000 ans. Le compte a été fait dans une tranchée du chemin de fer de Genève. Nos contemporains ont cependant rencontré l'âge de pierre dans certaines îles de l'Océanie ; que dis-je ? en descendant un peu plus vers le pôle austral, ils se sont trouvés en présence de la période glaciaire ! Quel est ce mystère ? Candide *Progrès*, avant de parler avec tant d'assurance, attendez d'avoir compris.

D'ici là on pourrait conseiller à ce brave journal de prendre, outre ses leçons de paléontologie, quelques leçons de français. En vérité il parle sa langue conme on devait la parler au temps du *Bos primigenius*. Un exemple entre plusieurs autres. Peignant à grands traits les contemporains de la pierre polie, il dit : « Leurs animaux étaient domestiques. » Qu'a-t-il bien pu vouloir dire ? Les animaux de l'homme sont les animaux domestiques. En ce sens, la phrase du *Progrès* signifierait : « Les animaux domestiques étaient des animaux domestiques. » Affreuse tautologie, dont je ne rendrai jamais un adversaire même responsable. Je ne pense pas non plus que le *Progrès* ait voulu nous faire croire que « les animaux de cette époque étaient tous des animaux domestiques. » Ce serait étendre outre mesure l'autorité domestique du premier animal ou restreindre beaucoup trop ce que le *Progrès* appelle la *forme*, c'est-à-dire la *faune* anté-historique. Il n'y a plus qu'une interprétation possible, la voici : « A l'époque de la pierre, l'homme avait pour domestiques ses animaux. » Si cela est vrai, on ne voit pas pourquoi les vaches n'auraient pas parlé.

Avec une naïveté touchante, le *Progrès* tourne son profond savoir et son beau langage contre le dogme de la création, qu'il appelle un *fragile édifice*, un *château de cartes*. L'innocent ! il est à cent lieues de soupçonner que la paléontologie n'a guère mis qu'une vérité au-dessus de toute contestation scientifique, à savoir *la nécessité de la création pour le règne végétal et le règne animal*. Il ne soupçonne pas non plus que la création de

l'homme devient d'autant plus incontestable qu'on recule davantage l'époque de son apparition sur la terre.

Si on fait le premier homme contemporain de l'*eozoon canadense*, ou seulement des *céphalopodes*, il n'y a plus à tergiverser. On doit admettre qu'il a été produit de toutes pièces par un créateur. L'athéisme est donc bien mal inspiré quand il demande protection à la paléontologie. Ce sont des soufflets qu'il reçoit et des soufflets énergiques. Le *Progrès* ne s'en aperçoit pas ; il faut qu'il ait la vue bien mauvaise.

Je ne veux pas finir sans dire un mot de la chronologie des paléontologues. C'est par milliers et des milliers d'années que ces savants évaluent la durée de leurs périodes. Or, il est bon de savoir que leurs calculs ont pour base une hypothèse, une pure hypothèse. Sir Ch. Lyell en est l'inventeur. Elle consiste à supposer que les grandes révolutions du globe ont été produites par les forces de la nature agissant comme elles agissent sous nos yeux, c'est-à-dire avec lenteur et uniformité.

La plupart des géologues adoptent maintenant cette manière de voir du savant anglais ; mais aucun jusqu'ici n'a réussi à la tirer efficacement de l'ordre des pures conceptions de l'esprit. Il est même des faits que cette hypothèse ne peut expliquer. Rien ne permet de prévoir qu'à une époque prochaine elle ne doive pas être universellement abandonnée. Ceci soit dit pour bien préciser l'état de la question. L'exacte vérité n'est jamais un luxe inutile.

Veuillez agréer, etc.

APOLOGIE DU SAVANT JOURNALISTE PAR UN AMI INTÉRESSÉ.

Avant de châtier les autres il faudrait être soi-même à l'abri des sottises que commet l'ignorance, avoir fait preuve d'une science solide et profonde.

Le chroniqueur du *Progrès* a rendu compte des intéressantes leçons de géologie que M. Noguès fait tous les lundis soir au palais des Arts Dans un compte rendu de quelques lignes, d'une science toute spéciale, peut-on se livrer à la discussion des faits nombreux exposés par le professeur de géologie ? Nous, nous n'avons pas l'orgueilleuse prétention du *Courrier*. Mais tout en restant dans les affirmations générales, qui n'ont rien de commun avec l'ignorance, notre chroniqueur ne peut être res-

ponsable des erreurs typographiques, des coquilles qui sont le fait des compositeurs.

Mais le *Courrier* est trop honnête dévot pour ne pas saisir au vol une coquille et la lancer à la tête de son adversaire.

Ce bon *Courrier* déverse le sel ou plutôt le fiel de son esprit sur le mot forme et sur les animaux domestiques de l'homme anté-historique. — Vrai, je le suppose assez intelligent pour rectifier les erreurs de cette nature et comprendre que nos compositeurs avaient fait dire *forme* pour *faune*.

Si je voulais user de représailles, je rendrais votre collaborateur responsable d'une grossièreté de composition qui a fait écrire Th. Lyell au lieu de Ch. Eyell (*sic*). Nous ne descendrons pas aux petits moyens du *Courrier*.

Mais où nous prenons le *Courrier* en flagrant délit d'erreur scientifique, c'est quand il attribue à sir Ch Eyell (*sic*) la théorie des causes actuelles.

Tous les géologues qui connaissent l'histoire de la science savent que notre compatriote Constant Prévost est le créateur de cette théorie, opposée à celle des cataclysmes et des mouvements brusques du sol. M. Ch. Eyell (*sic*) est un disciple de C. Prévost; il a donné à la doctrine des oscillations lentes du sol un degré de probabilité qui la rend de plus en plus populaire.

Mais le *Courrier* ne regarde qu'à la surface des choses. Pourvu qu'il puisse écrire quelques banalités, quelques lieux communs sur la création, quelques mots qui lui donnent un faux air de savant, c'est assez pour la dévote feuille. D'ailleurs, les marguilliers, les sacristains, ses lecteurs habituels, se contentent de ces balançoires qui mettent la création en dehors de toute discussion. C'est écrit !

Si les lecteurs du *Courrier* fréquentaient, comme le *Progrès*, l'école de M. Noguès, la clientèle du pieux journal diminuerait probablement ; s'il tient tant à l'ignorance, c'est qu'elle attire l'eau à son moulin.

Le *Courrier* veut bien laisser croire qu'il sait ce dont il parle; il lance à la tête de ses lecteurs des mots à grand effet, comme *Eozoon canadense*, *céphalopodes*.

Sait-il bien ce qu'est cet Eozoon ?

Et les céphalopodes ? Voilà des expériences (*sic*) à effet.

L'apprenti paléontologiste du *Courrier* ne doit pas ignorer que les céphalopodes ont apparu sur les terrains primaires inférieurs et que depuis lors ils n'ont jamais interrompu leur évo-

lution vitale. Que veut-il donc dire dans sa phrase amphibologique? qu'est-ce que l'homme contemporain des céphalopodes (1)?

Un peu de modestie ne messied pas à l'ignorance : présentez la main à la férule que vous vouliez donner à autrui, et une autre fois soyez plus humble.

Si vous le voulez bien, monsieur l'apprenti paléontologiste, nous discuterons quelques-unes de vos affirmations.

La durée de chacune des grandes périodes de l'humanité anté-historique n'a rien de bien précis ; nous n'avons point la prétention d'en fixer l'époque d'une manière rigoureuse.

Mais l'ensemble des preuves tirées de la linguistique, des documents géologiques et même de quelques données astronomiques, a permis de fixer à une très-haute antiquité l'apparition de l'homme à la surface de la terre, de la rapporter à une antiquité reculée, bien au-delà des limites que la tradition assigne à la création du premier couple primitif.

Si vous voulez sauver votre Adam biblique de l'oubli, il faudra bien que vous consentiez à en faire un sauvage contemporain de l'homme qui n'avait pas encore su domestiquer les animaux.

Le savant du *Courrier* essaie de se moquer des rebuts de cuisine, des calculs de M. Morlot, relatifs au cône de déjection de la Tinière, de ceux de Horner, de Eyell (*sic*) ; mais, hélas ! en voulant rire, il fait la grimace.

Certainement que les rebuts de cuisine seuls ne pourraient fournir les données d'une chronologie exacte ; heureusement que les tourbières du Danemark renferment les éléments suffisants pour établir une succession chronologique dont la valeur est incontestable.

Toutes les arguties du cléricalisme aux abois ne prévaudront pas contre des faits certains, bien constatés, bien observés.

1. Notre interlocuteur s'imaginait que nous faisions l'homme contemporain des *céphalopodes* ! Il prenait un argument *ad hominem* pour une affirmation catégorique. Darwin demande des millions d'années pour tirer l'homme des premières formes animales. Si donc l'homme est contemporain des premiers animaux, tels que les *céphalopodes*, il est bien évident que les millions d'années feront défaut et que la création pourra seule expliquer la présence de l'homme sur la terre à cette époque reculée. Un argument, c'est de l'hébreu pour certains esprits.

Personne, monsieur le paléontologue du *Courrier*, ne conteste qu'il y ait encore aujourd'hui des peuplades sauvages qui en sont à l'âge de la pierre ; personne ne conteste que pendant la civilisation relativement avancée de certaines races de l'Orient, les hommes de nos contrées occidentales en étaient encore à l'âge de la pierre.

Personne ne conteste que les régions polaires et les grandes altitudes sont en pleine période glaciaire.

Ce que personne ne conteste plus, excepté le *Courrier*, c'est que l'homme, dans nos contrées, a été contemporain d'une faune disparue, c'est qu'il a été témoin de l'incandescence des volcans de l'Auvergne, qu'il a vécu bien avant que les glaces des Alpes vinssent jusqu'au plateau de la Croix-Rousse, c'est qu'il a été témoin des dernières révolutions que la terre a éprouvées, c'est enfin qu'il a vécu avant que la terre eût pris son relief actuel.

Si le *Courrier* peut faire concorder ces faits *incontestés* avec les faits *contestables de la tradition historique*, je lui accorde non un prix de sincérité et de loyauté, mais un prix de savoir.

Franchement est-ce l'amour de la science et de la vérité qui pousse le *Courrier* à se poser en champion de la géologie outragée ?

Eh! non! le pieux journal ne trouve dans la géologie (*sic*) du *Progrès* que la critique des textes dits sacrés : voilà ce qui le met dans cette sainte colère.

La paléontologie ne prouve nullement la création telle que l'entend le *Courrier*. Quel (*sic*) est le savant qui admet que les animaux actuels, que l'homme soient sortis tels que nous les voyons aujourd'hui des mains de la nature ? En dehors des savants de sacristie, on n'en trouverait probablement aucun en Europe.

Les naturalistes rattachent les espèces actuelles aux espèces du passé : la théorie de l'évolution est sur le point de faire la conquête du monde savant. D'ailleurs, même la théorie d'Agassiz renie (*sic*) l'état présent du monde organique à son passé. Partout enfin, nous voyons filiation, parenté, évolution, progrès.

En Allemagne, en Angleterre, on discute froidement ces questions d'origine ; les savants les envisagent comme des problèmes scientifiques et non comme des questions théologiques.

En France, dès qu'un savant ne pense pas comme le *Courrier de Lyon* et autres feuilles de la même nuance, aussitôt ces

charitables adversaires le classent parmi les matérialistes.

Quand tous les êtres vivants sont incontestablement liés à un état antérieur d'animalité, pourquoi, seul, l'homme serait-il excepté de cette grande loi de la nature ? Pourquoi seul n'aurait-il pas évolué d'une forme inférieure ? D'ailleurs, si on ne trouve pas tous les chaînons intermédiaires entre le singe et l'homme, on en trouve au moins quelques-uns.

L'homme anté-historique, l'homme de Néander et d'Engis, présente un état d'infériorité bien établi. Est-ce le contemporain de votre Adam, de votre Ève, cet homme qui a la conformation crânienne d'un Australien ? D'ailleurs, comme dit M. Ch. Vogt, il est plus glorieux d'être un singe perfectionné, bon et utile, qu'un Adam dégénéré plein de fiel et de rancune contre ceux qui ne pensent pas comme le *Courrier de Lyon.*

NOS OBSERVATIONS SUR L'APOLOGIE.

Monsieur le Directeur,

On me communique une réponse du *Progrès* à ma dernière lettre insérée dans le *Courrier de Lyon.* Le porte-voix est le même, mais la voix a changé. Le journal libre-penseur a crié au secours. Il a été entendu ; a-t-il lieu de s'en féliciter?

L'auxiliaire commence par sacrifier de bonne grâce les compositeurs du *Progrès.* Les fautes relevées par nous sont « des erreurs typographiques, des coquilles, » des coquilles que je *saisis au vol* pour les « lancer à la tête de mon adversaire. » Si ce sont là des volatiles mollusques, comme on veut bien nous l'apprendre, il faut avouer que celui qui les produit est d'une prodigieuse fécondité. Les articles qu'il me fait lire, même celui d'aujourd'hui, en sont tout émaillés. C'est un vrai banc, où la réputation des pauvres compositeurs du *Progrès* éprouvera plus d'une avarie, par le fait du nouvel apologiste. Ce n'est pas le chroniqueur, nous dit-on, c'est un autre qui est le coupable. Après tout, que nous importe ? Affaires de famille, nous n'avons rien à y voir. Nous prions seulement qu'on ajoute désormais au journal une liste d'*errata*, afin que la discussion ne soit pas exposée à s'égarer.

Après le compositeur, l'auteur. Celui-ci n'est pas plus ménagé que celui-là.

Il avait, s'il vous en souvient, placé les collines de coquilles

d'huîtres danoises (nous sommes condamnés aux coquilles, vous le voyez) parmi les monuments de la pierre polie. J'ai fait remarquer que ces antiques débris portaient les insignes de la pierre taillée. L'auxiliaire me répond que « les rebuts de cuisine seuls ne pourraient fournir les données d'une chronologie exacte. » Évidemment, l'auxiliaire lâche son homme.

Le chroniqueur fixait à 12,000 ans en arrière la fin de l'âge de pierre. J'ai fait observer que cet âge avait été constaté par nos contemporains en Océanie, et nos contemporains, que je sache, n'ont pas 12,000 ans d'existence.

L'auxiliaire me répond que « personne ne conteste qu'il y ait encore aujourd'hui des peuplades sauvages qui en sont à l'âge de pierre. » Il me semble bien qu'il lâche encore son homme.

Le chroniqueur délimitait avec l'assurance du mathématicien les diverses périodes paléontologiques. J'ai fait observer que les calculs des savants reposent sur une *hypothèse* qui, par cela qu'elle est hypothèse, est incompatible avec tant d'assurance. L'auxiliaire me répond que cette hypothèse est une doctrine revêtue d'un « degré de probabilité qui la rend populaire, » c'est-à-dire une hypothèse. Si c'est là défendre, qu'est-ce donc qu'abandonner ?

Une excuse est cependant formulée une fois. Peut-on tout dire dans un compte rendu de quelques lignes ? Non, sans doute. Mais un compte rendu de quelques lignes est toujours trop long pour des inexactitudes.

En vérité, en voyant de quelle manière le pauvre chroniqueur est défendu, je crains qu'on ne m'accuse de quelque complot machiavélique ; je crains qu'on ne m'accuse de m'être entendu avec un ami pour exécuter dans le *Progrès* un homme du *Progrès*. Eh bien ! il n'en est rien, je le jure, je suis pur du sang de cet *innocent*.

D'ailleurs, la façon dont l'auxiliaire me traite n'est pas la marque d'un ami.

Il m'appelle « un apprenti paléontologiste. » S'il est paléontologiste lui-même, il ne doit pas ignorer que la paléontologie ne compte encore que des apprentis. Elle est trop jeune pour avoir eu le temps de former des maîtres. Je n'ai pas l'honneur de connaître ce cher auxiliaire. Mais j'ai un peu la pratique des savants, il y a longtemps que je les fréquente. Les maîtres se reconnaissent au ton ; le signe est infaillible. Si donc il ne se croit plus apprenti, qu'il me permette de le lui dire, il se fait complétement illusion.

Mais il est un point où l'apprenti du *Progrès* triomphe, c'est lorsqu'il me prend « en flagrant délit d'erreur scientifique. » Ce délit, le voici. J'ai, suivant un usage assez commun, attribué à Sir Charles Lyell, et non pas Eyell comme le *Progrès* le répète trois fois, l'invention de l'hypothèse des causes lentes. On me répond de fort haut, sans doute pour faire montre d'érudition et de patriotisme, que Lyell n'a pas inventé, il n'a que perfectionné. L'inventeur est un français, Constant Prévost. Voilà tout mon délit. On ne me reproche pas autre chose. Ce n'est pas trop mal, en vérité, pour un homme qui est en apprentissage. Mais, grave historien, qu'importe ce détail à la question qui nous occupe vous et moi?

Vous convenez que le travail commun de Lyell et de Prévost, ou, si vous voulez, de Prévost et de Lyell n'a produit qu'une hypothèse ; ne voyez-vous pas que cette concession réduit à la condition de conséquences *hypothétiques* tout ce que vous appuyez sur une telle base, c'est-à-dire, toute votre chronologie paléontologique, car c'est bien là le point de la controverse? Ceci suppose, dans la faculté de raisonner, un certain défaut de suite qui ne constitue pas précisément l'aptitude à la discussion.

Vous m'invitez néanmoins, avec une grâce qui vous est propre, à discuter avec vous. L'invitation est plaisante; et fais-je autre chose que discuter ? C'est une manière peut-être de m'engager à me rendre à vos raisons, à vos calculs. Malheureusement, Monsieur, je ne me rends jamais qu'à ce qui me paraît certain. « La durée des grandes périodes, dites-vous vous-même avec euphémisme, n'a rien de bien précis. » Je le crois sans peine. Les savants oscillent entre 12,000 et 200,000 ans !

La théorie des oscillations n'a pas d'application plus éclatante et plus incontestable. Comment en serait-il autrement ? Les savants paléontologistes, et je tiens à dire que je les respecte de toute mon âme, ressemblent à des arpenteurs qui mesureraient l'un après l'autre une même propriété avec une chaîne en caoutchouc. Chacun d'eux tire sur la chaîne à son gré. L'accord dans les calculs ne serait-il pas le plus étonnant des miracles ? La science qui résulte de pareilles opérations est forcément très élastique, c'est-à-dire, assez peu digne du nom de science. Si l'excellent opérateur qui m'interpelle dans le *Progrès* parvient à faire disparaître de sa chronologie cette fâcheuse élasticité, je solliciterai l'honneur d'entrer en apprentissage chez

lui. Je crois qu'il ne peut exiger davantage de ma bonne volonté.

En attendant, nous le prions de ne pas nous imputer ce que nous n'avons pas dit. Nous aurions contesté, d'après lui, que *l'homme, dans nos contrées, ait été contemporain d'une faune disparue.* J'ignore par quel élastique procédé ce cher auxiliaire a pu lire une telle énormité dans ma lettre. Assurément je ne l'y ai pas mise. Je suis profondément convaincu du contraire de ce qu'on m'attribue. Mais je ne suis pas moins profondément convaincu que ces faits incontestés sont parfaitement d'accord avec les données non moins incontestables de la Bible. Lorque l'auxiliaire du *Progrès* saura lire la Bible, science qu'il est loin de posséder, il partagera sûrement ma conviction chrétienne, comme je partage sa conviction paléontologique en ce qui touche les *faits*.

Mon fier antagoniste fait hautement profession de son goût pour la descendance simienne. A cela je n'ai rien à dire, il est dans son droit. Mais il va plus loin, il affirme que la théorie de l'homme-singe « est sur le point de faire la conquête du monde savant. » Cette malice, à l'adresse d'Adam, est par trop excessive. La théorie de l'évolution n'est soutenue par aucun savant français de quelque réputation. A l'étranger, Darwin qui lui a donné son nom, Huxley, Haeckel, Carl Vogt, la défendent avec ardeur.... comme hypothèse. Wallace l'admet pour les animaux, mais la rejette pour l'homme. Ce n'est donc encore qu'une hypothèse. Mais cette hypothèse a le malheur, fort considérable pour une hypothèse, d'être en contradiction avec certains faits, têtus comme tous les faits, et constatés par des savants d'aussi bon aloi que ceux que je viens de nommer. Cela revient à dire que cette brillante hypothèse a tout juste les qualités du cheval de Roland. Si l'auxiliaire du *Progrès* veut s'en convaincre, il pourra prendre des informations non loin de la salle où M. Noguès fait « ses intéressantes leçons. » Je ne doute pas que M. Faivre et M. Lortet ne se fassent un plaisir de l'éclairer pleinement à ce sujet. Moi-même, s'il veut bien me le permettre, je puis insérer ici un petit renseignement qui a son prix. M. Jourdy, paléontologiste distingué, collaborateur de M. Littré dans la *Philosophie positive*, et, par conséquent, point suspect au *Progrès*, appelle Joachim Barrande, le plus fort paléontologiste après Agassiz (octobre 1872, p. 293), lequel Agassiz, soit dit en passant, n'est pas du tout transformiste. Or, Joachim

Barrande, qui a passé quarante ans de sa vie à étudier les fossiles de la faune primitive, en particulier les *Céphalopodes* (je ne sais pourquoi mon honorable adversaire s'est formalisé de ce mot), Joachim Barrande, chrétien et catholique croyant à la Bible, termine son *ouvrage* par ces paroles que je copie textuellement : « Les discordances sont si nombreuses et si prononcées, que la composition de la faune réelle semblerait avoir été calculée à dessein, pour contredire *tout ce que nous enseignent les théories* sur la première apparition et sur l'évolution primitive de la vie animale. » (*Trilobites*, p. 281.)

Ainsi la science, la vraie science, n'a aucun égard aux besoins du cœur. Si l'auxiliaire du *Progrès* lit jamais le travail de M. Barrande, il n'aura plus besoin de me demander ce qu'il faut penser de l'*Eozoon Canadense*, et il apprendra à ne plus mettre sa confiance dans les affirmations précipitées de maints paléontologistes. Vous voyez quel est en résumé le fond de la réponse du *Progrès*. S'il en est content, je le suis bien davantage. Je ne vois pas même sans un vrai plaisir comment tout cela est enguirlandé d'épithètes, d'insinuations, de personnalités d'un atticisme inconnu au-dessus d'une certaine couche. *Sottise, ignorance, orgueilleuse prétention, arguties, défaut de sincérité, déloyauté*, c'est sur ce ton qu'il nous adresse la parole. Le chroniqueur nous avait fait sourire, vous savez avec combien de raison; ce sourire est du *fiel*, de la *fureur*. Nous écrivons des *banalités, des lieux communs qui nous donnent un faux air de savant*. Du reste « les marguilliers, les sacristains se contentent de ces balançoires (??) qui mettent la création en dehors de toute discussion. » Un problème m'est proposé. Si je parviens à le résoudre, l'auxiliaire m'accordera « non un prix de sincérité et de loyauté, mais un prix de savoir. » On n'est pas plus poli. Les savants qui ne sont pas de son avis, il les appelle *des savants de sacristie*. C'est à faire mourir les sacristains d'orgueil. Blanchard, Quatrefages, Barrande, Agassiz, savants de sacristie ! Il a voulu mettre dans ce mot une injure. L'ingrat ! est-ce que l'abbé Bourgeois et l'abbé Delaunay, les inventeurs de l'homme tertiaire, n'étaient pas au moins sacristains ? Peut-être prend-il lui aussi ces vénérables ecclésiastiques, partisans convaincus de la Bible, pour des *athées*. Mais cela n'excuse, ni n'explique son langage. Vous conviendrez avec moi qu'une telle langue n'est pas celle de la science; ce n'est pas du français non plus ; ce n'est pas même du *bos primigenius*. Tout cela est

si délicat, si bien tourné, si mesuré que ce doit être, comment dirai-je ? ce doit être presque du sanglier.

Le nouvel interlocuteur manifeste l'intention de continuer le dialogue. Qu'il laisse donc le patois de ses ancêtres; de nos jours la conversation n'est possible que dans un langage *humain*.

Veuillez agréer.

TABLE DES MATIÈRES.

—

Pages.

PRÉFACE V

LIVRE PREMIER.

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES DISCIPLES D'A. COMTE. — LE POSITIVISME. — PHILOSOPHIE GÉNÉRALE.

CHAPITRE I. — Le fondateur du positivisme 1
CHAPITRE II. — Les principes du positivisme 19
§ I. — Idée générale du positivisme 20
§ II. — Fondements du positivisme 30
CHAPITRE III. — La vraie philosophie, d'après les positivistes.. 40
CHAPITRE IV. — Les origines de la morale positiviste .....
§ I. — Eléments de la morale de tout le monde..... 50
§ II. — Éléments de la morale de M. Littré..... 52
§ III. — La loi, la liberté et le devoir sacrifiés par M. Littré, qui réduit sa morale à l'instinct.. 58
§ IV. — M. Littré n'a pas même compris l'instinct.... 66
§ V. — Morale personnelle..... 71
CHAPITRE V. — La propagande positiviste..... 76
§ I. — Le catéchisme positiviste..... 77
§ II. — Le roman positiviste 96
CHAPITRE VI. — La religion positiviste 112

LIVRE DEUXIÈME.

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ALLIÉS DES POSITIVISTES. — PSYCHOLOGIE.

CHAPITRE I. — Le monde expliqué par la sensation. — Examen de l'ouvrage de M. Taine intitulé : *de l'Intelligence*..... 135
§ I. — L'esprit et la matière..... 137
§ II. — Les éléments de la connaissance..... 156
§ III. — La perception..... 170
§ IV. — La mémoire..... 178
§ V. — L'unité de la science..... 184
CHAPITRE II. — La sensation, la pensée expliquées par le système nerveux. — Matérialisme et physiologie cérébrale..... 195
§ I. — La théorie de M. Luys repose sur le vide. — Incompatibilité essentielle du mouvement et de la pensée..... 197
§ II. — Théorie de M. Luys..... 206
§ III. — Comment le cerveau est l'auxiliaire de la pensée 220

LIVRE TROISIÈME.

LA PHILOSOPHIE CHEZ LES SAVANTS IMBUS DE POSITIVISME. — COSMOLOGIE. — MONISME.

Pages.

CHAPITRE I. — Matérialisme scientifique..... 229
§ I. — L'être vivant..... 231
§ II. — La vie phénomène mécanique d'après les monistes..... 243
§ III. — Doctrine vraie. 1° Chimie des corps vivants; 2° Organisation des corps vivants; 3° Mouvements musculaires conscients; 4° Phénomènes psychologiques..... 249
CHAPITRE II. — Athéisme scientifique..... 266
§ I. — L'observation démontre que la vie a commencé sur la terre..... 267
§ II. — Les monistes essaient d'expliquer l'origine de la vie..... 270
§ III. — M. Haeckel explique la transition du règne minéral au règne organique..... 275
§ IV. — Le *Bathybius* n'existe pas. — Le *mucus-amorphe* se tourne contre M. Haeckel..... 282
§ V. — Entendue même au sens des monistes, l'origine de la vie suppose une cause infiniment intelligente et puissante..... 291
§ VI. — Récapitulation de la théorie des monistes.... 299
CHAPITRE III. — L'origine minérale de la vie et les *microzymas*..... 301
§ I. — Histoire des microzymas..... 302
§ II. — Du problème de l'origine de la vie posé par les monistes..... 309
§ III. — Les composés organiques ne peuvent sortir spontanément du règne minéral..... 312
§ IV. — La vie organique n'a pu sortir spontanément d'un milieu organique..... 320

LIVRE QUATRIÈME.

LA PHILOSOPHIE SOLITAIRE.

CHAPITRE I. — Matérialisme de fantaisie..... 329
§ I. — Les phénomènes de l'âme..... 330
§ II. — L'âme..... 343
CHAPITRE II. — Essais de panthéisme..... 353
§ I. — Théorie suivant laquelle l'esprit est tout..... 354
§ II. — Théorie suivant laquelle tout se résout en monades spirituelles..... 365
APPENDICE. — Petite polémique au sujet d'un savant de province.. 363

893. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

ST. MICHAEL'S COLLEGE UNIVERSITY
LIBRARY

5.6

AUTHOR Bonniot, Le P.
TITLE Les malheurs de la philos-
ophy .
B
831
.D42

DATE	ISSUED TO

Bonniot, Le P.
Les malheurs de la philosophie
B
831
.D42